Docteur Jehan Ferber

L'HOMME SOCIAL

Essai d'anthropologie biologique

J. F. A. éditions

Avertissement de l'auteur aux lecteurs de ce livre.

Cet essai n'est pas à proprement parler un ouvrage scientifique. De nos jours, le développement des sciences a pris une telle ampleur qu'une multitude de spécialités a été rendue nécessaire. En fonction de cette diversification extrême du "savoir", il devient malaisé pour un chercheur d'avoir une vue d'ensemble des domaines de la connaissance.

L'étude proposée se range dans le secteur de la philosophie plus que dans celui des sciences, selon les cloisonnements universitaires.
Elle n'a cependant rien à voir avec la philosophie classique héritée des penseurs grecs qui, aujourd'hui encore, domine la discipline. Elle se rapproche plus de ce que certains savants du XIXe siècle appelaient "Philosophie de la nature" ou "Philosophie naturelle" et que les dictionnaires philosophiques actuels nomment "Naturalisme ontologique" :
"Doctrine qui nie le surnaturel et refuse de reconnaître l'existence réelle d'un ordre spirituel distinct, par essence, de l'ordre naturel.
Dans une telle perspective philosophique, la nature, conçue comme l'ensemble matériel des êtres vivants et des choses du monde physique, représente à elle seule le tout de la réalité.
Elle ne necessite donc aucune intervention extérieure pour exister, s'organiser ou se développer, et constitue le seul objet possible pour une expérience humaine authentique ou un savoir positif."

La philosophie développée dans cet ouvrage s'inscrit dans une longue lignée d'oeuvres aux auteurs surtout célèbres à partir du XIXe siècle et parmi lesquels nous rencontrons : Oken, enseignant que l'homme est une reproduction complète du monde; Lamarck, souhaitant mettre en lumière l'intelligibilité spécifique de la vie au sein de la totalité cosmique ...
La philosophie naturelle est une réflexion générale à partir de connaissances biologiques d'une époque.
Elle s'enorgueillit d'avoir compté Goethe parmi ses partisans et, plus récemment, Jacques Monod dont l'ouvrage célèbre "Le hasard et la nécessité" fut sous-titré : "Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne".

Ne se situant pas au même niveau que les savants des laboratoires, is avant et après pour récapituler et apprécier les résultats, livre reprend la préoccupation du sens qui hante l'homme depuis s origines.

L'homme social

Essai d'anthropologie biologique

Docteur Jehan Ferber

Novembre 1998

AVANT PROPOS

Si l'on s'en tient à l'orthodoxie en matière de définition anthropologique, le titre de cet ouvrage présente une certaine ambiguïté.
L'anthropologie est soit biologique, (ou physique), soit socio-culturelle. Elle ne peut être les deux à la fois.
"L'homme social" ne devrait pas rentrer dans le cadre d'un "essai d'anthrophologie biologique".
Déja la Sociobiologie de Wilson([1])* avait soulevé un concert de protestations auprès des anthropologues; surtout en France où l'éthologie reste méconnue.
Notre intention est d'aller plus loin que Wilson et d'essayer de montrer l'aspect essentiellement biologique du comportement social chez les hommes.

Pour y parvenir nous re-placerons l'homme (et les hommes lorsqu'ils vivent en société) dans le contexte du phénomène évolutif universel.

L'Evolution cosmique.

L'Evolution en tant que phénomène universel représente, dans le domaine des idées, le bouleversement peut-être le plus important qu'a connu notre siècle. L'humanité n'a certainement pas fini d'en tirer toutes les conséquences.

Le phénomène évolutif a été mis en évidence sur le vivant par les zoologues du siècle dernier. Lamarck et surtout Darwin ont tenté d'en expliquer les mécanismes.
L'idée qu'un seul et même processus évolutif pouvait aussi concerner la matière inorganique a été pressentie par Herbert Spencer dès 1868 à la lecture des oeuvres de Lamarck. Charles Darwin semble avoir été tenté par l'hypothèse. Teilhard de Chardin l'a clairement énoncée.
Les particules élémentaires **s'organisent** pour former des atomes, puis des molécules simples dont la complexité augmentera jusqu'aux molécules géantes, puis des cellules vivantes et enfin des organismes pluricellulaires([2]).
Cette organisation progressive de la matière formerait une longue chaîne à complexité croissante pour aboutir à l'homme et, au delà encore, aux sociétés humaines.
Teilhard de Chardin fut le premier à insister sur le fait que cette organisation par ordre de complexité croissante correspondait à une évolution au cours du temps. Il insiste sur la "durée" nécessaire au processus. Pour comprendre la vie quel qu'en soit le stade, disait-il, il faut l'observer **"par rapport à ce qui la précède plutôt que par rapport à ce qui la suit"** ([3]).

L'évolution nucléaire.
Au début du XXe siècle les astrophysiciens prennent conscience de l'"expansion de l'univers"[4]. Hubble démontre que les galaxies s'éloignent les unes des autres à une vitesse proportionnelle à leur distance (1929). L'hypothèse de l'expansion est confirmée par la découverte du "rayonnement fossile"[5]. Prédit par Georges Gamow dès 1935, il est observé en 1965 par les astronomes Penzias et Wilson.

* - Les notes sont rassemblées en fin de chapitre.

Le principe d'évolution du cosmos prend corps, et tend à remplacer la vieille croyance en un univers statique.
L'observation du rayonnement fossile révèle une image du cosmos tel qu'il était il y a quinze milliards d'années : un fluide extraordinairement homogène, dont l'intensité est la même dans toutes les directions; un "chaos primitif" sans structure organisée et dont la température était proche de trois mille degrés absolus (ou degrés Kelvin = 270 degrés Celsius (centigrades) en dessous de zéro).
La température initiale est évaluée à près de un milliard de milliards de degrés absolus. Actuellement la température est de trois degrés, car l'expansion de l'Univers, selon les lois de la physique, entraîne un refroidissement de la matière cosmique.
Au cours de ce processus, donc en fonction des températures décroissantes, les forces naturelles de liaison (forces nucléaires - fortes et faibles -, forces électromagnétiques, force de gravité), sont successivement libérées. Elles entrent en action et soudent entre elles les particules élémentaires afin de les **organiser**.

(Lorsque la température descend vers un million de milliards de degrés (Kelvin), les quarks, s'unissant par trois, donnent naissance aux nucléons. A une température un peu inférieure les nucléons peuvent s'associer pour engendrer les premiers noyaux d'hélium etc. Par rapport à un temps zéro, qui reste encore hypothétique, l'union quarkienne aurait lieu pendant les premières secondes; l'émission du rayonnement fossile se situerait environ un million d'années plus tard).

En fonction des principes de la thermodynamique on pensait que l'énergie universelle se dégradait inexorablement pour aboutir à une mort thermique (c'est-à-dire avec une entropie considérable).
On sait aujourd'hui que des structures galactiques d'abord, puis stellaires, planétaires et enfin biologiques se sont spontanément mises en place dans le but de freiner (parfois jusqu'à inverser) cette déperdition énergétique et de diminuer ainsi l'entropie de chacun des systèmes.
On a compris qu'à chacune de ces structures correspondait une **organisation** de la matière de plus en plus performante mais de plus en plus **complexe**, et que tout accroissement dans la complexité nécessitait une quantité d'**informations** plus grande pour aboutir à une entropie plus faible.
Organisation, information et entropie sont inséparables : l'information crée l'organisation, donc la complexité, et diminue l'entropie du système ainsi créé.
Il s'est établi au cours du temps une **pyramide de la complexité** dans l'organisation de la matière universelle.
Les éléments les plus simples (mais les plus abondants) se combinent entre eux pour former des structures de plus en plus complexes (mais de plus en plus rares). Les quarks s'associent pour former des protons et des neutrons, qui avec des électrons constituent des atomes, puis des molécules, simples d'abord géantes ensuite, jusqu'aux cellules vivantes qui elles-mêmes se combineront pour former des organismes pluricellulaires.

Hubert Reeves[6] compare ces combinaisons aux alphabets : avec des lettres on fait des mots, avec des mots des phrases, avec des phrases des discours ... etc.

Depuis ces découvertes, de nombreuses observations, (tant astronomiques que physiques, chimiques ou biologiques), rendent de plus en plus probable l'hypothèse d'un Univers en évolution depuis quinze milliards d'années. L'Univers a une "histoire" que les scientifiques s'ingénient à reconstituer.
Histoire en apparence linéaire pour l'instant, dont nous ne savons pas encore quand elle a débuté, encore moins quand elle finira ... Beaucoup de questions restent sans réponse, des hypothèses sont avancées, des lois restent à découvrir, la recherche continue.

Ainsi les physiciens prolongent en amont l'hypothèse de Teilhard de Chardin en y incluant l'histoire nucléaire.

L'évolution chimique ou moléculaire.
Les prodigieux développements de la chimie, (et surtout de la biochimie), confirment l'intuition de Teilhard de Chardin.
La solution de continuité que l'on croyait exister entre l'inorganique et l'organique s'est comblée au fur et à mesure du progrès des analyses.
Depuis les travaux d'Oparine et de Haldane, les expériences de Miller sur la fabrication in-vitro d'acides aminés, nous savons que la vie a pu apparaître spontanément sur la Terre il y a quatre milliards d'années.

Le "langage" de la chimie permet, mieux que tout autre, de comprendre la construction de la pyramide de la complexité.
En combinant un nombre limité d'atomes on peut obtenir un nombre infini de molécules. En assemblant des "groupements" de molécules (acides aminés, lipides, glucides, enzimes) se forment des protéines géantes qui entrent dans la constitution des cellules vivantes. L'agencement des cellules entre elles aboutira aux êtres vivants organisés pluricellulaires.
Pour chaque étage de la pyramide, tout nouvel élément s'obtient en **intégrant** les éléments des étages inférieurs. Mais chaque nouvelle construction sera plus que la somme des éléments constitutifs et chacun de ces éléments pourra garder ses propriétés propres antérieures.
Une molécule de méthane (CH^4) est l'assemblage d'un atome de carbone et de quatre atomes d'hydrogène. L'ammoniac (NH^3) vient de la combinaison d'un atome d'azote et de trois d'hydrogène, l'eau (H^2O) d'un atome d'oxygène et de deux d'hydrogène.
L'existence de ces corps (méthane, ammoniac, eau qui sont la base de la matière organique) n'empêche pas le carbone, l'azote, l'oxygène et l'hydrogène de se trouver sur Terre à l'état libre ou combinés autrement.

L'évolution chimique s'intègre parfaitement et prolonge l'évolution nucléaire des astrophysiciens, elle sert de pont entre l'évolution nucléaire et l'évolution des êtres vivants.
Une seule et même pyramide de la complexité concerne à la fois les étoiles, les pierres, les grenouilles et les hommes, mais à des étages différents. Les hommes sont presque au sommet, car au dessus d'eux (dans l'organisation de la complexité) se trouvent les sociétés d'hommes.

Un seul et même processus évolutif (l'Evolution cosmique) organise la matière selon des lois immuables[7] qui sont les mêmes pour tous.

Il a fallu presque cent ans pour qu'un accord se fasse entre les biologistes sur les théories relatives à l'évolution des êtres vivants. Fort heureusement l'accord des physiciens a été plus rapide. La puissance convaincante des mathématiques y est certainement pour beaucoup[8], mais il faut y ajouter cette prérogative qu'ont les astronomes (et donc les astrophysiciens) de pouvoir contempler le très lointain passé en observant des phénomènes situés à des distances considérables, (l'observation du rayonnement fossile par exemple permet de voir l'état du cosmos tel qu'il était il y a quinze milliards d'années !).
Notons que les biologistes eux aussi peuvent observer des organismes vivant encore actuellement et qui existaient déjà il y a quelques millions d'années.

L'information .

L'intégration de l'homme, et du vivant, dans un contexte Evolutif cosmique nous permet d'en souligner quelques aspects nouveaux. Les physiciens nous apprennent qu'information, organisation et entropie sont inséparables. Nous savons l'extrême complexité physico-chimique de la constitution du vivant et, à plus forte raison, de l'homme. La notion d'entropie et son calcul éventuel, (en supposant que nous soyions capables de le faire), ne nous apporterait rien. Par contre, l'**information** va retenir notre attention pour la raison suivante :

Une "organisation" de la matière, quelle qu'en soit la complexité, est plus qu'un simple assemblage d'éléments différents, (en l'occurrence de particules). Il ne suffit pas de mettre des particules élémentaires en présence pour qu'elles s'organisent, (comme une succession fortuite de lettres ou de mots ne constituera pas forcément une phrase cohérente).
Il est nécessaire de leur montrer comment s'organiser, de les "informer" sur la façon de s'organiser.

Le mot **Information**[9], (on l'oublie souvent), a plusieurs sens aujourd'hui. Le terme vient du latin *informatio* (action de façonner), lui-même dérivé de *informo*, *informare* qui signifie : donner une forme à, former, façonner. C'est le sens retenu par les physiciens.
En laissant de côté le sens juridique (ouvrir une information) et médiatique (les informations de vingt heures par exemple), nous retiendrons aussi une deuxième définition donnée par les dictionnaires : Elément de connaissance susceptible d'être codé pour être conservé, traité ou communiqué. (Larousse)

Pour les physiciens l'"information" (qui permet l'organisation toujours plus complexe de la matière universelle) est liée aux forces naturelles de liaison. Ils font état d'informations nucléaires (forte et faible), d'informations électromagnétiques et d'informations gravitationnelles (voire d'informations quarkiennes).
Dans des cas simples, ils matérialisent l'information et la mesurent en électron-volt.

Par exemple : Si l'on pèse isolément un proton et un électron (qui sont les constituants d'un atome d'hydrogène), on s'aperçoit que la somme de leurs masses est plus élevée que la masse de l'atome d'hydrogène[10] obtenu après que la force électromagnétique les a liés ensemble. La "masse manquante", matérialisée par un photon ultraviolet, représente une énergie (énergie de masse) valant 13,6 électrons-volts.
On a mesuré ainsi la force électromagnétique. Mais représente-t-elle toute l'information requise ? Ne faudrait-il pas lui ajouter, même si elle diffère profondément, l'action des autres forces de liaison ?

Nous devons à Shannon, employé à la Bell Telephone, une théorie mathématique de l'information, (elle est appelée ainsi). Pour être précis, c'est une théorie statistique de la communication, dans laquelle l'information, quel qu'en soit le contenu signifiant, est d'abord codée par un émetteur (qui la transforme ainsi en signal), puis transmise par le biais d'un canal à un récepteur qui la décode et en permet l'utilisation.
La quantité d'informations est exprimée en *bits* (fonction logarithmique en base 2 du nombre de choix effectués).
Shannon a formulé une équation qu'il appelle "entropie" d'après laquelle la quantité d'informations sur un événement est inversement proportionnelle à la probabilité de cet événement.

L'entropie de Shannon présente beaucoup d'analogies avec l'entropie thermodynamique des physiciens : analogie d'équation mathématique (isomorphie), même notion d'"utilisabilité".
L'entropie thermodynamique traduit la possibilité d'utiliser une énergie, celle de Shannon exprime la fiabilité de la transmission d'un signal en fonction de bruits extérieurs.
Certains biologistes ont été tentés d'utiliser les calculs de Shannon, qui reliaient des entités telles que : information, entropie et probabilité, pour les appliquer aux phénomènes de la vie.
Mais les théories de Shannon concernent le "signal" plus que l'information. Elles font état d'une "information" vide de sens, vide de son contenu signifiant, de son contenu sémantique. La théorie s'applique au "signal" seul, quel que soit le contenu de l'information.
Et il n'est pas toujours évident, en utilisant ces calculs, de pouvoir comprendre le contenu signifiant de l'information ainsi véhiculée.

L'information biologique.
En biologie, notamment en génétique, l'"information" joue aussi un rôle primordial.
Le génome, chez les eucaryotes, contient les informations nécessaires pour "fabriquer" un individu, que ce soit une autruche, une salade, une grenouille ou un être humain [11].
Chaque individu de l'une ou l'autre de ces espèces possède un génotype, (c'est le génome qui lui est propre), qui lui permet de se reproduire à l'identique (ou presque). C'est en quelque sorte sa carte d'identité.
Présent dans le noyau de chaque cellule, il est formé de chromosomes porteurs de gènes, eux mêmes formés d'A.D.N., et sert au maintien et à la reproduction de la vie.
Le génotype est déjà présent dans l'oeuf qui vient d'être fécondé et qui s'apprête à fabriquer le futur être vivant. Il va en

contrôler toute la fabrication, c'est son "**programme**", sa "**notice de montage**" pour qu'en fin de développement nous ayons l'autruche, la salade, la grenouille ou l'homme.
Comme toute notice explicative, une "notice de montage" est chargée d'**informations**. Dans le cas présent les informations sont codées (nous en connaissons le code), et plus l'être vivant à qui appartient ce génotype sera haut placé dans l'échelle de la complexité, plus la quantité d'informations sera importante.

Là intervient le choix du sens que l'on veut donner au mot "information". On serait tenté de donner à l'information génétique le même sens que celui adopté par les physiciens, puisqu'il semble s'agir d'une "mise en forme". Mais c'est là source d'erreurs. André Lwoff, dans "L'Ordre biologique", l'avait déjà noté, l'information des physiciens n'a pas le même sens que l'information des biologistes.
Le sens qu'il faut donner à l'information biologique, y compris l'information génétique, est celui que nous avons choisi plus haut : Elément de connaissance susceptible d'être codé pour être conservé, traité ou communiqué. (Larousse)

Ainsi une information-génétique est un élément de connaissance et le génome est chargé de **connaissance**, car les informations y restent et s'y accumulent.

Mais "informations" sur quoi ? "connaissance" de quoi ? quel est "l'objet" de cette connaissance ?
La tentation était grande d'utiliser les théories de Shannon, relativement simples et générales, mais les résultats ont été décevants parce qu'elles ne pouvaient pas répondre à ces questions.
Par contre, les lois de l'évolution biologique le permettent, (tout au moins à plusieurs d'entre elles), et, surtout, elles nous expliqueront pourquoi le deuxième sens choisi pour "information" est le bon.

L'acquisition des informations par le génome se fait au cours du processus fondamental d'**adaptation**. L'observation animale confirme que les êtres vivants sont **adaptés** à leur milieu ambiant respectif.
S'adapter à quelque chose implique l'idée d'en avoir une certaine "connaissance", de posséder des "informations" sur ce quelque chose. On ne peut pas s'adapter sans "savoir" à quoi il faut s'adapter.
Les lois naturelles, en sélectionnant les mieux adaptés à un milieu donné, ont choisi ceux qui possédaient (fortuitement) dans leur génome de l'information sur ce milieu. Une **information-reflet** de ce milieu. Toutes ces informations, accumulées dans le génome pendant quelques millions d'années, représentent une "connaissance" de ce milieu, de cet écosystème.
Or, le milieu n'est pas stable, il varie constamment. Il peut être influencé par des facteurs physiques, chimiques et surtout biologiques. Beaucoup de facteurs physiques sont stables parce qu'ils se rapportent à des constantes naturelles. Leur compréhension se traduira par une connaissance des lois naturelles, une **connaissance-reflet** de ces lois.
Voici quelques exemples :

Pourquoi le génome d'un poisson dote-t-il la gent aquatique de nageoires si bien adaptées à la propulsion dans l'élément liquide ? Parce qu'il **connaît** les propriétés dynamiques de l'eau. De même le génome qui contribue à la fabrication d'un oeil **connaît** les propriétés de la lumière, en particulier le caractère ondulatoire qui permet de discerner les couleurs.
Pour les mêmes raisons les cordés, et plus tard les vertébrés, ont un génome qui **connaît** les lois de la pesanteur.

L'objet de la **connaissance** accumulée dans le génome des êtres vivants est d'appréhender la réalité du monde qui les entoure et les lois qui la régissent. Aucune subjectivité n'a sa place ici puisque c'est en fonction même de ces réalités que les organes ont été modelés.

Ainsi l'"information" joue un rôle fondamental en biologie.

Mais l'"information" biologique, que nous venons de mettre en évidence, est apparemment une "information *a posteriori*" (puisque reflet de l'environnement) alors que l'information des physiciens (l'"information première", nécessaire pour créer l'organisation et la "mise en forme") semble devoir précéder l'événement.
Existe-t-il une corrélation entre l'information biologique et l'"information première" ? La première serait-elle un "reflet" de la seconde ?
Il semble certain qu'elle contient cette "information première" que les hommes cherchent à mettre en évidence.

L'information biologique nous servira surtout à caractériser le phénomène humain.

L'étage supérieur de la pyramide de la complexité.

Au sommet de la pyramide de la complexité Teilhard de Chardin, suivi en cela par les physiciens, place les sociétés d'hommes. Cette perspective est riche en significations.

Que l'homme soit (presque) au sommet de la pyramide n'étonnera personne. L'extraordinaire complexité de notre cerveau avec ses milliards de neurones suffit à convaincre. La domination totale de la planète encore plus.
Que l'homme ne soit pas tout à fait au sommet de la pyramide et qu'au-dessus de lui se trouvent les sociétés d'hommes surprendra plus. La complexité des sociétés humaines n'a rien à voir avec celle des milliards de neurones qui nous honorent.

Il paraît peu probable que les premiers Sapiens Sapiens aient d'abord vécu solitairement, chacun de son côté, puis, qu'au fil des années, par la libération d'une force analogue aux forces naturelles de liaison évoquées par les physiciens, se soient soudés pour former des sociétés. C'est non seulement peu probable mais faux puisque les hominiens vivaient déja en société depuis quelques millions d'années.
Les phénomènes "homme" et "société d'hommes" sont incontestablement liés. L'un ne va pas sans l'autre; un seul et même phénomène appréhende l'homme et les sociétés d'hommes.

Faut-il arrêter (au sens Evolutif du terme) l'homme aux premiers Sapiens Sapiens venus sur Terre et continuer l'Evolution avec ce que les Sapiens Sapiens ont laissé derrière eux, leurs cultures ?

Pour Teilhard et les physiciens il semblerait qu'avec Sapiens Sapiens l'évolution du vivant ait culminé et qu'elle se soit arrêtée là. Comme l'Evolution cosmique continue inexorablement, elle se poursuivrait par l'intermédiaire des "cultures".
Ce passage évolutif de l'homme-animal (ou homme-biologique) à l'homme-culturel est fondamental.
L'"information biologique" y joue un rôle essentiel si l'on tient compte de plusieurs constatations :
- A sa naissance un homme isolé, quel qu'il soit, soustrait à son entourage social (y compris ses parents), n'est pas viable. Même si l'on fait abstraction de sa formation intellectuelle ultérieure, sa fragilité en fait une proie trop facile.
- L'éthologie nous apprend qu'à sa naissance un homme est riche d'un extraordinaire potentiel de programmes instinctifs, mais en très grande majorité ces programmes instinctifs sont "ouverts", c'est à dire qu'ils doivent être modelés par l'**apprentissage** pour devenir performants. Sans l'apprentissage ultérieur, l'homme est une "coque" vide (ces programmes mis à part). **Le destin de l'homme est d'apprendre.**
Qui va se charger de cet apprentissage ?
Sa mère d'abord, sa fratrie ensuite, l'école et les condiciples, les professeurs surtout. Eux aussi ont été formés par ce même processus. Un homme est dépendant pour sa formation de son entourage social, de sa "**culture**". La culture va remplir la "coque".

La notion de culture reste ambiguë et n'a été bien définie que tardivement. Nous devons au développement de l'ethnologie la prise de conscience du prodigieux ethnocentrisme de notre société occidentale chrétienne et c'est à l'ethnologie que nous emprunterons une bonne définition du mot.
Claude Levi-Strauss propose d'adopter celle d'Edward Burnett Tylor[12] qui énonce le principe de culture comme étant :
- "L'ensemble complexe qui comprend les connaissances, croyances, art, morale, droit, coutumes et toutes autres aptitudes et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société." ("That complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by man, as member of society.")

Cette définition souligne la relation entre "culture" et "société". **Chaque société d'hommes a sa propre culture.**
Nous n'avons aujourd'hui qu'une notion trop vague de ce qu'est une culture, (et même une société d'hommes). Les sociétés actuelles sont disproportionnées; l'effectif social est surabondant et les cultures, au sens où l'entend Tylor, se chevauchent les unes les autres, perdant leur individualité propre.

Revenons à l'Evolution cosmique universelle. C'est, ne l'oublions pas, une évolution de la <u>matière</u> universelle. Comment peut-on y incorporer une "culture" ?
Si l'homme-biologique peut, à la rigueur, être assimilé à une organisation complexe de matière, une culture (au sens de Tylor) et même une société d'hommes, le peut-elle ?

Comme, en toute vraisemblance, ces deux notions (culture et société) prolongent la pyramide de la complexité, même si la matière n'est plus directement en jeu, la société d'hommes devrait être plus qu'un ensemble hétéroclite d'hommes, plus qu'un troupeau.
Puisque nous avons affaire à une **organisation**, elle doit être bien organisée étant l'ultime degré dans la complexité. On devrait pouvoir la considérer comme une "entité", au même titre qu'un organisme vivant pluricellulaire est plus qu'un amas de cellules. Le spectacle des sociétés actuelles, occidentales surtout, n'incite pas à de telles conclusions.

Nous retiendrons surtout le fait suivant : si Tylor a pu prendre conscience de ce qu'était véritablement une "culture", c'est parce qu'il a observé des "sociétés primitives". Il fait en effet partie de cette génération d'ethnologues qui ont étudié dans la deuxième moitié du XIXe siècle les sociétés amérindiennes. La conquête de l'Ouest américain venait de se terminer et les groupes ethniques avaient encore gardé les caractéristiques qui leur étaient propres.
Ces peuplades n'étaient peut-être pas identiques à nos sociétés ancestrales, (parce qu'elles ont évolué depuis, elles aussi), mais assez proches d'elles, **surtout par un effectif social peu conséquent**.

La leçon à tirer des conclusions de Tylor (qui rejoint l'injonction de Teilhard de Chardin - pour comprendre un phénomène de la vie il faut l'observer "par rapport à ce qui le précède plutôt que par rapport à ce qui le suit" -) consisterait à dire qu'une véritable sociologie devrait étudier la vie sociale des toutes premières sociétés du genre Homo et suivre leurs évolutions à travers ce que la paléontologie, l'archéologie et l'histoire nous ont appris.

Travail utopique pour certains, mais travail auquel ont pourtant pensé quelques ethnologues de la génération de Tylor et qui n'a pas eu de suite.
Il semble que l'apport considérable des sciences annexes, éthologie, archéologie, préhistoire etc. rende aujourd'hui la chose possible et permette de reconstituer, (d'essayer tout au moins), l'histoire sociale des premiers hommes.

L'objet de ce livre.
Cette reconstitution va faire l'objet de cet essai.
Quelques prolégomènes précéderont cette étude afin de re-placer l'homme dans le contexte Evolutif cosmique. L'image que nous en avons est encore trop imprégnée d'archaïsmes désuets transmis par nos aînés. Notamment il faudra dépoussiérer l'étude des mécanismes qui ont contrôlé l'évolution des êtres vivants et voir ce qui reste de pertinent dans les théories de Darwin après cent ans de polémiques souvent injustifiées et pas toujours scientifiquement valables, redresser des concepts faussés par des interprétations erronées etc.

Nous savons que les hommes d'aujourd'hui sont l'aboutissement d'une longue lignée, d'un phylum de pré-hominiens descendants eux-mêmes de primates arboricoles.
On appelle "**hominisation**" la lente transformation qui va faire d'un pré-hominien un homme "fini", un Sapiens Sapiens.

Le processus a commencé il y a environ quatre millions d'années (peut-être même plus). Nous pouvons suivre la progression de cette transformation par des ossements fossiles retrouvés, au hasard de leur conservation, par les paléontologues.
Nous n'avons donc qu'un "aperçu" morphologique de ces pré-hominiens. L'augmentation du volume cérébral a été privilégiée et des restes d'"industries lithiques" (les premiers outils) nous permettent déja d'accéder au développement de leurs cultures (d'une partie tout au moins). Mais sur leurs "comportements", (activité économique, vie sociale), nous sommes obligés d'avoir recours aux hypothèses.

Celle qui nous servira de base est fondée sur une idée d'Yves Coppens[13] qui a suggéré que l'effondrement géologique de la vallée du Rift, au Miocène supérieur, en provoquant l'asséchement de la région située à l'ouest, a été déterminant pour l'hominisation.
Les pré-hominiens qui se trouvaient à l'Ouest, adaptés à une vie arboricole et ayant perdu de ce fait leurs armes naturelles (griffes et dentition appropriée) ont été confrontés à un mode de vie totalement nouveau, la vie dans la savane. Ils se virent dans l'obligation de s'y adapter. Ils durent chasser pour se nourrir et surtout se protéger des prédateurs.
Même si d'autres facteurs ont joué en d'autres lieux, nous retiendrons qu'un changement radical d'environnement a provoqué un mode de vie totalement différent. Bien adaptés à une vie arboricole (particulièrement à la locomotion dans les arbres) nos préhominiens se sont retrouvés dans la savane et durent se ré-adapter à ce nouveau mode de vie pour survivre.

L'objet de la thèse que nous nous proposons de soutenir découle de cette idée.
Etant privés d'armes naturelles, le seul avantage qui restait à nos ancêtres pour survivre à l'hostilité de la savane était l'atout du nombre, **la coopération**, c'est à dire le mode de vie en société.
La vie sociale existait déjà avant le cataclysme, puisqu'on la retrouve chez tous les primates supérieurs, mais une vie sociale encore très primitive où **seul l'égoïsme réglait les comportements**.
Il leur a donc fallu peaufiner à l'extrême les **qualités de la vie sociale**, pour en arriver à une coopération parfaite grâce (tout particulièrement) à la communication, au programme phylogénique du langage articulé, à la parole.
Mais la réalisation d'un tel programme a demandé un tel accroissement du cerveau (et surtout une telle organisation) qu'en même temps l'intelligence s'est développée [14].

Le programme du langage est un programme **instinctif** même s'il est ouvert. Il serait étonnant qu'en même temps, pendant ces quatre millions d'années, ne se soient pas développés, chez nos ancêtres pré-hominiens, d'autres programmes instinctifs concernant la cohésion sociale, en particulier pour contrôler l'égoïsme individuel si nuisible à toute vie associative et le dominer par un comportement **altruiste**.
Darwin fut le premier à émettre l'idée que le comportement social des hommes pouvait être contrôlé par des instincts[15].
Si ces programmes existent, comme ils ont probablement été inscrits parmi les derniers, ces programmes concernant la cohésion

sociale devraient persister chez nous. Il nous suffit de bien nous observer pour les mettre en évidence.

Parmi ces programmes il en est un que l'on retrouve chez toutes les espèces animales **agressives**, toutes sans exception.
C'est une activité comportementale qui, (lorsque plusieurs animaux **de la même espèce** se trouvent en présence), instaure une "hiérarchie de dominance", permettant de limiter les frictions.
Toutes les sociétés de primates sont stabilisées par cette hiérarchie qui est, en réalité, une "hiérarchie de subordination" plus que de dominance.
Compte tenu de l'agressivité des hommes, il serait bien étonnant que les primates pré-hominiens n'aient pas, eux-aussi, obéi à cette loi générale. Comme ils vivaient, (si l'on en croit les paléo-anthropologues), par petits groupes de moins d'une centaine d'individus, il est fort probable qu'une telle "hiérarchie naturelle" a servi de structure favorisant leur cohésion sociale.

La connaissance de ces programmes sociaux va nous permettre d'entrer dans l'intimité sociale d'une société d'hommes des tout premiers âges de la préhistoire, d'une société archaïque d'il y a cent mille ans (c'est approximativement l'âge de Sapiens Sapiens), d'un type de société humaine presque parfait car sélectionné naturellement pendant quatre millions d'années.
Ce modèle de société archaïque a duré longtemps, presque jusqu'à la Cité grecque. Il perdure peut-être encore de nos jours dans des régions peu explorées.

Mais les hommes obéissent aux mêmes lois que tous les animaux, entre autres à celle du "prodigieux pouvoir de reproduction de la vie".
La démographie historique (et pré-historique) montre que le nombre des hommes sur la planète a été multiplié par mille (1000) du néolithique à nos jours. En dix mille ans ils sont passés de 5 millions à 5 milliards !
Une telle explosion démographique pose des problèmes de stabilité sociale. Elle en a déja posé depuis longtemps.

Les petites sociétés archaïques étaient bien stabilisées par la "hiérarchie naturelle". Mais cette structure limitait l'effectif social, parce que les membres de ces sociétés devaient se connaître mutuellement. La croissance démographique en modifiera l'équilibre et, à terme, les hommes devront se réadapter aux exigences du surnombre.
Le constat de la déstabilisation sociale poussa les grands penseurs du moment à devenir historiens et philosophes, avec le secret espoir de pouvoir résoudre ces problèmes.
Confucius et les lettrés chinois ont réussi a trouver un système de substitution à la hiérarchie naturelle. Les philosophes grecs n'ont pas réussi[16], et Rome, qui a hérité de leur culture, n'a pas duré et s'est très vite déstabilisée.

Le débordement démographique ne s'est pas produit partout en même temps. Une des premières régions touchées par la surpopulation, si ce n'est la première, semble avoir été l'Egypte pharaonique (population estimée à 548 000 à l'époque prédynastique, 4000 ans avant J.-C.). Pays "fermé" entouré par la mer, la montagne et les déserts et donc peu propice aux expériences migratoires. Pays

riche grâce au Nil et à ses crues bienfaitrices, l'Egypte a été un laboratoire idéal pour une telle expérience sociale.
Le monde mésopotamien, pays "ouvert", n'a pas connu cette restructuration. De nombreux "chefs" se sont succédé à la tête d'empires éphémères.
Les Indes, pays "fermé" lui aussi, a été le théâtre de l'expérience âryenne dont nous connaissons mal l'histoire mais qui semble avoir été concluante.
La Chine, dans l'immensité asiatique, a aussi connu cette déstabilisation sociale par sur-effectif, mais plus tard que les autres. La restructuration impériale date seulement de deux siècles avant notre ère.
A la même époque la tentative romaine pour réaliser un grand ensemble humain s'est soldée par un échec.
C'est l'Occident médiéval qui résoudra le problème européen, mais malheureusement après que Charlemagne en eut unifié les différentes régions par les armes .. ce que les Chinois avaient fait avant.

Nous terminerons cet essai par un aperçu historique qui permettra de souligner comment les hommes ont réussi à trouver une solution à cet épineux problème posé par la sur-population pour que renaisse une bonne cohésion sociale.

Nous limiterons nos exemples historiques à des périodes suffisamment reculées dans le temps pour qu'en aucune façon elles ne puissent interférer avec des questions que certains pourraient se poser aujourd'hui.
Lorsque l'on veut étayer une thèse avec des exemples liés au passé, il faut se garder d'y introduire des considérations idéologiques (ou politiques) d'aujourd'hui. Outre le fait qu'elles risquent d'être impropres aux époques choisies, elles ne peuvent être totalement impartiales et nuiront, de ce fait, à la crédibilité de l'ensemble.
Mais si les "conditions d'existence" ne sont plus les mêmes qu'en ces périodes, les hommes, eux, n'ont pas changé.
Des rapprochements sont inévitables !

Notes.

[1] - Edward O.Wilson, professeur de science à Harvard University, est un biologiste américain entomologiste de formation. Il a fait paraître en 1975 un ouvrage intitulé : "Sociobiology : The New Synthesis", dans lequel il compare le comportement social de différentes espèces animales.

[2] - Le phénomène avait été pressenti dans les civilisations Egyptienne, Indienne (védique) et Chinoise. L'antériorité attribuée à Teilhard de Chardin s'adresse à notre civilisation occidentale.

[3] - P.Teilhard de Chardin "Le Phénomène humain" Seuil, 1955. L'ensemble de ses idées était déja préssenti dès 1916.

[4] - l'idée d'une expension de l'Univers est décrite (presque *in extenso*) par Arthur Schopenhauer dans la première édition du "Monde comme Volonté et comme Représentation", donc en 1818. L'influence des philosophies védiques est probable.

[5] - Si le big-bang reste une hypothèse commode pour délimiter un point zéro, un début du phénomène expansif, l'expansion elle-même à partir du rayonnement fossile (quelques centaines de millions d'années après) ne fait plus de doute dans les milieux scientifiques.
L'observation du "rayonnement fossile" situé à quinze milliards d'années-lumière a été rendue possible par le perfectionnement du matériel optique.

[6] - Les ouvrage d'Hubert Reeves, "Patience dans l'azur", "Poussières d'étoiles" et "L'Heure de s'enivrer" parus au Seuil, permettent de suivre sans formation mathématique trop poussée cette prodigieuse histoire.

[7] - Les physiciens sont en mesure de prouver que les lois de la physique que nous connaissons sont les mêmes que celles qui organisaient la matière il y a quinze milliards d'années.

[8] - Elle élimine surtout du débat (qui se voudrait scientifique) quantité d'interlocuteurs parasites du genre journaliste incompétents ou idéologues.

[9] - A la suite d'une théorie de Léo Szilard en 1929, sur la possibilité d'un mouvement perpétuel de seconde catégorie par l'intervention d'un être intelligent dans un système thermodynamique, on a cru à l'équivalence de la néguentropie et de l'information. L'idée fut reprise par Gabor, Demers et surtout Brilloin. Des philosophes, croyant la théorie fondée et sans s'inquiéter du sens qu'il fallait donner au mot "information", s'en sont abondamment emparés afin de l'utiliser dans les sciences humaines.
L'imbroglio atteint son paroxisme lorsque vers 1970 on parvient à démontrer l'inexactitude de la théorie de Szilard. Tout l'édifice philosophique s'est alors effondré ...
L'informatique a aussi joué un rôle dans le mauvais usage qui a été fait du mot "information". On oublie qu'un ordinateur traite

des "signaux", des informations codées et ainsi transformées en signaux. Il est nécessaire de lui adjoindre un logiciel qui code les informations, les traite et décode les résultats obtenus.

[10] - Il faut noter que si la masse des deux éléments premiers est plus élevée que celle d'un atome d'hydrogène, cela n'empêche pas l'atome d'être plus "performant" que la somme des deux éléments premiers.

[11] - Seuls les Eucaryotes (les êtres vivants dont les cellules possèdent un noyau) sont envisagés ici, mais toutes les espèces animales et végétales supérieures en font partie.

[12] - Edward Burnett Tylor, ethnologue anglais qui fit paraître en 1871 "Primitive culture".

[13] - Dans "Le Singe, l'Afrique et l'Homme" Fayard 1983.

[14] - Telle n'est pas l'opinion de Noam Chomsky, éminent linguiste, qui pense que le langage est apparu après l'intelligence. Mais il s'agit, là aussi, d'une hypothèse. Par contre Jean Pierre Changeux dans "L'homme neuronal" (Fayard, 1984), relie le développement de l'intelligence à celui du langage articulé.
Faut-il rappeler la fameuse phrase de Condillac : "Nous ne pensons qu'avec le secours des mots..." ?

[15] - Dans "La Descendance de l'homme et la Sélection sexuelle" (2ème édition parue en 1874), seize ans après " De l'origine des espèces".
Le fait d'avoir dit que le comportement social des hommes pouvait être contrôlé par des instincts n'a absolument aucun rapport avec ce qui a été appelé, en dehors de Darwin et à son insu, le "darwinisme social" et l'"eugénisme".
L'eugénisme, lorsqu'il vise à améliorer le potentiel génétique de l'humanité, ne repose sur aucune base scientifique valable. La simple observation montre que les qualités humaines (comme l'intelligence, le potentiel d'agressivité, le fait d'être doué pour certaines activités plus que pour d'autres, une acuïté sensorielle plus aiguë par exemple) ne se transmettent pas héréditairement par voie génétique. Si les enfants peuvent, éventuellement, en bénéficier, c'est par héritage culturel. Les lignées royales l'attestent. Si, par ailleurs, une très belle intelligence était génétiquement transmissible, étant donné l'avantage incontesté qu'elle procure à celui qui la possède, tous les hommes en auraient une semblable. Ce qui ne semble pas être le cas.
A l'inverse, ces qualités peuvent apparaître chez un individu alors que rien chez les parents ne le laisserait présager.
[Nous entendons par "intelligence" : "Faculté de comprendre, de découvrir des relations (de causalité, d'identité, etc.) entre les faits et les choses. (Dictionnaire Hachette)]

[16] - Peut-être les présocratiques ont-ils essayé de nous transmettre un "message" que nous n'avons pas su interpréter ?

Chapitre I

PLACE DE L'HOMME DANS L'EVOLUTION COSMIQUE

Avant d'étudier l'homme en société, il semble naturel de chercher à comprendre ce qu'est l'homme, ce qu'est le phénomène humain.

Car l'homme pose problème. Depuis qu'Alexis Carrel, dans "L'homme cet inconnu", avait posé la question, peu de réponses satisfaisantes ont été apportées.

Que l'homme soit un animal, personne ne le conteste plus.
Par sa structure matérielle il est un être vivant sexué, un vertébré à sang chaud, un mammifère placentaire et un primate.
Qu'il soit plus qu'un animal ne peut être mis en doute.
Aucun autre animal ne serait capable d'aller dans l'espace !

Ce plus a déjà excité la curiosité des penseurs de tous les temps, des philosophes entre autres. Mais c'est à partir d'une vision statique de l'homme, par une méthode introspective, qu'ils ont tenté cette approche qui n'a pas été concluante, on est obligé de le reconnaître.
Notre analyse procèdera d'une manière différente.
Nous suivrons pas à pas, dans la mesure où une reconstitution est possible, les différents stades successifs qui aboutissent à l'hominisation.
Nous utiliserons une vision évolutive du vivant et donc des hommes.
Cette méthode s'est avérée fructueuse avec l'éthologie.
Ne disposant pas d'éléments fossilisés, comme ceux qui ont permi aux paléontologues de suivre l'évolution des morphologies animales, les éthologues ont reconstitué certains comportements d'animaux supérieurs en suivant leurs évolutions à travers diverses espèces inférieures encore existantes.
Cette vision dynamique, même si des zones d'incertitude persistent, a donné les résultats que nous connaissons[1] .

Pour comprendre ce qu'est le plus, qui différencie les hommes des animaux, il faudra voir comment il a été acquis, par quel processus naturel les hommmes en sont arrivés là et en suivre le cheminement.
Nous éliminerons évidemment toute explication "sur-naturelle" qui relève d'une foi plus que d'une discussion proprement dite.

L'explication naturelle est à chercher dans l'évolution des espèces vivantes et les théories de Darwin. C'est par là qu'il nous faut commencer.
Si le sujet est délicat, en raison d'une polémique de près d'un siècle, l'explication est aujourd'hui admise dans les milieux scientifiques.

I L'évolution des espèces vivantes.

Un exposé sur les théories de Darwin et l'évolution des espèces vivantes, qui semblent être généralement admises dans les milieux scientifiques, n'est pas superflu pour deux raisons :
- Les sciences biologiques, en développement accéléré ces dernières années, se sont compartimentées en plusieurs disciplines (biologie moléculaire, physiologie, génétique des populations, écologie, systématique, etc.). Chacune emploie souvent un langage spécifique et s'est spécialisée d'une façon tellement aiguë qu'il n'est plus possible de les connaître toutes.
- La longue polémique qui a suivi la parution des ouvrages de Darwin a troublé la compréhension de cette question primordiale. C'est pourquoi un bref rappel du phénomène évolutif et des théories de Darwin qui en expliquent les mécanismes paraît indispensable.

En 1859, Charles Darwin fait paraitre "De l'origine des espèces vivantes par la sélection naturelle".
Dans cet ouvrage il propose une théorie expliquant le **mécanisme** qui permet aux espèces vivantes d'évoluer en s'adaptant progressivement à leurs milieux ambiants.

L'idée du phénomène évolutif, le "tranformisme" par opposition au "créationisme" d'origine biblique, était antérieur à Darwin.
Johan Gottfried Herder, selon Konrad Lorenz, en serait l'initiateur dès la fin du XVIIIe siècle.
Jean-Baptiste Lamarck, en 1809, cinquante ans avant Darwin, avait déjà proposé un mécanisme succeptible d'expliquer l'évolution dans un ouvrage intitulé : "La Philosophie zoologique".
Il avançait que le milieu, par ses modifications, influençait la formation de nouveaux caractères chez les espèces vivantes : "la fonction créait l'organe".
Mais cela supposait un préalable, les caratères acquis devaient être transmis à la descendance. Or l'"hérédité des caractères acquis" s'est avérée inacceptable à la lumière des découvertes de la génétique.

Dans le "darwinisme", deux choses doivent être distinguées :
- L'évolution elle-même qui aujourd'hui n'est plus contestée car elle repose sur des faits impossibles à nier.
- Le mécanisme qui a permis cette longue évolution de près de quatre milliards d'années. Mécanisme nécessairement très lent et peu propice à la vérification.

L'évolution.
Pierre-Paul Grassé écrivait déja en 1943 [2] :
" L'évolution aujourd'hui est le problème majeur, central de la biologie. Tout essai pour comprendre l'univers et l'homme est influencé par la solution qu'on en donne.
En outre, elle n'est plus considérée comme une hypothèse, sauf par une poignée de réfractaires ignorants ou aveuglés par des croyances dogmatiques. Pour l'athée comme pour le catholique pratiquant, l'évolution est un fait.
Sans sa prise en considération, le monde vivant, le biocosme reste inintelligible et n'a plus aucun sens."

P.P.Grassé, (catholique pratiquant dont l'opinion scientifique a été fortement influencée par sa Foi), n'a cependant jamais été un darwiniste convaincu.

Parmi les faits indiscutables qui justifient l'évolution on pourrait citer :
- **La non-fixité des espèces vivantes**, donc leur possibilité d'évolution.
Un éleveur ou un horticulteur sont capables de créer de nouvelles races, soit d'animaux d'élevage, soit de fleurs, par sélection artificielle. Cela ne prouve pas l'évolution naturelle, mais cela en montre la possibilité.
- **La paléontologie**, par la découverte d'exemplaires fossilisés, enseigne que certaines espèces ont évolué naturellement.
Même s'il manque des "chaînons" intermédiaires, la pluralité des découvertes permet de conclure à une évolution naturelle de certaines espèces vivantes.
- **L'embryologie** aussi confirme l'évolution naturelle.
Les différents stades du développement de l'embryon (l'ontogénèse) ne laissent aucun doute sur ce qu'a été la phylogénèse.
L'embryon d'un être organisé garde des traces de ce qu'il était avant. Ainsi l'embryon humain de quatre semaines porte encore la marque des arcs branchiaux.
- Une très récente technique de chimie-biologique, **le cladisme**, permet de reconstituer des "phylogénies moléculaires".
Il est maintenant établi que le génome des organismes actuels garde des traces des étapes précédentes de l'évolution.
Les biologistes sont capables de lire ces traces génétiques et de reconstituer des arbres phylogéniques qui, la plupart du temps, correspondent à ceux établis par les paléontologues.
Ils peuvent même déceler le moment où deux phyla se sont séparés grâce, entre autres, aux "horloges moléculaires".
Ces techniques ont permis, par exemple, de reconstituer l'aspect génétique de l'ancêtre commun aux hommes et aux singes supérieurs.
Ces phylogénéticiens fournissent ainsi une nouvelle preuve au phénomène évolutif naturel.

D'autres observations amenèrent Darwin à proposer un mécanisme susceptible de faire évoluer naturellement les espèces vivantes.
- **La parfaite adaptation d'un être vivant à son milieu ambiant**, à une "niche écologique" de son "écosystème".
L'observation zoologique la met en évidence.
Les écosystèmes et leurs niches écologiques sont multiples sur la planète, il y en a autant que d'espèces vivantes.
- **Le prodigieux pouvoir de reproduction des êtres vivants**, et sa conséquence inévitable pour maintenir l'équilibre : l'élimination d'un très grand nombre d'entre eux.

A ce propos, on parle souvent de "loi de Malthus", du nom d'un pasteur économiste du début du XIXe siècle qui, constatant une prolifération des hommes disproportionnée aux ressources alimentaires disponibles, préconisait, pour les sociétés humaines seulement, des moyens d'y remédier.
Si le "malthusianisme", (l'ensemble des moyens palliatifs), est désuet et fortement discrédité actuellement, le constat initial de Malthus, en tant que loi naturelle, est toujours valable et de plus en plus d'actualité pour les sociétés humaines d'aujourd'hui.

Il serait judicieux d'appeler "loi de Malthus" ce principe fondamental qu'est la "puissance de reproduction vitale" et de l'étendre à tout ce qui vit.
Même s'il est difficile à constater ailleurs que chez les humains (chez qui le décompte démographique a été fait), songeons que si rien n'entravait la reproduction d'un seul couple d'une espèce quelconque, en un temps très court la place manquerait sur Terre pour les entreposer.
La reproduction vitale est en **progression géométrique** dont la raison est souvent un nombre important. Par exemple, la femelle du lapin de garenne met bas 3 à 4 portées annuelles de 4 à 10 lapereaux chacune. il est facile d'imaginer le nombre considérable de lapereaux (**toujours si rien n'entravait la reproduction**) qui encombrerait notre planète au bout de quelques centaines d'années seulement !
Les places au soleil sont chères, **le "déchet" du vivant est énorme.**
On n'insiste jamais assez sur ce point capital : un nombre impressionnant d'êtres vivants meurent, d'une façon ou d'une autre, entre le moment de leur conception et celui où ils sont capables de se reproduire et, de ce fait, ne laissent aucune descendance.

Nous retiendrons ces trois constats, tout à fait indépendants des théories qui essayent d'expliquer l'évolution, (dont celle de Darwin) : l'évolution elle-même, l'adaptation des êtres vivants à leur milieu, leur prodigieuse poussée reproductive et son corollaire, l'énorme déchet qui en résulte.

Les théories de Charles Darwin .
Les trois constatations précédentes ont amené Charles Darwin à proposer un mécanisme susceptible d'expliquer comment et pourquoi les espèces vivantes évoluent, en s'adaptant toujours mieux à leur milieu.
Constatant d'une part la puissance reproductrice de la vie et l'élimination massive pour maintenir un équilibre global, d'autre part que les survivants étaient parfaitement adaptés à leurs milieux respectifs, l'idée lui vint qu'une **"sélection naturelle"** éliminait les moins bien adaptés à un milieu donné. Les survivants étaient seuls capables de se reproduire et d'améliorer, par une nouvelle sélection, le caractère qui avait permis cette adaptation. L'élimination des moins aptes résultait de la **"struggle for life"**, la lutte pour la vie, ou encore **la compétition vitale.**

L'hypothèse était difficile à vérifier, parce que le processus était très lent, agissant par petites touches successives, génération après génération. Processus qui s'étendait sur des milliers et des millions d'années.
Hypothèse difficile à admettre par des gens habitués depuis des siècles à un mode de pensée que ces nouvelles idées venaient bouleverser.
Il faut se souvenir qu'en ce milieu du XIXe siècle, c'est l'évolution elle-même, plus que les théories de Darwin, qui a choqué les esprits. La parution de l'ouvrage de Darwin a en quelque sorte vulgarisé l'idée de l'évolution.

La seule pensée que nos ancêtres auraient pu être des singes horrifiait même les plus instruits, tous persuadés que Dieu avait créé l'Homme à son image !

Ces théories, brièvement résumées par souci de clarté, soulèvent évidemment beaucoup de questions.
Nous analyserons cinq points essentiels à notre propos.

Premier point.
Le milieu ambiant, l'écosystème et la niche écologique.
Le **milieu ambiant** d'une espèce vivante est appelé **écosystème**.
Ses caractéristiques dépendent du lieu géographique et sont fonction d'un climat et de la texture d'un sol.
Le plus important dans un écosystème c'est généralement la **biocénose**[3] (quelquefois écrit **biocoenose**, du grec *bios*, vie et *koinos*, commun). Si la **biomasse** est l'ensemble des êtres vivants qui composent un biotope, la biocénose est la biomasse en équilibre biologique naturel.
La base d'une biocénose est la **phytocénose**, la végétation, la flore. D'elle dépend la vie des populations animales qui la composent, (la **zoocénose**), et des communautés de micro-organismes divers (**bactériocénose, mycocénose**).
Les animaux ont l'habitude pour se nourrir de manger d'autres êtres vivants. Une biocénose se caractérise ainsi par une organisation trophique, par des chaines alimentaires.
Les végétaux se nourrissent d'eau, de gaz carbonique et des minéraux du sol, donc de matière a-biotique. Grâce à la photosynthèse, ils fabriquent des matières organiques qui nourrissent les herbivores. On les considère comme le point de départ des chaînes alimentaires, comme les **producteurs** de la biocénose.
Après ce premier niveau de production viennent les consommateurs.
Les consommateurs de premier ordre qui se nourrissent des producteurs. Dans le milieu terrestre ce sont les herbivores, insectes, rongeurs et ruminants, dans le milieu aquatique les crustacés et les mollusques.
Viennent ensuite les consommateurs de deuxième ordre, les carnivores qui se nourrissent d'herbivores.
Puis ceux de troisième ordre, les carnivores qui se nourrissent de carnivores.
Il existe aussi des consommateurs de matières organiques mortes, charognards et nécrophages, les saprophages (lombrics), les saprophytes (champignons ou phanérogammes), les coprophages et enfin les parasites.
Aux niveaux production et consommation, succèdent les niveaux décomposition et transformation constitués par des micro-organismes (bactéries, micromycètes) qui restituent les matières minérales que les végétaux ré-utiliseront sous forme d'humus.
Le cycle trophique est fermé.

Ainsi, dans une biocénose, chaque espèce a son rôle, sa fonction et sa place. Cette dernière est appelée **niche écologique**.
Un lombric (ver de terre) peut être adapté au même écosystème qu'un lièvre, mais ils ne sont pas adaptés à la même niche écologique.

Au sein d'une biocénose des séquences rythmiques s'établissent en fonction de périodicités : nuit/jour, ou saisonnière. Le même

espace écologique peut être occupé la nuit et le jour par deux espèces différentes.
Un écosystème peut se décomposer en micro-écosystème et macro-écosystème selon la taille de l'espèce considérée. Pour une bactérie phytophage dont la niche écologique est une souche en putréfaction, il ne sera pas nécessaire de considérer l'ensemble de la forêt.
Dans une biocénose, un équilibre s'instaure entre tous les éléments de sa biomasse. Mais il suffit qu'une seule espèce se modifie légèrement pour que tout l'équilibre en soit affecté : toutes les autres espèces devront se re-adapter.
L'expression "s'adapter à son milieu" signifie pour une espèce un "ré-aménagement" permanent de ses propriétés en fonction de ses rapports avec les espèces avoisinantes.
Il est probable que les "ré-aménagements" affecteront certaines espèces plus que d'autres.
Les micro-organismes qui se nourrissent de matière organique en décomposition, et donc dépendant des cadavres d'espèces animales diverses, auront moins d'occasions de se ré-adapter et par conséquent évolueront moins.

Un cas extrême peut être imaginé : supposons par exemple qu'après des modifications climatiques très importantes, la phytocénose (la végétation) manque d'eau et meurt. L'élément producteur disparaissant, toute la zoocénose risque d'en souffrir.
L'écosystème, de forêt, deviendra désert.
Une espèce animale omnivore échappe aux contraintes d'une chaîne trophique unique. Son "pouvoir adaptatif" va augmenter dans de sérieuses proportions.
C'est le cas des hommes, comme celui des Blattes (Dictyoptères).
Les cafards domestiques ne semblent pas avoir évolué depuis le Carbonifère, parce qu'ils s'adaptent bien partout grâce à cette propriété. Peut-être est-ce aussi la raison pour laquelle les requins évoluent peu.

Pour un être vivant le milieu ambiant est un ensemble : une flore dépendant d'un climat et de la texture d'un sol, une faune avec prédateurs et proies. Flore et faune sont en perpétuel changement en raison de la prolifération prodigieuse de la vie.
L'équilibre est en permanence remis en question.
L'analyse d'un milieu ambiant n'est valable qu'à un moment donné en raison de cette instabilité.
En parlant de "modification d'écosystème", il faut y inclure l'apparition d'une proie ou d'un prédateur comme un cataclysme, climatique ou autre, et même le simple passage d'un oiseau dans le ciel ...

Si les variations du milieu sont trop importantes, ou trop brutales, si elles mettent en jeu la survie, les espèces qui ne pourront pas s'adapter disparaitront irrémédiablement.
La nature est inexorable, elle ne connait ni justice ni éthique.
Il faut s'adapter ou laisser la place à ceux qui sont mieux adaptés.

Deuxième point - L'adaptation.
En matière d'évolution animale le concept d'adaptation est d'une importance primordiale.
S'il est utilisé dans sa forme pronominale, il faut préciser à quoi on s'adapte : à une situation, à une circonstance ou à un

objet. En jargon évolutionniste l'adaptation concerne presque toujours le milieu ambiant, l'écosystème.
Konrad Lorenz définit l'adaptation d'une espèce vivante comme une "modification d'une (ou plusieurs) de ses propriétés, quelle qu'en soit la nature, qui permettrait de mieux s'accorder avec quelque chose de déterminé".

Certaines adaptations peuvent être imparfaites et viables, et se traduisent alors par une amélioration des conditions de vie.
Par exemple les batraciens et beaucoup de reptiles ont un coeur non compartimenté, contrairement à celui des mammifères (un coeur gauche, qui véhicule du sang oxygéné vers la périphérie, et un coeur droit qui envoie le sang se re-oxygéner dans les poumons).
Ces batraciens vivent avec cette imperfection, mais avec un sang mal oxygéné ils se fatiguent très vite.

L'adaptation tient un rôle à ce point essentiel dans la vie de chaque animal de notre planète, du plus humble ver de terre au plus puissant des hommes, (même si c'est inconsciemment chez le premier et consciemment chez le second), qu'elle est au centre des préoccupations : tout en dépend, pas seulement la survie ...
Tout dans la vie peut être ramené à un phénomène adaptatif.
Une proie, informée par ses sens de la présence d'un prédateur, doit modifier son comportement en conséquence. Pour elle cette modification, (qui sera souvent la fuite), est assimilée à une adaptation à un nouvel écosystème.
Un quidam qui vient d'obtenir un nouvel emploi devra s'adapter à sa nouvelle occupation. Un autre, plongé dans un milieu social auquel il n'est pas habitué, devra s'adapter à ses nouveaux partenaires.
L'industrie française actuelle devra s'adapter à la conjoncture pour être compétitive, et même pour survivre.
Tout n'est qu'adaptation !

Un être vivant adapté à un milieu donné en représente en quelque sorte un "reflet", une "correspondance", une "concordance", presqu'un "négatif". A la manière dont le moulage est un "négatif" ou un "reflet" du moule qui l'a répliqué.
Un être vivant contient des renseignements, des "**informations**", sur son milieu ambiant.

La meilleure preuve est donnée par l'implication suivante :
à des niches écologiques semblables devraient correspondre des espèces semblables.
La corrélation semble exister et c'est en observant la faune australienne qu'elle est la plus spectaculaire.

Le continent australien a évolué en marge du reste du monde et les mammifères placentaires, qui supplantèrent rapidement les formes marsupiales, ne sont pas apparus.
Il est intéressant de constater que dans presque tous les milieux conquis par les placentaires dans le reste du monde, les mêmes l'ont été en Australie par les marsupiaux.
"Il y a des loups marsupiaux, des renards marsupiaux, des ours, des rongeurs, des fouisseurs semblables à des taupes, des singes marsupiaux. La phascolome ressemble à une marmotte. Le phalanger rappelle les lémuriens. Le dasyure a la toison pommelée de la genette, ses oreilles pointues, son allure serpentine, ses dents, ses griffes et jusqu'à sa taille. Comme la genette il vit la nuit.

Comme elle, il grimpe aux arbres. Il se nourrit comme elle de petits animaux, d'oiseaux et d'oeufs. Et cependant, si l'on s'en tient à leur origine, ces deux animaux extérieurement presque identiques sont moins proches l'un de l'autre que la baleine ne l'est d'un chien ... Ils ont été réalisés séparément par la nature en complet parallélisme, de même que les insectivores, carnivores, rongeurs etc. que l'on retrouve pour ainsi dire calqués d'une lignée sur l'autre." [4]
Le même processus s'est produit en Amérique du Sud, mais les marsupiaux furent éliminés par les placentaires lorsque l'isthme de Panama relia les deux continents.

Nous retiendrons que les propriétés d'un être vivant (animal) reflètent le milieu dans lequel il vit. Elles contiennent des informations sur ce milieu. Comme ces propriétés dépendent de son génome, le génome d'un animal contient des informations sur le milieu dans lequel il vit.

Jacques Monod avait caractérisé le néo-darwinisme par le titre de son ouvrage : "Le Hasard et la Nécessité".
Le "hasard" soulignait l'aspect aléatoire des mutations, la "nécessité" impliquait l'adaptation au milieu naturel.

Avant de quitter l'adaptation, précisons ce que les éthologues appellent un phénomène d'**adaptation convergente** ou **convergence évolutive**.
Lorsque deux, ou plusieurs, espèces différentes possèdent une même propriété, qu'elle soit morphologique ou comportementale, les biologistes qualifient d'"**homologie**" cette coïncidence si cette propriété vient d'un ancêtre commun, et d'"**analogie**" lorsque deux, ou plusieurs, espèces ont développé cette propriété d'une manière tout à fait indépendante.
L'"**homologie**" est le résultat d'un héritage, l'"**analogie**" le fruit d'une "**adaptation convergente**" ou d'une "**convergence évolutive**".
Le fait que l'on retrouve dans les membres supérieurs de tous les vertébrés un humérus, un radius et un cubitus, un carpe et des phalanges, que ce soit chez les mammifères, les oiseaux ou les poissons téléostéens relève d'une **homologie**.
Dans un cas d'homologie, la **fonction** de l'organe peut différer : une aile d'oiseau, le bras d'un homme et la nageoire d'une baleine, bien que structurés avec les mêmes os, n'ont pas la même fonction, alors que les mêmes propriétés, chez deux espèces différentes relevant d'une convergence évolutive, **auront la même fonction**.

Un exemple classique d'adaptation convergente, donc d'**analogie**, est la forme fuselée du corps nécessaire à la propulsion en milieu aquatique. Les mammifères terrestres qui sont retournés dans l'eau, comme les otaries et les phoques, ont une forme analogue à celle des poissons. Ces formes hydrodynamiques ont pour fonction de permettre une meilleure mobilité dans l'eau, pour mieux attraper la nourriture et pour échapper aux prédateurs.

Un autre exemple peut être observé en comparant l'oeil d'une pieuvre (céphalopode) à celui d'un homme ou d'un mammifère en général. Quoique légèrement différents, chacun des deux yeux a une cornée, un cristallin, un iris, un corps ciliaire, un muscle ciliaire, une rétine et une chambre antérieure constituée d'humeur vitrée.

Or, on sait avec pertinence que si l'homme et la pieuvre ont un ancêtre commun, il remonte, dans l'arbre de la phylogénèse, à bien avant l'apparition (et le développement[5]) des organes visuels.
Cette **analogie** autorise à penser que ce système optique est le meilleur moyen d'obtenir une image correcte du milieu ambiant.
L'oeil à facettes des insectes est aussi constitué avec le même principe optique, (chaque ommatidie, ou chaque facette, possède une cornée, un cristallin et une rétine), mais sa fonction est un peu différente.
Cette même optique est d'ailleurs utilisée dans les appareils photographiques.

Si l'oeil d'une pieuvre et celui d'un mammifère relèvent d'une **analogie**, l'oeil d'un mammifère et celui d'un homme relèvent d'une **homologie**.

Comme autre fonction développée indépendamment chez des espèces aussi différentes que les céphalopodes, les crustacés, les arachnides, les insectes et les vertébrés (dont les hommes), on peut citer les programmes instinctifs "ouvert" qui sont à la base de l'apprentissage (nous en reparlerons dans le prochain chapitre).

Ainsi **la même fonction** caractérise une adaptation convergente.
Le seul fait que la nature soit arrivée à "inventer" un mécanisme, (ou à plus forte raison des mécanismes différents), destiné à accomplir **une même fonction**, souligne **l'importance fondamentale** de cette fonction.

Troisième point.
De la variation des individus dans la même espèce[6].
En admettant le principe d'une sélection naturelle, on peut se demander sur quoi porte cette sélection. Toute sélection présuppose une différence entre les éléments sélectionnés.
Tous les lapins d'une garenne, ou tous les individus d'une même espèce dans un écosystème donné, sont-ils assez différents les uns des autres pour permettre à une sélection d'intervenir ?

Il ne faisait aucun doute pour Darwin, (comme pour la plupart des naturalistes de cette époque, habitués à observer les animaux en tant que taxonimistes), que dans une espèce donnée, ou une sous-espèce ou une variété donnée, pas un individu n'était **identique** à un autre, **semblable** oui mais pas **identique**.
"Personne ne suppose que tous les animaux de la même espèce soient jetés absolument dans le même moule".
Cette phrase de Darwin[7] est riche en enseignements.
D'abord elle est très claire : aucun être vivant d'une espèce donnée n'est identique à un autre.
Ensuite elle exprime la conviction de Darwin; il ne la discute même pas. A aucun moment, dans la suite de son exposé il ne laisse entrevoir l'idée que quelqu'un puisse en douter.
Enfin elle est partagée par tous les naturalistes de l'époque. Aucune critique du moment ne porte sur ce point. On a tendance à oublier qu'un des grands rôles des zoologues du siècle dernier a été la taxonimie, la classification des animaux qui nécessitait une minutieuse observation.

Ce point est plus important qu'il n'y semblerait de prime abord. C'est en partie de là que viendra l'incompréhension.

Il n'est pas évident, pour qui n'est pas très familiarisé avec l'observation animale, de percevoir une différence phénotypique[8]. La tendance serait plutôt de considérer tous les individus identiques dans leur spécificité.

Pour Darwin, la non-identité des individus suffit pour qu'avec la sélection naturelle, le tri se fasse, très progressivement, durant des millénaires. Un peu comme la mer, sur une plage, polit et trie les galets par ordre de taille. (La comparaison est de Richard Dawkins).

Ce **"polymorphisme"** d'une population de même espèce est dû principalement à la **"recombinaison génétique"**.
Dans les espèces à reproduction bi-sexuée, dont le patrimoine génétique est de 2N chromosomes (les chromosomes vont toujours par paire), les **gamètes**, ou cellules reproductrices, n'ont que N chromosomes.
Au moment de leur formation, (appelée **"meïose"**), chaque paire de chromosomes se sépare en deux, formant ainsi deux, puis quatre cellules reproductrices à N chromosomes seulement.
Au moment de la fécondation, les gamètes mâle et femelle, dotés chacun de N chromosomes, retrouvent en s'unissant les 2N chromosomes de l'espèce.
Mais l'oeuf fécondé aura N chromosomes de son père et N chromosomes de sa mère. C'est ce qu'on appelle la recombinaison génétique.
Vu le nombre de gènes sur un chromosome, les possibilités diversifiantes sont infinies.

Il est nécessaire d'insister sur cette **diversité phénotypique**.
Elle n'est pas évidente. Seule une très grande habitude permet de la détecter.
Les taxonimistes des siècles derniers la possédaient, comme les éleveurs et bien plus tard les éthologistes.
Mais pour le commun des mortels, citadin qui plus est, dont les contacts avec le monde animal sont peu fréquents, et peut-être habitué au classement des taxonimistes, cette diversité ne vient pas d'elle même à l'esprit. Pour eux, tous les animaux d'une même espèces sont identiques entre eux et correspondent à un **"type"**, ou à un schéma bien défini dans leur esprit.
Pour certains généticiens, c'est à dire des chimistes plus que des zoologues, qui reprirent après Darwin la question de l'évolution, (les **néo-darwinistes**), cette diversité phénotypique, trop peu évidente, leur paru insuffisante pour expliquer une possible sélection.
D'autant plus que l'on croyait à ce moment que les génotypes de chaque individu étaient identiques dans la même espèce, ce qui s'est révélé, mais bien plus tard, ne pas être exact.
Ils firent appel aux **"mutations"** pour diversifier les individus de même espèce.

Les éthologistes sont par profession des observateurs scrupuleux du monde animal.
Konrad Lorenz, qui était aussi médecin, explique que la fonction d'abstraction de la perception, qui est à la base de tous les phénomènes de constance, - que ce soit la perception des formes ou celle des couleurs -, nous oblige, inconsciemment, à classer toutes choses en **"type"**.

Si nous n'y regardons pas de plus près, tous les animaux d'une même espèce ressemblent à un **"schéma-type"**, enrégistré une fois pour toute dans notre esprit.
Cette vision idéaliste des êtres vivants est appelée le **"typologisme"** par opposition au **"populationisme"** de Darwin.
C'est la raison principale qui porte à croire à l'identité des individus et qui nous induit en erreur.

Quatrième point - La polémique et le néo-darwinisme.
La publication en 1859 de "L'origine des espèces vivantes", ouvrage dans lequel Darwin exposait ses théories, a soulevé un tollé de protestations, plus en raison de l'évolution, (Darwin la vulgarisait en quelque sorte), que des théories proprement dites.
Il s'ensuivit une longue polémique qui a duré plus de cent ans.
Elle a cessé récemment pour deux raisons principales :
D'abord les découvertes de la génétique ont progressivement éliminé les principaux arguments des opposants.
Ensuite, la parution en 1982 d'un ouvrage d'Ernst Mayr, "Histoire de la biologie"[9], qui mettait les choses au point.
Ernst Mayr est l'un des personnages central de cette polémique.
Actuellement à la retraite, il a non seulement vécu cette période mais en a été l'un des principaux acteurs.
Il fait remarquer fort justement :
"Les auteurs les plus importants de la littérature anti-sélectionniste sont généralement des journalistes, des écrivains et des philosophes. Leur argumentation est fondée sur une telle méconnaissance de la génétique, de la systématique, de la biogéographie, de l'écologie et d'autres branches de la biologie, qu'une discussion véritable est impossible."
Ce fait à lui seul souligne assez bien l'âpreté de la polémique, car si une partie relevait d'instances scientifiques, la très grande majorité défendait des dogmes idéologiques parmi lesquels la religion était prépondérante.

La période qui suivit la mort de Darwin (1882) est caractérisée, en matière d'évolution, par une "confusion extrême" de la part des biologistes.
Ernst Mayr dit à ce sujet : "La diversité d'opinions chez les évolutionnistes dans les quatre-vingt années qui ont suivi la publication de "L'origine des espèces", fut tout à fait extraordinaire."
Etant l'un des fondateurs du néo-darwinisme, donc spectateur (et même acteur) de ces périodes, voici les raisons qu'il en donne : les obstacles à l'acceptation des thèses de Darwin sont multiples et beaucoup sont d'ordre idéologique.
Les "pressions" idéologiques ont une importance d'autant plus grande que l'on avait à faire à un débat d'idées beaucoup plus subjectif que réellement objectif.
Nous retiendrons en tête la religion et ses dogmes ancrés dans les esprits depuis si longtemps, le marxisme auquel il convient de rattacher les idéologies démocratiques.

Parmi les principales causes scientifiques, il faut signaler (toujours d'après E.Mayr) :
La concordance avec la division de la biologie en plusieurs branches différentes, l'embryologie, la cytologie, la génétique surtout, (c'est le problème de la spécialisation qui commençait), avec pour chacune des méthodes de travail différentes, des langages spécifiques et très vite une difficulté à communiquer.

Schématiquement on peut séparer les protagonistes en deux groupes, les naturalistes qui avaient l'habitude d'observer la nature (Ernst Mayr était de formation ornithologique par exemple), et les expérimentalistes, dont les généticiens, qui travaillaient dans leur laboratoire et ne voyaient la nature qu'à travers le petit bout de leurs microscopes.

"Dans le premier tiers du XXe siècle, le fossé séparant les généticiens expérimentalistes des naturalistes semblait si profond qu'il paraissait impossible de jamais pouvoir le combler."
Ernst Mayr fut parmi les premiers à envisager de faire une **synthèse** des idées sur ce sujet.
Ainsi naquit, lors d'un symposium international tenu à Princeton du 2 au 4 Janvier 1947, la **"théorie synthétique"**.
Les principaux instigateurs cités par Mayr étaient : Dobzhansky, Huxley, Mayr, Simpson, Rensch et Stebbins.
Cette "théorie synthétique" est aujourd'hui appelée néo-darwinisme.

Le néo-darwinisme.
A l'heure actuelle, le néo-darwinisme et surtout le binôme sélection-mutation prévaut dans l'esprit des scientifiques favorables aux thèses de Darwin.

Une véritable mutation est un changement accidentel d'un caractère héréditaire, dû à une modification aléatoire de la structure du chromosome, un accident génétique en quelque sorte.
Darwin en connaissait l'existence par leurs phénotypes les plus fréquents, (tels que mongolisme, nanisme achondroplasique, etc.) et les appelait "monstruosités".
Elles ont été mises en évidence par Hugo de Vries, botaniste du siècle dernier, et abondamment étudiées depuis.
Une mutation, dans son sens propre, c'est par exemple le mongolisme ou trisomie 21, du à l'adjonction accidentelle d'un troisième demi-chromosome sur la paire 21.

Certains biologistes de l'époque ont pensé que les mutations pouvaient être à l'origine des variations, et que l'évolution se ferait ainsi par "sauts" successifs, d'où l'expression d'école de "saltationisme".

Mais les mutations posent de nombreux problèmes.
Elles peuvent être létales (incompatibles avec la vie du porteur), viables mais ne permettant pas la reproduction du porteur, nuisibles ou bénéfiques. Les bénéfiques étant malheureusement les plus rares, une théorie fondée sur leur rôle unique dans l'évolution est difficile à soutenir.
C'est donner au hasard une part trop grande, et surtout, étant donné la rareté des mutations bénéfiques, les quelques milliards d'années d'évolution seraient insuffisants pour expliquer nombre de formes actuelles, dont celle des hommes.
Ce qui n'exclut nullement le fait que quelques mutations puissent avoir été sélectionnées au cours de l'évolution de la vie.

Au cours du symposium de Princeton chacun des participants fit des concessions. Mais la "quasi totalité", (c'est l'expression de Mayr), adoptèrent comme principes fondamentaux, le gradualisme de l'évolution, l'importance primordiale de la sélection naturelle, et l'aspect populationnel de la génèse de la diversité.

Ainsi on rendait à Darwin l'entière paternité de la théorie.
Dans un glossaire, à la fin de son ouvrage, Ernst Mayr définit ainsi la nouvelle théorie :
"Néo-dawinisme (Romanes, 1896) : théorie darwinienne de l'évolution, à laquelle a été rajoutée explicitement une clause pour rejeter l'hérédité des caractères acquis."

Parmi les concessions, le sens du terme "mutation" fut légérement modifié.
On peut lire aujourd'hui dans les manuels traitant de la génétique à "mutation" :
"A l'heure actuelle, dans son acception la plus large, le terme de mutation peut être appliqué aux changements de toute nature intéressant le matériel génétique."
Façon élégante d'y inclure la "recombinaison génétique".

D'autant plus que les nouvelles découvertes de la génétique ont montré que non seulement les phénotypes différaient d'un individu à l'autre, mais qu'il en était de même pour les génotypes.
On est actuellement en mesure d'établir une carte génétique pour chaque individu (quelle qu'en soit l'espèce), et pas une n'est identique à une autre, sauf pour les jumeaux homozygotes.
Le néo-darwinisme n'est autre que le darwinisme, dans la mesure où le vrai sens de "mutation" a été remplacé par une notion beaucoup plus large incluant la recombinaison génétique.
Ainsi le binôme mutation-sélection traduit le mécanisme de l'évolution.
Les théories de Darwin, pour expliquer l'évolution, sont aujourd'hui scientifiquement admises.
Elles ont d'ailleurs si bien résisté aux feux croisés des critiques d'adversaires si nombreux, pendant plus d'une centaine d'années, que cela leur a donné comme une auréole de vérité.

Cinquième point - Insuffisance des théories de Darwin.
Evidemmment on n'arrive pas à tout expliquer avec le darwinisme, et c'est un des arguments clef des opposants.
Mais est-ce le darwinisme qui n'explique pas tout, ou est-ce nous qui n'arrivons pas à tout expliquer avec le darwinisme ?
Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Il est parfois très difficile de comprendre comment, et pourquoi, telle ou telle espèce a évolué dans un sens plutôt que dans un autre, et quels ont été les facteurs qui sont intervenus pour qu'elle en arrive là où nous la voyons aujourd'hui. En d'autres termes il n'est pas toujours évident de pouvoir répondre à la question rituelle : "en quoi telle propriété a-t-elle été nécessaire à la survie de l'espèce considérée ?". Il faudrait pour ce faire connaitre avec exactitude tout l'historique des variations successives de l'écosystème, et cela au cours de quelques millions d'années, ce qui est évidemment impossible.
C'est pourquoi l'argument qui consiste à évoquer un cas précis, pour tenter de détruire la théorie darwinienne, est apparemment fallacieux.

Mais là n'est pas l'insuffisance dont nous voulons parler.
Ce qui est beaucoup plus important c'est la part trop importante que la théorie laisse au hasard.

C'est en effet du hasard d'une mutation, (même en y incluant la recombinaison génétique), que dépend l'avenir d'une espèce vivante.
Comme les hommes sont aussi des êtres vivants, leur fabuleux destin ne serait dû qu'au hasard.
Cet aspect stochastique de leur présence sur Terre n'a pas manqué de contrarier et même d'offenser certains biologistes.
L'un d'entre eux, P.P.Grassé écrivait :
"Nous tenons pour faux le dilemme "ou le hasard ou le surnaturel" auquel les biologistes de l'aléatoire essaient en vain d'acculer leurs adversaires. En fait, ni hasard ni surnaturel, mais des lois dont la recherche est le but, la raison d'être de la science qui, en cette affaire, doit avoir le dernier mot."

Effectivement, un simple calcul de probabilité, compte tenu de l'âge de la vie sur terre et des possibilités d'apparition de mutations bénéfiques[10], suffit à rendre inconcevable le rôle du seul hasard pour expliquer la présence des hommes sur Terre.
P.P.Grassé est dans le vrai. La science doit trouver une loi, ou tout au moins un principe, régissant une telle évolution.
Si l'on veut donner raison à P.P.Grassé sans éliminer totalement le hasard, **il faut augmenter les probabilités qui permettraient l'apparition de nouvelles propriétés bénéfiques**.

Un autre aspect du vivant reste difficile à interpréter avec les théories darwiniennes. Il va nous mettre sur la voie d'une explication. Il vient du constat suivant :
Sans aller jusqu'aux hommes, si l'on veut comparer d'un point de vue évolutionniste uniquement, (toute autre comparaison n'aurait aucun sens), un protozoaire (l'amibe), un batracien (la grenouille) et un primate (le chimpanzé), une conclusion s'impose :
Les trois sont parfaitement adaptés à leur milieu respectif. Ils sont donc le fruit de la sélection naturelle, puisque ce principe universel modèle toutes les espèces vivantes. Les trois sont issus du même ancêtre, même s'il faut remonter pour le trouver à l'apparition de la vie sur Terre.
Pourquoi la sélection naturelle aurait-elle "inventé", (ou tout au moins laissé survivre), des êtres si différents, le premier si primitif qu'on le dit "**inférieur**", le chimpanzé d'un degré d'organisation si complexe qu'il est classique de le considérer comme "**supérieur**" ?
En effet, parmi toutes les espèces vivantes, il y en a que nous disons "supérieures" et d'autres "inférieures", ou encore "plus évoluées" et "moins évoluées" que d'autres. On parle aussi d'un plus ou moins " haut degré d'organisation", de "complexité croissante".
Dans le seul ordre des primates, nous distinguons des singes supérieurs et d'autres qui ne le sont pas.
Par quels critères et par quels moyens peut-on établir une telle échelle de supériorité puisqu'en réalité toutes ces espèces, supérieures et inférieures, sont parfaitement adaptées à leur milieu naturel, et sont toutes le produit de la sélection naturelle ?
Il parait nécessaire de faire intervenir un autre mécanisme naturel, qui provoquerait cette différence d'ordre, cette **hiérarchie dans la complexité**.

L'existence d'une hiérarchie dans la complexité peut s'expliquer[11], le mécanisme reste à découvrir.
Le rôle de la sélection naturelle serait-il double ?
D'une part sélectionner les mieux adaptés à un écosystème donné, d'autre part hiérarchiser les êtres vivants ?

Cette deuxième "insuffisance du darwinisme" nous met sur la voie d'une réponse en évoquant la pyramide de la complexité.
Il nous faut revenir au phénomène d'Evolution cosmique, à la pyramide de la complexité et surtout au **processus d'intégration** qui permet la création des nouvelles propriétés.
L'**information** jouera ici un rôle fondamental.

II La vie comme processus de connaissance.

Nous avons vu (dans les avant-propos) comment les êtres vivants, en s'adaptant à leur écosystème, emmagasinaient dans leurs génomes respectifs des renseignements, des informations, sur cet écosystème. L'accumulation de ces informations représente une certaine connaissance du milieu naturel.
Nous avons insisté sur le sens qu'il fallait donner au mot "information" lorsqu'il était appliqué à la biologie, particulièrement à la génétique, pour ne pas tomber dans le piège d'une utilisation abusive du mot. Ce sens, rappelons-le, est le suivant : Elément de connaissance susceptible d'être codé pour être conservé, traité ou communiqué. (Larousse)

Nous avons particulièrement souligné l'importance du phénomène d'**adaptation** des êtres vivants à leur milieu naturel respectif, phénomène tellement général que certains biologistes, (avec le constat qu'une adaptation à un milieu déterminé ne pouvait se faire sans une certaine connaissance de ce milieu), ont été amenés à considérer la vie comme un **processus cognitif**.

Konrad Lorenz a étudié ce phénomène dans un de ses derniers ouvrages : "L'envers du miroir, une histoire naturelle de la connaissance."[12]
Il y met en évidence les moyens physiologiques mis à la disposition des êtres vivants pour capter, mémoriser et intégrer les informations-biologiques.
C'est un ouvrage fondamental qui ne semble pas avoir eu l'écho qu'il méritait dans les milieux scientifiques. Peut-être à cause de l'imbroglio créé par les utilisations abusives du mot "information".
C'est pourtant cet ouvrage qui permet de comprendre deux choses de première importance :
- **Comment diminuer la part trop grande du hasard pour expliquer l'apparition des hommes sur Terre en donnant une "orientation" à leur évolution.**
- **Comprendre ce qu'est le phénomène humain.**

Energie et information.

Konrad Lorenz, dans le premier chapitre de "L'envers du miroir", associe "information" et "énergie" dont l'acquisition et l'accumulation représentent, d'après lui, un processus fondamental du vivant.
Il attribue à Otto Rösler, (biologiste allemand dont l'oeuvre n'a pas été traduite en français à notre connaissance), la découverte et l'explication de ces deux fonctions qu'il définit ainsi :

L'acquisition et l'accumulation d'énergie, l'acquisition et le stockage d'informations sont deux fonctions fondamentales de la vie.
- "L'acquisition et l'accumulation d'informations pertinentes, servant la conservation de l'espèce, est une fonction **"constitutive"** de tout être vivant, au même titre que l'acquisition et l'accumulation d'énergie.
Ce sont deux fonctions aussi anciennes l'une que l'autre, car toutes deux sont apparues en même temps, avec l'apparition de la vie elle même. ... Les organismes vivants sont des systèmes qui, dans un cycle de rétro-action positive, gagnent de l'énergie et l'emmagasinent.
Ce sont aussi des systèmes qui, dans un cycle de rétro-action positive, acquièrent et accumulent des informations.
Et qui plus est, non contents de former en eux-même un cycle de rétro-action positive, ils sont entre eux deux dans un rapport de rétro-action positive."[13]

Ces deux fonctions, selon l'auteur, sont d'une importance fondamentale. Il s'agit de "fonctions **constitutives** de la vie elle-même".
Konrad Lorenz consacre à l'information, donc à la connaissance, l'ensemble de son ouvrage. Il ne traite pas de la fonction, apparemment tout aussi importante, de l'énergie que nous étudierons dans le prochain chapitre consacré aux instincts.

La phrase essentielle de Lorenz : "Les êtres vivants sont des systèmes qui, dans un cycle de rétro-action positive, acquièrent et accumulent des informations." demande des éclaircissements.

Tout d'abord de quelle information s'agit-il ?
Lorenz le précise en disant : "informations pertinentes servant la conservation de l'espèce". C'est donc une information sur le milieu ambiant, sur l'écosystème, qui permettra l'adaptation à ce milieu. Une information-reflet dont la somme deviendra "connaissance du monde extérieur".
L'"information" de Lorenz n'est autre que l'"information biologique" qui s'accumule au fil des millénaires dans le génome des êtres vivants.
Le fait de former un cycle de rétro-action positive **signifie que plus une espèce[14] vivante accumulera d'informations sur son écosystème, plus elle sera capable d'en acquérir.**
L'"effet boule de neige" souligne la progression, l'amplification et l'accélération du phénomène.

Cela implique une certaine "**préférence**" de la sélection naturelle à l'égard des espèces les plus chargées génétiquement en connaissance. Ces espèces ont été "privilégiées" par rapport aux autres qui l'étaient moins.

Ainsi la sélection naturelle, tout en sélectionnant les mieux adaptés à un écosystème donné, a en même temps "privilégié" les plus chargés de connaissance.
Son rôle sélectif a été double, d'une part vis à vis des mieux adaptés, et d'autre part vis à vis des plus chargés de connaissance.
Cela revient à dire qu'au cours de la phylogénèse, la nature a **"privilégié un phylum particulier"** qui a évolué plus vite que les

autres. Ce phylum[15] étant celui dont les éléments étaient les plus chargés de connaissance, celui qui a abouti à Sapiens Sapiens.

Pour mieux comprendre le phénomène, représentons-nous la pyramide de la complexité dans sa partie qui concerne le vivant. Imaginons-la à une époque suffisamment éloignée (quelques centaines de millions d'années, voire un ou deux milliards d'années). Chacun des étages est constitué par les espèces également chargées en connaissance et donc "privilégiées" à ce moment. Chacune de ces espèces est l'aboutissement d'un phylum privilégié (privilégié dans le sens où nous l'entendons).
A l'étage immédiatement au dessus, le nombre de ces espèces sera moindre.
Au sommet de la pyramide il n'en restera plus qu'une, Homo Sapiens.
On peut dire que la pyramide ne contient que des espèces privilégiées. On est en droit de l'appeler : "pyramide des espèces privilégiées".
On comprend plus facilement le processus naturel qui a "fabriqué" les hommes. Toutes les possibilités sont offertes par la diversité, toutes les niches écologiques, tous les recoins de la planète ont été explorés par le vivant qui en a sélectionné la quintessence pour la transmettre à l'espèce ultime, Homo (cette sélection concerne le deuxième rôle de la sélection naturelle, celui de sélectionner les plus chargés en connaissance).
Lorsqu'une espèce quittera la pyramide, (parce que non sélectionnée pour avoir été moins chargée en connaissance que les autres), elle sera réduite au régime commun et n'évoluera plus qu'en fonction des variations de sa niche écologique. (Ce sont ces espèces, qui ont été "privilélégiées" mais qui ne le sont plus, que nous appelons "fausse route".)
Ces espèces, après avoir quitté la pyramide, n'offriront plus d'intérêt pour le vivant et ne serviront que de "nourriture" (au propre sens du terme) pour d'autres espèces.

On peut dire à propos des "phyla privilégiés", celui qui a abouti à Sapiens Sapiens et les "fausses routes", dans ces cas précis et seulement dans ceux-ci, que la sélection naturelle a choisi (ou laissé survivre) non plus seulement les mieux adaptés à une circonstance donnée, mais aussi ceux qui avaient déjà stocké le plus de connaissance.
Le même raisonnement peut être tenu pour l'énergie.

Cela donne une toute nouvelle dimension à la sélection naturelle. D'une part elle règle le sort de chaque phylum (du plus petit escargot à la moindre amibe) en l'adaptant aux variations de son écosystème, d'autre part **elle discrimine les plus chargés en connaissance et en énergie potentielle**.
Cela depuis que la vie existe sur Terre.

Cette nouvelle conception augmente considérablement les probabilités (et donc les chances) d'arriver dans les étages supérieurs de la pyramide de la complexité à ceux dont le génome a le plus stocké de connaissance et cela d'autant plus vite que l'on se rapproche du sommet de cette pyramide. (En effet plus le nombre d'informations est important plus vite la solution au problème posé est trouvée).

Cette remarque est fondamentale :

D'une part elle permet de diminuer considérablement le rôle du "hasard" dans le processus évolutif **qui concerne les hommes**. D'autre part elle permet de comprendre la rapidité et l'accélération de leur évolution, seulement quelques milliards d'années pour aller d'un amiboïde jusqu'à Sapiens Sapiens. Enfin elle donne une orientation à leur évolution, elle lui donne un sens, un but. **Mais seulement pour le phylum privilégié.**

A la notion de "**téléonomie**", crée par Colin Pittendrigh pour désigner l'objectif de l'évolution, il est possible d'adjoindre une fonction "**téléologique**", au propre sens du terme, (mais seulement lorsqu'il s'agit du phylum privilégié), sans toutefois faire appel à une force d'essence supérieure extra-naturelle.

N'oublions pas que ce processus de connaissance est doublé d'un processus analogue concernant l'énergie potentielle et qu'un troisième cycle de rétro-action positive les relie entre eux, multipliant ainsi par trois la fonction "téléologique".

Mais cette fonction téléologique ne s'applique qu'au "phylum privilégié", celui qui aboutit à Sapiens Sapiens[16].
Peut-être aussi à d'autres phyla, ou morceau de phylum, qui au cours de l'évolution auraient pu être considérés comme les plus chargés de connaissance, à un moment donné, et qui se sont avérés être des "fausses routes".

Il n'en reste pas moins vrai que pour le reste du vivant, ces "privilégiés" mis à part, le "hasard et la nécéssité" de Jacques Monod ont seuls dirigé l'évolution et **continuent à la diriger**.

Le phénomène humain.
Il est assez surprenant qu'avec l'extraordinaire développement actuel des sciences, aucune différenciation précise n'a pu être faite entre les hommes et le reste du vivant.
On pourrait l'expliquer ainsi :
Supposons un naturaliste humain étudiant les hommes, comme le ferait un entomologue, par exemple, vis à vis des insectes.
Cet observateur possède quelques avantages par rapport au second.
Il dispose d'une histoire des hommes, pas très longue et souvent incomplète, mais qui lui permettra déjà d'élargir les observations dans le temps.
Les sujets observés, à la différence des insectes, ont laissé des documents témoins, grâce à l'écriture, qui lui permettront d'appréhender leurs façons de penser, leurs sentiments, leurs réactions face à tel ou tel événement, bref une quantité de témoignages qui devraient être faciles à décrypter puisqu'il s'agit de ses semblables.
L'étude paraît aisée, et pourtant il semblerait que nous en sachions plus sur certains insectes que sur les hommes !
Par fatuité, n'avons-nous pas refusé d'admettre chez nos congénères certains côtés qui les faisaient par trop ressembler à des animaux ... ?

Il ne serait venu à l'idée de personne, faisant une étude semblable, et doué d'un certain penchant pour la musique, de prendre comme sujet d'observation les seuls très grands musiciens de notre civilisation occidentale et de conclure :
"L'Homme, naturellement doué pour les harmonies musicales, est capable de créer des mélodies merveilleuses..."

Certainement pas, et pourtant, c'est ce qui semble avoir été fait avec les grands penseurs qui, seuls, ont laissé des écrits ! Personne n'a pensé que ces "grands hommes" , (dont incontestablement le talent force l'admiration), ne représentaient qu'un infime échantillon du genre humain, bien insuffisant pour pouvoir, par l'énumération de leurs seules qualités, définir ce qui différencie les hommes du reste du vivant.

Une autre source d'erreur vient du fait que certains hommes ont imaginé un Dieu unique, et l'ont fait ressembler à un homme "parfait", ou du moins à l'esprit d'un homme parfait.
Puis Dieu créa les hommes à son image ... et en même temps un cercle vicieux !

L'impartialité oblige à reconnaître que ni l'intelligence ni la raison ni les "subtilités de l'esprit", ne sont des caractéristiques de **tous** les hommes.
Par contre, **tous** les hommes parlent un **langage** qui leur permet de communiquer entre eux. C'est la **parole** qui différencie le plus les hommes du reste du vivant.

Organes des sens ou processus d'acquisition d'informations à court terme.
Dans "L'envers du miroir", Lorenz a mis en évidence d'autres moyens physiologiques qui permettent aux êtres vivants d'acquérir des informations sur le milieu ambiant.
La connaissance-génétique de l'écosystème, que chaque être vivant possède en venant au monde, aussi fondamentale qu'elle soit, ne suffit évidemment pas à lui assurer une existence de tout repos. Particulièrement pour le monde animal capable de réagir à une agression du milieu ambiant.

Un écosystème est rarement stable. Ses facteurs physiques, chimiques et surtout biologiques sont susceptibles de variations. Celles-ci peuvent être d'apparition rapide et de courte durée et affecter la survie d'un être vivant au cours de sa durée de vie, sans pour autant permettre une adaptation possible par la sélection naturelle.
Employant le vocabulaire de la cybernétique, Konrad Lorenz dit : "le temps d'une génération est le <u>temps-mort</u> qui doit s'écouler, avant que le mécanisme du génome commence à réagir à une influence extérieure."
Ces accidents sont tellement fréquents, que des structures se sont créées chez les animaux pour en "informer" l'individu.
Elles vont du simple cycle de régulation, l'homéostase[17] (mécanisme omniprésent dans le domaine vivant), jusqu'aux organes des sens tels que nous les connaissons sur nous-mêmes.

L'odorat, par exemple, "informe" sur les variations de facteurs chimiques de l'écosystème, la vue et l'ouïe sur les facteurs physiques, l'association des trois sur des facteurs biologiques...
Chez les animaux à système nerveux plus développé, les "informations" sont "traitées", (au sens informatique), au niveau de l'encéphale et intégrées en "images du monde extérieur" beaucoup plus complètes et précises, donc plus fiables.
Et cela bien avant l'apparition des hominiens.
Beaucoup des mécanismes d'exploitation de l'information à court terme existent déja chez certains poissons.

L'ensemble de ces informations deviendra la **connaissance-sensorielle**.
Le développement des structures capables de capter et d'intégrer l'information-sensorielle prendra de telles proportions que la connaissance-sensorielle deviendra beaucoup plus fiable que la connaissance-génétique et surtout immédiate.
Ces informations-sensorielles, qui servent aussi l'adaptation, auront le même "objet" que les informations-génétiques et leur accumulation (lorsqu'elles pourront être mémorisées et transmises à la descendance) deviendra une connaissance beaucoup plus précise du milieu ambiant ...

(Beaucoup de ces informations-sensorielles ne servant que pour des cas particuliers ne seront pas mémorisées, même par les espèces capables de le faire, c'est à dire possédant des structures mémorisantes)

Deux remarques fondamentales.
Dans le monde animal : aucune des "informations-sensorielles", dont la somme est la "connaissance-sensorielle", ne sera définitivement stockée par l'espèce.
Elles peuvent être mémorisées par l'individu, en fonction de structures le permettant (une mémoire), **mais jamais au-delà d'une durée de vie individuelle**. L'expérience acquise ne sert qu'à l'individu et disparait à sa mort.
Ni la descendance ni l'espèce, et par conséquent le vivant, ne pourront en bénéficier. La connaissance-sensorielle ne pourra pas se "cumuler", contrairement à la connaissance-génétique, sauf lorsqu'une espèce particulière sera capable de la transmettre à sa descendance.
Il faudra attendre l'apparition du genre Homo pour que cette transmission puisse se faire. Elle commencera progressivement par le mimétisme pour être parfaite avec **le programme phylogénique du langage articulé** chez Sapiens Sapiens.
Lorenz appelle "**tradition**" cette transmission de la connaissance-sensorielle à la descendance et fait remarquer que pour la première fois chez le vivant, elle permet la "transmission des caractères acquis".

- La deuxième remarque est moins évidente (Lorenz ne semble pas l'avoir noté).
Si la connaissance-génétique permet une adaptation par le biais de la morphologie du sujet et par celui de son comportement, il n'en est pas de même pour la connaissance-sensorielle.
Elle n'intervient qu'après la naissance du sujet et, ne passant pas par le génome, ne peut intervenir que sur son comportement.
Si la "tradition" permet la transmission des caractères acquis, comme le dit Lorenz, il ne peut s'agir que des caractères comportementaux. **Les caractères morphologiques ne seront pas transmis.**

Ces deux remarques ont deux conséquences primordiales.

Première conséquence - Elles permettent de comprendre ce qu'est le phénomène humain.
On a trop longtemps cru que l'intelligence et la pensée conceptuelle différenciaient les hommes du reste du vivant.

Or, c'est **la transmission à la descendance de la connaissance-sensorielle** qui, en réalité, a permis aux hommes de dominer la planète.
Cette tansmission de la connaissance en dehors de la voie génétique, que Konrad Lorenz appelle **"tradition"**, se fait grâce à une structure nouvellement apparue, le programme phylogénique du langage articulé, la parole.

Tous les hommes parlent un langage qui maximalise la communication d'une façon précise avec ceux de leur groupe. Aucun autre animal ne le fait avec une telle perfection.
Là réside la différence fondamentale entre les hommes et le reste du vivant. Fondamentale en fonction de l'importance de la connaissance pour le vivant.

Si les "qualités de l'esprit", l'intelligence, le "penser" donneur de sens, le pouvoir d'abstraction, sur lesquels l'accent a trop souvent été mis pour définir l'hominisation, ont pu se développer chez certains d'entre eux, c'est par l'accroissement des capacités du cerveau nécessaire au programme phylogénique du langage articulé, dont la mémoire et la pensée conceptuelle.
C'est ce que nous apprennent les données récentes de la neurobiologie. Anatomiquement les "circuits neuronaux", formés par les dendrites et les axones des cellules pyramidales du cerveau, les "cicuits de pensée", sont en même temps à l'origine de la mémoire, de la pensée et de l'intelligence.
(Selon certains linguistes, il semblerait que les structures du langage et celles de l'intelligence se soient développées en même temps.)

Ce nouveau processus de transmission va permettre à des êtres vivants (les hommes) de **cumuler la connaissance sensorielle** (ce qui deviendra **la science**), cumul de la connaissance que, jusque là, seul le génome était capable de faire.
L'effet cumulatif doit être souligné.
Ce qu'il est classique d'appeler le "progrès" n'est autre que la lente progression de l'accumulation des connaissances acquises par les hommes depuis la nuit des temps. Elle va de la maitrise du feu (il y a 730 000 ans) à la science actuelle.

Deuxième conséquence.
Nous avons noté que la connaissance-sensorielle ne permet une adaptation que par le biais d'un comportement. La morphologie ne peut être affectée et restera tributaire du génome.
La déduction logique serait que chez les hominidés finis (Sapiens Sapiens) - chez qui la tranmission de la connaissance ne se fera que par la tradition, (tellement plus rapide et plus fiable), au détriment de la transmission génétique -, l'évolution **morphologique** tende à s'arrêter.
En effet, les hommes s'adapteront désormais par la tradition seulement, (qui permet une meilleure et plus rapide adaptation), et cela leur évitera d'attendre la génération suivante avec les aléas que cela comporte.

Mais la pression sélective demeurant, l'adaptation se fera, en plus de la modification comportementale (qui se transmettra par tradition), **grâce à l'outil**, qui peut être considéré comme un "prolongement morphologique" [18].

L'ensemble des deux, modification comportementale + outil deviendra **la technique**, dont le rôle permet aux hommes de s'adapter.
Si le poisson a mis des millénaires pour s'adapter à la vie aquatique, les hommes s'y adapteront beaucoup plus rapidement, grâce aux équipements de plongée sous-marine, et cela sans modifier leur morphologie.

Le généticien Haldane insistait sur le fait que "l'augmentation extraordinaire de la taille du cerveau de l'homme constituait la transformation évolutive la plus rapide qu'il connaissait".
Cette remarque est citée par Jean-Pierre Changeux, dans "L'homme neuronal". Il confirme qu'effectivement l'évolution du cerveau a été très rapide, (il parle même d'accélération), de l'Australopithèque à Sapiens Sapiens, pour s'arrêter brutalement dès l'apparition de ce dernier.
(On peut suivre cette évolution d'après l'empreinte de la vascularisation endocranienne sur les crânes fossiles.)

Dans son ouvrage cité, "Histoire de la biologie" écrit en 1982, Ernst Mayr dit à ce sujet :
"L'une des découvertes les plus surprenantes de la recherche anthropologique a été la rapidité avec la quelle Homo a évolué. Même si l'on prend en compte l'accroissement concomitant de la taille corporelle, la croissance du cerveau humain de 450 à 1600 cm^3 a été remarquablement rapide.
Il est aussi étonnant de constater qu'une fois le stade Homo Sapiens atteint (il y a plus de cent mille ans), aucune augmentation cérébrale ne s'est plus faite."
Cette remarque confirme que depuis l'apparition de la tradition, et surtout à partir du moment où elle a totalement remplacé la transmission génétique, l'évolution morphologique des hommes s'est arrêtée.

Remarque : si les modifications comportementales se transmettent par la tradition, elles ne s'inscriront plus génétiquement. Ainsi plus aucun instinct (ni pulsion) ne s'inscrira dans le génome des hommes.
Mais seulement depuis Sapiens Sapiens, l'homme fini.
Avant lui, chez Habilis, Erectus et Néanderthalensis (ou tout au moins chez leurs correspondants dans notre phylum), de même que des modifications morphologiques se sont produites, des modifications comportementales, c'est à dire des instincts, se sont très probablement inscrits dans notre génome et comme rien n'en sort, ils sont toujours là.

Certains pourraient croire que la sélection naturelle n'a plus d'effet sur les hommes.
En réalité on peut dire tout au plus que, chez les hommes, la transmission génétique de la connaissance est remplacée par la tradition, et que le génome des hommes n'enregistrera plus rien (ou presque).
Il est bien évident que tout ce qui a déja été enregistré dans le génome des hommes reste et est transmis génétiquement à la descendance, selon l'immuable loi, sans quoi nous reviendrions au point de départ, peut-être même pas une amibe !
Cela signifie simplement qu'à force d'utiliser la tradition, notre génome n'enregistrera plus de "connaissance-génétique".

Se fondant sur l'actuel développement des sciences et des techniques, certains s'imaginent que l'"intelligence" des hommes continue à évoluer. Mais ils se trompent.
L'intelligence, la faculté de comprendre, du plus grand savant actuel est identique à celle que pouvait avoir un des premiers Sapiens Sapiens d'il y a cent mille ans.
Ce qui a changé c'est l'extraordinaire masse de connaissances que le scientifique d'aujourd'hui doit **apprendre** pour arriver à être savant. Cette masse de connaissances, nous la devons aux intelligences de tous les hommes qui se sont succédé depuis des millénaires et qui ont construit, pierre par pierre, tout l'édifice des sciences.
Cela souligne l'extraordinaire potentialité de l'apprentissage chez l'homme.

Pour résumer.

Jusqu'à l'apparition des hominidés finis (Sapiens Sapiens), le règne animal disposait de deux possibilités pour acquérir la connaissance :
- La sélection naturelle, qui permet en même temps d'acquérir, de mémoriser et de transmettre la connaissance par l'intermédiaire du génome.
Ce processus est très lent et soumis au temps mort d'une génération.
Par contre, il permet aussi bien les modifications adaptatives morphologiques que comportementales.

- Les organes sensoriels, structures capables de capter les informations, structures existant chez tous les animaux sans exception aucune (même s'il est prématuré de parler d'organe pour un protozoaire).
Ces structures se sont formées sous la pression sélective et sont donc transmises génétiquement, mais leur **contenu**, la connaissance ainsi acquise, **n'est jamais transmis à la descendance.**
La connaissance acquise par les sens peut à la rigueur être mémorisée par l'individu chez les espèces supérieures, (en fonction de structures le permettant), mais disparait avec lui à sa mort.
Cette connaissance-sensorielle ne permet que des modifications adaptatives comportementales mais jamais de modifications morphologiques.

Les informations-sensorielles perçues par le sujet, au fur et à mesure du passage de l'inférieur au supérieur, pourront être traitées, donnant ainsi une seule image, intégrant plusieurs informations, beaucoup plus riche et précise du monde ambiant.
Elle deviendra, chez les espèces supérieures, beaucoup plus fiable donc plus utile et surtout "immédiate" comparée à la connaissance-génétique.
Mais tout le "**savoir**" acquis ainsi par l'individu ne sera pas transmis à la descendance et disparaitra à sa mort.

Pendant une période de transition, avec le développement des organes des sens, des moyens mémorisants et surtout des programmes instinctifs ouverts, c'est-à-dire de l'apprentissage, la connaissance-sensorielle va progressivement prendre le relais, et, à partir du moment où elle pourra être transmise à la descendance, assumera seule l'accumulation des informations.

L'accumulation de la connaissance par voie génétique semble avoir culminé avec Sapiens Sapiens pour s'arrêter après avoir mis en place un certain nombre de programmes instinctifs ouverts qui ont permis à la connaissance-sensorielle de la remplacer.

Remarque.
Si les hommes n'utilisent plus la transmission génétique pour véhiculer la connaissance, cela ne signifie nullement que le mécanisme soit devenu inopérant chez eux. Cela signifie seulement que les hommmes ont trouvé, avec la tradition, un meilleur moyen, (plus sûr, plus facile à diffuser, plus rapide surtout), pour transmettre la connaissance.

Pour des caractères inconscients, ou peu perceptibles à la raison, l'ancien mécanisme pourra continuer à fonctionner. Certains individus pourront être sélectionnés génétiquement pour une particularité qui leur confèrera un avantage peu apparent à la raison, (la nécessité retrouvée). Par exemple la couleur de la peau dans les régions à fort ensoleillement ou le système immunitaire qui pourra continuer à varier génétiquement en fonction des conditions de l'environnement. Mais ce sera toujours négligeable comparé au processus d'hominisation parce que la "connaissance" n'est pas concernée.

Les descendants de Sapiens Sapiens, **et tous les hommes de notre planète en sont**, offrent une telle similitude entre eux, morphologiquement, comportementalement et même génétiquement - la génétique des population le montre - qu'il serait presque permis d'affirmer, (si l'on exclut ceux cités plus haut), que les dernières "marques génétiques" faites par la sélection naturelle sur "**tous**" les hommes, portent sur les mimiques et gestuels traduisant l'émotion et sur les instincts sociaux, qui ont précédé le développement complet du langage articulé, et, bien entendu, le programme phylogénique de ce langage.

Et même si la sélection naturelle n'intervient plus (ou fort peu) sur le génome des hommes, cela ne signifie nullement qu'une égalité, même génétique, puisse exister chez eux.
La "recombinaison génétique" continue comme avant à les singulariser, à laquelle il convient d'ajouter la différenciation culturelle qui, depuis l'apparition de Sapiens Sapiens, a pris de plus en plus d'importance.

La transmission de la connaissance par la parole représente la révolution la plus spéctaculaire du vivant. **Là est le phénomène humain**.
Par elle les hommes s'adaptent beaucoup plus vite en fonction des nécessités, sans attendre la génération suivante, **ce qui leur donne un avantage considérable sur les autres espèces animales**. Avantage qui augmentera avec le développement des techniques.

La connaissance ainsi acquise est d'autant plus fiable que les structures intégrant les données sensorielles, comme l'insight[19] et l'intelligence, se sont en même temps développées.
Le temps adaptatif humain est presque instantané comparativement à celui des autres espèces qui ne s'adaptent que par petites touches, génération après génération.

De plus, la transmission de la connaissance par la <u>tradition</u> peut se faire non seulement verticalement, c'est à dire d'une génération à l'autre, mais horizontalement entre individus de la même génération, en sorte qu'un avantage acquis par un profitera à tous les autres. On est en droit de parler de "diffusion", ce qui n'était pas le cas pour la connaissance-génétique.

La <u>tradition</u> existait déjà chez quelques espèces animales supérieures, avant l'apparition des hominidés.
Quelques exemples ont été décrits par les éthologistes chez des espèces dont le système nerveux était particulièrement développé. Mais toujours la transmission se faisait par "**imitation**", par "**mimétisme**".

L'exemple classique a été observé chez une tribu de singes vivant en semi-liberté, à qui l'on distribuait des pommes de terre bouillies à même le sable, ce qui les rendait désagréables à la consommation.
L'un des singes découvrit qu'en les trempant dans la rivière voisine, le sable s'éliminait par gravitation.
D'autres singes l'imitèrent et l'habitude de tremper les pommes de terre dans la rivière s'institua dans la tribu et se transmit à la descendance.

Chez certains oiseaux le chant spécifique n'est pas transmis génétiquement, mais par imitation.

Les hommes sont actuellement sur la partie presque verticale de l'exponentielle de la connaissance accumulée par ceux qui les ont précédés.
Sauront-ils gérer cette prodigieuse masse de connaissances ?

Fort heureusement, comme nous l'avons souligné plus haut, la connaissance-sensorielle n'est pas systématiquement transmise à la descendance (comme c'était le cas pour le génome), et de ce fait elle peut être éliminée en partie, triée ou répartie entre plusieurs. Elle peut être oubliée aussi.
D'où la nécessité d'une vie sociale bien organisée, **avec division du travail indispensable à la gestion d'une telle masse de connaissances**, c'est-à-dire la "spécialisation".

On pourrait conclure ainsi :
Si le génome commun du vivant est soumis, par la sélection naturelle, au hasard et à la nécessité, celui du "phylum privilégié" est soumis au hasard, à la nécessité et à la quantité d'informations et d'énergie qu'il a déja enregistré.
Le génome de Sapiens Sapiens (l'homme fini) n'est soumis qu'au hasard seul, puisque la nécessité et la connaissance dépendront maintenant de la tradition.

Ce particularisme **les hommes le doivent au fait social.**
Le but de toute vie en société est la **coopération** dont l'efficacité nécessite un certain degré de **communication** entre les membres du groupe.
Il paraît probable que l'objectif premier de la sélection naturelle, chez les pré-hominiens, a été de parfaire cette communication.
Le développement de l'intelligence et la tradition ne seraient que des épiphénomènes. C'est probablement l'importance qu'ils ont prise par la suite à nos yeux (l'intelligence particulièrement) qui nous a masqué l'origine première de la parole.
Ce développement corrélatif de plusieurs propriétés, dont l'une s'avère plus utile que celle prévue au départ, n'est pas unique dans la nature. Darwin les appelait "corrélations de croissance" lorsqu'il traitait de la morphologie animale.

Le fait d'avoir développé cette qualité fondamentale pour la comunication, et d'une manière aussi parfaite, prouve que les hommes sont arrivés à un sommet de la vie sociale.

III Le processus d'intégration.

Dans le premier chapitre de "L'envers du miroir", Konrad Lorenz énonce le principe de rétro-action positive relatif à l'information et à l'énergie potentielle. Nous allons maintenant voir sur quoi il fonde ces allégations.
Cela permettra aussi de rattacher l'évolution du vivant à l'Evolution cosmique.

La rétro-action positive d'acquisition et de stockage d'information signifie que plus un être vivant a acquis d'informations sur son milieu, plus sa progéniture est capable d'en acquérir.

Cette affirmation repose sur une évidence liée au phénomène d'**adaptation**. Seuls les mieux adaptés à leur milieu ambiant sont sélectionnés et survivent. Seuls ils auront une progéniture qui perpétuera le système.
Pour s'adapter au milieu naturel ambiant, il est préférable d'avoir des renseignements (des informations) sur ce milieu. Celui qui ne sait pas à quoi il faut s'adapter, a peu de chance d'y parvenir.
Les plus chargés d'informations sur leur environnement s'y adapteront mieux et plus vite que les autres. Ils survivront et laisseront une descendance susceptible d'en acquérir encore plus.

Selon Lorenz, le vocabulaire usuel est insuffisant et mal adapté pour permettre de comprendre ces mécanismes.
Il faudrait, comme cela a été fait pour la chimie, inventer une terminologie adéquate. C'est la raison des quelques répétitions qui émaillent nos explications !

Dans un ouvrage postérieur[20], Konrad Lorenz donne au phénomène l'explication suivante :
Une des conséquences de la prodigieuse poussée reproductive du vivant, (la loi de Malthus généralisée à tout ce qui vit), est que chaque niche écologique de chaque écosystème de la planète devrait être occupée par une espèce vivante. Ce que l'on peut, en effet, constater. Il n'est pas d'endroit sur notre terre où la vie n'a pu se développer et s'adapter. (Même dans le liquide d'une pile atomique les ingénieurs ont découvert des bactéries qui s'y étaient adaptées).
La seule possibilité pour un être vivant de "se faire une place viable", alors que toutes les places sont déja occupées, sera de créer une propriété nouvelle qui lui donnera un plus adaptatif par rapport aux autres. Comme il ne peut le faire de lui-même, c'est la sélection naturelle qui s'en chargera.
Elle sélectionnera **de préférence** ceux dont le génome possède ce particularisme. (Elle ne peut sélectionner les autres, qui sont déjà adaptés au milieu qu'ils "saturent").
Ce fait explique en partie pourquoi l'évolution du vivant tend vers une complexité croissante, pourquoi les nouvelles espèces ne peuvent que "grimper" les étages de la pyramide. Il n'y a pas d'autre solution.

Une autre explication vient du **processus d'intégration** qui organise la matière universelle. (Nous l'avons évoqué dans les avant-propos.).

Le même processus a organisé les atomes, les molécules et les cellules en édifiant la **pyramide de la complexité**.
Chaque étage de la pyramide s'obtient par intégration d'éléments différents de l'étage sous-jacent (ou des étages sous-jacents). Pour créer une protéïne nouvelle, plutôt que de combiner des atomes entre eux, il est préférable de combiner des "assemblages" de molécules (acide aminé ou autre). Pour créer un nouvel organisme vivant c'est une nouvelle combinaison de cellules qui interviendra plutôt qu'une combinaison d'atomes ou de molécules.

Un processus identique a formé les nouvelles **"propriétés"** des êtres vivants.
Une nouvelle propriété résulte de l'intégration de propriétés déjà existantes, quelquefois depuis fort longtemps, que l'on retrouve parfois chez des êtres beaucoup moins évolués.
La "propriété" peut être morphologique ou comportementale. Elle équivaut à une information (ou un ensemble d'informations) concernant le milieu ambiant du sujet.

Parmi ces "propriétés" il faut distinguer celles qui amplifient une propriété déja existante, celles qui la modifient seulement et enfin celles qui font apparaitre quelque chose de totalement nouveau qui n'avait jamais existé auparavant et que les biologistes appellent une **"émergence"**[21].

Comme rien ne s'efface du génome, si une propriété n'a plus sa raison d'être parce que la modification d'écosystème a disparu, elle restera inscrite génétiquement contribuant à la complexité de l'ensemble et servira éventuellement, en "s'intégrant" à une autre, pour en créer une nouvelle.

La génétique en apporte une confirmation éclatante[22].
L'A.D.N (acide désoxyribo nucléique) constitue la structure universelle qui transmet de génération en génération les caractères de tous les êtres vivants (du virus à l'amibe jusqu'à l'homme). Sa double hélice et la combinaison entre eux de quatre acides aminés (adénine, thymine, guanine et cytosine) permettent toutes les possibilité créatives.
Pour obtenir une nouveauté, l'être vivant n'aura pas à refaire une molécule d'A.D.N en entier. En utilisant l'A.D.N existant, il lui suffira d'y rajouter (ou de combiner différemment) de nouveaux acides aminés. Ceux qui ont le plus long filament d'A.D.N. seront ainsi favorisés.

Un grand nombre de penseurs ont depuis longtemps remarqué qu'une **"création"** se faisait toujours à partir d'éléments pré-existants mais différents les uns des autres.
"Créer c'est unir" disait déja avec poésie Teilhard de Chardin.
Rien ne peut être créé *ex nihilo*.
Le processus "d'intégration" d'éléments différents pour créer quelque chose de totalement nouveau est non seulement extrêmement fréquent dans la nature, mais c'est même la seule possibilité créatrice; toute la chimie en est une parfaite illustration, (d'un nombre très limité d'atomes, un nombre infini de combinaisons sont possibles).

L'exemple d'émergence le plus connu et le plus simple est l'association d'un atome d'oxygène avec deux d'hydrogène pour former une molécule d'eau.

Chaque constituant a des caractéristiques propres qui diffèrent totalement entre elles, comme elles diffèrent d'avec celles de la nouvelle "création".
Mais dans chaque cas, la création nouvelle ne peut être **"réduite"** à la somme de ses composants.

Il en est exactement de même pour le vivant.
Toute "propriété" nouvelle résulte du même "processus d'intégration". Par l'union créative de deux "propriétés" différentes, pré-existantes, en un tout fontionnel.
Les "propriétés" les plus simples, les plus élémentaires, se retrouvent chez les êtres les plus primitifs qui n'en continuent pas moins d'exister bien qu'ayant contribué à la formation d'entités beaucoup plus élaborées.

Au cours de la phylogénèse, se sont créés différents "niveaux d'intégration" correspondant à des "propriétés" nouvelles toujours plus complexes. Pour arriver aux "propriétés" à "très haut niveau d'intégration" que nous pouvons observer chez les animaux "supérieurs".
On retrouve la pyramide de la complexité dont chaque étage correspond à un niveau d'intégration.
En suivant cette "ascension", les éthologues ont reconstitué les diverses propriétés du Vivant, dont les instincts.

On comprend mieux pourquoi un génome plus riche en informations, plus chargé de "propriétés", "inventera" plus facilement une propriété nouvelle lorsque le besoin s'en fera sentir; pourquoi il sera "**privilégié**" par rapport à ceux qui en posséderaient moins.

On pourrait même penser que plus grand sera le nombre de ses "propriétés" et "sous-propriétés élémentaires", plus "vite" il trouvera la "solution" à un problème posé par les variations de l'écosystème.
Ce qui permet d'avancer : pour un "phylum privilégié", celui dont les générations successives seraient les plus chargées de connaissance, (comme par exemple celui qui aboutit à Sapiens Sapiens), l'évolution se serait faite plus vite que chez les autres et se serait même accélérée.

Pour illustrer ce processus d'intégration voici comment Lorenz conçoit l'émergence de la pensée conceptuelle.

Les racines de la pensée conceptuelle, comme exemple du processus d'intégration.
Un certain nombre de sous-systèmes auraient contribué à sa formation :
- La perception des formes, des couleurs et plus généralement la perception de tous les phénomènes de constance et de la faculté d'abstraction qu'elle procure.
- L'"insight" et les mécanismes d'orientation dans l'espace.
- La représentation centrale de l'espace.
- Le mouvement volontaire auquel l'insight est associé.
- Le comportement de curiosité et enfin l'imitation.

Il faut souligner que toutes ces propriétés sous-systémiques existent déja chez des espèces parfois très inférieures à la nôtre.

Nous traiterons seulement de la perception des phénomènes de constance, de l'"insight" et de l'orientation dans l'espace, peut-être moins connus.

La fonction d'abstraction de la perception.

Il s'agit d'un mécanisme physiologique qui permet, au vu d'une seule image sur la rétine, de restituer à notre perception consciente (à l'aide d'autres images déja mémorisées) la forme, la couleur et même la taille d'un objet.

Par exemple, dans la perception des formes ou des couleurs, pour reconnaître un objet il n'est pas nécessaire qu'il soit toujours perçu sous le même angle ou avec le même éclairage.
Que l'observation soit faite en plein jour ou en éclairage artificiel, nous reconnaissons un "objet" (aussi bizarre que puisse être sa forme). Quel que soit l'angle sous lequel nous le regardons, nous savons pertinemment que s'il a un reflet rougeâtre c'est parce que le soleil est au couchant et non parce qu'il a changé de couleur.
A l'image instantanée qui nous en est donnée, nous restituons des images vues sous d'autres angles, à d'autres périodes et sous d'autres éclairages. Mais nous savons qu'il s'agit du même "objet". Inconsciemment, sans nous en rendre compte, un phénomène physiologique a fait le travail récapitulatif à notre place.
Il a été démontré que ce mécanisme récapitulatif commence déjà dans la rétine. Il a été mis en évidence dans l'oeil de la grenouille.

L'"insight" et l'orientation dans l'espace.

Konrad Lorenz qualifie d'"insight" une propriété capable de donner, à l'être vivant qui la possède, la compréhension instantanée d'une situation. Par exemple les otolites de l'oreille interne nous informent immédiatement du "haut" et du "bas".
Ce phénomène d'insight n'est pas particulier aux hommes, il existe depuis très longtemps chez des espèces inférieures et Lorenz le considère à juste titre comme étant déja un "phénomène intelligent".
De nombreux problèmes de localisation dans l'espace sont résolus par ce processus. Par exemple chez certains poissons (téléostéens) ou chez certains vertébrés, l'orientation dans l'espace provient des déplacements parallactiques sur la rétine (d'un seul oeil, car chez les espèces ici évoquées les mouvements des deux yeux sont indépendants l'un de l'autre), déplacements provoqués exclusivement par les mouvements que l'animal effectue lui-même.
C'est pourquoi certains poissons de fond sont en perpétuel mouvement (souvent imperceptibles), qu'un pluvier ou un rouge-gorge ont besoin, pour localiser un objet (ou leur environnement), d'effectuer des mouvements caractéristiques de secouement ou balancement de la tête.
Lorsque ces animaux doivent localiser une proie avec précision, leus deux yeux sont nécessaires, mais le fait qu'ils soient placés de part et d'autre de la tête limitera la distance à laquelle ils "fixeront" leur objectif.

La vision centrale de l'espace.

Les espèces pour lesquelles il est essentiel de se situer avec précision dans l'espace (comme les singes avec la vie arboricole ou certains poissons de fond corallien), ont vu leurs yeux se placer dans un plan frontal.

"C'est chez les mammifères arboricoles que Lorenz a remarqué pour la première fois une corrélation immuable entre le mécanisme physiologique de perception optique de l'espace et la représentation centrale des données spatiales.
Aussi bien chez les marsupiaux que parmi les placentaires, tous les grimpeurs à mains préhensiles, et surtout ceux qui sautent loin et s'accrochent par les mains, **ont des yeux orientés vers l'avant**, comme on peut l'observer chez les singes et les makis."[23]

Cette vision stéréoscopique, que nous devons aux yeux placés dans un plan frontal venant de la vie arboricole, et la vision centrale de l'espace ont été fondamentales pour l'élaboration de la pensée.
Selon Eibl-Eibesfeldt :
<< Il est plus que vraisemblable que la pensée humaine a pris son origine dans ces problèmes résolus par la motricité dans le cadre de la "représentation centrale de l'espace" et même cette fonction originelle constitue encore aujourd'hui la base indispensable à toutes nos démarches de pensée, même les plus complexes.
Je ne saurais trouver une seule forme de pensée qui ne dépende de la représentation centrale de l'espace.
Le langage lui-même nous renforce dans cette conviction.
Dans son excellent ouvrage "Das Wunder des Sprache, (les merveilles du langage), Porzig (1950) écrit :
" Le langage traduit tous les rapports abstraits en termes d'espace et ce phénomène ne s'observe pas dans une seule langue, ni dans un seul groupe de langues, mais dans toutes sans exception.
Cette caractéristique fait partie des traits invariables du langage humain.
Les rapports chronologiques s'expriment en termes d'espace : nous disons **avant** ou **après** Noël, **dans** un délai de deux ans.
En ce qui concerne les processus psychologiques, non content de parler d'**extériorité** et d'**intériorité**, nous parlons de ce qui est **en dessus** ou **au dessous** du seuil de la conscience, de **subconscient**, de **premier plan** et d'**arrière plan**, de **couche profonde de l'intériorité**
L'espace est le modèle par excellence de tous les rapports abstraits; écoutons nous encore parler :
A côté de son travail il donnait des leçons.
L'ambition était plus **profonde** que l'amour.
L'intention était **derrière**.
Il serait superflu d'accumuler les exemples alors que l'on peut en tirer autant que l'on veut de n'importe quel extrait de texte écrit ou parlé.
L'importance de ce phénomène vient de sa généralisation absolue et du rôle qu'il a pu jouer dans l'histoire du langage.>>

La curiosité n'est pas propre aux hommes. Les rats et les corvidés sont d'une curiosité démontrée.
Quant à l'imitation, même si elle se limite au domaine vocal, elle est incontestable chez certains oiseaux (perroquets, merles et ménates).

Ces exemples montrent que des propriétés physiologiques, des sous-systèmes, se sont développés indépendamment chez des espèces inférieures et ont contribué à l'élaboration de la pensée conceptuelle.

IV L'homme biologique et l'homme culturel.

Dès la plus haute antiquité, la source égyptienne distinguait "l'homme intérieur", à naître spirituellement, de "l'homme extérieur" qui n'était que matière.
"L'homme extérieur", nous l'appelons maintenant "homme biologique", n'est toujours que matière. Nous savons de plus aujourd'hui qu'il est l'aboutissement d'un long processus évolutif d'environ quatre milliards d'années et que ce processus s'est arrêté, pour l'espèce Homo, voici environ cent mille ans avec l'apparition de Sapiens Sapiens.
Avec les premiers Sapiens Sapiens l'homme biologique est achevé. Nous avons vu que l'évolution génétique s'est arrêtée pour lui[24] et a été relayée par la tradition.
"L'homme intérieur" des égyptiens est devenu pour nous "l'homme culturel". Il reste toujours à naître spirituellement. Il reste à préciser ce qu'on entend aujourd'hui par là.

Si "l'homme biologique" reste assez facile à définir, "l'homme culturel" pose problème.
- D'abord il ne concerne plus l'évolution de la matière.
Nous avons placé l'homme dans le cadre de l'Evolution cosmique de la matière universelle. Cela s'applique à l'homme-biologique qui en est l'aboutissement, mais pas à l'homme-culturel. Or, ces deux aspects de l'homme sont complémentaires et indissociables. Sans son support biologique, l'homme-culturel est non seulement inexistant mais inconcevable.
- Ensuite pour des questions de terminologie. Les mots qui permettraient d'en donner un aperçu ont été utilisés dans des conditions assez différentes (et non biologiques), au point qu'il devient difficile de s'y reconnaître.
Le mot **"culture"** par exemple. Oswald Spengler l'a utilisé pour désigner une société d'hommes, alors qu'Arthur Toynbee employait celui de "civilisation" avec la même intention.
Les trois termes : "culture", "civilisation" et "société d'hommes" nécessitent un effort préalable de clarification.
La même imprécision existe pour "tradition".
Dans l'esprit de l'Evolution biologique, il est indispensable d'en préciser le sens.

Définitions biologiques.

La culture.
Pour Littré, "culture" avait deux sens : un sens propre, l'action de cultiver la terre, un sens figuré, cultiver son esprit ou, pour être plus précis, sa mémoire.
Par extension du sens figuré, il s'est dégagé une notion qui renvoie au contenu de ce qu'un homme peut emmagasiner dans sa mémoire, la "culture générale".

Larousse (édition 1979 du Petit Larousse illustré) donne une troisième définition : "L'ensemble des structures sociales, religieuses, etc., des manifestations intellectuelles, artistiques, etc., qui **caractérise** une société."
Le terme **"caractérise"** semble exclure de la culture les composants communs à plusieurs sociétés.

D'ailleurs, dans son édition de 1989, Larousse confirme cette nuance, car il remplace "... qui caractérise une société", par "... qui définissent un groupe, une société **par rapport à une autre**."

C'est effectivement le sens communément admis. La culture se limite presque aux manifestations artistiques (littérature comprise) qui diffèrent d'une manière évidente d'une société à une autre.

Il faut attendre les premiers ethnologues, avec le constat des profondes différences qui pouvaient exister entre deux peuples, pour que se dégage la notion anthropologique de culture.
Claude Levi-Strauss propose d'adopter la définition de Edward Burnett Tylor (Anglais, ethnographe et ethnologue aux Amériques).
- "L'ensemble complexe qui comprend les connaissances, croyances, art, morale, droit, coutumes et toutes autres aptitudes et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société."

C'est le sens que nous retiendrons par la suite.
La culture est, pour une société d'hommes déterminée et **à un moment donné**, le patrimoine intellectuel commun, philosophique, mythique, artistique, **technique** et linguistique. C'est une façon de penser, mais c'est aussi les us et coutumes, une certaine forme d'humour, un sens de l'esthétique, une éthique et par conséquent des valeurs. **Patrimoine commun à tous les membres de cette société et à eux seuls**. Une partie de ce patrimoine, surtout lorsqu'il concerne la connaissance, peut être partagé avec d'autres sociétés (la maîtrise du feu par exemple).

Tylor observait des "peuplades primitives" proches, surtout par leur effectif social, de l'état tribal dans lequel vivaient nos sociétés archaïques ancestrales.
Ce fait éclaire l'ambiguïté qui entoure le mot "culture".

Jusqu'à la fin du siècle dernier on n'éprouvait pas le besoin de désigner par un substantif une notion qui n'était ressentie par personne.
Dans l'antiquité, par un phénomène d'ethnocentrisme naturel, la seule culture pensable était la gréco-romaine. On désignait les autres par le terme de "barbare" qui est devenu en quelque sorte l'antonyme de "civilisé".
L'ethnocentrisme chrétien a succédé à l'état d'esprit antique et le mot "sauvage" a remplacé celui de "barbare".
Il aura fallu que quelques hommes, dont probablement Tylor, prennent conscience du fait que les plus "sauvages" n'étaient pas toujours ceux que l'on désignait par ce terme, pour que l'on se rende compte de la nécessité de créer la notion de "culture".

Si nous acceptons cette définition, alors qu'aujourd'hui par la multiplication des points communs entre toutes les cultures, il peut sembler qu'elle ait perdu de l'intérêt, c'est parce qu'il existe encore des cultures qui diffèrent profondément entre elles. Même si l'effectif social qu'elles recouvrent dépasse largement celui des cultures primitives étudiées par Tylor. Par exemple, la culture chinoise mérite encore aujourd'hui la distinction d'avec celle de l'Occident.

Mais la principale raison vient surtout du fait que notre intérêt va se porter sur les toutes premières sociétés hominiennes qui avaient encore chacune leur culture propre.

Il va de soi qu'une culture évolue avec le temps, mais chaque élément ne varie pas au même rythme.
La culture définie par Taylor se décompose en quelques éléments principaux :
- La technique par exemple, (que Taylor appelle "connaissances"[23]), qui est une "modification adaptative du comportement + l'outil adequat" et dont le rôle est primordial car il sert l'adaptation et donc la survie de la société. **Au point qu'elle se copiera d'une société à l'autre.**
La rapidité de diffusion de la fonte des métaux et de l'agro-pastoral dans la pré-histoire en est une preuve.
Très vite une technique de cette importance deviendra le patrimoine commun de plusieurs cultures.
Il faut trouver là la raison pour laquelle la tendance à ne pas compter la technique dans la culture d'une société s'est instaurée.

- L'éthique et les valeurs morales.
Par valeurs morales, il faut entendre : Choix établis par l'usage d'une attitude comportementale devant un événement (morale vient de moeurs = habitude de comportement).
"Valeur" établi par l'usage, parce que "valable, par expérience, pour la survie du groupe social".
Parce que cette attitude est "valable pour la survie", elle représente une "valeur", elle "valorise" l'avenir du groupe social.

Il est évident que beaucoup de ces valeurs sont communes à toutes les sociétés d'hommes.
Tu ne tueras point, tu aimeras ton prochain, tu ne le voleras pas.
Etant sous-entendu : tu ne tueras pas les hommes **de ton clan**, tu aimeras ton proche, c'est à dire, les hommes **de ta tribu**, les autres hommes, les étrangers, ne sont pas concernés par ces préceptes.
Il est évident que lorsque le Christianisme a repris ces termes, les sociétés archaïques avaient "éclaté" par sur-effectif. Mais n'en resterait-il pas quelques traces chez les hommes d'aujourd'hui ?

L'éthique d'une société, (ensemble des valeurs morales établi par l'usage), dépendra beaucoup des activités habituelles du groupe humain considéré.
Les sociétés guerrières, (presque toutes les sociétés archaïques), font prévaloir le sens de l'honneur, la bravoure, la fidélité, le respect de la parole donnée. On les retrouve dans les sociétés indo-européennes, mais aussi dans les sociétés archaïques chinoises et chez les peuplades dites primitives.

Les peuples qui ont longtemps été soumis par d'autres, sans avoir pour autant perdu leurs cultures, dégageront des notions de faute et de punition et comme vertu le mensonge, valables pour la survie du groupe social.

- Claude Levi-Strauss souligne que les acquis culturels peuvent être conscients ou **inconscients**.

En naissant l'homme est pourvu d'un riche potentiel de programmes destinés à l'apprentissage.
Ce dernier commence très tôt, dès les toutes premières années, avant que n'apparaisse la prise de conscience.
Pendant cette période où les dendrites neuronales relient entre elles les cellules pyramidales du cerveau, que les neurobiologistes appellent "l'épigénèse", l'apprentissage reste gravé d'une façon indélébile dans une mémoire encore inconsciente.
C'est ce que les éthologistes appellent **"l'empreinte"**.

Parmi ces éléments culturels inconscients se trouvent les racines linguistiques qui en se perfectionnant deviendront langage, les règles de la logique et de la grammaire (élémentaires tout au moins) et, peut-être, les valeurs morales qui, de ce fait, perdurent pendant des millénaires.
Il est souvent avancé que la mère transmet la culture. En fait elle transmet la culture inconsciente, expliquant pourquoi ces valeurs culturelles sont si tenaces.
Cela explique aussi la difficulté, voire l'impossibilité pour quelqu'un, de changer de culture. Il lui manquera toujours l'impondérable des valeurs inconscientes.
Elles pourront être acquises par la conscience, mais n'auront jamais le même impératif ni la même spontanéité.

Civilisation.
Le terme de "civilisation" n'a jamais été bien défini.
Fernand Braudel a tenté de le faire en l'associant à "culture", mais sans avoir défini cette dernière.
Par exemple, évoquer en même temps la civilisation égyptienne et la civilisation greco-romaine est ambigu.
Si la première a été une "société d'hommes" à part entière, la seconde n'a été qu'un "ensemble de sociétés d'hommes". Chaque Cité grecque représentait une société d'hommes et Rome en était une autre.
Selon la définition de Tylor, il serait préférable de donner à l'égyptienne la désignation de "culture" et à la gréco-romaine celle de "civilisation", pour réserver le terme de "civilisation" aux éléments culturels **communs** à plusieurs sociétés d'hommes, aux techniques par exemple.
Il serait opportun de parler de civilisation du bronze, de civilisation mésopotamienne, et de l'appliquer aux sociétés humaines qui mirent au point les techniques lithiques du Solutréen ou du débitage Levallois.
On garderait l'expression "culture" pour les faits ne concernant qu'une seule société d'hommes.

Dans ce qui suit, le terme de "civilisation" désignera un état avancé dans la connaissance d'une ou de plusieurs sociétés (par rapport aux autres sociétés du moment), et concernant des découvertes techniques, ou des innovations dans le domaine de l'esprit lorsque l'écriture permettra d'y avoir accès.
C'est le sens retenu par les dictionnaires.

La tradition
Tradition vient du latin *traditio* qui signifie : "acte de transmettre".
A la suite d'une métonymie le mot est utilisé aujourd'hui pour désigner le "contenu" de ce qui est transmis plutôt que l'acte lui-même.

Ainsi, les traditions d'un peuple donné évoquent l'ensemble de ses habitudes, ses us et coutumes, ses danses, sa religion même, tout un héritage remontant au plus ancien passé et transmis de génération en génération.

La signification que Konrad Lorenz a donné à "tradition" est différente. Il redonne au mot son sens premier. La tradition est **l'acte de transmettre** la connaissance par la parole et, plus tard, par l'écrit. La transmission génétique du savoir en est exclue.
La "tradition" de Lorenz est la transmission de la connaissance-sensorielle que le programme phylogénique du langage articulé a rendue possible.
C'est plus une "diffusion" qu'une transmission, car elle fonctionne aussi bien horizontalement (d'un homme à un autre) que verticalement (d'une génération à l'autre), alors que la transmission génétique n'était possible que verticalement et individuellement (elle ne se diffusait que dans la descendance).
La transmission (ou diffusion) par la "tradition" n'est pas systématique. Beaucoup de choses inutiles (ou jugées comme telles) peuvent être éliminées.

Le "contenu transmis" regroupe tout ce qui présentera une certaine importance pour l'espèce et que les hommes se transmettront depuis la nuit des temps par la parole, et plus tard par l'écriture.
C'est une somme considérable d'informations-sensorielles, triées, sélectionnées, interprétées par les hommes depuis que l'espèce est capable de le faire.
Certaines de ces informations pourront être oubliées aussi, parce qu'elles ne présentaient pas d'intérêt immédiat.
La connaissance a une place prépondérante parce qu'indispensable à l'adaptation et nécessaire à la survie.

Le principe de rétro-action positive de gain et d'accumulation d'information et d'énergie, qui a guidé la transmission génétique de la connaissance, est-il encore valable avec la tradition ?
Certainement. L'adaptation est toujours d'actualité et le vertigineux développement des sciences constaté ces dernières annnées permet de l'affirmer.

Quelle appellation donner au "contenu transmis" par la tradition de Lorenz ?
Le plus simple serait de continuer à l'appeler "tradition" et, pour distinguer l'"acte" du "contenu", lui adjoindre l'épithète "culturelle".
Ainsi la "**tradition culturelle**" serait le contenu transmis et retenu (dans sa totalité) par la tradition selon Lorenz.
De par les différentes facettes que peu présenter une culture, chacune d'elles pourra bénéficier du même terme. On parlera de tradition religieuse, de tradition musicale, de tradition linguistique, etc. et même de tradition orale ou écrite pour en distinguer le mode de transmission.
La "tradition du savoir" ou "**tradition de la connaissance**" pourrait s'appliquer à l'information. Elle a crû et continue à croître d'une façon exponentielle comme celle concernant le stockage d'énergie potentielle.

Cette croissance exponentielle concerne-t-elle aussi les autres aspects de la culture ?

Le "**progrès**" ne concerne que l'accumulation et le stokage des connaissances et d'énergie-potentielle, résultat de la rétro-action positive.
La tradition lorsqu'elle touche les autres aspects culturels peut évoluer. Mais cette évolution ne sera pas obligatoirement ascendante comme celle du savoir, puisqu'elle ne répond pas à un principe de rétro-action positive.
La musique (comme l'art en général) n'est pas concernée par la croissance par accumulation. Qui s'aventurerait à dire que la musique d'aujourd'hui est en progrès par rapport à celle du XVIIIe siècle ?
On ne peut parler de progrès en religion et dire que la religion monothéïste est supérieure aux polythéïstes. Ni qu'un système politique ou social est meillleur que celui qui l'a précédé, même de quelques milliers d'années. La tradition culturelle n'évolue d'une façon ascendante et exponentielle qu'en ce qui concerne la connaissance et le stockage d'énergie potentielle.

Quelles définitions peut-on donner aujourd'hui aux deux aspects complémentaires de l'homme : l'homme-biologique et l'homme-culturel ?
On pourrait dire de l'homme biologique qu'il est un ensemble de programmes instinctifs ouverts (donc destinés à l'apprentissage) et de quelques programmes fermés (sous forme de pulsion)[26].
Il n'est formé que de matière, mais la complexité de son agencement a atteint un degré nulle autre part égalé. Il se trouve au sommet de la pyramide de la complexité dans l'agencement de la matière universelle.
Sans l'apprentissage ultérieur, aussi perfectionnés que soient ces programmes et cet agencement de matière, l'homme-biologique est à peine viable. Tel est encore aujourd'hui l'homme au moment de sa naissance.
Quoi qu'il en soit, l'homme-biologique est une remarquable machine à apprendre. C'est le véhicule indispensable de la tradition culturelle qui sans lui n'existerait pas.

A ce stade, aucun homme-biologique n'est identique à un autre (à part les jumeaux univitellins). La programmation génétique, bien que répondant à un même schéma général[27], n'est jamais identique d'un individu à l'autre.
Elle dépend du hasard des recombinaisons génétiques parentales et peut donner des individus dont la diversité fait justement l'intérêt du système.
Dès les premières années de sa vie, l'homme jeune sera progressivement pénétré par sa culture et deviendra homme-culturel.

L'**homme-culturel** est l'homme-biologique qui, grâce à l'apprentissage, a appris la tradition culturelle.
Ainsi une deuxième différenciation, à fondement culturel cette fois, diversifiera les hommes. Elle est, à notre avis, plus importante que la différenciation génétique, même si l'on ne tient pas compte des seuls scientifiques.
Mais l'homme-culturel est en réalité une fiction, seule la tradition culturelle existe.

La tradition culturelle.
Dans une société d'hommes donnée, on peut appeler "tradition culturelle" le "condensé" de la trace que les hommes, passés et présents, ont laissé derrière eux.
Dans ceux du passé, il faut inclure ceux des autres sociétés qui ont contribué à la compréhension de la complexité de notre écosystème.
L'homme-culturel ne peut être assimilé à la tradition culturelle que dans la mesure où il aurait "appris" la masse des connaissances accumulées par les hommes depuis que l'espèce est capable de le faire. De nos jours, la masse est telle que la spécialisation est nécessaire.
Pour éclairer cette proposition, prenons une grande réalisation humaine, quelle que soit l'époque et le lieu où elle a été réalisée : une cathédrale gothique, le temple de Louqsor, le programme Appolo, une sonate de Mozart ou un poème de Verlaine. Peut-on dire qu'elle est la réalisation d'un homme et d'un seul ? Certainement pas. Et cela même pour la sonate de Mozart et le poème de Verlaine.
Cela semble évident pour les ensembles architecturaux où la contribution d'un nombre important d'ouvriers était nécessaire. Même en attribuant la maitrise de l'ouvrage à un seul architecte, on ne peut oublier l'empreinte culturelle qui l'a formé, les générations qui l'ont précédé, ceux qui contribuèrent à mettre au point l'art de la maçonnerie, ceux qui les premiers fondirent le fer pour fabriquer les outils nécessaires. Jusqu'aux premiers maitres du feu !
Toute réalisation humaine est une <u>coopération</u> avec les hommes qui l'ont précédée. Toute la technique, qu'elle soit musicale, poètique ou en rapport avec le bâtiment est une accumulation d'un nombre infini d'ingéniosités, de petites découvertes, transmises de génération en génération, améliorées par certains, perfectionnées par d'autres, qui se sont transmises et accumulées depuis la nuit des temps !
Tel est le fruit de la <u>tradition</u>, telle est la tradition culturelle. C'est le plus bel exemple de **coopération** entre les hommes de tous les temps.

Si Mozart a pu écrire les oeuvres qui nous ravissent toujours, (sans vouloir en rien dénigrer son génie), cela tient à l'initiation musicale qu'il a reçue, la même que nous aussi, ses admirateurs, avons reçue.
(L'échelle musicale utilisée en Occident est artificielle. Pythagore, en revenant d'Orient, avait proposé une division de l'octave inspirée plus des mathématiques que d'une fine oreille. Aristoxène de Tarente en modifia les intervalles. Zarlino, deux mille ans plus tard, jeta les bases de notre système musical actuel. Nous devons à Jean-Sébastien Bach le "clavier bien tempéré". En Chine, (comme aux Indes et dans de nombreux pays d'Asie), les intervalles entre les notes ne sont pas les mêmes qu'en Occident, ce qui autorise à parler de différentes **traditions musicales**.)
Imaginons le jeune Mozart reçu à la cour impériale de Chine .. quel accueil y aurait-il trouvé ?

Place de l'homme-culturel dans l'Evolution cosmique.

La **tradition de la connaissance** a une place prépondérante dans la tradition culturelle à cause du principe de rétro-action positive. Nous l'appelons aujourd'hui "la science".
Comme l'ensemble de la tradition, elle est indissociable de l'homme-culturel. Tous deux sont des principes immatériels.
Comment peut-on les insérer dans l'Evolution cosmique, qui est une évolution de la matière universelle ?

Considérons la pyramide de la complexité dans sa totalité.
Pendant les premiers dix milliards d'années, avant l'apparition de la vie sur Terre, la matière était "façonnée" par ce que les physiciens appellent "information". Nous l'avons appelée "information-première" pour la distinguer de l'information-biologique dont le sens était différent[28].
La vie apparaît sur Terre et, avec elle, l'information-génétique (ou information biologique) régie par un principe de rétro-action positive. Nous avons montré que l'information-génétique contenait l'information-première.
Depuis Sapiens Sapiens, depuis cent mille ans, l'"information-sensorielle" ou "information-traditionnelle" a remplacé l'information-génétique. Elle aussi obéit à une rétro-action positive, <u>mais la matière ne la concerne plus</u>.
L'"information-première" était-elle aussi, avant l'apparition de la vie, régie par un même principe de rétro-action positive ?
Cela semble probable.

L'information-traditionnelle (dont la masse deviendra la science) est supérieure à l'information-génétique, en ce sens que : d'une part elle la contient et d'autre part elle déborde l'écosystème immédiat des hommes, dans le temps et dans l'espace.
Va-t-elle se confondre avec l'information-première ?

Autrement dit, dans un avenir qui reste encore éloigné, l'homme-culturel pourra-t-il "façonner" la matière comme elle l'a été jusqu'à maintenant par l'information-première ?
L'information-traditionnelle va-t-elle se confondre avec l'information-première ?
Elle semble en prendre le chemin !

Remarquons d'autre part que le même processus créatif, <u>par intégration d'éléments sous-jacents</u>, intéresse <u>tous</u> les étages de la pyramide, de la base jusqu'au sommet, et que ce même processus continue à fonctionner pour la création traditionnelle.
C'est probablement par ce même processus que l'homme-biologique a pu devenir homme-culturel (seul représentant de la tradition de la connaissance).
En effet on peut considérer une <u>société d'hommes</u> comme le résultat de l'intégration des éléments d'un groupe humain (d'hommes biologiques tous différents les uns des autres) en un tout fonctionnel.
Une société d'hommes est assimilable au résultat d'un processus d'intégration d'éléments différents pour "créer" <u>une entité nouvelle</u> : une émergence.
Cela donne une nouvelle dimension aux sociétés humaines.

Même si cette nouvelle entité ne concerne plus la matière, nous devons la considérer comme hiérarchiquement supérieure à l'homme-biologique.
Avec comme conséquence : l'homme-culturel, donc la tradition de la connaissance (la science), est indissociable de la vie sociale.

C'est la raison pour laquelle notre intérêt va se porter sur la vie sociale en général et sur celle des hommes en particulier. Auparavant, il faut étudier le processus d'apprentissage qui a permis aux hommes-biologiques de devenir des hommes-culturels, c'est à dire **les instincts**.

Notes :

[1] - Le procédé offre un autre avantage. En fonction de la progression par ordre de complexité croissante, le fait d'étudier les formes moins complexes permet de mieux comprendre certains phénomènes.

[2] - Dans un essai intitulé : "L'évolution, faits, expériences, théories".

[3] - Quelquefois appelé géobiocénose.

[4] - Ce passage est d'Aimé Michel. Il a été tiré d'une préface dans la revue Planète.

[5] - Richard Dawkins, dans "L'horloger aveugle" (Robert Laffont, 1989), explique comment les zoologues conçoivent la formation phylogénique de l'oeil chez les êtres vivants. C'est un bon exemple d'une vision dynamique d'un processus évolutif.
Certains animaux unicellulaires (existant actuellement) sont dotés d'un point sensible à la lumière avec un petit écran pigmenté derrière. Ce qui leur donne déja une "idée" de la direction d'où vient la lumière. Des animaux pluricellulaires, (divers types de vers et certains mollusques), ont un système similaire mais formé de plusieurs cellules photosensibles disposées en cuvette. Ce qui améliore le repérage directionnel. Chez des mollusques plus évolués, la cuvette se creuse pour former chez certains une chambre noire sans lentille, un sténoscope. Le nautile (mollusque nageur), par exemple, possède une paire de sténoscopes en guise d'yeux. Enfin le cristallin s'est progressivement formé chez d'autres espèces pour améliorer ce remarquable capteur d'images. Cet exemple montre comment, sans chainon fossilisé, on peut reconstituer une phylogénie avec des espèces vivant encore actuellement.

[6] - Ce sujet paraîtra superflu. C'est pourtant de là que naitra toute la polémique !

[7] - Tirée du paragraphe 2, intitulé : "Différences individuelles", dans le Chapitre 2 : "Variation des espèces à l'état de nature", de la deuxième édition de la traduction de "L'origine des espèces" que Mme Clémence Royer a fait paraitre.

[8] - Dans la terminologie génétique, nous dirions aujoud'hui :
Aucun **"phénotype"** d'un individu d'une espèce donnée n'est identique à un autre.
Le **phénotype** est l'ensemble des caractères somatiques d'un individu.
Le **"génotype"** est le patrimoine génétique "personnel" de cet individu.

[9] - Le titre original : "The growth of biological thought. Diversity, évolution and inheritance." 1982, Harvard University Press.
Une traduction en français de Marcel Blanc a paru en 1989 chez Fayard.

[10] - Selon les généticiens, une mutation sur un milliard serait bénéfique pour l'organisme chez qui elle survient.

[11] - Konrad Lorenz l'explique (dans un article que l'on trouvera dans "L'homme dans le fleuve du vivant" traduction en français de Jeanne Etoré chez Flammarion, présenté par Irenaüs Eibl-Eibesfeldt). Nous en reparlerons plus loin.

[12] - Le titre allemand : "Die Rückseit des Spiegel", traduit par Jeanne Etoré, Flammarion 1975 .
Dans "L'envers du miroir", Konrad Lorenz a limité son analyse aux fonctions cognitives du vivant, aux différentes possibilités mises à la disposition des êtres vivants pour acquérir et, *éventuellement, stocker l'information.*
Il n'en a pas développé toutes les implications. Il évoque à plusieurs reprises un autre ouvrage faisant suite à "L'envers du miroir", mais, à notre connaissance, il ne l'a pas écrit.
Certaines de ces implications semblent être d'une grande importance et il nous a semblé nécessaire de les souligner.

[13] - Pour ceux qui ne seraient pas familiarisés avec les termes de la cybernétique, rappelons qu'une **rétro-action**, (ou "feed-back" chez les anglo-saxons), est un processus de régulation extrêmement répandu dans la nature, que ce soit en physique, en physiologie et plus généralement en biologie.
C'est une auto-régulation. L'exemple type, en physique, est le régulateur à boules. Celui qui existe chez tous les êtres vivants pour leur permettre de garder un équilibre physiologique, est l'**homéostase** ou cycle régulateur.
Une rétro-action positive, à l'inverse d'une régulation, dans un système qui absorbe de l'énergie, par exemple, fait que plus il en a absorbé plus il sera capable d'en absorber.
L'expression "effet boule de neige" souligne le mieux cette progression qui va en s'amplifiant et en s'accélérant.

[14] - Nous appelons "espèce" une population restreinte dans un lieu géographique restreint dont les individus présentent une certaine homogénéïté génétique.

[15] - Un phylum n'est pas obligatoirement une "lignée" père, fils, petit-fils. Des générations peuvent être "sautées" par l'acquisition d'information qui reste aléatoire.

[16] - Lorsqu'il s'agit du "phylum privilégié" et seulement dans ce cas précis, on serait en droit de remplacer la question téléonomique fondamentale, "en quoi cette propriété sert-elle la survie de l'espèce ?", par une question analogue mais cette fois "téléologique" qui pourrait-être :
"En quoi telle propriété sert-elle l'acquisition de connaissance et d'énergie pour le vivant ?"
On souligne ainsi le deuxième rôle de la sélection naturelle. Question que l'on pourrait se poser pour la guerre, par exemple, lorsqu'il s'agit des hommes, et qui permettrait de comprendre pourquoi les hommes semblent ne pouvoir s'en passer.

[17] - Homéostase : (appelé quelquefois homéostasie) faculté qu'ont les êtres vivants, qui leur permet de maintenir constant la concentration de certains éléments physiologiques.

[18] - Irenaüs Eibl-Eibesfeldt, dans la préface de "L'homme dans le fleuve du vivant" compare l'outil à un "organe artificiel" .

[19] - Lorenz qualifie d'"insight" une propriété qui donne une idée immédiate d'une situation par rapport à l'environnement. Nous en reparlerons plus loin.

[20] - "L'homme dans le fleuve du vivant" traduit de l'allemand par Jeanne Etoré, Flammarion, 1981.

[21] - Le terme "émergence" n'est pas tout à fait adequat. Il souligne le manque de vocabulaire dont parle Lorenz. Mais il est couramment utilisé par les biologistes.

[22] - Dans la mesure où ce n'est pas la découverte du code génétique qui a permis de mieux comprendre le processus d'intégration.

[23] - Ouvrage déja cité, "L'homme dans le fleuve du vivant". Article co-signé par Konrad Lorenz et Irenäus Eibl-Eibesfeldt intitulé "les fondements phylogéniques du comportement humain".

[24] - L'évolution génétique s'est arrêtée pour le genre Homo et pour lui seul. Le reste du monde vivant, (incapable de transmettre la connaissance par la tradition) continuera à évoluer avec le génome.

[25] - La différence entre "connaissance" et technique" réside dans l'"outil" qui remplace la modification morphologique qui ne peut plus être transmise par tradition.

[26] - Nous traiterons les instincts dans le prochain chapitre.

[27] - Très schématiquement (et pour mieux comprendre) on pourrait dire que les chromosomes et les gènes sont les mêmes pour tous, mais que la disposition des gènes sur un même chromosome diffère d'un individu à l'autre. Certains gènes auraient une influence de proximité sur d'autres et, en fonction de leur position réciproque, créeraient ainsi des caractères et des dons différents.

[28] - Rappelons les sens retenus : * information première = donner une forme à, former, façonner.
* information-biologique = élément de connaissance susceptible d'être codé pour être conservé, traité ou communiqué.

Chapitre II

LES INSTINCTS CHEZ L'HOMME

Le comportement instinctif.

Le règne animal, par opposition au règne végétal, est caractérisé par la mobilité, par l'animation, par le **"mouvement"**. Ces "mouvements", qui en s'associant deviendront le **comportement**, sont destinés à des fonctions bien déterminées qui servent la conservation de l'individu. On retrouve ces fonctions chez **absolument toutes** les espèces animales :

- se nourrir, se reproduire, se protéger -

Ces mouvements, ces comportements, sont provoqués par des mécanismes que l'on appelle des **instincts**.

Les mécanismes instinctifs se sont constitués par acquisition d'informations pertinentes pour la survie, par la sélection naturelle, et seront donc transmis génétiquement.
Un instinct sera toujours héréditaire, inné, inscrit dans le génome. Konrad Lorenz définit un instinct comme une adaptation phylogénique.
Réciproquement, tout mécanisme inné motivant et provoquant un comportement peut être appelé "instinct", (c'est le cas par exemple de la "pulsion" des psychanalystes).

L'éthologie.

La connaissance que nous avons des instincts est intimement liée à l'éthologie.
C'est l'étude comparative des comportements animaux et celle de la physiologie de ces comportements.
C'est une discipline récente, encore mal connue du grand public francais. Beaucoup la considèrent encore comme l'observation documentaire sur la vie des animaux ou la confondent quelquefois avec l'écologie. La connaissance que nous avons de la physiologie des instincts, souvent, n'a pas été perçue.

On considère Charles Darwin (1872), Ch.O.Whitman (1899-1919), O.Heinroth (1911), W.Craig (1918) et J.V.Uexkül (1921) comme les précurseurs de la recherche comparée dans le domaine du comportement. Konrad Lorenz et Nicola Tinbergen sont les véritables fondateurs de l'éthologie, un prix Nobel a couronné leurs travaux en 1973.

Avant l'éthologie, l'acte moteur instictif était attribué soit à des facteurs surnaturels (par l'école finaliste), soit uniquement à l'apprentissage (par l'école behavioriste). Les travaux de Pavlof sur les réflexes conditionnés, combinés avec l'apprentissage, fournissaient un remarquable objet à l'étude expérimentale en laboratoire.

L'attention des premiers éthologues fut attirée par la similitude de certains comportements moteurs (la parade nuptiale par exemple) chez des espèces différentes mais apparentées (les différentes espèces de canards : colvert, canard noir africain ... etc).
L'idée leur vint que ces comportements provenaient de l'héritage commun d'une espèce primitive, d'une **homologie**[1]. Cet héritage commun était donc, comme tout caractère morphologique, inscrit génétiquement, se transmettait d'une génération à l'autre et pouvait varier en fonction des lois darwiniennes.

Cette nouvelle interprétation de l'instinct suscita bien entendu des controverses. Comme pour les théories de Darwin, des idéologies étaient en jeu, surtout parce que le comparatisme pouvait être appliqué aux comportements de l'homme.

L'observation du comportement des animaux, qu'ils vivent en groupe ou non, n'est pas toujours facile.
Avant la naissance de l'éthologie, les zoologues s'étaient contentés de décrire les morphologies animales et de les classer en fonction de certains critères. Pour ce genre d'étude, un animal mort ou empaillé pouvait suffire.
Pour l'étude du comportement, l'observation doit être faite dans les conditions de vie naturelles et dans l'écosystème habituel des sujets, ce qui pose un certain nombre de problèmes.
L'histoire de Diane Fossey avec les gorilles du Rwanda en est un exemple.

Pour avoir une parfaite compréhension d'un comportement instinctif, comme pour toute chose qui évolue chez les êtres vivants, que ce soit une morphologie, une culture ou une langue, il faudrait en connaître l'histoire. Or, il est impossible de connaître avec exactitude plusieurs millions d'années d'histoire, d'autant que la paléontologie, qui permet de jalonner l'évolution des morphologies, n'est ici d'aucun secours.
C'est en étudiant les comportements des êtres les plus simples que, par déduction et par concordance, les éthologistes ont pu reconstituer et décomposer les mécanismes qui régissent les instincts. (Revoir la note 4 du chapitre précédent sur le développement de l'oeil.)
La comparaison entre certains comportements d'une espèce à d'autres s'est avérée très riche en significations.
Comme pour toutes les propriétés du vivant, nous retrouvons la pyramide de la complexité et sa construction progressive par "intégration des éléments sous-jacents".

La comparaison comportementale, lorsqu'on a voulu l'appliquer à l'homme, a soulevé des contestations multiples.
D'abord par le refus de reconnaître à l'homme toute participation instinctive quant à son comportement.
Ensuite, et surtout, parce qu'elle a souvent été faite à tort et à travers.
Notre intention est de n'utiliser le comparatisme comportemental entre les hommes et d'autres espèces, qu'en présence d'un phénomène de convergence évolutive (ou adaptation convergente) dans la mesure où la **fonction** impliquée concernera une propriété d'importance fondamentale pour le vivant, comme par exemple l'acquisition d'information.
Cela pour la raison suivante :
Reportons-nous à la note 16 du chapitre précédent. La pyramide de la complexité, losqu'elle concerne le vivant, ne comporte que des espèces privilégiées. En présence d'une adaptation convergente, il est possible de dire que les espèces qui possèdent la fonction impliquée se trouvaient, à un moment donné, sur le même étage de la pyramide. Et qu'automatiquement le "phylum privilégié" qui aboutit à Sapiens Sapiens s'y trouvait aussi et donc que Sapiens Sapiens possède cette propriété.

Trois points méritent d'être soulignés dans le comportement instinctif chez l'animal.
- Une activité instinctive spécifique comprend toujours deux mécanismes physiologiques fondamentalement distincts.
D'une part, un mouvement ou une succession coordonnée de mouvements, (coordination motrice héréditaire et donc programmée phylogénétiquement), répondant à une fonction bien déterminée.
D'autre part, s'y afférent, un **"mécanisme inné de déclenchement"**, qui réagit à un (ou plusieurs) déclencheur. Certains viennent de l'extérieur, stimuli sensoriels par exemple, d'autres sont endogènes et agissent par excitation ou inhibition sur la coordination motrice.
Tous les mouvements, ou successions coordonnées de mouvements, d'origine instinctive ont un mécanisme inné de déclenchement, même s'il s'agit d'un inhibiteur.
Si tel n'était pas le cas, l'action motrice pourrait se manifester inopinément et risquerait d'affecter la survie.
La coordination motrice et le mécanisme inné de déclenchement sont des processus physiologiques distincts.
Parfois même, certains mécanismes innés de déclenchement peuvent fournir eux mêmes le stimulus nécessaire, ils peuvent s'auto-déclencher, expliquant la "spontanéïté" de certains comportements instinctifs. Les éthologues les appellent parfois **"mécanismes motivants"**.

- Lorsque l'on veut qualifier un instinct, il faut presque toujours utiliser le pluriel.
Il est faux de parler, (sauf éventuellement par commodité), de l'instinct de conservation ou de l'instinct sexuel, même si l'objet d'étude est un animal dont l'évolution phylogénique permet d'affirmer que son comportement est motivé seulement par des programmes instinctifs purs.
Le terme exact devrait être : les instincts qui contribuent à la conservation de l'espèce ou de l'individu, les pulsions instinctives qui contrôlent la reproduction.
Mis à part les réactions instinctives les plus élémentaires, comme les réactions amiboïdes, topiques ou phobiques, les tropismes, un instinct n'est jamais singulier. Il est toujours la résultante de plusieurs pulsions dont les effets s'ajoutent, ou s'annulent, ou se transforment mutuellement.
Comme le battement d'une aile d'oiseau, ou la nage d'un poisson, ou les mouvements d'une main ne sont que la résultante de l'action, positive ou négative, de divers muscles et de leurs antagonistes.
Par commodité et par souci de simplification, nous qualifierons singulièrement les instincts, tout en gardant à l'esprit qu'il s'agira de la résultante d'un grand nombre d'effets, dont certains peuvent avoir été acquis. Ce qui contribue justement à la complexité du problème.

- Le troisième point important est une conséquence partielle du second. Plus un programme instinctif sera reproduit au cours de la vie d'un individu, plus il aura tendance à se modifier.
Plus l'animal étudié aura un système nerveux développé, plus il sera difficile de faire la part de l'inné et de l'acquis.
Une suite coordonnée de mouvements, même si elle ne dépend que de l'instinct à l'origine, se modifiera après de multiples répétitions. Ne serait-ce que par l'habitude, elle s'adaptera à ce

pourquoi elle aura été programmée. Au bout d'un certain temps, il sera très difficile de discerner le mouvement d'origine, c'est à dire séparer l'inné de l'acquis.
Cette habitude est déja une forme ancienne de l'apprentissage. C'est en quelque sorte un "rodage".

Se sont progressivement créés les "programmes instinctifs ouverts", c'est à dire susceptibles de réagir différemment en fonction de situations diverses. Ces programmes sont beaucoup plus riches en informations et sont à la base de **l'apprentissage.**

Différence fondamentale.
Il importe de bien distinguer ces deux sortes de programmes instinctifs, **ouvert** et **fermé** :
- **Programme fermé**. Il est destiné à une fonction bien déterminée dont l'activité doit être toujours identique. Elle répond à une nécessité primordiale pour l'espèce, (une des trois fonctions citées plus haut, se nourrir, se protéger, se reproduire).
Le propriétaire d'un tel programme sera en mesure d'effectuer l'activité en question, aussi spécialisée soit-elle, dès sa naissance ou dans certains cas (ceux concernants la reproduction) dès sa puberté.
Un comportement instinctif pur, relevant d'un programme fermé, est immuable (mises à part les légères modifications qui proviendraient de l'habitude). Il est spécialisé à l'extrême et incapable de se modifier en fonction de variations de l'écosystème.
Ces programmes fermés sont chargés d'informations, mais seulement d'informations-génétiques.

Comme exemples on pourrait citer : l'araignée tissant sa toile (car nécessaire à sa nourriture), les mouvements de locomotion chez toutes les espèces, les comportements liés aux parades nuptiales et à la nidification.

- **Programme ouvert**.
Le propriétaire d'un programme instinctif ouvert, à l'inverse de celui qui est tributaire d'un programme fermé, devra se plier à l'apprentissage au moyen du jeu ou de l'éducation parentale.
Avant d'être capable d'effectuer l'acte pour lequel il a été destiné, il devra **apprendre** à exécuter ce comportement.
Cet acte sera moins spécialisé, moins parfait (au début tout au moins), mais aura un éventail fonctionnel plus étendu.
Un programme n'est pas un acte comportemental. A la naissance de l'animal le programme est vide. Pendant ses premièrs mois de vie l'animal devra **apprendre** le comportement qui a été programmé.
Ce qui donne toute son importance à l'apprentissage.
Un exemple de programme ouvert est celui du comportement d'un rat dans un labyrinthe. Au début le rat cherche, repère les éléments du trajet, les mémorise, pour finalement exécuter le parcours exact sans hésitation. (Cette prédisposition permettra à l'animal de bien connaitre les chemins qui relient son nid aux différents endroits susceptibles de lui procurer sa nourriture).

Si le programme ouvert seul est d'origine génétique (**donc chargé d'informations-génétiques**), ce qui va le modeler, lui permettre en définitive d'exécuter un comportement quel qu'il soit, sera dû à l'apprentissage et **dépendra donc de l'acquisition d'informations-sensorielles.**

Avec le développement des programmes instinctifs ouverts nous assistons à l'"ingérence" progressive de la connaissance-sensorielle dans la connaissance-génétique.
L'"histoire" de l'apprentissage n'est autre que celle de cette progression, de l'infiltration, puis de la substitution de la connaissance-sensorielle à la connaissance-génétique.

L'apprentissage.
C'est un processus fondamental qui consiste à apprendre.
Les hommes en sont le plus pur produit.
Au sens large l'apprentissage est une modification adaptative des mécanismes physiologiques dont la fonction est le comportement.
Mais l'apprentissage n'est possible, quelle que soit l'espèce considérée**, qu'en présence d'un programme instinctif ouvert.**

Nous ne savons encore que peu de chose sur la structure de ces programmes ouverts, mais il est très probable que chez les espèces supérieures, elle dépende du système nerveux central qui seul permet une telle complexité.
"L'apprentissage, souligne Lorenz, est une **"faculté d'apprendre"** au propre sens du terme, une faculté d'acquisition de savoir dont les capacités dépassent de loin les autres mécanismes cognitifs.
Et il est intéressant de constater que cette propriété est apparue chez tous les animaux dont le système nerveux central a atteint un certain niveau de différenciation, c'est à dire chez les céphalopodes, les crustacés, les arachnides, les insectes et les vertébrés y compris l'homme, et cela d'une manière **tout à fait indépendante**."
Il s'agit d'un **phénomène d'adaptation convergente**.

Avec les hommes, les programmes instinctifs ouverts ont culminé avec le programme phylogénique du langage articulé.
Car cette faculté qui permet aux hommes de "parler", qui les distingue du reste du vivant, ils le doivent à un programme instinctif ouvert. Programme qui, avec l'apprentissage, leur permettra d'apprendre une langue, quelle qu'elle soit. Les sujets doués, avec ce même programme, pourront même en apprendre plusieurs.

Nous oublions souvent que nos vingt premières années ne sont qu'apprentissage.
Apprentissage **moteur** au tout début de la vie. En effet tous les mouvements que nous sommes capables d'exécuter et que nous croyons "volontaires", ne sont que des mouvements appris, même s'ils l'ont été dans les premières années.
Vers la troisième année et jusqu'à la dixième, apprentissage du langage et de ses règles, grammaticales d'abord, de la logique ensuite, puis enfin de tout l'acquis culturel.
L'homme ne cesse d'apprendre !
Certains scientifiques apprendront par la suite la somme des connaissances acquises par les hommes depuis la nuit des temps ...

Les animaux, chez qui se sont développés des programmes instinctifs ouverts, n'en ont pas moins conservé les programmes fermés qui leur servaient pour accomplir les actes indispensables de survie.
Le rat dans son labyrinthe possède des programmes fermés, par exemple lorsqu'il lui faut construire un nid pour y loger ses petits.

Les instincts chez les hommes.

Lorsque l'on veut parler d'instinct à propos de l'homme, il convient, plus qu'ailleurs, d'oublier l'"humanisme" hérité de nos ancêtres et le "créationnisme" biblique.
Il est en effet impensable que le "petit dieu" engendré à l'image du Créateur puisse être mu par des instincts.
C'est en langage évolutionniste qu'il faut dorénavant s'exprimer.

Que reste-t-il chez l'homme de ces mécanismes comportementaux mis en place par la sélection naturelle et si nécessaires à la survie des animaux ?
Nous avons hérité de nos ancêtres animaux une ossature, des organes internes, des milieux physiologiques etc. tellement semblables quoique modifiés, qu'il semble plausible que nous ayons hérité certains de leurs instincts, eux aussi modifiés, en plus de ceux qui seraient propres à l'homme, acquis pendant le processus d'hominisation.

La colère, par exemple, n'est-elle pas la résurgence chez l'homme d'un instinct très répandu chez les animaux ?
Chez l'animal c'est un comportement instinctif destiné à bluffer l'adversaire qui consiste à hérisser son poil pour paraître plus gros, à faire du bruit dans le but d'impressionner, le tout accompagné d'une attitude menaçante. Cet état s'accompagne d'une réaction hormonale, d'une décharge d'adrénaline comme dans le stress, destinée à mettre le sujet en état d'alerte.

Qui n'a jamais ressenti, à la suite d'une contrariété, une brusque chaleur l'envahir jusqu'à rougir le visage (la décharge d'adrénaline), des picotements sur le corps (les restes de l'horripilation appelée aussi "chair de poule"), une élévation involontaire de la voix pour proférer des propos vite regrettés. Plus d'un vont jusqu'à taper du pied ou du poing sur la table.
Certaines expressions populaires sont significatives :
"Sentir monter la colère", "hérissé par la colère", "la colère l'emporte", "sous l'emprise de la colère".
Le verbe "horripiler" est synonyme d'agacer.
Ces expressions semblent bien montrer que la colère échappe à notre contrôle.
Les hommes sont plus ou moins coléreux. Avec l'âge ils maîtrisent mieux cette pulsion. Mais que d'actes inconsidérés et souvent regrettés ont été commis sous l'emprise de la colère ! L'Histoire en est jalonnée.

Il est difficile de trouver chez l'homme des actes instinctifs complets, avec déclencheur et surtout coordination motrice héréditaire.
Avec le développement de l'apprentissage et des mouvements que l'on appelle volontaires, la succession de mouvements coordonnés, qui constituait la partie motrice héréditaire de l'instinct, va tendre à disparaître, ou tout au moins sera de plus en plus difficile à mettre en évidence parce que remplacée par des mouvements appris.
Mais cela ne signifie pas qu'elle ait totalement disparu.
La marche en est un exemple.

Le mouvement coordonné qui consiste à "mettre un pied devant l'autre et à recommencer" semble d'origine instinctive.
Il apparait chez le nouveau-né alors que, par manque de force musculaire, ce dernier est incapable de marcher.
Chez l'adulte, l'acte volontaire se réduirait au choix du lieu à atteindre, l'instinct faisant le reste.
Il est difficile de le prouver, (donc facile à contester), pour la simple raison qu'un homme peut aussi mettre volontairement un pied devant l'autre et recommencer.
(Il faut noter que chez l'animal la coordination des mouvements relatifs à la locomotion dépend toujours de programmes instinctifs fermés.)

Un autre exemple est encore plus significatif; les mimiques et gestuels traduisant nos émotions.
Darwin, le premier, avait remarqué la similitude des expressions physionomiques chez différentes populations du globe, qui, vraisemblablement, n'avaient pu se rencontrer et se copier.
Irenäus Eibl-Eibesfeldt, élève de Konrad Lorenz, a filmé ces expressions chez des ethnies diverses, (indiens Ayoréo du Paraguay, Boshiman Kung, Papou Daribi, tribus récemment découvertes en Nouvelle Guinée). Toutes sont criantes de similitude, identiques à nos propres expressions, et, ce qui est d'autant plus saisissant, ces mêmes expressions se retrouvent chez des enfants nés sourds et aveugles[2].
Une telle similitude de mouvements coordonnés, (certaines expressions concernent plusieurs parties du visage et même quelquefois un geste de la main), ne peuvent s'expliquer que par l'existence commune d'une coordination motrice héréditaire, donc instinctive.
Evidemment, il est aussi possible de reproduire volontairement ces expressions... et donc d'en nier l'origine programmée.

Ces mimiques qui traduisent nos émotions sont un moyen important de minimiser les dissensions au sein du milieu social.
Si aujourd'hui elles n'ont qu'une importance relative, (car avec la parole il nous est plus facile d'exprimer nos émotions), chez nos ancêtres préhominiens elles devaient jouer un rôle primordial dans la cohésion sociale.

Les éthologistes, qui ont analysé les phénomènes instinctifs et qui en connaissent le mieux les mécanismes, sont intimement persuadés de leur persistance chez l'homme.
Konrad Lorenz, en parlant des hommes, écrit[3] : "Le nombre de ses pulsions instinctives n'est certainement pas inférieur mais au contraire supérieur à celui des autres mammifères."

Depuis l'apparition de Sapiens Sapiens et de la tradition, les hommes n'enregistrent plus rien d'important dans leur génome.
S'il existe encore chez eux des instincts, (ou des pulsions instinctives ce qui revient au même), c'est qu'ils se sont inscrits génétiquement par la sélection naturelle, avant la mise en place du programme phylogénique du langage articulé qui véhicule la tradition.
Certains seront communs avec d'autres espèces animales : les instincts de conservation et les instincts contrôlant la reproduction. Ils seront déja inscrits dans le génome depuis longtemps car nécessaires à la survie de l'espèce ou de l'individu. Le comportement égoïste en fait partie.

D'autres seront propres aux hommes, ou du moins seront infiniment plus développés chez eux. Ils datent du processus d'hominisation, avant que le programme phylogénique du langage ne se soit perfectionné. Ils concerneront ce qui a été le plus nécessaire aux hommes, la cohésion sociale.
Il en est ainsi de l'expression des sentiments par mimiques et gestuels qui minimisent les dissensions, des instincts sociaux dont nous parlerons plus loin et surtout du plus important, le programme phylogénique du langage articulé indispensable à une bonne coordination entre les partenaires sociaux.

Les pulsions.
Le terme est ambigu. Il a été utilisé par les psychanalystes[4] pour désigner "une manifestation inconsciente qui pousse un individu à agir pour réduir un état de tension."
Les dictionnaires retiennent encore cette définition.
Toutefois le mot "instinct" vient du latin *instinctus* qui veut dire "impulsion"; l'origine des deux mots, instinct et pulsion, serait commune.
Nous avons accepté la définition suivante de l'acte instinctif : ensemble d'une "coordination motrice" et d'un "mécanisme inné de déclenchement", appelé parfois "mécanisme motivant".
Lorsque la partie motrice de l'instinct aura été remplacée par des mouvements appris, (volontaires), seuls les mécanismes déclencheurs, ou motivants, persisteront.
Nous réserverons le terme de "pulsion", comme Lorenz semble l'avoir fait, pour désigner la persistance chez l'homme de ces **mécanismes innés motivant un comportement.**
Sans oublier qu'il s'agit d'instincts, donc d'hérédité, d'inscriptions génétiques, et qu'il ne nous est pas toujours facile d'aller à leur encontre.
La véritable maîtrise de soi consistera pour les hommes à les dominer.

Quelques exemples d'instincts chez les hommes.

Nous allons analyser ces pulsions instinctives qui motivent en grande part nos comportements, en commençant par les plus anciennes que nous partageons, bien que modifiées, avec d'autres espèces animales, pour terminer avec celles qui nous sont propres et qui ont trait surtout aux instincts sociaux.

De toute évidence l'analyse est délicate.
N'étant pas conscientes, ces pulsions ne peuvent être appréhendées qu'indirectement, d'une façon plus subjective qu'une analyse scientifique ne l'exigerait.
Le résultat attirera souvent la contestation. Une motivation estimée "instinctive" pourra, par un contradicteur de bonne foi, être attribuée à la volonté.
C'est probablement la raison pour laquelle personne n'a encore osé s'aventurer dans une telle entreprise, hormis Freud avec la sexualité.
Le résultat risque d'être imprécis et flou, comme l'est la perception de ces pulsions en nous mêmes.

Les instincts relatifs à la conservation.

Ce sont les plus puissants chez l'animal.
Tous ceux qui en étaient dénués (ou chez qui ils étaient moindres) ont été les premiers éliminés par la sélection naturelle, dès l'apparition de la vie sur Terre. En permanence remis en question, ils sont donc profondément ancrés.
Il serait **inexplicable** que ces instincts n'existent plus chez les hommes.

Il est classique de différencier ceux nécessaires à la conservation de l'individu et ceux destinés à la survie de l'espèce.
Cette dernière n'est concernée en réalité que par la reproduction et, éventuellement mais fortuitement, par un enrichissement génétique en information.
Mais en aucun cas semble-t-il, (et même chez les hommes), un individu au cours de l'acte procréateur ne songe à l'espèce.
Il pense à lui et à lui seul, et s'il obéit à un instinct celui-ci ne concerne que lui.
Toute "stratégie" destinée à disséminer ses propres gènes est une image inventée par des biologistes anglo-saxons et ne correspond à aucune "intention" que pourrait avoir un animal quel qu'il soit.
L'espèce est bénéficiaire dans la mesure où l'individu survit et laisse une progéniture.

Il faut d'autre part souligner que la reproduction ne se limite pas à la sexualité.
C'est aussi, chez l'animal, la parade nuptiale, la nidification et l'élevage des petits. Toutes ces fonctions sont liées à des programmes instinctifs très spécifiques.
Chez les hommes, Sigmund Freud n'a insisté que sur la pulsion sexuelle, et pourtant **"l'instinct maternel"** semble bien exister en dehors de toute conscience réfléchie.

L'égoïsme .
Dans toute espèce animale dont les individus vivent en solitaire, unicellulaires ou pluricellulaires, les instincts relatifs à la conservation, du fait qu'ils ne concernent que l'individu, ont instauré un comportement égoïste profond. L'égoïsme est naturel et fort compréhensible, car si cet individu devait s'occuper du devenir de l'espèce entière il n'y pourrait faire face[5].
L'égoïsme, en effet, peut résumer toutes les pulsions relatives à la conservation de l'individu pour se nourir, se reproduire et se protéger.
Cet égoïsme va devenir assez gênant lorsque l'espèce choisira la vie en commun. Surtout lorsqu'une spécialisation s'avèrera nécessaire, pour traiter l'information par exemple. Il faudra alors que se développe un comportement altruiste qui neutralisera cet égoïsme.

Nous allons maintenant étudier une propriété peu connue du vivant qui rentre dans l'ensemble des instincts relatifs à la conservation et qui concerne l'énergie.

Acquisition et accumulation d'énergie.

Konrad Lorenz écrivait dans "L'envers du miroir" au sujet de la connaissance :
- "L'acquisition et l'accumulation d'informations pertinentes, servant la conservation de l'espèce, est une fonction constitutive de tout être vivant, **au même titre que l'acquisition et l'accumulation d'énergie.**
Ce sont deux fonctions aussi anciennes l'une que l'autre, car toutes deux sont apparues en même temps, avec l'apparition de la vie elle même.
...
Les organismes vivants sont des systèmes qui, dans un cycle de rétro-action positive, **gagnent de l'énergie et l'emmagasinent**.
Ce sont aussi des systèmes qui, dans un cycle de rétro-action positive, acquièrent et accumulent des informations.
Et qui plus est, non contents de former en eux-mêmes un cycle de rétro-action positive, ils sont entre eux deux dans un rapport de rétro-action positive."

Avec la connaissance, nous avons traité dans le chapitre précédent de l'acquisition et du stokage d'informations. Lorenz, après cet énoncé, ne parle plus de la question énergétique.
Nous allons essayer d'analyser cette fonction.

Parler d'acquisition et d'accumulation d'énergie comme principe fondamental de la vie, c'est évoquer la propriété qui permet aux êtres vivants d'acquérir de l'**énergie potentielle** et de la stocker pour l'utiliser ultérieurement comme combustible dans leur "moteur vivant".
En effet, lorsque le combustible vient à manquer, ne serait-ce qu'un court instant, le moteur s'arrête, ... et la vie aussi.
Nous appelons **"moteur vivant"**, l'ensemble des transformations énergétiques nécessaires aux échanges chimiques du vivant.
Par exemple dans la cellule musculaire de l'animal, l'énergie chimique est transformée en énergie mécanique.
Aucune loi de la thermodynamique n'est enfreinte. En fonction d'un principe qui veut que plus un système est complexe, plus son entropie est faible, le "moteur vivant" a un "rendement" bien plus performant que ceux mis au point par nos ingénieurs. Mais comme eux, il perd une partie de l'énergie transformée en chaleur. Une partie de cette chaleur est ré-utilisée pour la thermorégulation chez les homéothermes, l'autre réchauffe l'air ambiant sous forme de "chaleur animale" (émission d'un rayonnement infra-rouge).
En plus des transformations d'énergie chimio-mécanique, (importantes chez les animaux car nécessaires à la mobilité), il existe chez les êtres vivants beaucoup d'autres formes de transformations énergétiques. Nous retiendrons que l'ensemble des formes d'énergie nécessaire à ces échanges est fournie par la **"nourriture"** de l'espèce considérée.

Les êtres vivants ont acquis très tôt des propriétés qui leurs permettaient de pallier le manque de nourriture.
D'abord la faim, c'est-à-dire un avertissement lorsque la concentration énergétique du milieu intérieur baisse, (chez les mammifères, le taux de la glycémie).
Ensuite une réserve immédiatement disponible, sous forme de glycogène ou de graisse. Mais une limite est vite atteinte à cause

de la dépense supplémentaire d'énergie nécessaire à la mobilisation de cette réserve.
Enfin une réserve extérieure à l'organisme, dans laquelle le sujet pourra trouver sa subsistance, **le territoire alimentaire.**

La notion de "territoire alimentaire" est assez nouvelle et beaucoup plus fréquente que l'on ne s'attendait à la trouver.
Les études sur le territoire avaient d'abord été circonscrites à des fonctions distinctes, pariades nuptiales, nidifications. Il lui a été trouvé des fonctions économiques, (c'est à dire énergétiques), de plus en plus fréquentes.
Les observations scientifiques se multiplient, surtout chez les auteurs anglo-saxons, et montrent que presque toutes les espèces animales défendent des territoires alimentaires.
Tous les mammifères, les oiseaux, mais aussi certains insectes, des poissons, des batraciens et des reptiles.
Des biologistes américains ont même calculé que l'étendue du territoire alimentaire est une fonction logarithmique des besoins énergétiques pour une espèce déterminée[6].

Des espèces animales ont trouvé un autre moyen pour pallier le manque d'énergie : elles minimisent à l'extrême leurs échanges énergétiques par l'hibernation ou l'enkystement (chez les unicellulaires).

Ces "réserves territoriales énergétiques" peuvent être de nature diverses : paturages pour les herbivores, territoires de chasse pour les prédateurs, de nombreuses espèces connues cachent leur alimentation exédentaire pour la retrouver plusieurs mois après.
Cette généralisation du territoire alimentaire est applicable aussi bien aux espèces animales vivant en société qu'aux solitaires.

Mais défendre un territoire est une attitude comportementale; elle dépend d'un instinct qui relève de la conservation individuelle.
Ceux qui ne le possédaient pas, ou chez qui il était moindre, ont été éliminés les premiers. Il doit être profondément ancré chez les survivants.
Appelons-le **"instinct de puissance"**, puissance pris dans le sens de potentialité énergétique.

Cet instinct de puissance existe-t-il chez les hommes ?
En fonction du cycle de rétroaction positive, cet instinct a dû s'amplifier au cours de la phylogénèse plutôt que de s'atténuer.
La nourriture des hommes, au début, provenait de la chasse et de la ceuillette; dès le néolithique avec l'invention de l'élevage et de l'agriculture (que l'on peut déja considérer comme une accumulation et un stokage de nourriture et donc d'énergie), apparaissent les notions de cheptel, (évalué en nombre de têtes de bétail qui deviendra **le capital**), et de **foncier**, (espace capable de produire cette nourriture et que l'on peut assimiler au territoire alimentaire).
En terme d'équivalence énergétique, la nourriture des hommes deviendra vite l'**argent** (qui permet d'acheter cette nourriture), la main-d'oeuvre qui sert à sa production, et, par extension, les ressources naturelles exploitables (comme le pétrole).
En un mot **la puissance.**

La notion de "puissance", lorsqu'elle s'adresse aux hommes, recouvre deux aspects.
- Pouvoir de commander, de dominer, d'imposer son autorité.
- Son sens mécanique, potentialité d'exercer une action, une force.

A l'évidence, ces deux aspects sont liés.

La question est de savoir si cette "soif de puissance" a pour origine une volonté, consciente et raisonnable, ou une pulsion ? Un instinct si profondément ancré, parce qu'en permanence remis en question pendant des millions et des millions d'années, ne peut disparaître en si peu de temps.
Il fait partie de la panoplie des instincts servant la conservation de l'individu.
Ensuite, formant un cycle de rétro-action positive, il devrait s'amplifier et non disparaître.
Enfin et surtout, cette "soif de puissance", (l'*auri sacra fames* de Virgile, la chrématistique des économistes) est si unanimement partagée dans l'espèce, qu'il semble peu probable qu'il en soit autrement.
Elle peut évidemment, comme toute autre pulsion humaine, être aussi d'origine volontaire.

Comment expliquer le fait que cette fonction relative à l'énergie forme un cycle de rétro-action positive, en elle-même d'abord et avec le cycle de l'information ensuite ?

Chez l'animal, la notion est récente et les observations pertinentes manquent, l'explication n'est pas évidente.
On peut avancer que le même territoire alimentaire sert aussi aux parades nuptiales et à l'élevage des petits, ce qui favoriserait la reproduction de ceux qui défendent les meilleurs territoires.
Ce même argument peut être retenu pour la liaison entre les deux cycles d'information et d'énergie.

Comme pour le cycle de l'information, et pour la même raison, il va s'amplifier et croître au cours de l'évolution et par conséquent son évidence chez les hommes devrait être plus perceptible.
Le simple adage "L'argent appelle l'argent", pourrait suffire à nous convaincre du bien fondé d'un éventuel cycle de rétro-action positive relatif à l'énergie.
D'autre part, l'attrait d'une riche héritière, (ou d'un riche héritier), ne semble jamais avoir été un obstacle majeur à un mariage.
On peut aussi évoquer la réussite d'une entreprise qui investit dans la recherche pour augmenter ses bénéfices, pour souligner la rétro-action positive entre information et énergie.

Pour en terminer avec les instincts individuels de conservation, il faut signaler **la peur**, si présente chez l'homme bien que facile à dissimuler.

Le fait qu'elle puisse être raisonnée et motivée ne l'élimine pas, le fait qu'elle soit souvent ni raisonnée, ni même motivée, montre bien qu'elle fait partie intégrante de notre vie.
Et l'usage prodigieux des anxiolytiques ne fait que confirmer ce fait.

On pourrait trouver aux hommes bon nombre d'autres pulsions, c'est-à-dire d'instincts, ne seraient-ce que les programmes ouverts qui nous permettent d'apprendre.
Nous nous contenterons de ceux décrits plus haut, parce qu'ils concernent la vie en société qui reste notre priorité.

L'agressivité et la hiérarchie de dominance.

Ce qui va suivre ne traite pas de l'agressivité en général, mais seulement d'un cas très particulier d'agression : lorsqu'elle est dirigée vers un congénère, un individu de la même espèce.
Cette distinction est importante. Pour ne pas avoir suffisamment insisté sur ce point, dans son ouvrage sur "L'Agression", Konrad Lorenz s'est attiré les foudres de la communauté para-scientifique sous prétexte qu'il "banalisait" (et par là excusait) l'agressivité de l'homme. Il s'en est expliqué dans un article postérieur que l'on trouvera dans "L'Homme dans le fleuve du vivant" (déja cité, page 363).

Comportement d'agression intraspécifique individuel.
C'est un comportement agressif entre **individus de la même espèce**, (un animal contre un autre), qu'il ne faut pas confondre avec l'agressivité entre groupes d'individus de la même espèce[7] (la guerre), ni avec l'agression inter-spécifique (entre prédateur et proie).

Ce comportement d'agressivité intra-spécifique est un exemple de comportement animal omniprésent dans la nature.
Il **existe chez toutes les espèces agressives**. Il a été abondamment décrit par les éthologues, à propos d'espèces les plus diverses; au cours de rencontres prénuptiales, de la recherche de nourriture, de la défense du territoire et en toutes autres occasions.
Lorenz fait référence à Claire-Marie Busnel qui l'a décrit chez les seiches et les pieuvres, à Sol Kramer chez les blattes de cuisine (nos cafards domestiques), à Reese chez les crevettes nettoyeuses (Stenopus) et les bernard-l'ermite. Jocelyne Crane l'a observé chez les crabes (Uca pugilator), Thomas chez les vipéridés (la vipère des sables, la péliade et la Vipera berus), Gustav Kramer chez les lézards. Le comportement a été décrit pour de nombreuses espèces de poissons (les guppys, les mollys, les perches, les cichlidés), et enfin chez les oiseaux, les souris, les chats, les chiens, les singes et de nombreux mammifères.
Ce comportement est apparu chez ces espèces différentes (Lorenz insiste sur ce point) d'une façon tout à fait indépendante. **Nous sommes en présence d'un phénomène de "convergence évolutive"**.

Le comportement se résume brièvement ainsi :
Lorsque **deux** individus de la même espèce se rencontrent, un affrontement a lieu (Le comportement n'existe que par paires d'individus, **jamais plus de deux**.)

Chacun observe l'autre, jauge sa force, bluffe sur la sienne, cherche à intimider l'autre.
Rarement une lutte sanglante a lieu, car le plus souvent l'un des protagonistes cède, reconnaissant la supériorité de l'autre.
C'est un comportement souvent ritualisé qui n'est pas nuisible à l'espèce, bien au contraire car il est très rare que l'affrontement se termine par la mort de l'un d'eux.
Son rôle est de sauvegarder les espèces dotées d'une trop forte agressivité. Il a été mis en place par la sélection naturelle pour minimiser l'impact des luttes intraspécifiques.
"Le combat sanglant est presque exceptionnel, dit Konrad Lorenz, parce qu'il existe pratiquement toujours, ou presque, une différence de force, même si elle n'est qu'apparente ou simulée, entre les deux protagonistes".
Il ne s'agira pas toujours de force physique. Pour chaque espèce la force est à rapprocher des caractéristiques valorisantes spécifiques. Par ailleurs, ce comportement d'agressivité intraspécifique peut varier en fonction de l'appétence sexuelle.

Un tel comportement est destiné à minimiser la fréquence et les conséquences des affrontements individuels. Il préserve l'extinction de l'espèce.
Il est facile de comprendre qu'à la moindre différence de force, même modeste, l'affrontement sera évité et **se résumera à une prise de conscience de la force de l'autre**.
Chez les espèces dotées de capacité mémorisante, le nombre des affrontements diminuera considérablement.
Ce comportement est ici schématisé et volontairement simplifié pour mieux en souligner l'intérêt, car la réalité est plus complexe; les rapports de force peuvent être remis en question, les dissensions persistent entre alpha d'égal niveau et les possibilités de mémorisation de chaque acte différent suivant les espèces.
Un autre aspect de ce comportement mérite d'être souligné : la ritualisation. Chez de nombreuses espèces, elle provoque des liens d'attachement réciproque, qui deviendront des liens affectifs entre les deux individus quel qu'en soit le sexe.
Là se trouve la base de ce sentiment si noble et si important chez les hommes, l'amitié.
L'affection mutuelle n'existe que chez les espèces agressives. Elle n'a jamais été constatée chez les autres.
L'exemple des tourterelles, manquant totalement d'agressivité mais capable de la pire cruauté entre elles, est cité plusieurs fois par Lorenz.

Cette attitude comportementale et son omniprésence chez les espèces animales agressives jointe à l'aspect convergent de l'évolution, nous amène à une conclusion fondamentale :
- la vocation de cette attitude étant de neutraliser l'**aspect négatif** de l'agressivité et **non l'agressivité elle-même**, signifie que cette dernière possède quelque avantage pour l'espèce, un **côté positif** en quelque sorte.

L'attitude comportementale d'agression intraspécifique individuelle existe-t-elle encore chez les hommes ?

L'agressivité comme la hiérarchie et la dominance sont très mal perçus dans les sociétés contemporaines. Associées à la violence et à l'"insécurité", elles hantent nos esprits.

En fait ces trois attitudes comportementales (agressivité, hiérarchie et dominance) sont assez mal connues.
Pour ce qui est de l'agressivité, nous oublions son aspect positif qu'explique la très grande fréquence de ce comportement chez les animaux.
Les français ont recours à une expression dérivée de l'anglais, "avoir du punch", pour exprimer l'aspect positif de l'agressivité qui est : "dynamique, plein d'énergie".
Un homme agressif "mord la vie à pleine dents". Où serions-nous s'il n'en avait pas existé de semblables depuis que l'espèce domine la planète ?
Agressif, adressé à un homme, signifiera dorénavant aussi : plein d'énergie et de dynamisme.
Le mot "pugnacité", qui veut aussi dire "combatif", n'a pas subi le même sort. Il est couramment utilisé au sens figuré.

La dérive sémantique peut être expliquée ainsi :
Les termes "agressivité", "agresseur", "agresser" et "agressif" n'ont pas la même ancienneté dans l'usage de la langue française.
D'après Littré et certains étymologistes, le premier terme couramment utilisé aurait été "agresseur" qui signifiait, dès le XVIe siècle : celui qui attaque le premier.
Il aurait donné "agression" qui voulait dire simplement "attaque", puis "agressif(ive)" que Littré traite de "mot nouveau" et qui semble daté du tout début du XIXe siècle.
Si "agresser" ne figure pas dans le dictionnaire de Littré, "agressivité" s'y trouve, probablement utilisé dès 1875 par Freud et les premiers psychanalystes pour désigner une **volonté inconsciente de destruction**, une **"pulsion de mort"**.
Il s'agissait d'une hypothèse, à laquelle ni Freud, ni certains psychanalystes n'ont réellement cru. Mais l'expression a fait fortune, créant ainsi l'ambiguïté actuelle.

Or l'agressivité, chez l'animal, est un comportement instinctif.
Tout instinct est conservateur et destiné à protéger l'animal et l'espèce à laquelle il appartient.
Lorsque l'agressivité est dirigée contre un animal de la même espèce, son aspect négatif a été neutralisé par la ritualisation décrite plus haut, le terme de "pulsion de mort" est totalement injustifié.
Dans le cas d'un prédateur et de sa proie, (agressivité inter-spécifique), c'est la faim (ou la peur) qui rend l'animal agressif. Jamais il ne tue gratuitement. Il est donc inapproprié de parler de "pulsion de mort".
Reste un cas particulier, auquel les psychanalystes ont probablement pensé : l'agressivité intra-spécifique de groupes, la guerre, mais là non plus, comme nous le verrons ultérieurement, il ne semble pas qu'il soit nécessaire de faire intervenir une "pulsion de mort". [8]

Le comportement d'agression individuel chez les hommes est illustré par le passage suivant des aventures de Tom Sawyer par Mark Twain et cité par Lorenz :

"Subitement, Tom s'arrêta de siffler. Un étranger se tenait devant lui - un petit garçon, à peine plus grand que lui.
Dans une misérable petite localité comme Saint-Pétersbourg, l'arrivée d'un étranger, quels que fussent son âge et son sexe,

faisait sensation. Pour comble cet enfant était bien habillé - et même beaucoup trop bien habillé pour un jours de semaine.
Il portait un béret très élégant, une jaquette de drap bleu, cintrée, impeccable, comme son pantalon.
De plus, bien que ce ne fût pas dimanche, il portait des souliers - et ce n'était que vendredi. Il avait même une cravate, un ruban noué autour du cou. Il avait une allure de citadin qui dérangeait profondément Tom. Plus il regardait cette petite merveille, plus cette élégance lui paraissait prétentieuse et méprisable et plus sa propre tenue lui paraissait misérable et débraillée.
Aucun des deux ne voulait dire un mot.
Lorsque l'un des deux faisait un mouvement, l'autre l'imitait, mais uniquement sur le côté, de sorte qu'ils restaient toujours face à face, les yeux dans les yeux.
Enfin ce fut Tom qui parla le premier :
- Je peux te battre ! (I can lick you !)
- Essaie un peu, dit l'autre.
- Bien sûr que je peux.
- Non !
- Si !
- Non !
Après une lourde minute de silence, Tom demanda :
- Comment t'appelles-tu ?
- Ca ne te regarde pas !
- Mais je veux le savoir et je te forcerai à me le dire.
- Alors, essaie !
- Si tu dis un mot de plus, tu vas voir !
- Voilà, j'ai dit un mot de plus, vas-y !
- Tu te crois très malin ? Je pourrais te rosser, te coincer une main dans le dos, si je voulais..
- Dis moi...pourquoi est-ce que tu ne le fais pas ? Pourquoi est-ce que tu te contentes de le dire ? Tu sais pourquoi ? Parce que tu as peur.
- Non !
- Si !
Il y eut de nouveau un long silence, ils se regardaient les yeux dans les yeux, faisant exactement les mêmes mouvements, puis l'un des deux se tourna brusquement et ils se trouvèrent épaule contre épaule. Tom dit alors :
- Va-t-en de là.
- Va-t-en toi même !
- Moi, non !
- Et moi encore moins !
Ils étaient là, pied contre pied, se poussant de toutes leurs forces et se jetant des regard de haine. Mais ni l'un ni l'autre ne prenait l'avantage. Après avoir lutté un bon moment, cramoisis, ils relâchèrent leur effort, prudemment, ne se touchèrent plus et Tom dit :
- Tu es un lâche, un rien du tout. Je parlerai de toi à mon grand frère. Lui, il peut te rosser comme rien et il le fera si je le lui dis.
- Qu'est-ce que tu veux que j'en aie à faire de ton frère ? Moi aussi j'ai un frère qui est encore plus grand, et ton frère, il pourrait le faire passer par dessus la haie.
(Les deux frères n'existent naturellement que dans l'imagination des enfants.)
- Tu es un menteur.
- C'est toi.
Tom traça du bout du pied une ligne dans la poussière et dit :

- Si tu dépasses cette ligne, je te cogne dessus jusqu'à ce que tu ne te relèves plus. Et si tu ne répond pas tu es un lâche.

Le petit étranger franchit immédiatement la ligne et dit :

- Maintenant, tu as dit que tu le ferais. Vas-y ! Montre ce que tu sais faire.
- Ne me provoque pas, fais attention à toi !
- Tu as dit plusieurs fois que tu le ferais, pourquoi est-ce que tu ne le fais pas ?
- Tu me donnes deux cents et je le fais pour de bon !

A la seconde l'autre avait tiré deux pièces de cuivre de sa poche et les tendait à Tom en se moquant.

Tom les jeta par terre.

Un instant après les deux garçons roulaient dans la poussière, agrippés l'un à l'autre comme des chats, et en moins d'une minute s'étaient arraché les cheveux, déchiré les vêtements, aplati le nez et poché les yeux; en un mot ils s'étaient couverts de poussière et de gloire.

Puis la situation se précisa et, dans les fumées de la bataille, Tom apparut à cheval sur son adversaire qu'il bourrait de coups de poing.

- Tu en a assez ? demanda-t-il.

L'autre essayait de se dégager sans demander grâce. Il pleurait, il pleurait surtout de rage.

- Dis "assez".

Et la dégelée de coups continua. Enfin, l'autre à demi étouffé arriva à dire "assez !" et Tom le relâcha en lui disant :

- Tu t'en souviendras une autre fois avant de te moquer de quelqu'un !

L'autre s'éclipsa rapidement, marmonnant en lui-même :

- Si je t'attrape une autre fois !"

etc."

Le texte illustre parfaitement nos propos.

Le "test de dominance" se pratique dès le jeune âge chez les hommes où il existe peut-être dès la naissance (comme on peut l'observer chez beaucoup de mammifères). Il est alors le plus pur. Le conflit ne se termine pas toujours par une lutte. La plupart du temps l'un des protagonistes s'incline, impressionné ou bluffé par la personnalité de l'autre.

Dans l'exemple de Mark Twain nous avons à faire à deux alpha d'égal niveau. Il faut noter que l'attitude de Tom est motivée aussi par la présence de ses amis.

Chez l'adulte le "test" va se modifier. Quoi de plus "rationnel" en effet que de tester quelqu'un que l'on rencontre pour la première fois. On teste la personnalité de l'autre, son intelligence, son degré d'instruction, son opulence, sa maîtrise de soi, sa naissance même. L'âge entre aussi en ligne de compte. En un mot les qualités habituelles culturellement admises.

La force physique n'en est pas toujours totalement absente.

Le bluff, bien entendu, a sa place, et souvent une part importante.

Le propre des hommes étant la parole, la joute sera souvent oratoire.

Certaines expressions usuelles sont significatives : "avoir un ascendant sur quelqu'un", "condescendre", elles témoignent de la persistance de cette hiérarchie.

Lorsque le "test de dominance" ne se termine pas par une lutte franche, quel en est le gagnant ?
Seuls les deux protagonistes le savent. On n'avoue pas facilement le fait d'être dominé. Le résultat n'est pas toujours immédiat, il peut être remis en question. Il s'apprécie aussi par rapport à l'écart des niveaux.
Dans un comportement dit "d'agressivité individuel", il semble normal que le degré d'agressivité des protagonistes joue. Indépendamment des autres qualités, les plus agressifs auront plutôt tendance à dominer les moins agressifs.
Il existe certainement une concordance entre dominance et agressivité. Les hommes les plus agressifs sont les plus dominants. (Nous gardons à l'esprit l'aspect positif de l'agressivité).
Certains sont dotés d'une plus grande agressivité que d'autres, sans pour autant posséder les qualités requises pour être un "chef", (sans intelligence par exemple). Cela donne des individus qui réussissent néanmoins dans la vie, mais souvent prétentieux et qualifiés de "grande gueule".
Comme pour l'intelligence et d'autres facultés, la dominance ne semble pas être toujours héréditairement transmissible.

La hiérarchie de dominance.

Le comportement d'agressivité intra spécifique a été observé et décrit pour la première fois en 1921 par des auteurs anglo-saxons chez les poules domestiques.
Il est souvent appelé "pecking order" parce que les poules ont la particularité de se donner mutuellement des coups de bec sur la tête pour tester leur supériorité. Si plusieurs poules sont en présence, il se crée ainsi un ordre de dominance, une **hiérarchie de dominance**.

D'après Konrad Lorenz la hiérarchie de dominance existe chez toutes les espèces animales agressives sans aucune exeption, même chez celles qui vivent individuellement.
Ce comportement est apparu chez ces espèces d'une façon indépendante, nous sommes en présence d'un phénomène d'**adaptation convergente**, d'une **convergence évolutive**.

On saisira l'intérêt de ce processus comportemental dans la vie sociale.
Après s'être testés mutuellement dès le très jeune âge, les membres de cette société sont hiérarchisés en fonction des valeurs nécessaires à la survie de l'espèce.
Chacun a un **statut social**, qui ne dépend que de sa valeur intrinsèque.
La paix règne entre eux et, le plus important, **cette hiérarchie est acceptée par les inférieurs**, car la "reconnaissance de la force de l'autre" joue dans les deux sens. Si le dominant sait qu'il est le plus fort, le dominé se sait inférieur et en accepte les conséqunces.
C'est la raison pour laquelle certains auteurs parlent de **"hiérarchie de subordination"** plutôt que de dominance.
Ce dernier terme est préférable, car tout l'intérêt d'une hiérarchie, pour une vie en commun, réside dans son acceptation par les inférieurs. Cela évite aux dominants de manifester trop souvent leur supériorité.

Cette hiérarchie de dominance existe chez l'animal dès la naissance. Dans une même fratrie de mammifères on en voit certains bousculer leurs frères pour avoir accès aux meilleurs emplacements de tétée.

Différence entre "hiérarchie de dominance" et "hiérarchie de subordination".
Le terme "hiérarchie de dominance", bien qu'utilisé couramment pour désigner la hiérarchie créée par le comportement d'agression intra spécifique que nous venons de décrire, est un peu ambigu.
Il faudrait préciser "hiérarchie par ordre de dominance".

Une hiérarchie de dominance, au propre sens du terme, consisterait en un écrasement permanent des dominés par les dominants. Il s'ensuivrait des brimades incessantes pour rappeler aux dominés qui domine.
Alors que le comportement d'agression intra-spécifique produit l'inverse. Après que le "pecking-order" a hiérarchisé les poules, la paix règne entre elles, seuls quelques rappels à l'ordre sont nécessaires. Le groupe est stabilisé parce que chaque poule sait, par expérience, que telle autre est plus forte qu'elle et qu'il ne faut pas la provoquer.
C'est la raison pour laquelle les éthologistes préfèrent le terme de : "hiérarchie de subordination" qui correspond mieux à la réalité.
Par exemple la hiérarchie militaire est une hiérarchie de dominance, qui part d'en haut vers le bas. La notion de "commandement" y est conjointe et explique pourquoi elle est quelquefois mal tolérée.

De nombreuses observations éthologiques ont montré l'efficacité de la hiérarchie de subordination pour stabiliser les sociétés animales.
L'expérience de Frans de Wall, éthologiste néerlandais, mérite d'être citée. Elle est présentée dans son ouvrage "La politique du chimpanzé" [10].
L'observation a été faite au zoo d'Arnhem, sur un groupe d'une vingtaine de chimpanzés vivant en semi-liberté, dans des conditions "presque" naturelles. Chacun d'eux était singularisé et nommé.
D'un observatoire bien situé, Frans de Wall et son équipe d'étudiants se sont relayés pendant huit ans et tous les faits et gestes ont été notés. C'est donc une expérience véritablement scientifique.
Il en ressort plusieurs points intéressants.
La hiérarchie stabilise incontestablement les rapports de force entre les chimpanzés qui n'en représentent pas moins, dans le cas présent, un groupe artificiellement agrégé.
Dans la réalité, la stabilité ne peut être que plus affirmée parce que les individus se connaissent mutuellement depuis leur plus jeune âge.
Le privilège de l'âge semble évident, tout au moins à niveau égal. Un vieil *epsilon* ne dominera pas un alpha en pleine maturité.
Frans de Wall, (et d'autres éthologues le confirment), distingue dans la hiérarchie animale, le "rang de base" et le "rang dépendant".
Le premier est réservé aux rapports qui s'établissent entre deux individus lorsqu'ils sont seuls en présence l'un de l'autre.

Le "rang dépendant" intervient lorsque la présence d'un troisième individu modifie les rapports de force; par exemple la protection même virtuelle d'un alpha, et surtout si ce dernier est un parent de l'un des protagonistes.
Ces particularismes sont confirmés par de nombreux éthologues.

Qu'en est-il chez les hommes ?
Dans les sociétés modernes la hiérarchie de dominance (ou de subordination), n'existe plus. Ou tout au moins elle n'a aucun rôle social stabilisateur.
Pour qu'elle s'exerce, il est nécessaire que les individus se connaissent mutuellement afin de pouvoir se tester. Avec la démographie actuelle c'est pratiquement impossible.
Il n'en reste pas moins que dans des groupes restreints, où chacun peut connaitre les autres, il est fort probable que cette hiérarchie joue un rôle, même s'il est mineur ou transitoire.

Mais lorsque les hommes étaient beaucoup moins nombreux, chez les préhominiens par exemple aux groupes sociaux limités à quelques centaine d'individus, il est très probable que la hiérarchie de subordination a joué un rôle primordial.
Connaissant le caractère ombrageux des hommes modernes, il n'y a aucune raison de penser que nos ancêtres aient été différents.
Aujourd'hui encore, la raison seule semble bien incapable de résoudre nos dissensions. Aucune vie en société n'aurait été possible sans une structure stabilisatrice.
La hiérarchie de subordination, qui a hiérarchisé les sociétés de primates, (même supérieurs), a très certainement continué à hiérarchiser les sociétés d'hommes, tant que leur effectif n'a pas dépassé une certaine limite.

Nous appellerons **hiérarchie naturelle** la hiérarchie de subordination chez les pré-hominiens puis chez les hommes.

Les instincts sociaux .

Nous avons évoqué dans les avant-propos la thèse selon laquelle les préhominiens, après avoir perdu leurs armes naturelles, furent contraints pour survivre dans la savane de développer les qualités de la vie sociale.
Ces préhominiens étaient encore soumis à la transmission génétique de la connaissance et enregistraient, sous forme d'instincts, des attitudes comportementales en même temps que les modifications morphologiques que nous pouvons constater sur les crânes fossiles.

Il semble plausible que se soient développés des programmes qui favorisaient la cohésion sociale : les mimiques exprimant les sentiments et nécessaires pour éviter les frictions; le sens hiérarchique et surtout le programme phylogénique du langage articulé, la parole, indispensable à l'efficience d'une coopération.
Ces "programmes sociaux" ne se sont pas créés de toute pièce. Ils existaient auparavant, (on en retrouve des traces chez nos cousins chimpanzés), mais se sont considérablement développés pendant la période de réadaptation à la savane.

L'instinct social.
Parmi ces programmes sociaux il en est un que Charles Darwin, par une intuition géniale, a exposé dans un de ses ouvrages, "La descendance de l'homme et la sélection sexuelle"[11] .
Il avance qu'un **"instinct social"**, (l'expression est de lui), encore latent chez les animaux supérieurs vivant en société, se serait développé chez les hommes et qu'il était à la base de notre **"sens moral"**.
Cet instinct ferait qu'un individu, au sein de son groupe social, **"appréhende le jugement de ses semblables"** et se plie de ce fait aux règles de conduite admises par le groupe.
La "crainte du jugement des autres" peut jouer dans les deux sens : "la peur du gendarme" comme la volonté de se distinguer en bien, "se grandir", vis à vis de ses associés.

L'instinct social expliquerait le sens moral mais aussi le comportement altruiste qui pose problème aux biologistes.
Ces derniers ne comprennent pas comment les hommes, aussi programmés pour l'égoïsme, peuvent avoir, même sporadiquement, un tel comportement.
La théorie de l'instinct social explique l'altruisme, même dans son expression ultime, le sacrifice suprême d'un individu pour la défense du groupe social.
Darwin ne cite pas le mot "altruisme", (le mot a été créé par Auguste Comte et n'était peut-être pas encore très usité).
Il parle néanmoins de : "devoir, dont la signification est si élevée. C'est le plus noble attribut de l'homme qui le pousse à risquer, sans hésitation, sa vie pour celle d'un de ses semblables."
Cette phrase montre que Darwin incluait l'"altruisme" dans le sens moral. Il précise plus loin : "Ces sentiments ne s'étendent nullement, d'ailleurs, à tous les individus appartenant à la même espèce, mais seulement à ceux qui font partie de la même association."
Il souligne dans une note qu'à son sens, cette faculté morale est d'origine innée et non pas acquise comme le croient certains.

Cette hypothèse,(à notre connaissance), ne semble pas avoir retenu l'attention. Ce qui n'a rien d'étonnant étant donné le peu d'importance accordé à la persistance d'instincts chez l'homme.
Pourtant on peut se demander si la **timidité** n'en serait pas une manifestation première chez l'enfant.

La timidité.
La timidité est généralement définie par : "Manque d'assurance, manque de hardiesse", et viendrait du latin *"timere"*, qui veut dire "craindre".
Mais craindre quoi ?
Le résultat de l'action que l'on entreprend, ou que l'on va entreprendre ?
Cela s'appliquerait mieux à "timoré", dont l'étymologie est la même.
Ne serait-ce pas plutôt **craindre le jugement des autres** ?

Nous proposons de définir la timidité comme un manque d'assurance et de hardiesse mais **"seulement en présence de personnes étrangères"**, ou tout au moins inhabituelles à l'entourage de l'enfant.

La timidité serait la manifestation première chez l'enfant de l'instinct social de Darwin.

Ce point est capital, ce n'est qu'en présence de personnes inhabituelles à l'entourage quotidien, que la timidité apparait.
Elle est surtout l'apanage des jeunes et des enfants.
Elle émerge vers trois ou quatre ans, lorsque l'enfant prend conscience de son identité.
Dans sa pleine expression, elle "paralyse" l'enfant, elle est pour lui un véritable "carcan", mais seulement en présence de personnes étrangères ou tout au moins inhabituelles à l'entourage quotidien.

Avec la hiérarchie de subordination, le jeune enfant éliminera progressivement de son "champ de timidité" tous ceux qu'il dominera.
Il ne restera timide que vis à vis de ceux qui le domineront, et face à ceux qui ne seraient pas encore "testés", les inconnus.
Les plus âgés, bien entendu, le domineront plus longtemps.
En allant vers l'adolescence et la maturité, la timidité tendra à s'estomper, voire à disparaitre, pour plusieurs raisons :
- D'abord par l'habitude.
- Les enfants à caractère dominant, les alpha, domineront vite leur entourage.
(Il semblerait que timidité et dominance (donc agressivité) soient inversement proportionnels.)
- Les autres enfants arrivent à "masquer" les signes extérieurs de cette timidité. Soit par des attitudes, (celles des "grands", mettre les mains dans les poches, fumer une cigarette), soit en commettant des actes tendant à prouver qu'ils ne sont pas timides.
Le "culot" des timides est bien connu !

Avec l'âge et l'habitude, la timidité ne s'extériorise plus. Elle n'a pas disparu pour autant, seules les apparences extérieures sont masquées.
Car tous les hommes, à quelques rares exeptions près, continuent à appréhender le jugement de leurs semblables.
Et heureusement ... Imaginons le spectacle dans un lieu public par exemple, si chacun se laissait aller à ses phantasmes ou à ses envies !!
Des cas pathologiques peuvent apparaitre lorsque les circonstances de la vie sociale retardent le contrôle que chacun essaye d'exercer sur son comportemment extérieur.

Mais s'agit-il vraiment d'un instinct ?
Ne serait-ce pas plutôt le fruit d'une éducation reçue, le résultat d'un apprentissage ?
Certains peuvent adopter consciemment une attitude digne en fonction de principes réfléchis.
D'autres, par une éducation parentale précoce et sévère, ont pu être marqué d'une "empreinte", (dans le sens retenu par les éthologistes), donc de façon indélébile.
De nombreux philosophes (Bergson entre autre) ont refusé, pour expliquer le sens moral, le rôle de l'apprentissage. Son origine ne pouvait qu'être divine.
Nous suivrons Darwin en concluant qu'il s'agit bien d'une pulsion instinctive et que l'instinct social est à la base du sens moral.
La morale étant l'ensemble des règles de conduite (des comportements) admises par une société (car valorisant sa survie).
L'instinct social conduit chacun à s'y plier.

Darwin pensait que cet instinct social préexistait en beaucoup moins développé, chez différentes espèces animales sociales.
Il cite des exemples observés dans des groupes de primates supérieurs. Des individus faisaient front aux chasseurs meurtriers pour sauver un des leurs, sans que ce dernier leur soit apparenté.

La timidité vue par le Dr Paul Hartenberg .
Les auteurs qui ont étudié la timidité en profondeur sont rares. L'étude du Dr Hartenberg[12] sur la timidité et les timides est parue en 1921. Elle a fait l'objet de quatre éditions, ce qui dénote un certain intérêt.
C'est en psychiatre qu'Hartenberg étudie la timidité. Ses clients sont des timides pathologiques, des adultes qui n'ont pas réussi à masquer leur timidité. Mais cela n'enlève rien à la pertinence de ses analyses et les symptômes qu'il décrit sont les mêmes que ceux que l'on peut observer chez l'enfant.
Hartenberg confirme en bien des points ce que nous disions plus haut. Particulièrement ceci : Il ne faut pas confondre "timide" et "timoré". **C'est seulement en présence d'autres personne que la timidité se manifeste**. Il associe à ces conclusions d'autres auteurs ayant étudié le même sujet, comme L.Dugas (Timidité, Paris, Alcan, 1898).
En conclusion Hartenberg affirme : "Au fond, toutes ces causes peuvent se réduire à deux essentielles, qui constituent la base même de la timidité: **la peur du jugement d'autrui** sur notre apparence et nos gestes visibles, doublée de l'appréhension que ce jugement ne nous soit défavorable; en second lieu la honte aveugle et **innée** de notre corps, de notre physique, des défauts que nous croyons avoir. C'est **le souci exagéré de l'opinion** relative à notre personne qui paraît bien le point de départ de l'émotivité des timides."
Hartenberg a aussi étudié la timidité dans la littérature. Virgile, Horace, Benjamin Constant, Vigny, Lamartine, Wagner ont évoqué leur propre timidité, sans parler de ceux qui l'ont décrite dans le détail comme Henri-Frédéric Amiel, Jean-Jacque Rousseau ou Stendhal.

Depuis ces dix dernières années, les professionnels de la santé mentale (psychiatres et psychologues), de plus en plus sollicités par des patients en quête d'une amélioration des qualités de la vie, se sont penchés sur cette question qui, dans des cas graves, posait problème.
Devant la fréquence, pour ne pas dire l'universalité de la timidité bénigne (qu'ils appellent "anxiété sociale"[13]), les chercheurs en viennent à lui trouver une origine innée, amplifiée ou minimisée par l'environnement familial.

Il nous est possible dès lors de mieux comprendre la "timidité", crainte du jugement des semblables.
C'est la manifestation première de **l'instinct social**.
Tout le monde a été timide, à des degrés variables, pendant des périodes plus ou moins longues, en fonction de sa personnalité, de sa dominance par rapport aux autres (donc de son agressivité), et des circonstances aussi.
A l'évidence, un enfant qui restera trop longtemps cloîtré avec sa seule fratrie, sans contact avec le monde extérieur, risque de rester timide assez tard.

Il existe certainement des enfants totalement exempts de timidité, tout comme on rencontre des personnes amorales.
Mais le fait est rare. Le monde de la délinquance comprend surtout des immoraux qui s'insurgent contre les valeurs morales admises par la société.
La confirmation en est donnée par les contrevenants qui, lorsqu'ils sont pris par la police, se cachent le visage devant les caméras des journalistes.
Ce geste dénote une certaine "sensibilité à l'opinion d'autrui".

Darwin insite sur l'"habitude" qui, par la suite, consolide en nous cette "sensation instinctive", l'habitude qui devient un "rituel" si cher aux chinois.

Le sens de l'honneur.
L'honneur est un sentiment **par rapport** aux autres membres du groupe. C'est une manifestation de l'instinct social, c'en est le meilleur exemple, comme Darwin l'a souligné (page 130 de l'édition citée).
L'honneur est intact lorsque le comportement a été conforme à celui admis par la société. S'il n'est pas conforme nous en éprouvons de la honte.
Dans une autre aire de civilisation, en Chine (et au Japon), où rien n'autorise à penser qu'une telle attitude ne puisse exister puisqu'il s'agit d'un instinct, le terme que nous traduisons par : "perdre la face", semble bien correspondre à notre sens de l'honneur.

Conséquence de l'instinct social.
Certains auront du mal à admettre que la timidité soit à la base de l'altruisme. Il est en effet difficile de croire que c'est parce qu'il est timide qu'un être humain va risquer sa propre vie pour le bien du groupe.
Lorsque l'instinct social s'est développé, les groupes humains étaient peu nombreux; une centaine d'individus environ, peut-être même moins. Chacun connaissait les autres et réciproquement. Ils se connaissaient mutuellement depuis l'enfance. Ils ont été élevés ensemble et chacun a pu suivre l'évolution des autres.
Il est difficile de nos jour de concevoir une pareille communion d'existence, sauf peut-être à l'intérieur d'une même fratrie, ou au sein de ce que les sociologues appellent un "isolat", tels les villages de nos campagnes encore au début du siècle.

Dans les sociétés humaines des débuts, pendant et juste après l'hominisation, le fait que chacun appréhende le jugement des autres et, en conséquence, calque son comportement sur celui des autres, implique nécessairement une parfaite homogénéité culturelle. C'était le temps des Mythes et du Sacré.

Mais, comme pour la hiérarchie naturelle, les membres de ces premières sociétés d'hommes devaient se connaitre mutuellement pour que l'instinct social puisse jouer son rôle pleinement.
Sans cette intime connaissance mutuelle, il semble peu probable qu'un timide risque sa vie pour sauver celle d'un autre.

L'inscription génétique d'un instinct social, surtout s'il est générateur d'altruisme, pose problème. Comment a-t-il pu se développer chez les hommes ?
S'ils ont développé cet instinct (ou ces instincts sociaux) c'est qu'ils vivaient déjà en société. Il est difficilement pensable que l'inverse se soit produit.
Nous savons que l'inscription génétique s'est arrêtée avec Sapiens Sapiens. Ces instincts se seraient donc développés pendant le processus d'hominisation.
Pour que notre hypothèse soit crédible, plusieurs points doivent être confirmés :
- S'assurer que le genre Homo ait toujours vécu en société.
- Etudier les possibilités d'inscrition génétique d'un instinct générateur d'altruisme. En effet, pour qu'un individu altruiste soit naturellement sélectionné, il faut que l'altruisme soit partagé par l'ensemble social. Un seul altruiste au sein d'un groupe d'égoïstes n'en tirera aucun bénéfice, bien au contraire. Il paraît nécessaire que le groupe dans son ensemble obéisse aux lois sélectives.

Nous pouvons déja éclaircir le premier point :
- La plupart des primates, autres que les hommes, vivent en groupe. Toutes les espèces supérieures sont sociales.
- La vie sociale de nos ancêtres préhominiens, selon Yves Coppens dans "Le singe, l'Afrique et l'homme", est indiscutable pour l'Homo erectus, plus que probable pour Homo habilis et presque attestée chez son cousin Australopithecus boisei.
- Il est certain d'autre part que la formation d'un homme dure aujourd'hui environ 15 à 20 ans. Pendant cette période il est fragile et a besoin d'un entourage social (et pas seulement familial). Même si l'emprise culturelle était moins développée chez les préhominiens, l'apprentissage des jeunes nécessitait aussi un temps important et donc un environnement social.
- Il faut tenir compte du fait que la vie sociale a été chez le vivant un phénomène de convergence évolutive.
- Les biologistes en général estiment impensable qu'il en ait été autrement (par exemple André Leroi-Gourhan dans "Le geste et la parole").

L'étude de la vie sociale, animale et humaine, apportera les réponses aux autres questions.

Un modèle biologique de société humaine.

En fonction des instincts sociaux que nous avons mis en évidence et des pressions sélectives qui ont guidé l'évolution, il sera possible de reconstituer un type de société d'hommes, un modèle commun à tous les groupes humains résultant de l'hominisation et valable pour toutes les sociétés de Sapiens Sapiens.
Ce modèle sera biologique parce que mis en place par la sélection naturelle et peaufiné pendant quelques millions d'années.
Avec des qualités génétiques acquises avant Sapiens Sapiens, mimiques, instinct social, communication par le langage, hiérarchie naturelle, et des qualités culturelles acquises après.

Ce modèle biologique prendra pour référence la stabilité sociale. Le développement de nos hypothèses montrera qu'elle est fondamentale pour la survie d'une société d'hommes.

Cette reconstitution fera l'objet des chapitres suivants.
Pour le mener à bien nous proposons d'appeler **Société première** ce modèle de société biologique humaine dont nous allons tenter l'approche, de préférence aux termes de "tribu" et "société primitive" utilisés par les ethnologues. Mais nous verrons qu'en fait il y a peu de différence entre ces types de sociétés humaines.

Une Société première sera une société d'hommes hiérarchisée par la hiérarchie naturelle, en son sein tous les individus se connaissent et de ce fait bénéficient d'un **statut** social qui dépendra de la valeur propre à chacun.
L'instinct social fera que tous les individus se conduiront d'une façon conforme à l'intérêt du groupe social. Il en assurera donc la survie.

Les premières sociétés de Sapiens Sapiens ont toutes répondu à ce modèle biologique, y compris les hordes "barbares" qui envahirent l'Occident au début de notre ère et aussi la cité grecque archaïque d'avant le VIIIe siècle avant J.C., comme peut-être aujourd'hui encore quelques sociétés d'hommes épargnées par la "civilisation technologique[14] ".

Pour mener à bien ce projet de reconstitution, nous analyserons tout d'abord les problèmes de la stabilité sociale en général, et utiliserons les travaux effectués dans le monde animal chaque fois qu'ils faciliteront la prise de conscience des qualités nécessaires et suffisantes à la survie des sociétés.

Notes.

[1] - Rappelons qu'en terme éthologique, une **homologie** est le fruit d'un héritage, alors qu'une **analogie** est le résultat d'une convergence évolutive.

[2] - Toutes ces photographies se trouvent dans : Irenäus Eibl-Eibesfeldt, "L'homme programmmé", Flamarion, 1976.

[3] - Dans un article co-signé avec I. Eibl-Eibesfeldt, "Fondement du comportement humain", que l'on peut trouver dans "L'homme dans le fleuve du vivant", déja cité.

[4] - D'après Jean-François Revel, (dans "Pourquoi des philosophes" édition R.Laffont 1997, édition revue et augmentée), le néologisme "pulsion" aurait été créé par Jacques Lacan, par crainte d'être taxé de "biologisme", pour traduire en français le terme allemand "Trieb", utilisé par Freud et qui veut tout simplement dire "instinct".

[5] - Un biologiste anglais, Richard Dawkins (dans "Le gène égoïste") a parlé de l'"égoïsme du gène". Il s'agit là d'une formule allégorique. Le gène ne peut avoir de comportement égoïste puisqu'il n'a aucun comportement, il subit la loi aléatoire de la sélection.

[6] - McNab 1963, Bartholomew et Tucker 1964, Kleiber 1971, d'après Edward O.Wilson.

[7] - L'agression intraspécifique entre groupes d'individus de la même espèce, entre sociétés, est un autre phénomène que l'on ne trouve que dans les sociétés très évoluées, (certaines fourmis e surtout les hommes); c'est la guerre, phénomène fort intéressant mais qui n'a rien à voir avec le comportement d'agression intraspécifique individuel observé aussi chez les espèces qui ne vivent pas en société.

[8] - Il faut reconnaître que Lorenz lui-même, en titrant son ouvrage, n'a pas contribué à lever l'ambiguïté régnante et son traducteur en français encore moins.
L'ouvrage original a paru chez l'éditeur allemand Dr. G Borotha-Schoeler en 1963 sous le titre : "Das sogenannte Böse zur Naturgeschichte der Agression".
(Qui se traduit par : Ce qu'on appelle le mal, vers une histoire naturelle de l'agression.)
Une traduction en français (de Vilma Fritsch) est parue chez Flammarion en 1969, avec le titre suivant :
"L'agression, une histoire naturelle du mal."
Ce qui, déja, n'a pas tout à fait le même sens.
Lorenz présente une histoire naturelle de l'agression, alors que le traducteur présente une histoire naturelle du mal, le lecteur peu attentif conclura qu'"agression" et "mal" sont de même nature.
De toute façon l'introduction du "mal" dans un ouvrage traitant de l'agressivité ne contribue aucunement à lever l'ambiguïté céée par la "pulsion de mort".

[9] - Un fait mérite d'être noté : le jeune garçon est traité d'"étranger", sans apparemment être de nationalité étrangère; cela nous montre que dans l'esprit du groupe, le jeune nouveau est "étranger" au groupe et que Tom est un des plus dominants.

[10] - "La politique du chimpanzé", éditions du Rocher, 1987.

[11] - Nous utilisons la traduction française d'Edmond Barbier (1881 - Paris C.Reinwald, Libraire Editeur) de la seconde édition anglaise, revue et corrigée par Darwin, de "La descendance de l'homme et la sélection sexuelle". A la page 103 et suivantes de cette édition, Darwin traite du "sens moral".

[12] - Docteur Paul Hartenberg, "Les timides et la timidité", librairie Félix Alcan, 1921.

[13] - M.R.Leary et R.M.Kowalski, "Social anxiety", New York, Guilford Press, 1995.

[14] - Le terme "technologique" est utilisé ici à tort. La technologie est l'étude des techniques en général.

Chapitre III

La vie sociale

Chapitre III

LA VIE SOCIALE

En observant le monde animal, on est frappé par le nombre de tentatives de vie en commun, réussies ou non, simples ou extrêmement complexes, observables dans les phyla les plus divers, insectes, oiseaux, poissons ou mammifères, protozoaires et hommes. Ce polyphylétisme, le fait que ce mode de vie soit apparu de façon tout à fait indépendante dans chacune des espèces, ce **phénomène de convergence évolutive** donc, n'a pas manqué d'intriguer les biologistes dont certains créèrent la **sociobiologie**.
La sociobiologie, en tant que science des phénomènes sociaux dans le monde animal y compris les hommes, est assez mal vue dans certains milieux scientifiques et surtout para-scientifiques. Quelques auteurs, en France notamment, semblent estimer en effet que seuls les hommes vivent en société, que le "fait social" leur est réservé et qu'il est déplacé de parler de "vie sociale" pour d'autres espèces que la leur.

Nous avons vu à la fin du chapitre 1 que, lorsqu'il s'agissait des hommes, on pouvait comparer la vie sociale au résultat d'un "processus d'intégration" que Teilhard de Chardin avait si élégamment résumé par cette phrase : "Créer c'est unir".
Mais une nouvelle création était alors née, même si elle est immatérielle, la tradition culturelle.
Le processus qui consiste à "unir" plusieurs sous-systèmes existants, pour créer un système entièrement nouveau, que Konrad Lorenz a appelé "processus d'intégration", est certainement de portée universelle.

Mais si "Créer c'est unir", "unir" n'est pas toujours "créer" !
En observant la nature et les nombreux aspects de la vie sociale animale, on ne peut pas toujours dire qu'elle soit l'origine d'une création nouvelle. Si une fourmillière peut, à la rigueur, être considérée comme quelque chose de différent d'un amas de fourmis ou une ruche d'une collection d'abeilles, un vol d'étourneaux ne restera jamais qu'un groupe d'étourneaux qui volent ensemble.
On peut comprendre ceux qui s'insurgent devant la comparaison entre la vie sociale des hommes et celle d'autres espèces animales.

Si nous insistons pourtant pour utiliser le comparatisme éthologique, c'est en raison du phénomène d'évolution convergente. Même si l'"union" n'est pas créatrice, elle présente quelque avantage pour l'espèce. Le vieux proverbe "L'union fait la force" semble le confirmer.
Cette façon d'envisager la vie sociale, la **coopération**[1], permet d'y inclure toutes les espèces animales qui vivent en groupe, y compris les hommes.

De toute évidence, une définition de la vie sociale est nécessaire.
Les biologistes parlent, pour désigner une vie en groupe, de communauté, de groupement grégaire, de colonie, de population, de société, sans pour autant toujours s'accorder sur le sens exact de chacun de ces termes.

Le polyphylétisme évoqué plus haut dans le domaine de la vie en commun et l'état embryonnaire des monographies spécialisées sur ce sujet rendent difficile toute approche comparative d'ensembles d'animaux.
Un consensus semble toutefois se dégager pour réserver le terme de "**vie en société**" à un ensemble d'animaux de la même espèce, vivant habituellement en groupe et "**organisés en fonction d'une coopération mutuelle pour les occupations concernant l'alimentation et la défense du groupe**", en éliminant toutefois le noyau familial strict, père, mère, enfants.
Cette organisation de coopération mutuelle suppose un certain degré de "communication" entre les membres du groupe, ou tout au moins une certaine "inter-réaction" entre eux, sans quoi la coopération serait inefficace.

Nous retiendrons cette définition, en remarquant toutefois que ce genre de vie en commun concerne aussi la reproduction, (car la vie en groupe facilite la rencontre des partenaires sexuels).
Ainsi la vie en société favorise, pour l'espèce qui la pratique, la coopération pour les trois fonctions communes à tous les animaux : se nourrir, se reproduire et se protéger.
Il faut trouver ici la raison du succès de ce mode de vie.

En est-il de même pour les deux fonctions relatives à l'acquisition et au stokage d'informations et d'énergie potentielle ?
Le fait que les hommes soient concernés par la vie sociale le laisserait présager. Existe-t-il d'autres espèces sociales affectées par ces fonctions ?
C'est ce que nous apprendra la Sociobiologie de Wilson. Bien que l'auteur semble ignorer ces deux fonctions, (à aucun moment il n'en parle), son ouvrage nous intéressera surtout par la description des espèces qui ont atteint (selon l'auteur) un très haut niveau de socialité.

Toutefois avant d'utiliser le "comparatisme" éthologique, les problèmes posés par la vie sociale des hommes avaient déja intéressé les scientifiques, notamment en prenant conscience que d'autres peuples pouvaient avoir une culture qui différait de la leur.
Ainsi naquirent l'ethnologie puis la sociologie.

Les sciences humaines et la vie sociale.

Notre principal objectif est de reconstituer une société humaine archaïque des premiers Sapiens Sapiens.
Cette reconstitution se basant presque uniquement sur l'existence d'instincts sociaux destinés à stabiliser la société afin d'obtenir (et de maintenir) un niveau social élevé, nous ne nous intéresserons qu'aux sciences humaines susceptibles d'y apporter une contribution.

L'ethnographie .
Il est habituel de différencier l'ethnographie, étude descriptive d'une société d'hommes, de l'ethnologie qui est une synthèse des données apportées par ces études et formulation de lois générales (la différenciation aurait été proposée par André Marie Ampère dès 1834).
Nous traiterons dans ce paragraphe de l'ethnographie seule. Bien qu'apparemment indissociable, l'ethnologie fera l'objet du paragraphe suivant sous le nom d'"anthropologie-sociale", car trop dépendante des idées philosophiques du moment.

L'étude de sociétés humaines autres que celle à laquelle l'observateur appartient n'est pas nouvelle. Dans l'antiquité déja les sociétés "barbares" ont intrigué les voyageurs qui les ont décrites. Le peu que nous sachions des "tribus germaniques" qui envahirent l'Occident au début de notre ère vient d'écrivains latins qui préfigurent les futures ethnographes.

Le sujet de prédilection des ethnographes a été, dès le milieu du siècle dernier, les peuplades "primitives", (le terme est resté). Parce que, pensait-on, elles se rapprochaient le plus de l'état où devaient être les nôtres à l'aube des temps, avant que ne commencent l'histoire et l'écriture.
Point de vue discutable, car il ne faut pas oublier qu'elles aussi ont évolué depuis ces temps immémoriaux.
Toutefois beaucoup d'entre elles ont un point commun : **l'effectif social restreint du type tribal.**
Aujourd'hui beaucoup de ces peuplades primitives n'offrent plus d'intérêt pour l'ethnographie car l'acculturation se fait très vite. Ses effets ont été désastreux, et le contact avec l'Occident s'est souvent soldé par des ethnocides, voire des génocides.
L'ethnographie a été, et demeure, un genre souvent difficile, voire impossible à pratiquer du fait de l'imprégnation de chaque homme par sa propre culture. Aussi bien l'observateur que les sujets observés. L'ethnographe aura du mal à comprendre une autre culture sans interférer avec des notions propres à la sienne.

L'ethnographe de profession peut-être plus qu'un simple observateur du fait des idées préconçues qu'il a accumulées au cours de ses études.
Ainsi Lienhard (1964) souligne la différence entre ce que dit Darwin du peuple fuégien, lors de son passage en Terre de Feu, et la description qu'en publie W.P.Snow en 1861. Il conclut à l'ethnocentrisme beaucoup plus prononcé du théoricien Snow sur celui du simple voyageur Darwin.

Malgré ces imperfections inhérentes à la profession, les premiers ethnographes ont amassé aux Amériques et dans le monde une

documentation assez remarquable qui semble avoir été négligée par l'ethnologie moderne.
Pourtant les premières monographies, rédigées au moment (ou juste après) des premiers contacts avec l'Occident, avant l'acculturation, fournissent une somme considérable d'observations du plus grand intérêt. Peut-être les ethnographes n'étaient-ils pas encore "déformés" par des idées préconçues ?
Cet important "matériel documentaire", ayant trait à la cohésion sociale justement, se trouve dans des ouvrages anciens.
Par exemple celui paru dans les années vingt : "**La guerre dans les sociétés primitives, son rôle et son évolution**" [2].
L'auteur, Maurice R.Davie, professeur de sciences sociales à l'Université de Yale, a rassemblé dans cet ouvrage un nombre important de "faits" relevés dans les monographies d'époque.

Dans le même ordre d'idées et concernant les "peuplades primitives", voici quelques propos de R.W.Firth (professeur à l'Université de Chicago) :
"Une société primitive se caractérise d'emblée par son importance numérique : elle se limite à quelques centaines ou quelques milliers de personnes, atteignant très rarement quelques centaine de milliers ..."
Ce qui implique : "toutes les relations inter-personnelles sont des relations directes car toutes les personnes se connaissent d'avance. Ce facteur de proximité est très important dans les relations sociales."
De la place d'un individu dans la société : "Le **statut** est la position sociale d'un individu avec les droits et devoirs afférents. Le mot implique stratification. Un homme occupe une situation élevée s'il est à même de régler la conduite des autres, soit en donnant des ordres, soit par son influence ou son prestige, ou encore si sa conduite lui a valu l'estime de ses compagnons. La position relative est l'un des facteurs déterminant le comportement réciproque des individus, et la recherche du statut social est, semble-t-il, un objectif humain primordial..."
(L'auteur de ces lignes[3] semble ignorer l'apport de l'éthologie sur la hiérarchie de subordination. Il en aurait certainement fait le rapprochement avec les sociétés primitives qu'il décrit.)

La notion de "tribu" et celle de "tribalisme".
Le mot "tribu", selon Emile Benvéniste, est d'origine indo-européenne. Il désignait les sociétés d'hommes venant du Nord qui par vagues successives envahirent l'Europe et l'Inde et dont la linguistique et l'étude comparée des mythologies et des religions ont démontré l'origine commune.
Mais si le mot est d'origine indo-européenne, rien n'implique que des caractéristiques de type "tribal" ne puissent s'appliquer à toutes les sociétés archaïques.

Parmi les faits cités par Maurice R.Davie, (autres que ceux concernant la guerre), nous retiendrons :
- L'ethnocentrisme prodigieux et unanimement décrit chez toutes les peuplades primitives. Pour la plupart d'entre elles, le même mot désigne le nom propre de la tribu et l'"homme" en général. Les autres, étrangers à la tribu, ne sont même pas de vrais hommes et par conséquent des ennemis potentiels.
Sumer, un sociologue anglo-saxon, estime, dans un de ses ouvrages (Folkways, p.14), que les neuf-dixièmes de tous les noms que se donnent les tribus sauvages signifient "homme".

- Chez toutes les peuplades étudiées, il existe deux codes de morale : le vol, l'homicide, le mensonge sont réprouvés et punis lorsqu'ils s'adressent à un membre du groupe, mais sont au contraire valorisés et récompensés lorsqu'ils concernent un étranger.
Et Davie conclut : "cet état de chose, en réalité n'est pas contradictoire, il trouve son explication dans le seul mot de **"tribu"**. La tribu fait **sa** loi, non pas en se basant sur le principe abstrait que l'homicide est bien ou mal, mais uniquement pour sa propre conservation."
Un biologiste aurait parlé d'une "propriété favorable à la survie de l'espèce", ou tout au moins de la société en question.

"Cette hostilité en quelque sorte vitale vis-à-vis des étrangers, note Gaston Bouthoul (un autre polémologue contemporain) lorsqu'il parle des peuplades primitives, a pour corollaire une extrême solidarité entre les membres du groupe."
E.B. Tylor remarque que hors de son groupe un homme est en danger, car il est alors un étranger, et étranger signifie "ennemi" : "le vieil état de chose est bien dépeint par le mot latin *hostis*, qui, de son sens initial d'étranger, en est venu tout naturellement à celui d'ennemi."

L'ethnologue américain Garrett Hardin (1972) a fixé la définition moderne de "tribu" :
"Tout groupe de personnes qui se considérent comme étant un groupe distinct et qui est perçu comme tel par le monde extérieur, peut être qualifié de tribu.
Le groupe en question peut être une race ainsi que définie ordinairement, mais ce n'est pas obligatoire; il peut s'agir d'une secte religieuse ou d'un groupement professionnel.
La caractéristique essentielle d'une tribu est qu'elle devrait suivre un double critère de moralité - un type de comportement pour les relations au sein du groupe et un autre pour les relations extérieures au groupe.
L'une des caractéristiques regrettable et inévitable du tribalisme est qu'il finit toujours par engendrer un contre-tribalisme (ou, pour utiliser une figure de style différente, il polarise la société)."
Nous retiendrons ce phénomène de "polarisation" des sociétés d'hommes, cet ethnocentrisme puissant, que les ethnologues ont décrit chez presque toutes les peuplades primitives. Nous le retiendrons sous le nom de : "Tribalisme de Garrett Hardin".

Cette notion de "tribalisme" correspond-t-elle à un instinct ? Est-ce une disposition comportementale inscrite génétiquement chez les hommes ?
Plusieurs raisons incitent à répondre par l'affirmative.
- Ce comportement a été utile aux pré-hominiens. Il a permis à la société de se "refermer" sur elle-même, il en a fait une "entité" dont les individus présentaient une certaine homogénéité génétique qui leur a permis d'évoluer en même temps.
- Cette disposition incontestablement favorise la guerre. Mais si elle a probablement été amplifiée à la suite des guerres, il n'est pas certain qu'elle en soit l'origine.
- Cette pulsion persiste encore aujourd'hui chez les hommes. L'attrait des sectes et des confréries, voire des nationalismes, en témoigne.

La Marseillaise, ne met-elle pas en garde : pour "qu'un sang **impur** n'abreuve nos sillons ..".

Ces considérations, (les propos de Firth et le tribalisme), nous amènent à affirmer que "société primitive", "société archaïque" et "Société première" (ou "société biologique") ne sont qu'un seul et même type de société humaine où la cohésion repose sur des instincts sociaux inscrits chez l'homme pendant le processus d'hominisation.
Sa continuité, par conséquent, dépend de l'effectif social (**il est nécessaire et impératif que tous les hommes d'une société tribale se connaissent mutuellement**).

Dans l'après guerre, des ethnographes n'ont pas hésité à séjourner plusieurs années avec les ethnies étudiées : Collin Turnbull avec les pygmées Mbuti[4] , Jean Malaurie chez les Inuïts[5] , Louis Dumont en Inde.
Il faut aussi signaler la très belle étude de E.E. Evans-Pritchard sur le peuple des Nuer, et l'influence d'André Leroi-Gourhan avec ses recherches rigoureuses sur les rapports de l'homme à la matière, sur les relations entre milieux et techniques, geste et parole[6].

L'ethnologie ou anthropologie socio-culturelle.
La première chaire d'anthropologie sociale a été créée en Angleterre en 1908. Frazer, premier titulaire, dans son discours inaugural définit cette nouvelle science comme la branche de la sociologie qui traite des Sociétés primitives.

L'ethnologie débuta avec L.H.Morgan, E.B.Tylor, J.Frazer par une période "évolutionniste" fondée sur la croyance en une évolution des sociétés humaines. Parallèle aux progrès des techniques croyait-on, l'évolution allait du simple au complexe, du primitif au supérieur, la civilisation occidentale étant la référence optimale. Une telle interprétation (due à une compréhension superficielle des phénomènes de l'évolution) prêtait le flanc à la critique.
Une période "diffusionniste" lui succéda. L'idée générale était que les différentes ethnies, par contact, s'étaient emprunté mutuellement certains traits culturels, "diffusant" ainsi géographiquement les aspects que nous pouvions voir aujourd'hui. Par exemple la construction des mégalithes s'expliquait à partir de constructions égyptiennes, *via* la mer Egée, puis copiées en Europe occidentale[7] .
Les noms de G.Elliot Smith, de W.J.Perry pour l'école britannique, de Kroeber, Goldenweiser, Sapir et surtout Franz Boas pour l'école américaine ont illustré cette époque.
A partir des années trente se développa aux Etat-Unis une école "culturaliste", représentée par R.Linton, A.Kardiner, Margaret Mead, qui associe la culture et la personnalité des individus. Elle définit la culture comme un système de comportements appris et transmis par l'éducation, l'imitation et le conditionnement dans un milieu social donné. Le façonnement de la personnalité s'opère inconsciemment ou consciemment par des institutions ou des pratiques habituelles.

Pendant la même période il faut signaler en Grande-Bretagne l'école "fonctionaliste" avec Malinowski et Alfred Réginald Radcliffe-Brown.
La tendance de l'ethnologie française fut dominée spirituellement par Emile Durkheim et son neveu Marcel Mauss. L'aspect religieux y était privilégié. Il faut signaler cependant : Marcel Griaule qui a révolutionné les études africaines, Paul Rivet fondateur du musée de l'Homme, Maurice Leenhardt spécialiste du monde néo-calédonien. Georges Balandier critique la situation coloniale responsable de la destruction des cultures.
Claude Lévi-Strauss avec "L'anthropologie structurale".

Les spéculations philosophiques tirées des travaux ethnographiques n'offrent que peu d'intérêt pour la reconstitution d'une "société biologique humaine".
Nous retiendrons le "structuralisme" de Claude Levi-Strauss parce que l'auteur introduit la notion d'"inconscient", base de la diversité des systèmes de parenté retrouvée chez les "peuples primitifs". Cette "structure" pourrait être un instinct anti-inceste[8].
A.R.Radcliffe-Brown introduit aussi la notion de "structure sociale" mais ses définitions ne semblent pas concerner la "cohésion sociale".

En définitive, l'ethnologie contemporaine n'a pas retenu le rapprochement (et la comparaison) entre "société archaïque" et "société primitive". Le sujet a été "éliminé" des débats (en France tout au moins).
Claude Lévi-Strauss a tenté d'en expliquer les raisons dans un article paru en 1952 dans les Cahiers internationaux de Sociologie. Sous le titre de : "La notion d'archaïsme en ethnologie"[9], l'auteur estime que les sociétés primitives (pseudo archaïque selon son expression) qu'il a pu observer en Amérique centrale et au Brésil sont des sociétés condamnées à disparaitre, des sociétés en in-volution. Elles possèdent des traits culturels et techniques en avance sur leur état présumé de primitive.
Il laisse croire (lui aussi) au "progrès global", à une évolution sociale qui devrait suivre parallèlement les techniques et ainsi tendre vers ce qu'a donné l'Occident.
Or, nous savons que seules les techniques (par l'effet cumulatif dû à la rétro-action positive) progressent au rythme exponentiel.

Qu'aucun ethnologue ne se soit intéressé à la stabilité sociale, à la cohésion sociale, dénote une vision "idéaliste" de l'"être humain" qui ne correspond pas avec la réalité. Cette vision était conforme à celle d'un *Homo aequalis*, (comme l'a montré Louis Dumont), forgée par la chrétienté, par les philosophes, par les démocraties. Un être sans passion, sans caractère affectif, mais **"raisonnable" par définition.**
Parce que "raisonnable", l'Homme n'a pas besoin d'un système de stabilité sociale.

L'ethnobiologie .
Cette branche de l'ethnologie moderne est née du constat que certains caractères ethniques, c'est à dire culturels, semblaient très clairement liés à des phénomènes d'"adaptation au milieu". Qu'ils présentaient ainsi une "valeur sélective", et de ce fait étaient d'origine purement biologique.

C'est une science récente qui pourrait se définir comme étant : "l'étude des incidences biologiques de certains faits culturels". Elle s'est bornée, à notre connaissance, à l'étude du comportement de certaines peuplades pré-industrielles qui présentent une "valeur adaptative" évidente en fonction de leur environnement (désertique, en altitude, etc.).
Il ne semble pas qu'une étude sur l'influence qu'a pu avoir une "pression sélective" comme la guerre sur les sociétés archaïques ait été envisagée.

La sociologie .
La sociologie, en tant que science des phénomènes sociaux, est née avec Auguste Comte. La dénomination lui est due.
A elle sont attachés les noms d'Emile Durkheim, de Wilfried Pareto, de Max Weber et bien entendu Karl Marx et Friedrich Engels pour l'audience qui a été la leur.

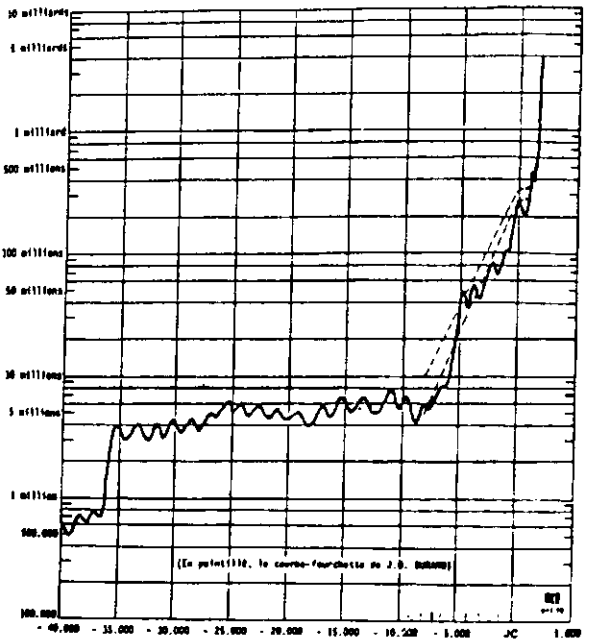
Une boutade de Raymond Aron résume l'état actuel de la sociologie. "La sociologie parait être caractérisée par une perpétuelle recherche d'elle même. Sur un point et peut-être sur un seul, tous les sociologues sont d'accord : la difficulté de définir la sociologie."

En effet la sociologie semble aujourd'hui totalement paralysée. La raison vient probablement de la complexité extrême de nos sociétés modernes qui rend l'analyse difficile.
Elle s'oriente alors vers des voies diverses, sociologie de l'art, sociologie du sport, mais quitte alors notre champ d'intérêt.

Une, pourtant, retiendra notre attention.
La démographie historique est une branche encore peu connue de la sociologie. Ses résultats permettent de saisir l'extraordinaire explosion du nombre des hommes et d'en comprendre quelques facteurs déterminants.

La démographie historique.
Il était classique de dire que l'histoire commence avec l'écriture. Nous savons depuis quelque temps que l'on peut reconstituer l'histoire avec des matériaux autres que des documents écrits.
L'archéologie, même sans stèles gravées, nous a beaucoup appris. Sans la paléontologie nous n'aurions rien connu de l'évolution des espèces vivantes. Des sciences nouvelles nous ont apporté des renseignements insoupçonnés jusque là : l'étude des pollens et des végétaux qui accompagnaient les restes fossilisés, leur datation, la reconstitution des climats à différentes époques... etc.
Certains physiciens ne font-ils pas remonter notre histoire au big-bang, il y a quinze milliards d'années ?

C'est pourquoi l'opinion que nous avons de l'histoire d'avant l'histoire écrite change.
La démographie historique nous renseigne sur l'évolution du peuplement humain de notre planète, de 40 000 ans avant J.-C. à nos jours.
Nous devons à Jean-Noël Biraben le graphique (ci-joint) paru dans "Population 1979" qui traduit cette reconstitution.



Graphique 2. — Essai sur l'évolution de la population mondiale depuis 40000 avant J.C.

Ce graphique est du à Monsieur Jean-Noël Biraben
Directeur de recherche à l'Institut National d'Etudes Démographiques.
Il a paru dans la revue Population de Janvier 1979.

Nous ne nous étendrons pas sur la façon dont le décompte a pu être fait, mais rappellerons seulement que la démographie historique n'est pas récente. En 1911 un archéologue tchèque, M.J.Matiegka, en proposait déjà le principe et les premières méthodes.
L'école française, avec D.Peyroni, H.Vallois et le Dr L.Pales pour la paléopathologie, a commencé ses travaux dès les années trente. Après la guerre, les études se sont multipliées, en Amérique notamment, et les résultats concordent ...
La précision des chiffres, on s'en doute, n'est pas rigoureuse. Cela importe peu. Seuls les rapports sont intéressants.

Le graphique joint montre qu'entre - 8.000 et 0, entre les périodes néolithiques et l'année du Christ, la population mondiale est passée d'environ 5 millions à plus de 250 millions d'individus.
Le nombre des hommes a été multiplié par 50. C'est ce qu'on appelle l'explosion démographique post-néolithique.
Elle est due aux découvertes et à la propagation de l'agro-pastoral, et probablement aussi à un adoucissement climatique.

Ce premier constat permet déja de se douter qu'un tel bouleversement a certainement eu des conséquences sur l'organisation sociale des hommes.
Car cette démographie galopante n'a pas touché l'oekoumène en même temps, dans certaines régions l'explosion a dû être encore plus forte.

Nous noterons, à titre indicatif, que du Christ à l'an 2.000, l'ensemble de la population du globe, est passé de 250 millions à 5 milliards, (si nous retenons comme justes les prévisions). Soit une multiplication par 20 seulement. Mais cela en 2.000 ans au lieu des 8.000 ans d'avant Jésus Christ.
Et si nous totalisons, de - 8.000 à + 2.000, c'est à dire en 10.000 ans, la population du globe est passé de 5 millions à 5 milliards, soit 1.000 fois plus !
N'est-ce pas là la preuve, si c'était nécessaire, de l'efficacité de la Tradition ?

Une remarque encore sur les ondulations que l'on peut observer sur le graphique. Les parties récessives, qui correspondent à une chute démographique, sont attribuées soit à un brutal changement climatique, soit à des épidémies, soit à d'importants phénomènes de déstabilisation sociale.
Pour n'en citer qu'un exemple, l'incurvation de la courbe qui se produit juste au début de notre ère est due à l'effondrement de l'Empire romain[10].

Nous retrouvons cette inexorable poussée multiplicatrice du vivant, facteur déterminant de l'évolution qui contraint à toujours s'adapter. Elle nous montre, si nous n'en étions pas déja persuadés, que les hommes subissent les mêmes lois que le reste du vivant.
Nous retiendrons surtout qu'un accroissement tel du nombre des hommes pose des problèmes de re-stucturation sociale.

L'échec de la sociologie, concernant l'analyse des sociétés humaines, vient principalement du fait que nous ne connaissons pas, même grossièrement, leur évolution des premiers temps de l'hominisation jusqu'à la période dite historique.

C'est cette reconstitution, tout au moins en ce qui concerne les **structures de stabilité sociale**, que nous allons essayer de faire.

L'archéologie[11] .
L'archéologie a changé depuis ces dernières décennies. En plus du développement des techniques annexes (la datation au carbone 14 par exemple), l'objet de son intérêt s'est déplacé.
Alors qu'au début du siècle la découverte d'oeuvres d'art semblait primer, elle cherche maintenant à déceler toutes traces de vie quotidienne qui lui permettent d'analyser comment vivaient nos ancêtres.
En d'autres mots, l'ultime recherche archéologique tendrait à devenir sociologique.

L'intérêt croissant pour l'étude de l'habitat (entre autres) a conduit les archéologues à se pencher principalement sur la densité de peuplement de certains sites néolithiques et d'en estimer la population. Bien qu'approximatif, le décompte leur permit de prendre conscience d'une part que les groupes humains ne dépassaient pas une certaine limite, 400 à 500 personnes selon l'anthropologue Anthony Forge, d'autre part que déjà l'augmentation démographique trop rapide posait problème et que ces problèmes étaient surtout d'ordre social.

Parmi les conclusions de cette archéologie récente, nous retiendrons que les sociétés humaines préhistoriques se répartissaient en deux catégories.
- Les sociétés "égalitaires", dont tous les membres étaient égaux entre eux, sans chef marquant, sans classe sociale, sans spécialisation artisanale ou autre. Sociétés qui n'ont pas, ou peu, laissé de traces archéologiques.
- Les sociétés "de chefferies" qui, sous la conduite d'un "leader", d'un chef sortant du commun, présentent des signes d'une certaine stratification sociale, (à distinguer d'une hiérarchie sociale), en général du type riche-pauvre et le début d'une spécialisation aussi bien artisanale que sociale. Les tombes des chefs et des personnages importants ainsi que leur contenu, ont servi de repère aux archéologues.

A notre connaissance, le premier à avoir utilisé le terme de "chefferie" est Marcel Granet, dans "La civilisation chinoise". Il désignait ainsi les petites sociétés chinoises de la très haute antiquité qui étaient divisées en deux classes, noble et paysanne. Le terme les différenciait d'avec les sociétés dites "barbares".

Devant les nouvelles connaissances de l'éthologie, des biologistes, espérant que l'observation des sociétés animales pourrait peut-être apporter ce que celle des sociétés d'hommes ne fournissait pas, créèrent la sociobiologie.

La sociobiologie.
Si la sociobiologie proprement dite est relativement récente, l'intérêt que portent les biologistes à la vie en société est plus ancien.
Les premiers qui s'y intéressèrent furent les entomologistes en observant les insectes sociaux.
E.Raboud (1926), F.Picard (1933) et P.P.Grassé (1942) ont ouvert la voie et délimité clairement le phénomène social en mettant en évidence ses principaux critères.

Il faut attendre les années 70 pour que l'étude comportementale des animaux, donc de l'éthologie, se spécialise sur l'aspect "vie en société".
Car le "comportement social" est un comportement comme les autres et relève de l'éthologie.
Edward O.Wilson, entomologiste (lui aussi), professeur à l'Université Harvard, prend la tête du mouvement en publiant en 1975, chez Harvard University Press, **"Sociobiology, the new Synthesis"**.
L'ouvrage pose les fondements de la nouvelle science dont l'ambition est l'étude biologique du comportement social de chaque espèce animale vivant en groupe, "des siphonophores aux baleines, en passant par les fourmis et les loups, pour aboutir aux hommes".
Une version abrégée (traduite en français) a été publiée par E.O.Wilson.

Les monographies sociobiologiques, comme pour l'éthologie, nécessitent les mêmes contraintes d'observation. Elles doivent être faites dans le milieu naturel du sujet, ce qui n'est pas toujours facile.
Un autre inconvénient de cette méthode d'observation éthologique vient de ce qu'elle peut affecter différents aspects. Comme autrefois en archéologie, lorsque l'objectif visait à retrouver des objets précieux, de nombreux aspects ont été négligés.
On ne sait pas toujours que chercher. Ainsi le rôle "économique" du territoire n'a pas toujours été noté, bien qu'existant, dans de nombreuses observations.
Il en est de même pour le comportement social. C'est avec une optique orientée dans ce sens qu'il faut observer les différentes espèces avec des méthodes d'éthologiste. (On s'est aperçu ainsi que les araignées avaient une vie sociale !)

De telles études sont encore trop peu nombreuses, bien que, d'après E.O.Wilson, elles semblent se multiplier d'une façon exponentielle.
La sociobiologie est encore trop récente pour qu'elle puisse nous apporter des conclusions exploitables, tout au moins pour ce qui se rapporte aux hommes.

Parmi les espèces sociales, deux catégories devraient être distinguées :
- celles dont seules les trois fonctions communes à l'ensemble des animaux (se nourrir, se multiplier, se protéger) étaient concernées.
- celles chez qui l'activité sociale intéressait les fonctions fondamentales de la vie, l'acquisition et le stockage d'information et d'énergie.
Or, Wilson semble ignorer ces deux fonctions fondamentales et ne distingue pas ces deux catégories.

Les espèces animales de la deuxième catégorie nous intéresseront plus spécialement pour les raisons suivantes :
- D'abord les hommes en font partie.
- Seules ces espèces font preuve d'une socialité élevée parce qu'il leur est nécessaire d'avoir un comportement altruiste.
L'altruisme est en effet la clef, non seulement d'un niveau social élevé, mais d'une spécialisation fonctionnelle qui permettra de maximaliser le traitement ou de l'information ou de l'énergie potentielle ou des deux à la fois.
Les espèces de la deuxième catégorie sont rares et se limitent en réalité à trois :
- Les unicellulaires (zoïdes) avec les siphonophores et les briozaires.
- Les insectes sociaux avec les hyménoptères (guêpes, abeilles, fourmis) et les termites.
- Et enfin les hommes[12].

L'altruisme n'existe que très rarement chez les autres vertébrés sociaux (mammifères, oiseaux et poissons), même chez les primates supérieurs. Sans cette attitude comportementale, l'égoïsme (c'est-à-dire l'individualisme) prévaudra et toute coopération d'envergure sera inefficace, à part bien entendu celles concernant l'alimentation, la défense du groupe et la rencontre des partenaires sexuels.

Si nous limitons ainsi notre étude, c'est pour mieux mettre en évidence les principales qualités qu'une vie sociale doit avoir pour maximaliser son efficience. Notre priorité restant les sociétés d'hommes, le comparatisme sera ainsi limité aux seules sociétés animales de très haut niveau.

Description des espèces à haut niveau social.

Commençons par décrire ces phyla, invertébrés coloniaux, insectes, animaux qui auraient, selon Wilson, atteint des sommets dans la socialité.

Les hydrozoaires coloniaux.[13]
Le cas est fort intéressant sur le plan de l'évolution phylogénétique. Nous aurions là, selon Wilson, des exemples de passage de l'état de protozoaire (unicellulaire) à celui de métazoaires (pluricellulaire), passage se faisant par le biais de la vie associative.

Ce point de vue n'est pas partagé par l'**ensemble des** scientifiques. Beaucoup rangent les hydrozoaires coloniaux parmi les métazoaires. Car la limite est floue, (et d'ordre beaucoup plus philosophique que véritablement scientifique), entre une colonie de protozoaires accolés les uns aux autres, différenciés fonctionnellement, et un véritable métazoaire.

Ces colonies d'hydrozoaires sont de véritables communautés animales, (pour ne pas dire sociétés), d'êtres unicellulaires que l'on appelle "zooïdes". Accolés les uns aux autres chez les espèces les plus développées comme les siphonophores, chaque zooïde est spécialisé dans une des principales fonctions vitales. Chez Nanomia Cara (ordre des Siphonophora) par exemple, un zooïde rempli de gaz se trouve au sommet de la colonie et sert de flotteur à l'ensemble. D'autres zooïdes (les nectophores) agissent indépendamment, comme autant de petits soufflets, pour propulser la colonie à travers l'eau. Des gastrozoïdes se sont spécialisés dans la capture, la digestion et la répartition au reste de la colonie de petites proies. Des comozoïdes sexuels sont responsables de la reproduction de nouvelles colonies. Des zooïdes inertes faisant songer à des écailles (les bractées) recouvrent la tige (le stolon) et contribuent à la protéger des dommages physiques.
Ainsi chaque zooïde (**constitué d'une seule cellule**) s'est spécialisé. Ils agissent indépendamment les uns des autres, mais **l'ensemble est coordonné par une ébauche de tissus nerveux** qui assure la "communication" nécessaire.

Par contre, chaque colonie de Nanomia est issue d'un ovule fertilisé unique, un zygote, d'où l'hésitation de certains biologistes à la classer en colonie plutôt qu'en véritable métazoaire.
Dans une colonie, comme celle que nous venons de décrire, la fonction spécialisée est assurée par une seule cellule, par un ou plusieurs zooïdes mais indépendamment les uns des autres lorsqu'ils sont plusieurs.
Dans un organisme métazoaire la fonction spécialisée est assurée par un ensemble de cellules, un tissu cellulaire.
Cela permet de penser à l'antériorité de la colonie par rapport au métazoaire. Nous retiendrons surtout le phénomène de la **spécialisation**.

L'hypothèse de Wilson semble être partagée par de nombreux auteurs qui ont étudié et décrit ces colonies (l'emploi du terme "colonie" dénote déja une vie communautaire).
Elle est séduisante pour la raison suivante:
Les scientifiques s'accordent sur le fait que, dans l'histoire de la phylogénèse, la vie a commencé d'abord avec les protistes, (unicellulaires, protozoaires pour le règne animal, algues bleues pour les végétaux). Cela pendant quelque trois milliards d'années. Les métazoaires (ou pluricellulaires) seraient venus après.
Il faut bien qu'à un moment donné, il y ait eu passage de l'un des états à l'autre. Même si c'est par l'intermédiaire d'une espèce qui différait de la Nanomia siphonophora actuelle, le mode d'agrégation coloniale semble être fort plausible, surtout si l'on tient compte du fait que le mode de vie en société va devenir **un phénomène de convergence évolutive.**

Pourtant l'essentiel est dans **le phénomène de la spécialisation d'un être vivant unicellulaire**.
Un protozoaire possède tous les moyens d'assumer chacune des fonctions vitales : la phagocytose pour se nourrir; la propulsion par cils vibratils ou par pseudopodes pour se protéger (pour fuir); la sissiparité pour se reproduire; sans compter d'autres propriétés assurant des fonctions moins apparentes, récemment mises en évidence, comme un ensemble de systèmes fibrillaires à fonction contractile (myonèmes), des fonctions passives de soutien (cytosquelette) et surtout **des fonctions de coordination nerveuse**.
A l'évidence, un protozoaire ne pourra se spécialiser en une seule de ces fonctions puisqu'il doit les posséder toutes pour survivre, et qu'aucun autre protozoaire ne le fera pour lui.
La seule possibilité de spécialisation est la vie associative avec division du travail.
Mais avant d'en arriver là, il est indispensable qu'existe déja une cohésion du groupe avec **altruisme** dans le comportement des individus.

En matière de convergence évolutive c'est la fonction qui importe. Or, quelle fonction primordiale peut nécessiter une spécialisation si ce n'est une des deux fonctions fondamentales de la vie, celles concernant l'information et l'énergie potentielle ?

Pour acquérir et stocker de l'information (il s'agit d'informations-sensorielles ici, l'information-génétique est déja captée, depuis le début, par les protozoaires), il est indispensable que s'instaure un mode de vie associatif avec division du travail et spécialisation, **pour que puisse se développer la cellule nerveuse** qui va être la clef du développement du système nerveux et dont les propriétés sont de capter, coder, transmettre et même mémoriser l'information.

Il est même permis d'affirmer que l'être vivant (qu'il soit une colonie de zooïdes ou un métazoaire) qui, le premier, a réussi à "spécialiser" une cellule nerveuse, faisait partie du "phylum privilégié" tel qu'il a été défini dans les chapitres précédents.

On comprendra pourquoi les hydrozoaires coloniaux nous intéressent particulièrement, car la coordination de toutes les fonctions, chez Nanomia sophonophora, est déja assurée par une ébauche de ce qui deviendra le tissu nerveux.

Les insectes.
Les insectes représentent le groupe le plus important du règne animal, plus des deux tiers des espèces répertoriées, alors que les Vertébrés n'en constituent qu'un quinzième environ.
Cela vient, en partie, du fait que cette branche des Arthropodes a envahi les terres émergées, les continents, dès l'ère primaire. C'est à dire quelques centaines de millions d'années avant les autres, ce qui leur donne une certaine avance.
Cette avance se retrouve en matière de vie en société, et selon Edward Wilson (qui est entomologiste et a publié avant la sociobiologie, "The Insect Societies") :
"Le nombre et la diversité des insectes sociaux défie l'imagination. Il y a plus d'espèces de fourmis dans un kilomètre carré de forêt brésilienne que d'espèces de primates dans le monde

entier; il y a plus d'ouvrières dans une seule colonie de fourmis prédotriées que de lions et d'éléphants en Afrique ...
...W.L.Brown, l'autorité en matière de classification des fourmis, estime à 4000 le nombre d'espèces restant à découvrir, qui s'ajoutent aux 8000 espèces déja décrites, sur lesquelles moins de 100 ont été étudiées de manière détaillée, et moins de 10 de manière systématique."
Edward O.Wilson estime que 49 espèces, seulement, ont fait l'objet d'un examen sociobiologique soigneux.

Un haut degré de socialité n'existe que chez les hyménoptères, (certaines guêpes, certaines abeilles et toutes les fourmis) et chez tous les termites.
Certaines espèces de guêpes et d'abeilles vivent en solitaire, d'autres sont para-sociales.
Il faut savoir aussi que l'origine phylétique des Hyménoptères et des termites (Isoptère) est très différente. Si les fourmis et les termites sont arrivés à des "performances" sociales quasi identiques, c'est probablement déja par un processus de convergence évolutive.
Wilson estime que le niveau de complexité du degré d'organisation social est le même chez les termites, les fourmis et d'autres Hyménoptères, mais que ce niveau semble avoir atteint une limite qui n'a pas été dépassée, et cela il y a déja 50 à 100 millions d'années, aussi bien chez les hyménoptères que chez les termites. Il attribue cet arrêt évolutif au système nerveux des insectes qui ne permettrait pas d'accroissement ultérieur.[14]

Il faut encore signaler qu'aussi bien chez les Hyménoptères que chez les termites, tous les individus d'une société sont issus de la même ponte (ou presque). Ces insectes se présentent sous la forme de "castes" physiques à fonctions différentes, reine (fonction génitrice), ouvrières (fonction alimentaire) et soldats (fonction de défense). Aucune caste ne concerne l'acquisition et le stockage d'information pour le vivant (les seules informations transmises d'un individu à l'autre se rapportent à l'alimentation). Mais par contre, la fonction consistant au stockage d'énergie potentielle est particulièrement développée chez tous les insectes sociaux (le miel des abeilles par exemple).

Il existe aussi chez eux des comportements altruistes fréquents, (le fait de trouver des "castes" différenciées fonctionnellement tend à prouver un certain altruisme).
Concernant la communication entre membres d'un même groupe social, les insectes sont arrivés à des prodiges : la danse frétillante des abeilles (von Frisch), les échanges de nourriture (trophalaxie) et probablement d'autres phénomènes que nous ignorons encore.
Enfin, chez les hyménoptères uniquement, l'haplodiploïdie[15] semble être une des clefs du succès social selon Wilson.

Le fait qu'existent, chez les insectes sociaux, des "castes" différenciées fonctionnellement, même si aucune ne concerne la "fonction information", permet de dire que l'espèce faisait partie, il y a quelque 100 millions d'années, du phylum privilégié (ou du moins d'un phylum privilégié), mais qu'elle a été supplantée probablement par les premiers vertébrés avec le développement du tissu nerveux.

Il a été suggéré précédemment que les insectes sociaux seraient un "raté" de l'évolution sociale, une "fausse route" par rapport au "phylum privilégié" qui aboutit aux hommes. Cet arrêt dans l'évolution sociale, il y a environ 100 millions d'années, renforce l'hypothèse.
Pourquoi cet arrêt ?
Le phénomène d'évolution convergente, signalé avec les termites et les fourmis, concerne effectivement une des finalités de la vie, mais seulement sur le stockage d'énergie potentielle, rien n'intéresse l'information.
Ce qui laisserait supposer une priorité de l'une des fonctions primordiales sur l'autre.

Les vertébrés et mammifères autres qu'humain.
Les exemples de vie en commun abondent, tant chez les poissons, les oiseaux et les mammifères, mais dans aucune de ces espèces l'altruisme n'a un caractère généralisé. Un comportement égoïste règle en général les rapports entre les membres de ces sociétés. Et cela même chez les primates supérieurs.
Chez toutes ces espèces les seules fonctions que l'on puisse évoquer ayant un rapport avec une convergence de l'évolution sont le trois communes à tous les animaux : se nourrir, se reproduire et se protéger.
Il faut toutefois signaler quelques comportements altruistes d'importance secondaire chez les lycaons d'Afrique (chiens sauvages) et chez les rats[16].

Les qualités fondamentales de la vie sociale .

Dans "la Sociobiologie", Wilson n'a pas séparé des autres les espèces sociales affectées par les deux fonctions primordiales de la vie (information et énergie) [17].
Cette imprécision ne facilite pas l'emploi du comparatisme éthologique, ni la mise en évidence des qualités de la vie sociale.
L'évocation des qualités fondamentales de la vie sociale occupe un seul chapitre dans lequel il parle de "pinacle" vers lequel sont parvenus quatre phyla[18] en matière de socialité.
Par une seule phrase : "**les propriétés fondamentales de l'existence sociale, y compris la cohésion, l'altruisme et la coopération**", il définit l'idéal vers lequel devrait tendre une vie sociale.
Nous conserverons cette définition d'un tel idéal, car Wilson est entomologue et suffisamment averti en la matière.

Nous remarquerons toutefois que :
La coopération est un objectif de la vie en société, plutôt qu'une qualité, elle dépend essentiellement des possibilités de "**communication**" entre les membres du groupe. La **faculté de communication** représentera cette qualité.
Très développée chez les unicellulaires, par l'ébauche d'une coordination nerveuse qui, en se développant, a donné la cellule nerveuse, elle l'est déjà moins chez les insectes; elle demeure balbutiante chez les mammifères sociaux. Elle est arrivée avec les hommes à un sommet jamais atteint chez les êtres vivants, grâce au programme phylogénique du langage articulé.

Notre intérêt se portera sur les deux autres points, la **cohésion sociale** et l'**altruisme**.
La cohésion et l'altruisme ont motivé chez l'homme le développement d'instincts.
Si l'altruisme ne concerne que les sociétés animales affectées par les fonctions primordiales (information et énergie potentielle), la cohésion sociale intéresse par contre toutes les sociétés animales. Particulièrement les espèces agressives chez qui l'excès des manifestations agressives intra-spécifiques risque de nuire, voire d'interdire, toute vie en commun.

La cohésion sociale .

C'est une notion que nous avons du mal à comprendre aujourd'hui.
Nous sommes persuadés que le Droit, la Justice et la Morale ont définitivement résolu ce problème de cohésion sociale.
Nous connaissons l'histoire du droit depuis la plus haute antiquité, jusqu'à ce que les romains en instaurent une véritable science. Avant ces temps historiques, nous sommes convaincus que seule la "loi du plus fort" prévalait.
C'est méconnaître l'expérience historique.
Un des thèmes de la pensée politique chinoise[19] est qu'un pouvoir fondé sur la contrainte ne peut durer très longtemps et en ce domaine l'antique sagesse chinoise a beaucoup à nous apprendre.
Car aujourd'hui notre justice est coercitive, il ne faut pas l'oublier, nous avons besoin d'une police pour la faire respecter.

C'est probablement les raisons pour lesquelles ni les ethnologues, ni les sociologues, ni même les philosophes, n'ont jamais pensé qu'il pouvait exister un mécanisme, quel qu'il soit, pour stabiliser les sociétés d'hommes de la préhistoire.

Sans être sociobiologiste (ni éthologue) on comprendra facilement qu'à défaut de cohésion, aucune vie sociale n'est possible chez une espèce tant soit peu agressive, surtout si ses membres ont été programmés pour des comportements où l'égoïsme doit prédominer. Si une meute de loups (canidé du genre lupus) n'avait eu que "la loi du plus fort" pour être stable, l'espèce serait éteinte depuis longtemps !

Il n'existe aucune raison de croire que nos ancêtres préhominiens aient été différents de nous, caractériellement parlant du moins. Même si nous nous estimons plus "raisonnables" qu'eux, il semble que la raison seule soit bien incapable de résoudre nos dissensions.
Nous avons tous été à titre individuel préalablement programmés génétiquement. En nous, les instincts de conservation dominent avec un égoïsme forcené.
Ces instincts antérieurs devront être non pas supprimés totalement, car ils restent encore utiles dans d'autres circonstances, mais très fortement atténués lorsqu'ils seront dirigés vers les autres co-sociétaires.

Le **comportement d'agression intra-spécifique individuel**, unanimement présent chez les espèces dotées d'agressivite, institue une hiérarchie dans le groupe social. Cette hiérarchie est respectée par tous car, bien qu'appelée de "dominance", elle est en réalité de "subordination".
Son rôle dans la cohésion sociale des sociétés animales a été primordial. Chez les premiers hominidés, aux débuts de l'hominisation, il a certainement été déterminant, quoique insuffisant pour des êtres chez qui la pensée et la communication vont se développer. Il semble que pour minimiser encore les dissensions, il soit indispensable que tous les membres d'une même société aient une "**idéologie**" commune[20].
Donc, le deuxième facteur contribuant à la cohésion des sociétés de préhominiens et d'hommes sera : "**l'homogénéité culturelle**".

La hiérarchie sociale.
Nous devons à Louis Dumont, un sociologue français contemporain, d'avoir découvert que, pour avoir un niveau social éleve, une société d'hommes devait posséder un système qui hiérarchisait ses éléments en fonction de "valeurs" partagées par l'ensemble social. En étudiant le système des castes aux Indes, Dumont s'est aperçu que cette segmentation si particulière des catégories sociales représentait en réalité un remarquable facteur de stabilité.
Ses idées sur la hiérarchie ne sont pas partagées par la communauté anthropologique, cela pour des raisons que nous examinerons plus loin, mais qui n'ont rien à voir avec le bien-fondé du principe.

Nous étudierons successivement les points suivant :
- Ce qu'est la hiérarchie - Comment Louis Dumont l'a mise en évidence - Pourquoi elle est si décriée chez les anthropologues

modernes, ce qui pousse Dumont à dire[21] : "l'aversion pour la hiérarchie chez nos contemporains et les modernes en général", en précisant : "la hiérarchie, pour prendre une expression d'aujourd'hui, est au coeur de l'impensé de l'idéologie moderne." ?
- Comment peut-elle stabiliser un groupe social ?
- Retrouve-t-on dans les grands ensembles sociaux de notre histoire, ce que nous appelons "grandes Civilisations", un tel système hiérarchisant ?
- Peut-on utiliser le "comparatisme éthologique" et comparer la hiérarchie de subordination, décrite chez toutes les espèces animales agressives, avec la hiérarchie des sociétés d'hommes ?
- Et enfin pourquoi, dans les nombreuses descriptions de société primitive de type tribal, la hiérarchie naturelle n'a jamais été constatée par les ethnographes.

Qu'est ce que la hiérarchie ?
Hiérarchie vient du grec *hieros*, sacré, et *arkhia*, commander. C'est, dans son sens premier, un classement par ordre de commandement des différents degrés dans l'état ecclésistique médiéval. Par extension, au XVIIIe siècle, le mot passe dans le vocabulaire administratif. La notion de commandement y est inhérente.
Au siècle dernier, un sens beaucoup plus général s'est dégagé : "Répartition des éléments d'une série selon une graduation établie en fonction de normes déterminées".
C'est la définition que nous retiendrons pour l'appliquer aux sociétés d'hommes. La notion de commandement a disparu, mais peut être réintroduite en déterminant les normes. C'est ce qui a été fait, par exemple, avec la hiérarchie militaire.

Louis Dumont définit la hiérarchie dans "Essais sur l'individualisme":
"Hiérarchie : à distinguer du pouvoir de commandement : ordre résultant de la mise en jeu de la valeur. La relation hiérarchique élémentaire (ou opposition hiérachique) est celle entre un tout (ou ensemble) et un élément de ce tout (ou ensemble), ou encore entre deux parties par référence au tout; elle s'analyse en deux aspects contradictoires de niveaux différents : distinction à l'intérieur d'une identité, englobement du contraire . La hiérarchie est ainsi bidimentionnelle."

Louis Dumont cite aussi Talcott Parson (un sociologue américain contemporain) qui estime dans "Eléments pour une sociologie de l'action" :
" L'action est orientée vers un certain but; aussi implique-t-elle un processus de sélection quant à la détermination de ces buts. Dans cette perspective, toutes les composantes de l'action et de la situation dans laquelle elle se déroule sont sujettes à des évaluations ... L'évaluation, à son tour, quand elle a pour cadre des systèmes sociaux, produit deux conséquences fondamentales. D'abord, les unités du système, qu'il s'agisse d'actes élémentaires ou de rôles, de collectivités ou de personnalités, doivent être soumises par la nature des choses à une telle évaluation... une fois donné le processus d'évaluation, il faut bien qu'il serve à différencier telles ou telles entités dans un ordre hiérarchique, ... Quant à la seconde conséquence, elle est connue, et d'elle dépend la stabilité des systèmes sociaux; elle énonce que sans une intégration des critères d'évaluation, les

unités constitutives ne sauraient former un système de valeurs commun ... l'existence d'un tel système tient à la nature même de l'action, telle qu'elle se déroule dans les systèmes sociaux."
Louis Dumont conclut : "L'homme ne fait pas que penser, il n'a pas seulement des idées, mais des valeurs. Adopter une valeur c'est hiérarchiser, et un certain consensus sur les valeurs, une certaine hiérarchie des idées, des choses et des gens est indispensable à la vie sociale."

Dumont insiste beaucoup sur l'aspect *holiste* d'une société d'hommes qu'il oppose à l'"individualisme" de nos sociétés modernes. Pour qu'une société d'hommes soit *holiste*, elle doit être hiérarchisée.

Comment Louis Dumont a-t-il découvert la hiérarchie ?
Dumont a découvert aux Indes, que le système des castes hiérarchisait des groupes d'Indiens (les castes) en fonction d'une idéologie d'origine religieuse, remontant à l'époque védique, et issue probablement de la hiérarchie des Varna, telle que les textes védiques l'évoquent.
Cette idéologie (très brièvement résumée) consiste à classer leurs professions et occupations (leurs rôles et par là leurs "statuts" dans la société), en degrés de pureté et d'impureté par rapport à des normes admises et reconnues par l'ensemble du corps social : les brahmans, les plus purs, et ceux qui sont au bas de l'échelle, les "intouchables".
La complémentarité entre les castes est soulignée par Dumont : Une des castes située au plus bas de l'échelle, les "coroyeurs" qui manipulent les peaux de vaches nécessaires à la fabrication des tambours, et par là sont "impurs" au plus bas degré (la vache est sacrée aux Indes), est indispensable aux brahmans (à cause de leurs tambours) pour leurs rites religieux.

Grâce à cette hiérarchie, chacun a sa place dans la société. Chacun sait que là, et nulle part ailleurs, se trouve sa place. Personne n'est tenté d'avoir une place dans une autre caste que la sienne.
Des principes d'endogamie très stricts consolident cette idéologie dans le temps.

Il convient de noter que cette hiérarchie, décrite par Louis Dumont, n'est pas "de subordination" comme la hiérarchie naturelle. Pour qu'elle fût admise par les rangs inférieurs, une idéologie unanimement acceptée a été nécessaire. Elle se trouve explicitée dans le Veda.
Cette idéologie est **sacrée**[22] : elle représente pour les Indiens une vérité incontestable. Personne ne se permettrait d'en douter car elle est issue de textes plurimillénaires (le Veda) qui, dans l'esprit de chacun, ont été dictés par les dieux[23].
C'est là qu'il faut trouver l'explication de la stabilité de cette société plurimillénaire[24].

Pourquoi la hiérarchie est-elle si décriée de nos jours ?
Très probablement parce qu'elle est encore associée dans nos esprits au "commandement" et que personne n'aime être commandé.
Ce rapprochement évoque en nous l'Ancien régime, la dominance des nobles ... nous n'aimons pas être dominés.
Dans nos esprits, toute hiérarchie ne peut être que de dominance.

Une hiérarchie de subordination ne vient pas d'elle-même à l'esprit. La méconnaissance des conclusions éthologiques peut être rendue responsable de ce fait.

Comment une hiérarchie stabilise-t-elle une société d'hommes ?
Dans l'exemple indien de Dumont, sans la conviction profonde de la véracité du Veda partagée par les Indiens, il est fort probable que ce système hiérarchisant n'aurait eu aucune efficacité. Mais le fait est là, on ne peut que le constater. La société indienne, grâce à cette stabilité, n'a pas fait parler d'elle pendant plusieurs millénaires. En contrepartie, il faut le noter, elle a stagné quant au progrès de la connaissance pendant ces périodes.

Dans les sociétés pré-hominiennes, dont l'effectif social se limitait à quelques centaines d'individus, la hiérarchie de subordination stabilisait l'ensemble par le fait que chacun, connaissant individuellement tous les autres depuis toujours, admettait la valeur des supérieurs et évitait ainsi des frictions inutiles. Chacun avait une place, et un "statut" s'y afférant, place admise par tous, surtout au bas de l'échelle sociale.

Une hiérarchie "riche-pauvre", basée sur la richesse personnelle d'un petit nombre, (hiérarchie de dominance par exellence) risque de ne pas être admise par les pauvres faute d'une idéologie adequate. L'exemple historique montre qu'une telle hiérarchie précède souvent la déstabilisation sociale.

Dans l'exemple de Dumont, le "statut" individuel de la hiérarchie naturelle a été remplacé par un "statut" de groupe d'individus, la caste.

Retrouve-t-on dans les grands ensembles sociaux de notre histoire, ce que nous appelons "grandes civilisations", un tel système hiérarchisant ?

Oui, nous les étudierons cas par cas dans le dernier chapitre.
- Dans la société égyptienne ancienne avec la théocratie pharaonique et la hiérarchie pyramidale qui en découle. (Nous l'étudierons avec les exemples de l'Histoire.)
- En Chine ancienne avec le "Confucianisme". Inventé quelques siècles avant notre ère par les lettrés, appelé ainsi du nom du plus célèbre d'entre eux. Calqué sur le respect filial et basé sur le respect du supérieur direct, c'est une hiérarchie qui part du bas, hiérarchie de subordination par excellence et que l'on retrouve jusque dans le Japon actuel.
- En Occident médiéval la hiérarchie vassalique, aux IXe, Xe et XIe siècles, a d'abord été une hiérarchie de subordination, lorsque le serment vassalique primait sur le "bénéfice" accordé par le suzerain, pour devenir hiérarchie de dominance après le XIIe siècle lorsque le serment se dévalorisa et que les charges furent transmises héréditairement. (Ces thèses seront développées en fin d'ouvrage.)
Par contre, la société romaine au début de notre ère n'a eu aucun système hiérarchisant. Nous y voyons une des causes de sa déstabilisation.

Peut-on utiliser le "comparatisme éthologique" et comparer la hiérarchie de subordination, décrite chez toutes les espèces animales agressives, avec la hiérarchie des sociétés d'hommes ?
En vertu du comportement d'agression intra-spécifique, les sociétés animales agressives sont stabilisées par une hiérarchie dite "de dominance". Les éthologues estiment que le terme de "hiérarchie de subordination" lui serait plus approprié , parce que l'effet principal du comportement d'agression intra-spécifique est justement de minimiser les affrontements; il permet à ceux du bas de l'échelle de prendre conscience de la supériorité de ceux qui sont placés plus haut.
Le comportement d'agression intra-spécifique persiste chez les hommes, comme le montrent les propos de Marc Twain.

Notre hypothèse consiste à penser que cette même hiérarchie a stabilisé les premières sociétés préhominiennes et plus tard celles de Sapiens Sapiens. Nous avons proposé de l'appeler "hiérarchie naturelle".

Il faut insister sur le fait qu'elle ne s'appliquerait qu'aux toutes premières sociétés humaines dont l'effectif social était suffisamment bas pour que tous les individus puissent se connaître mutuellement. Et, éventuellement, aux sociétés d'hommes qui actuellement auraient conservé un tel effectif peu important.
Bien qu'appelée "hiérarchie de dominance" c'est une "hiérarchie de subordination". Cela élimine l'aspect "commandement" d'un des niveaux sur d'autres.

L'exemple d'Evans Pritchard avec les Nuer.
On peut se demander pourquoi, dans les nombreuses descriptions de peuplades primitives vivant à l'état tribal, la hiérarchie naturelle n'a jamais été décrite par les ethnographes.
La raison majeure est qu'une hiérarchie de subordination n'est pas apparente. Les non-initiés à l'éthologie n'y penseront pas, car, dans leur esprit, une hiérarchie ne peut être que de dominance et contient la notion de commandement.
A l'observation, ceux qui se savent dominés par d'autres ne s'en vanteront pas; or, ils représentent le plus grand nombre. Seuls les rares alpha dominants laisseront entrevoir leur position par le prestige qu'ils exercent sur les autres. Mais ils ne s'en vanteront pas non plus vis à vis d'un étranger.

L'exemple d'Evans Pritchard avec les Nuer est très significatif à ce sujet.
Même Louis Dumont, (qui a préfacé l'ouvrage[75]), pourtant averti de la nécessité d'un système hiérarchisant pour les sociétés d'hommes, n'a pas relevé que l'auteur, avec la description minutieuse de ce qu'il appelle "les institutions politiques", a mis en évidence la hiérarchie naturelle.

L'auteur nous présente le peuple Nuer comme etant politiquement[77]: "un ramassis de tribus qui forment parfois de vagues fédérations".
La qualification "tribal" y est permanente pour désigner : "le plus grand segment politique". Aucun groupement plus étendu n'y affirme, à part son identité de communauté locale distincte, l'obligation de s'unir dans la guerre contre les étrangers, et le droit de ses membres à la réparation d'un dommage."

L'aspect tribal du type Garett Harding, ethnocentrisme viscéral, y est aussi souligné.

La "tribu", au sens large du terme, est présenté sans gouvernement, "acéphale", sans juridiction. Les Nuer sont égaux en droit. L'expression "anarchie ordonnée" revient souvent.
Certains personnages pourraient faire penser à un "chef de gouvernement", à un roi, à un homme ayant autorité sur les autres et utilisant cette autorité pour mener à bien une action quelconque, une guerre par exemple.
Mais le "Chef à peau de léopard" n'a qu'un rôle d'arbitrage dans le réglement de certains conflits. Son pouvoir sur les autres s'arrête là. L'"Homme du Bétail" a un pouvoir rituel vis à vis des bêtes, sa malédiction sur le bétail est redoutée par les Nuer. Les Prophètes n'ont eu un réel pouvoir politique que sous l'occupation coloniale.
Ces hommes, différenciés des autres, n'ont que des "rôles", (l'auteur ne nous dit pas comment ils acquièrent ces rôles). Leur "pouvoir politique", nous dit l'auteur, est inexistant hors les cas précis pour lesquels ils sont destinés. Leur pouvoir est "rituel".

Par contre l'auteur fait état de personnages qui sont écoutés par les autres. Ils ne donnent pas d'ordres, mais lorsqu'ils conseillent, leurs conseils sont suivis.
On les appelle les *tut* (taureau) ou *dil*. ils nous sont présentés comme des "aristocrates" (pp 208, 244 et suivantes de notre édition). Evans Pritchard avoue ne pas très bien comprendre les raisons de cette prééminence sociale. Sans former une classe à proprement parler, parce que la fonction n'est pas héréditaire, ils forment des lignages aristocratiques et ont une influence incontestable sur la vie courante des Nuer. Même pour la guerre.
Evans Pritchard insiste à plusieurs reprises sur le caractère fier du peuple qu'il décrit. Ils n'acceptent, nous dit-il, aucun ordre de quiconque. L'expression d'"anarchie ordonnée" est citée plusieurs fois. Le terme d'"aristocrate" revient souvent sous sa plume. Et pourtant il précise que ces aristocrates ne forment en aucune façon une classe sociale telle que nous l'entendons. Il insiste sur le fait que ce statut n'est jamais héréditaire mais évoque souvent des "lignages aristocratiques".
Une possible erreur de traduction s'élimine facilement par la fréquence des situations décrites.

Il est facile, à la lumière de l'éthologie, de voir en ces personnages des "alpha dominants" et de reconnaître une "hiérarchie de subordination". Les dominants n'ont pas besoin de faire valoir leur dominance, elle est reconnue par les dominés car ils se connaissent mutuellement depuis toujours. Telle est la "hiérarchie naturelle". Les lignages aristocratiques qui se font et se défont s'expliquent facilement par ce que les éthologues appellent dans la hiérarchie de dominance : "rang de base" et "rang dépendant" (voir au chapitre II).
Evans Pritchard a fait, sans s'en rendre compte apparemment, une très bonne description de la "hiérarchie naturelle", hiérarchie de subordination par excellence.

Pour ce qui est des autres descriptions ethnographiques de peuplades tribales, il faut noter que beaucoup avaient un chef. Les ethnographes qui les ont décrites n'ont pas cherché à savoir,

toujours par ignorance de l'éthologie, comment ce chef est arrivé à cette place. Ils auraient vu en eux des alpha dominants que la hiérarchie naturelle avait placés au sommet de l'échelle.

L'homogénéité culturelle.
Elle est un facteur déterminant de la cohésion sociale chez les hominidés, surtout à partir de Sapiens Sapiens.

Remarquons d'abord qu'une homogénéïté culturelle est nécessaire au respect, par tous les membres d'une société, d'un système hiérarchique quel qu'il soit. Puisqu'il est censé mettre en jeu un système de valeurs communes, encore faut-il que ces valeurs soient unanimement partagées.

La culture, au sens de E.B.Tylor, est :
"L'ensemble complexe qui comprend les connaissances, croyances, art, morale, droit, coutumes et toutes autres aptitudes et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société."
Une société d'hommes présente une parfaite homogénéité culturelle lorsque tous les points de "l'ensemble complexe" cité par Tylor sont identiques chez chaque individu membre de cette société.
En d'autres termes lorsque tous les membres d'une société ont une culture identique en tous ses points.

Dans nos sociétés occidentales pluri-ethniques, où chaque ethnie est encore empreinte de sa propre culture, la notion est difficile à concevoir. En France, par exemple, il est difficile de parler d'homogénéité culturelle (au sens où nous l'entendons) entre un Breton, un Corse et un Alsacien, entre un catholique, un protestant et toute autre confession. La division est encore accentuée par des considérations politiques.
Il faut du temps pour homogénéiser plusieurs cultures. Si nous n'avions pas eu le Christianisme au Moyen Age pour unifier les cultures celtes, germaniques (franques, burgondes, viking), gallo-romaines, où en serions-nous ? Il a fallu mille ans pour ce faire.

L'homogénéité culturelle était parfaite dans les "Sociétés premières". C'étaient des sociétés "tribales" (au sens de Garrett Hardin), des sociétés archaïques comme ont dû l'être toutes les sociétés d'hommes avant, pendant et après l'hominisation.
Elles étaient très "fermées" en ce sens que tout homme étranger à la tribu était considéré comme un ennemi potentiel.
Chacun, en raison de l'instinct social, calquait son comportement sur celui des autres.
Seules ces sociétés avaient des "mythes": l'homogénéité culturelle devait être parfaite.
Il est évident qu'une telle homogénéité de culture sera beaucoup plus difficile à obtenir dans les sociétés d'hommes à effectif social sur-dimensionné.

Mythes et idéologies
L'idéologie, classiquement, est l'étude des idées.
Les sociologues en ont donné une définition exhaustive.
"Ensemble des idées philosophiques, sociales, politiques, morales, religieuses, etc. propres à une époque ou à un groupe social."
(dictionnaire Hachette)
L'idéologie recouvre donc un ensemble d'idées et de valeurs propres à une culture déterminée et à un moment donné[27].

Une bonne homogénéité culturelle signifie que l'idéologie sera partagée unanimement par l'ensemble social.

De même que les valeurs culturelles, transmises par la mère, s'ancrent dans le subconscient d'un peuple et résistent ainsi à l'oubli, de même une idéologie se conserve et s'inscrit dans la mémoire collective. Encore faut-il qu'elle soit d'abord partagée par tous, ensuite qu'elle ne soit pas contredite par la réalité quotidienne.
Le Veda, aux Indes, en est un bon exemple.

Le mythe.
Selon Alain de Benoist[28], chez les premiers penseurs grecs, (Parménide, fragment 8), les termes *muthos* et *logos* avaient tous deux le même sens et signifiaient "parole".
Mais si *logos*, de par sa racine *leg*, évoque l'idée de "tri", c'est à dire peut aussi bien être la parole vraie que la fausse, il en est tout autre de *muthos* qui désigne la "vérité absolument vraie". C'est la parole qui échappe à la critique, sur laquelle il n'est pas pensable de douter, en elle réside le "sacré".
Le mythe est "absolument vrai", ou tout au moins il est perçu comme tel. **Personne ne songe même à en douter**.
Dès que le doute s'infiltre, le mythe perd son caractère sacré. Il se "démythifie" et s'oublie, de mythe il devient fable.
L'homogénéité culturelle, de parfaite pour que le mythe puisse exister, a baissé car le doute s'est infiltré chez certains.

Moses I.Finley estime, dans "Mythe, mémoire et histoire" que : "bien que les Grecs continuèrent après le VIIIe siècle avant notre ère, une activité mythopoïétique qui reste secondaire, la charte mythique de la conscience hellène était désormais complétement élaborée."
Cela signifie qu'à partir du VIIIe siècle avant J.C. l'homogénéité culturelle des sociétés grecques a commencé à décliner.

Il semblerait que la condition *sine qua none* pour qu'une idéologie ou un mythe aie un caractère sacré, c'est qu'il soit **unanimement** considéré comme une vérité "fondamentalement vraie". Dès que le doute s'infiltre chez quelques uns, il perd ce caractère sacré.
Lorsque l'homogénéité culturelle est parfaite dans une société d'hommes, il y a place pour le Sacré[29] .

Le contenu du mythe importe peu, il dépend de l'état avancé (ou non) de la "connaissance" acquise par le groupe concerné.
Peut-être est-ce la raison pour laquelle les mythes qui sont arrivés jusqu'à nous concernaient surtout la religion ou, comme le dit Mircea Eliade, "le temps fabuleux des commencements". C'est à dire de "l'invérifiable", ce que la connaissance acquise ne pouvait contredire.
Par exemple, du jour où les hommes ont maîtrisé le feu, ce dernier s'est "démythifié".

C'est aussi la raison pour laquelle, de nos jours où la connaissance a atteint des sommets, mythe est synonyme de fable, de légende dont la véracité est plus que douteuse.

L'"activité mythopoïétique", selon l'expression de Moses Finley, est surtout l'apanage des sociétés archaïques.

Les Sociétés premières possédaient cette homogénéité culturelle au plus haut degré et leur avancement dans la "connaissance" était encore limité.
Toutefois on trouve chez des sociétés à effectif sur-dimensionné (que nous appelons "grandes civilisations") quelques exemples d'idéologie, voire de mythe, qui ont revêtu un caractère sacré.
L'idéologie du système des castes en Inde d'origine védique semble bien avoir eu ce caractère sacré (et l'a peut-être toujours).
La magnifique Foi chrétienne des IXe au XIIe siècles qui a illuminé le Moyen Age et son mythe de la Génèse.
Le Japon actuel (dont l'homogénéité culturelle est liée à l'insularité) est aussi un exemple à retenir.

Dans les sociétés d'Extrême-Orient, dont la culture est avant tout chinoise, plusieurs religions coexistent souvent, sans pour autant nuire à une bonne homogénéité culturelle. Mais aucune d'entres elles n'a été "religion d'état".
Il semblerait que les Chinois (Marcel Granet le souligne) n'ont pas eu besoin d'avoir recours à une religion pour parfaire leur homogénéité culturelle. La culture chinoise est vieille de plusieurs millénaires et n'a pas subi d'acculturation depuis presque le néolithique (ce qui n'exclut pas des apports culturels extérieurs comme le Bouddhisme par exemple). Les Chinois ont toujours été conscients de ce fait.
Le même phénomène s'est passé en Egypte ancienne où les dieux étaient multiples, mais seul le Pharaon-Dieu dominait les autres.
Alors qu'en Occident d'avant l'an mil, la multiplicité des ethnies a nécessité une religion monothéiste pour parfaire l'homogénéité culturelle.

Le rôle de la famille.
Le lien familial a la réputation d'être solide. On serait en droit de se demander quel a été son rôle dans la cohésion sociale des premières sociétés humaines.
Lui donner trop d'importance équivaudrait à admettre qu'une seule famille, aussi étendue soit-elle, puisse former à elle seule une société d'hommes.
Les anthropologues estiment, en fonction d'observations ethnographiques sur des sociétés "primitives" actuelles, qu'une société d'hommes pour être viable, pour subsister et croitre, doit être en mesure de procréer. Il faut des parents en nombre suffisant. Une telle société doit se composer de plusieurs familles.
Même si ces conditions sont remplies, les biologistes estiment qu'il est pourtant nécessaire de lui insuffler 10% de sang neuf par génération pour éviter les méfaits de la consanguinité.

Après le néolithique, lorsque la croissance démographique a posé des problèmes nouveaux, la famille a certainement permis d'augmenter le nombre des individus au sein d'une Société première.
S'il est concevable que quelques centaines d'hommes puissent bien se connaître mutuellement, il est plus difficile d'admettre que la chose soit possible lorsque le nombre atteint quelques milliers.
La famille serait une subdivision du groupe représentée par le chef de famille.
On connait l'importance dans l'Antiquité des grandes familles.
Le "genos" grec, la "gens" romaine, le "clan" des sociétés celtes et germaniques.

D'après Tite-Live, la gens des Fabiens, contre la ville étrusque de Véies, a pu aligner 306 combattants de la même famille. Cela à une époque proche de celle où Rome était encore une Société première.
Il suffit de dix familles analogues à celle des Fabiens pour qu'une société d'hommes aille jusqu'à 5 000 âmes, en tenant compte du fait que seuls les hommes jeunes se battaient.

Nous retiendrons qu'une parfaite homogénéité culturelle est primordiale pour une haute tenue sociale, puisque d'elle dépend la viabilité d'un système hiérarchisant.

L'altruisme [30] .

Nous avons distingué dans la vie sociale animale deux aspects différents selon qu'étaient, ou n'étaient pas, concernés l'acquisition et le stockage d'information et d'énergie.
Pour les mêmes raisons, lorsque nous parlerons d'altruisme, il faudra conserver la distinction entre les espèces qui font partie, ou qui ont fait partie, d'un "phylum privilégié".

Le comportement altruiste est une qualité nécessaire et essentielle pour la vie sociale lorsque la fonction qui en bénéficie est l'acquisition et le stockage d'informations ou d'énergie. Car seul l'altruisme permet la spécialisation de certains individus pour assumer ces fonctions.
Ce n'est pas une nécessité pour une vie sociale réussie si, seules, les trois fonctions nécessaires au maintien de la survie individuelle (se nourrir, se protéger, se reproduire) sont concernées.
De nombreuses sociétés animales semblent ignorer totalement l'altruisme et n'en continuent pas moins à survivre.
Les rares espèces chez qui un comportement altruiste a été observé doivent être considérées comme très supérieures aux autres.

Mais il est nécessaire de préciser :
Un comportement altruiste généralisé à l'espèce entière est une vue de l'esprit, il n'a aucun fondement biologique et n'a jamais été constaté dans la nature. L'altruisme est intimement lié à la vie sociale et ne peut en être dissocié.
(Darwin a fait la même remarque à la page 104 de l'édition citée de "La descendance de l'homme et la sélection sexuelle". [31])[32].

Avoir un comportement altruiste, c'est être capable d'orienter ses actes dans l'intérêt du groupe social avant, et même au détriment, de son intérêt personnel.
Comme son étymologie l'indique, c'est faire passer l'intérêt des autres avant le sien propre, les autres étant à l'évidence les autres membres du groupe social, c'est à dire l'ensemble du groupe social.
L'acte altruiste par excellence est de risquer sa propre vie pour le bien du groupe. Beaucoup d'hommes l'ont fait et beaucoup le font encore de nos jours.

L'altruisme est la qualité majeure de toute vie sociale, à plus forte raison lorsqu'une division du travail est nécessaire à

l'espèce (pour optimaliser le traitement de l'information par exemple[33]).

L'altruisme ne se rencontre que dans certaines sociétés animales très développées, les invertébrés coloniaux comme les siphonophores, quelques insectes sociaux et chez les hommes.
Des formes mineures ont été décrites chez des primates supérieurs, chez les lycaons et peut-être les loups et chez les rats.

L'altruisme pose problème aux sociobiologistes et aux biologistes en général. Car son antonyme, **l'égoïsme**, semble régner unanimement chez les animaux et correspond à une programmation générale, puissante et antérieure à la vie sociale, appelée communément "instinct de conservation individuel". Les biologistes se demandent comment un individu si fortement programmé pour l'égoïsme peut être altruiste, même sporadiquement.

Pour essayer de l'expliquer, certains généticiens anglo-saxons, (William D.Hamilton, 1964, 1970, 1972), ont créé la notion d'"**inclusive fitness**", ou "**valeur sélective nette**".
Selon eux, un acte altruiste ne peut être expliqué que dans la mesure où lui correspond un bénéfice génétique pour l'espèce.
Au sein de la même famille, entre frères par exemple, sauver la vie de son propre frère en risquant la sienne, revient en fait à sauvegarder la moitié de son patrimoine génétique, et même à l'augmenter dans la descendance du frère.
Ce processus est appelé aussi "**sélection parentale**".

L'explication des généticiens anglo-saxons est, peut-être, valable pour les insectes sociaux du fait que toutes les fourmis d'une même fourmillière (ou tous les termites d'une même termitière) sont issues, ou presque, de la même ponte.[34]
L'explication peut s'appliquer aussi aux rats chez qui le lien social semble être familial et lié à l'odorat.

Il paraît peu raisonnable, (E.O.Wilson semble être de cet avis), de retenir cet "inclusive fitness" pour expliquer le comportement altruiste chez les hommes et les mammifères.

En étudiant les instincts chez les hommes, nous avons évoqué l'existence d'un instinct social, dont l'idée première revenait à Darwin, et qui serait à la base de notre sens moral et de l'altruisme.
Mais nous avons vu que le développement de cet instinct social, par la sélection naturelle, posait quelques problèmes.
Des biologistes américains ont étudié, pour essayer de les résoudre, la "sélection de groupes".

La sélection de groupes sociaux.
L'évolution par la sélection naturelle, dans l'esprit de Darwin et des biologistes, se fait chez les animaux à titre individuel au sein d'une population de la même espèce dans un écosystème donné.
Chaque individu vit en solitaire et n'est concerné que par sa propre survie. Si le hasard d'une mutation lui est bénéfique, ce bénéfice ne profite qu'à lui (et à sa descendance) et la survie se fait au détriment des autres.
D'autre part :
Au sein d'un groupe, l'altruisme ne peut être bénéfique à un individu que dans la mesure où il est partagé avec les autres. La

réciprocité semble s'imposer. Si les autres restent égoïstes, le mutant-altruiste sera désavantagé par rapport à eux et risque de ne pas être sélectionné. Pour que l'altruisme puisse se développer il semble nécessaire qu'il apparaisse chez tous les individus concernés **en même temps**.
Il faut impérativement que le groupe dans sa totalité soit sélectionné naturellement. Cela au détriment des autres groupes. Cela implique une certaine homogénéité génétique au sein de chacun des groupes. La chose est-elle possible ?
C'est ce que nous apprend la "*sélection de groupes*".

Edward O.Wilson, dans "La Sociobiologie", nous parle de la sélection de groupes (qu'il appelle aussi sélection inter-dèmique). Elle a été étudiée par de nombreux biologistes américains sur des sociétés animales relativement "fermées", qui n'admettaient pas d'élément étranger au groupe.
(Notons que c'est déja un début de comportement tribal).

Il en ressort que plus un groupe est fermé, plus il est homogène génétiquement. Plus il est de petite taille, plus sa structure sociale est stable et plus il est susceptible de varier par sélection naturelle. Mais par contre, il devient sujet aux manifestations néfastes de la consanguinité.
Pour éviter ces dernières, qui aboutiraient vite à l'extinction du groupe, il est nécessaire qu'un flux génétique extérieur, qu'un apport extérieur de sang neuf, lui soit insufflé.
Si, à l'inverse, une société est trop perméable au flux extérieur, sa structure sociale en souffre et son évolution s'en ressent.
Un juste milieu parait souhaitable.
Chez les hommes, des observations ethnographiques confirment ce fait. E.O.Wilson dit :
"Environ 7,5 pour cent des mariages contractés parmi les aborigènes australiens avant qu'ils ne soient soumis à l'influence européenne étaient inter-tribaux; des taux similaires ont été rapportés chez les Indiens du Brésil et dans d'autres sociétés pré-lettrées (Morton, 1969). La théorie élémentaire de la génétique des populations prédit qu'un flux génétique de l'ordre de 10 % par génération est plus que suffisant pour éviter les méfaits de la consanguinité."
Certains auteurs ont aussi avancé que dans les premières sociétés pré-hominiennes, comme chez certains singes anthropomorphes actuels, le groupe pouvait être dominé sexuellement par un ou deux mâles qui fécondaient presque exclusivement les femelles, favorisant ainsi une homogénéisation génétique satisfaisante.

Nous retiendrons :
Pour qu'un instinct générateur d'altruisme puisse se développer chez les pré-hominiens, la sélection de la société dans son ensemble est nécessaire. Seule une "sélection de groupes" le permet.
Pour évoluer, une société pré-hominienne doit être fermée, de type tribale, l'échange (ou le rapt) de femmes dans les autres tribus est impératif pour éviter les méfaits de la consanguinité.

On connait l'importance des règles concernant l'inceste dans toutes les sociétés d'hommes, sans exception, décrites par les ethnographes. Cette constance a permis à Claude Lévi-Strauss de jeter les bases du structuralisme. Le fait que cette absolue nécessité d'un flux génétique extérieur existait déjà chez les

premiers pré-hominiens tendrait à prouver l'inscription génétique d'un instinct anti-inceste chez les hommes. (Lévi-Strauss admet que cette "structure" puisse être inconsciente.)
Cette "perception inconsciente", dont l'interprétation pourra différer d'un groupe à l'autre, sera transmise culturellement et donnera les aspects traditionnels que l'on peut trouver aujourd'hui dans les descriptions ethnographiques

Pour les mêmes raisons, le fait qu'une société d'hommes dût être "fermée" pour permettre à l'ensemble de ses individus d'évoluer génétiquement, tendrait à prouver (et permettrait même d'affirmer) l'inscription génétique du comportement tribal du type Garrett Hardin et cela dès le début du processus d'hominisation.
(Nous en rappelons les caractéristiques : tous les étrangers au groupe, et donc inconnus, sont des ennemis potentiels et de ce fait ne bénéficient pas des règles morales, du type mosaïque, destinées aux seuls sociétaires.)

Parler de "sélection de groupes" implique l'élimination d'autres groupes. On peut penser que les sociétés préhominiennes dont la socialité était la plus élevée ont éliminé les autres, développant ainsi l'altruisme. Un tel processus évoque la guerre.

La guerre tribale.
Evoquer la guerre comme phénomène sélectif irritera certains ! Aujourd'hui surtout, le sujet est tabou en anthropologie.
Pourtant, peut-on parler des hommes sans évoquer la guerre ?
Nos manuels d'histoire sont jalonnés par les batailles.
Nous nous limiterons toutefois aux guerres tribales qui seules concernent notre propos.

Grâce à la tradition, les hommes ont acquis une telle supériorité sur les autres espèces animales, qu'assez rapidement ils éliminèrent celles qui présentaient pour eux quelque danger.

Or la compétition vitale, l'inexorable "struggle for life" de Darwin, pour permettre à la sélection naturelle de s'exercer, a besoin de l'élimination d'un très grand nombre.
En tenant compte de la progression géométrique, qui contrôle aussi la prolifération des sociétés d'hommes, une fois les espèces prédatrices dangereuses éliminées, les rigueurs climatiques maitrisées, il semble plausible qu'un des dangers subsistants, pour une société d'hommes, ne pouvait venir que d'une autre société d'hommes. La guerre, inexorablement, va devenir une "pression sélective".

En langage biologique, la guerre est une lutte intra-spécifique de groupes sociaux.
Quelle que soit l'espèce considérée, elle devra présenter les qualités sociales nécessaires à son accomplissement et tout particulièrement l'altruisme.
L'altruisme est en effet indispensable à la guerre. Seul un être vivant capable de comportement altruiste risquera sa vie pour le groupe social.
Nous avons vu que l'altruisme, nécessaire à la spécialisation, n'a pu se développer chez les hommes qu'avec la guerre.

Les seuls animaux qui s'adonnent à cette lutte intra-spécifique sont les hommes, les fourmis et quelques guêpes sociales.

De très rares exemples ont été signalés entre des groupes de singes anthropoïdes. Mais la rareté des monographies ne permet pas de généraliser le phénomène.
(Nous ignorons si des exemples ont été décrits chez les invertébrés coloniaux du type Siphonophora, mais le terme de guerre serait valable pour de telles espèces.)[35]

Parler de la guerre comme "pression sélective" signifie que, par l'élimination des sociétés humaines les moins bien adaptées, la guerre a sélectionné naturellement les sociétés d'hommes.
Cela implique une "sélection de groupes". Nous avons vu que c'était une notion nouvelle dont l'étude chez l'animal social n'a commencé que vers les années 1960-1970 par des éthologues américains.
Cette perspective n'est pas unanimement partagée dans les milieux anthropologiques, surtout aujourd'hui. Car lorsqu'on parle de guerre, les premières qui viennent à l'esprit sont les guerres contemporaines et historiques. Le rôle d'une sélection naturelle (prise dans son sens habituel) dans la guerre de 1914-1918 par exemple, ou dans les guerres de religion du XVIe siècle, parait absurde si l'on s'adresse, en tant qu'unité sélectionnée, aux entités sociales en présence.

C'est pourquoi nous limitons l'étude du phénomène à son aspect biologique tel qu'il a été avancé dans les chapitres précédents.
La guerre a été le moteur d'une sélection naturelle de groupes (de sociétés) chez le genre Homo.
Notre analyse se bornera donc au phénomène de la guerre uniquement chez les sociétés archaïques et éventuellement les sociétés primitives **du type tribal**.
Pour qu'il y ait sélection de groupes, les groupes doivent être génétiquement homogènes c'est-à-dire restreints et de forme tribale.
En aucun cas nous n'aborderons les guerres historiques et modernes qui ne rentrent pas dans ce cadre.[36]

Devant le constat de la présence d'altruisme chez les hommes, (on ne peut le nier même s'il se fait rare aujourd'hui), devant la persistance de l'égoïsme généralisé au sein des sociétés de primates, une conclusion s'impose : les guerres tribales ont été nécessaires pour que l'altruisme puisse se développer chez les hommes.
Ce constat nous permet aussi d'affirmer que la guerre est apparue chez le genre Homo avant l'apparition de Sapiens Sapiens.

L'idée de la guerre comme facteur de sélection naturelle a déjà été développée par d'autres.
Maurice R.Davie, (dans l'ouvrage cité plus haut), consacre le premier chapitre à la guerre comme "concurrence vitale", (c'est sa propre expression), et intitule le dernier : "La guerre , facteur de l'évolution".
De toute évidence Davie, (ou peut-être son traducteur), n'est pas biologiste et peu averti des théories de Darwin. C'est d'ailleurs ce qui donne beaucoup plus de force à ses conclusions.
Nous le citons :
"Peut-être le plus grand rôle de la guerre a-t-il été de produire la sélection sociétaire, (entendant par là, il est permis de le

penser, la sélection des sociétés humaines[37]). L'évolution, dans la société comme dans le monde organique, ne peut venir que de l'évincement des modes inférieurs par des modes supérieurs, bref, par la sélection.
Dans le champ social les adaptations sont mentales plutôt que physiques. Elles se concrétisent dans les manières et les moeurs, c'est à dire dans la culture des groupes humains.
Or, la sélection suppose un conflit ou une lutte entre les variants... Les conflits de groupes ont toujours existé. Ils sont alimentés par la lutte même pour l'existence et activés par la concurrence, l'égoïsme du groupe, les rivalités politiques et les divergences religieuses."
Davie semble bien penser à une sélection (même si elle est culturelle) et, d'après ses notes, il semble associer à ses conclusions des ethnologues comme Summer, Keller et Taylor.

D'autres auteurs, Gaston Bouthoul[38] par exemple, ont évoqué la guerre comme sélection naturelle mais ne lui ont pas reconnu un rôle sélectif. Dans leur esprit, c'est aux individus que s'adressait la sélection et non aux groupes. Ce qui, à l'évidence, n'est pas du tout la même chose.

Pourquoi les hommes font-ils la guerre ?
Quelle pulsion ou instinct les pousse à faire la guerre ?
Car, de toute évidence, la raison et l'intelligence sont totalement étrangères au "pourquoi" des guerres. Comme le dit Karl von Clausewitz, un connaisseur en la matière : "Aucune activité humaine ne dépend si complètement et si universellement du hasard que la guerre."
En effet, quelle activité échappe-t-elle le plus à la raison des hommes ?
Pour ce qui est de la façon de la faire, bien au contraire, les hommes ont déployé des prodiges d'ingéniosité. Toute notre technique provient des retombées de la guerre, ou des préparatifs des guerres à venir.

On ne se trompera pas beaucoup en affirmant que la cause principale de presque toutes les guerres a été de nature économique.
(Et là, toutes guerres confondues, aussi bien les archaïques que les modernes.)
Et si la raison est absente de cette motivation, et il semble qu'elle l'ait souvent été, il ne reste pour l'expliquer qu'un instinct, une pulsion.
Sans qu'il soit nécessaire d'inventer une "pulsion guerrière" ou une "pulsion de mort", **l'instinct de puissance** dont nous avons parlé dans le deuxième chapitre, ce viel instinct ancré depuis l'aube de la vie, si présent dans le monde vivant, semble suffire comme explication.[39]

Cette explication instinctive permet aussi de comprendre pourquoi, en toute bonne foi, le (ou les), responsable(s) d'une guerre en cherche(ent) un motif avouable.
Elle permet aussi d'expliquer pourquoi les fourmis font la guerre : ce même instinct en serait la cause.

Que ce soit pour un territoire de chasse, pour piller les récoltes du voisin ou annexer une province, l'appât du butin, d'esclaves et même de femmes, tout revient à cet instinct de puissance.

Il n'est pas déraisonable d'affirmer que l'instinct de puissance, tel que nous l'avons défini dans le chapitre des instincts, si présent dans le monde vivant, fonction constitutive de la vie elle-même, est le moteur qui pousse les hommes à faire la guerre. On notera au passage que ce même instinct de puissance les a poussés à inventer l'élevage et l'agriculture, deux activités équivalentes à des réserves énergétique.
Ainsi aujourd'hui, les armements ont pris un tel aspect destructeur que les hommes hésitent à les utiliser, surtout par peur de réciprocité. Mais la guerre n'en persiste pas moins sous forme de "guerre économique".

Evaluation da la socialité

Pour évaluer le niveau social élevé, la réussite sociale due à un altruisme généralisé, nous proposons le terme de **"degré de socialité"**, quantifié par un qualificatif[40].
Ainsi, un idéal social sera atteint lorsque **le degré de socialité sera très élevé, lorsque la société considérée formera un tout.** Lorsque, au sein de cette société, chaque individu aura un comportement altruiste et fera passer l'intérêt du groupe avant, voire au détriment, de son intérêt personnel.

L'indice de socialité .
Nous proposons donc le terme d'"**indice de socialité**", **I.d.S.**, nuancé par un qualificatif, pour évaluer l'efficience d'une vie en communauté qui dépendra du comportement altruiste de ses membres.

Il est évident qu'un "degré d'efficience sociale" doit être nuancé, ne serait-ce que par l'importance et le nombre des comportements altruistes que l'on pourra rencontrer dans le groupe.
Malgré les limites (et la nouveauté) d'une telle notion, nous l'utiliserons en tant que concept synthétique après la description d'un ensemble social.

Sa manifestation maximum (indice très élevé) évaluera la socialité d'une société humaine (ou animale) constituant un tout, une entité, où chacun des individus aura un comportement dirigé uniquement dans l'intérêt du groupe, au détriment du sien propre. Le comportement altruiste sera généralisé dans ce groupe.
L'indice de socialité sera nul (ou très bas) lorsque les individus d'une société humaine (ou animale) auront un comportement dirigé uniquement dans leur intérêt propre. Même s'il existe une vie de groupe, il s'agira de vie sociale **individualiste** où l'égoïsme réglera les comportements mutuels.

A ces deux extrêmes correspondent deux attitudes comportementales des individus vis à vis des autres membres du groupe, l'altruisme lorsque l'indice est élevé, et l'égoïsme lorsqu'il est nul.

Un indice de socialité maximum représentera un sommet pour la vie en société animale, quelle que soit l'espèce considérée, y compris les hommes.

Les sociologues appellent "société **holiste**" une société humaine avec I.d.S. élevé.

L'inconvénient de ce terme ("holisme"), vient de ce qu'il n'est pas quantifiable, ou tout au moins, il n'est pas quantifié par les sociologues. Même par Louis Dumont qui l'utilise beaucoup. Pour eux, une société est holiste ou individualiste, il n'y a pas de demi-mesure.
Or la nuance est nécessaire, c'est pourquoi nous préfèrons parler d'indice de socialité quantifié.
Car une société d'hommes, tout en étant fortement individualiste, peut avoir un indice de socialité maximum, même à titre transitoire.
L'exemple de la France en 1914, où plusieurs millions de Français donnèrent leur vie pour défendre leur territoire, dénote un indice de socialité très élevé. Le fait de sacrifier sa vie pour l'intérêt du groupe représente l'acte altruiste par excellence.
Or, la société française était déja, (avant le conflit), du type individualiste.
A l'inverse, la Cité grecque de l'époque classique, considérée comme une société holiste, a vu son indice de socialité diminuer, comme cela semble avoir été le cas à partir du VIII* siècle avant notre ère.

La société japonaise, selon les spécialistes, (Louis Frédéric entre autres), est une société individualiste, mais qui a un indice de socialité très élevé lorsque le besoin s'en fait sentir. L'histoire de l'archipel montre que la société nippone n'a présenté dans son histoire un indice de socialité très élevé qu'à deux reprises seulement. Une première fois lors des attaques mongoles, en 1274 pendant la période Kamakura, et une deuxième fois, qui dure encore de nos jours, face au danger venu du monde occidental.

Ces quelques exemples montrent que l'indice de socialité peut être fluctuant, que c'est dans l'adversité qu'il peut monter vers des sommets, mais que le bien-être lui sera fatal.

De nombreux auteurs, (et Oswald Spengler particulièrement dans "Le déclin de l'Occident"), ont remarqué que toutes les grandes civilisations de notre Histoire, comme des êtres vivants, naissaient, passaient par une apogée, puis dégénéraient pour finalement s'éteindre.

La décadence a beaucoup préoccupé les auteurs occidentaux.
Nous nous vantons d'avoir le "sens de l'histoire", n'est-ce pas plutôt que nous sommes hantés par la décadence ?
Pierre Chaunu estime que la "décadence" est une notion moderne, et que le mot n'apparait qu'à partir du XVII* siècle. Julien Freund l'a étudiée sous d'autres vocables, mais avec le même sens, et la retrouve jusque chez Hésiode au VIII* siècle avant notre ère. La "chute de Rome" a alimenté bien des controverses et elle est toujours présente dans nos esprits.

Nous verrons que la chute de l'indice de socialité traduit le déclin et la mort d'une société d'hommes.
Elle perdra progressivement toute notion d'altruisme, l'égoïsme y règnera en maître, les instincts individuels, qui ne seront plus contrôlés par l'instinct social, dirigeront les comportements, et la dégradation des moeurs s'infiltrera et imprégnera lentement le tissu social.

Les principes moraux font partie des moeurs d'une société d'hommes, ce sont les comportements nécessaires à la survie de la société.
Or, la dégradation des comportements moraux est indissociable de la décadence d'une société d'hommes, elle en constitue le critère premier car elle signifie que l'égoïsme reprend sa domination sur l'altruisme.
On peut même définir les notions de "bien" et de "mal" par les comportements qui, respectivement, élèvent ou abaissent l'I.d.S. d'une société donnée.

Il semble évident qu'une société d'hommes où l'égoïsme domine aura beaucoup de mal à rassembler son effectif social pour une coopération d'envergure, que ce soit une guerre ou tout autre chose.
On peut affirmer :
Lorsque deux sociétés d'hommes (à avancement technique et à effectif social de niveau similaire) entrent en compétition, celle dont l'I.d.S. est le plus élevé dominera l'autre.
C'est ce qui nous incite à croire que l'I.d.S. a été sélectionné chez les hommes par la guerre.

[Lorsque nous parlons de la mort d'"une société d'hommes", il ne s'agit pas toujours de la mort de l'ensemble de son effectif.
Une société d'hommes se meurt lorsqu'elle perd son identité sociale, lorsque les individus qui la composent n'ont plus de liens sociaux, perdant ainsi toute possibilité de coopération.
Il est fort probable que les esclaves de l'antiquité constituaient cette masse humaine.]

Conclusion.

La voie biologique permet de proposer le principe suivant :
- Dans les sociétés hominiennes primitives, avant, pendant et après le processus d'hominisation, la cohésion du groupe était assurée par la hiérarchie de subordination, l'homogénéité culturelle contrôlée par les instincts sociaux mis en place pendant que s'instaurait le programme phylogénique du langage articulé.
Le **statut** de chacun des individus s'imposait par la valeur intrinsèque de chacun d'eux (valeur en fonction de celles admises par la société).

Nous avons proposé le terme de "**Société première**" pour désigner ces sociétés biologiques d'hommes, et "**hiérarchie naturelle**" la hiérarchie de subordination lorsqu'il sera question des hommes.

Nous avons souligné cette condition *sine qua non* : pour que puisse s'instaurer dans une société humaine une hiérarchie naturelle, il est indispensable que tous les individus **se connaissent mutuellement**.
Cette incidence s'avérera d'une importance capitale lorsque la poussée démographique, qui va devenir explosive à partir du néolithique, ne permettra plus cette connaissance mutuelle.
Le système des Sociétés premières ne pourra plus fonctionner, le "statut" de chacun ne pouvant plus s'exprimer[41] .

Les qualités de la vie sociale que nous venons d'entrevoir sont pour les hommes des nécessités, et cela pour deux raisons : d'abord du fait que nous avons à faire au phylum privilégié, ensuite **ce sont des impératifs de survie lorsque la pression sélective est la guerre**. Cela explique l'aspect héroïque privilégié par les littératures anciennes.

Nous proposerons l'expression "**structure[42] de stabilité sociale**" pour désigner l'ensemble des facteurs qui contribuent à la bonne entente sociale, à la cohésion sociale, (un système hiérarchique admis par tous, une homogénéité de culture).
Nous excluons de cette appellation toute législation coercitive.
Plusieurs facteurs sont inscrits génétiquement (parce que développés pendant le processus d'hominisation), et peuvent être qualifié de naturels. D'autres dépendent de l'intelligence et plus encore de l'expérience des hommes. De tels facteurs sont inculqués à l'ensemble social sous forme d'idéologie.
Une structure de stabilité sociale est indispensable à une société d'hommes pour que son I.d.S. puisse être très élevé, les exemples historiques montreront que sans cette structure, l'I.d.S. décline rapidement et que la société s'éteint à terme.

Une **organisation sociale** est l'ensemble des institutions régissant la bonne marche de la société.
Rentre dans ce cadre la subdivision familiale qui peut être considérée comme une organisation sociale naturelle des premières sociétés d'hommes.
Par exemple, si la Rome antique avait une excellente organisation sociale, elle ne possédait aucune structure de stabilité sociale.
Il faut voir là la cause de son déclin.

Ainsi nous pourrions dénommer **Société première** et **Société du IIe type** les sociétés humaines **qui possèdent une structure de stabilité sociale**.
Les exemples historiques montreront que celles qui n'en possèdent pas sont appelées à disparaître à terme.
La structure de stabilité sociale de la Société première est naturelle. Elle est le fruit de millions d'années de sélection naturelle et constituée par des instincts gravés dans le génome des hommes.
Lorsque la démographie humaine aura pris des proportions telles que cette structure de stabilité sociale naturelle ne pourra plus s'exercer, (parceque basée sur la hiérarchie naturelle et l'instinct social qui, tous deux, nécessitent une connaissance mutuelle des sociétaires), dans les "grands ensembles humains", dont l'effectif social sera illimité, pour devenir une Société du IIème type, elle devra inventer une nouvelle structure de stabilité sociale.

Notes.

[1] - Le mot "coopération" a été choisi par Herbert Spencer pour finaliser la vie sociale.

[2] - Une traduction en français a paru chez Payot en 1931.

[3] - Ces propos de R.W.Firth ont été pris dans "Encyclopaedia Universalis" (édition 1968) dans la rubrique "Ethnologie, Anthropologie sociale et culturelle".

[4] - "The Forest People"

[5] - "Les derniers rois de Thulée", collection Terre humaine, chez Plon. Jean Malaurie a passé deux ans en région arctique, partageant avec les autochtones la terrible vie hivernale sur la banquise.

[6] - "Le geste et la parole"

[7] - Nous savons maintenant, grâce au carbone 14, que ceux de Bretagne sont antérieurs de quelques millénaires.

[8] - Cette remarque est de nous.

[9] - Article reproduit dans l'ouvrage du même auteur : "Anthropologie structurale".

[10] - Pour ceux qui auraient du mal à évaluer le phénomène, rappelons que l'armée romaine à l'apogée de l'Empire ne comptait pas plus de soldats que celle de Louis XIV, donc à dix sept siècles d'intervalle !! (cité par Pierre Chaunu dans "Histoire et décadence").

[11] - Ces données sont prises dans l'ouvrage de Colin Renfrew, "Les origines de l'Europe", Flammarion, 1983. Colin Renfrew enseigne à l'Université de Cambridge où il dirige le Département d'Archéologie.

[12] - Parler aujourd'hui d'altruisme généralisé dans nos sociétés d'hommes surprendra. Mais nos sociétés occidentales actuelles ne sont pas seules concernées par ces propos. L'Histoire a abondament montré que les hommes étaient capables d'avoir un comportement altruiste.

[13] - Quelque 300 espèces de Siphonophore ont été décrites. Le phénomène colonial peut être observé, à des degrés variables en fonction de l'aspect "société", chez les Briozaires et même chez les Coelentérés. Le terme de "colonie" est utilisé en zoologie pour désigner un rassemblement d'animaux de même espèce sans pour autant qu'existe une "vie sociale" proprement dite.

[14] - Les termites seraient les plus anciens, 250 millions d'années, très proches des blattes (dictyoptères). Les fourmis n'auraient que quelques 80 millions d'années d'existence. On

retrouve dans des morceaux d'ambre (résine fossile de conifère) beaucoup d'espèces de fourmis vivant encore actuellement.

[15] - Haplodiploïdie signifie que les oeufs fertilisés donne des femelles (diploïdes) et les oeufs non fertilisés donnent des mâles (aploïdes). La reine, chez certaines espèces ou les ouvrières dans d'autres, peut ainsi contrôler les quota mâle/femelle.

[16] - L'exemple des rats est instructif. Leur altruisme est très poussé, mais se limite à une seule famille parce qu'il est tributaire de l'odorat. Chacune des familles a une odeur particulière que chacun des membres reconnait.

[17] - Wilson semble ignorer, comme beaucoup de biologistes américains, les conclusions de Konrad Lorenz exposées dans "L'envers du miroir". Le fait de n'avoir pas différencié en deux catégories les espèces sociales rend son ouvrage confus et ses conclusions parfois erronées.

[18] - Les quatre *phyla* évoqués sont :
- Les unicellulaires (zoïdes) avec les Siphonophores et les Briozaires.
- Les insectes sociaux avec les hymenoptères (guêpes, abeilles, fourmis) et les termites.
- Les vertébrés sociaux (mammifères, oiseaux et poissons).
- Les hommes.

Nous reconnaissons parmi eux les trois concernés par les fonctions information et énergie.

[19] - Cité par Jacques Gernet dans "Le concept d'empire",P.U.F., 1980.

[20] - "Ensemble des idées philosophiques, sociales, politiques, morales, religieuses, etc., propres à une époque ou à un groupe social." (dictionnaire Hachette)

[21] - Dans "Essais sur l'individualisme", le Seuil, 1983.

[22] - La notion de "sacré" est utilisée ici comme signifiant "croyance unanimement partagée par l'ensemble social".

[23] - Nous noterons ici le polythéisme qui permet de garder l'idée de dieu quel que soit le (ou les) Dieu. Aux Indes, à l'époque védique où le Veda n'était pas encore écrit mais transmis oralement, les dieux n'étaient pas les mêmes que maintenant. Ce qui n'empêche que l'idée de Dieu, la religiosité, est resté la même.

[24] - Dumont a étudié les Indes dans les années 50, juste après la guerre. Déjà, la structuration des castes n'était plus la même dans des régions différentes. Dans quel état peut-on la trouver aujourd'hui ?

[25] - Nous utilisons la traduction en français de Louis Evrard parue chez Gallimard (collection Tel) en 1994 et préfacée par Louis Dumont. Les Nuer sont les descendants d'une peuplade du haut Nil, à vocation pastorale, qui vivait encore à l'état tribal.

[26] - L'utilisation du terme "politique" pour désigner ce que nous avons appelé "la cohésion sociale" ne semble pas très adéquat. Louis Dumont (dans la préface) le confirme. Le concept sous entend le long terme. Mener une politique c'est prévoir les répercussions que pourraient avoir sur l'avenir certaines actions.
Dans le cas présent, et chez les sociétés archaïques en général, on assiste à l'apparition progressive "du politique". Ensemencer une terre en vue d'une récolte à venir, peut être considéré comme un acte "politique" chez les sociétés du néolithique. Partir en guerre n'a pas de tout temps été un acte politique, mais souvent impulsif.

[27] - C'est volontairement que nous avons remplacé le "ou" du dictionnaire Hachette par "et". ...propre à une époque et à un groupe social.

[28] - Dans la revue "Krisis", numéro 6. L'idée serait de Heidegger.

[29] - La notion de "sacré", dans notre tradition occidentale, a toujours été associée à la religion. Nous y associons le mythe (suivant en cela Mircea Eliade) et surtout une "foi" unanimement partagée par l'ensemble social. Nous pensons que le Sacré ne peut être ressenti comme tel, s'il n'est pas partagé avec les autres.

[30] - Le mot, rappellons-le, est d'Auguste Comte, mais la notion a toujours existé.

[31] - Nous reproduisons ce que nous en disions au chapitre 2 :
Le mot "altruisme" est d'Auguste Comte. Darwin semble l'ignorer. Pour exprimer la notion, il parle de : "devoir, dont la signification est si élevée. C'est le plus noble attribut de l'homme qui le pousse à risquer, sans hésitation, sa vie pour celle d'un de ses semblables."
Cette phrase montre que Darwin incluait l'"altruisme" dans le sens moral. Il précise plus loin : "Ces sentiments ne s'étendent nullement, d'ailleurs, à tous les individus appartenant à la même espèce, mais seulement à ceux qui font partie de la même association."
Il souligne dans une note qu'à son sens, cette faculté morale est d'origine innée et non pas acquise comme le croient certains.

[32] - Il est clair que le Christianisme est arrivé à un moment où les Sociétés premières éclataient par le surnombre. Par sa doctrine, le Christianisme a voulu unifier culturellement ce qui restait de ces sociétés éclatées et leur redonner la notion d'altruisme en leur disant : "Aimez vous les uns les autres".
Le rôle du Christianisme a été d'étendre à une société multi-dimensionnée (et multi-culturelle) des notions qui s'étaient avérées primordiales aux Sociétés premières.

[33] - Dans nos sociétés modernes l'altruisme ne joue plus aucun rôle dans la spécialisation. La compensation pécunière l'a remplacé.

[34] - Il convient de noter que l'altruisme d'une fourmi, ou d'un termite, bien que très puissant, ne s'exerce que vis à vis des fourmis (ou des termites) de sa propre communauté.

[35] - Nul n'ignore que les fourmis font la guerre. De nombreux exemples ont été décrits par les entomologistes aussi bien à l'état naturel qu'en laboratoire. Mais le monde myrmécéen rassemble tellement d'espèces différentes qu'il devient hasardeux de parler de lutte intra-spécifique, bien que des observations de guerre entre même espèces existent.

[36] - Nous verrons plus avant, en étudiant la formation des grands ensembles humains (ce que nous appelons grandes civilisations), que cette "frénésie guerrière" (comme l'appelle Georges Duby dans ses ouvrages sur le Moyen Age) va devenir très gênante. Car les guerres deviendront alors fratricides et néfastes à une bonne entente sociale. L'"esprit guerrier" hérité des sociétés archaïques devra changer. C'est à quoi se sont attachés Confucius en Chine et les Abbés de Cluny en Occident en créant la Chevalerie.

[37] - Cette remarque nous est propre.

[38] - Gaston Bouthoul (1896-1980) a créé le terme de "**polémologie**", Docteur en droit et sciences économiques, sociologue, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, nous lui devons un "Traité de polémologie", reédité en 1991 chez Payot.
Certaines remarques sont pertinentes, mais l'auteur ne distingue pas les guerres archaïques et préhistoriques, des guerres historiques et modernes.
Ce qui rend parfois ses conclusions erronées.

[39] - Un instinct, bien qu'individuel, peut devenir collectif dans une société d'hommes où l'altruisme est très développé. D'autre part il peut suffire qu'un chef prenne seul la responsabilité d'une guerre.

[40] - Si la sociabilité est l'aptitude pour un individu à vivre en société, la socialité, d'après Littré, est le résultat de cette aptitude, le mode de vie qu'elle détermine.

[41] - Deux raisons détruiront le système. La hiérarchie ne pourra plus s'exprimer, et l'instinct social (qui nécessite aussi une connaissance mutuelle des individus) sera inefficace. Progressivement le comportement altruiste disparaîtra et l'égoïsme individuel imprégnera le tissu social. Nous en verrons plus loin, avec l'expérience historique, l'illustration.

[42] - Le choix du mot "structure" n'a rien à voir avec un "structuralisme" quelconque. Le terme est pris dans son sens commun.

Chapitre IV

HISTOIRE DES HOMMES

Nous allons maintenant essayer de reconstituer l'histoire du genre Homo et, par là, tenter de résoudre la délicate question de l'hominisation.

Le programme phylogénique du langage articulé, auquel nous devons la parole, est certainement une des plus belles réussites du vivant.
Nous lui devons le développement de notre intelligence grâce à la richesse des réseaux nerveux nécessaires à son instauration.
Nous lui devons la possibilité de transmettre la connaissance-sensorielle dont l'accumulation deviendra la science.
Cela nous a permis de ne plus avoir recours à la génétique, et à ses aléas, pour nous adapter immédiatement et ainsi dominer les autres espèces animales.
Ce programme a fait des hommes les véritables maîtres de la planète.
Mais à l'origine, ce programme n'était destiné qu'à parfaire la communication entre les membres d'une société humaine pour en faciliter la coopération. C'est là la fonction initiale de la parole.
Le développement de l'intelligence et la Tradition ne sont que des épiphénomènes, le fait social comme but primordial ne peut être éliminé du débat.

C'est pourquoi retracer les étapes de l'évolution du genre Homo sans tenir compte du fait social, comme cela a été fait jusqu'à maintenant, ne semble pas très satisfaisant pour l'esprit.

Les paléontologues nous ont habitués à suivre l'évolution de l'individu-homme et de lui seul, par le fait que les trop rares éléments fossiles dont ils disposaient permettaient la reconstitution, à grand peine parfois, d'un seul squelette.
Se sont greffées sur cette reconstitution purement ostéologique les découvertes d'industries lithiques qui nous ont permis d'entrevoir un aspect culturel d'importance primordiale.

Nous savons que la tradition permet l'adaptation uniquement par modification comportementale. La modification morphologique nécessaire, ne pouvant être transmise, est compensée par l'outil.
La découverte archéologique d'outils, attribués à des pré-hominiens d'avant Sapiens Sapiens, permet donc de suivre l'évolution du remplacement progressif de la transmission génétique de la connaissance par la tradition.
Mais concernant la vie sociale, les données sédimentaires sont assez peu loquaces et cet aspect important des hominiens a été négligé.
(Pas complètement pourtant. Yves Coppens, dans "Le singe l'Afrique et l'homme", dit que la vie sociale, si elle est incontestée chez Homo erectus, a pu être attestée chez Homo habilis et même chez son cousin Australopithècus boiseï.)

Par souci de clarté nous scinderons en deux parties l'exposé sur l'évolution des hommes.

Tout d'abord nous nous intéresserons à l'histoire de l'individu homme tel que nous la connaissons par la paléontologie, pour mieux souligner le processus d'hominisation.
D'autre part nous retracerons l'évolution des sociétés d'hommes telle qu'elle se déduit de considérations d'ordre biologique et des apports de l'archéologie, de l'ethnographie et de l'Histoire.
Ces deux évolutions sont concomitantes.

Histoire des hommes en tant qu'individus. L'hominisation.

Nous rappellerons brièvement les différentes étapes admises par les anthropologues. Il s'agit de l'évolution morphologique de l'individu-homme, avec la projection culturelle lorsque la découverte d'outils permet de l'établir.
Les étapes s'étendent sur quatre à cinq millions d'années.

Le genre Homo est né en Afrique. Sur ce point les anthropo-paléologues semblent être en accord. Sur d'autres les avis divergent et c'est avec une grande sagesse qu'André Leroi-Gourhan classe nos ancêtres en Australanthropes (cinq millions d'années environ), Archanthropes, Paléanthropes (avec le célèbre homme de Néandertal) et Néanthropes (Sapiens Sapiens).
Pour l'intérêt de nos propos peu importe si Sapiens descend de Néandertal ou s'il n'en est que le cousin.
Nous utiliserons la classification de Leroi-Gourhan sans oublier l'ancienne dénomination plus habituelle (Homo Habilis, Homo Erectus, Néandertalien et Sapiens Sapiens).

Le feu est maîtrisé depuis environ un million d'années (peut-être plus), et les premières industries lithiques sont attestées depuis un million cinq cent mille ans. Mais rien n'interdit de penser que des outils d'os ou de bois (qui ne se seraient pas conservés) ont précédé ces industries lithiques.

Cette évolution suit les même règles que pour les autres animaux, sélection naturelle et compétitivité vitale, avec pourtant une particularité que représente l'introduction progressive du fait culturel, et donc de la tradition, qui finira par remplacer la transmission génétique de l'acquisition d'informations.
Cette sélection naturelle a été une sélection de groupes.

Nous avons à faire ici au **phylum privilégié.** L'évolution va aller en s'accélérant jusqu'à Sapiens Sapiens, et cette évolution sera **double** : génétique (morphologique et comportementale) qui va aller en diminuant, par tradition (uniquement comportementale, l'outil remplaçant l'évolution morphologique) qui va aller en augmentant, pour rester seule avec Sapiens Sapiens.

Nous retiendrons qu'à la suite de modifications importantes de leur écosystème, les préhominiens durent faire face à des conditions de vie très nouvelles et surtout très difficiles pour eux.
L'exemple de l'effondrement géologique de la Rift Valley au Miocène supérieur, (l'East-Side-Story d'Yves Coppens), qui provoqua l'assèchement de la région située à l'ouest, correspond au développement de l'australopithèque et a été déterminant pour les débuts de l'hominisation.

D'arboricoles, donc frugivores, ces ancêtres furent obligés de vivre dans la savane et, pour survivre, de chasser.
Parfaitement adaptés à la forêt tropicale et à la vie arboricole, ces préhominiens possédaient certains caractères s'y afférant qui vont fortement contribuer au processus d'hominisation.

On ne saurait sous estimer l'apport que l'homme doit à la vie arboricole et surtout à la locomotion dans les arbres.
Il faut savoir que la locomotion a toujours suscité chez les animaux la formation d'un instinct spécifique fermé, c'est à dire ne pouvant être modifié par apprentissage. L'exemple des chevaux dont le sabot évite les obstacles sans les voir ou celui de la chévre des montagnes qui adapte instinctivement ses pas aux sols accidentés, sont souvent cités par les éthologues.
Nous devons à ce mode de locomotion arboricole des propriétés qui seront fondamentales pour l'avenir de l'espèce.
- La main préhensile avec opposition du pouce (pour attraper les branches). La griffe, en s'aplatissant, s'est transformée en ongle.
- La précision du geste (pour ne pas manquer les branches en sautant d'un arbre à l'autre)[1]. Cette propriété, peu utile dans la savane, a fortement diminué par la suite. Mais elle a pu servir et faciliter l'acquisition ultérieure d'une maitrise gestuelle.
- Le fait d'avoir privilégié la vue, comme organe sensitif capteur d'informations, à l'odorat qui s'est ainsi presque atrophié.
L'olfaction, en effet, a peu d'utilité dans les arbres par contre la vue est essentielle.
Les conséquences de ce choix sont incalculables.
Nous lui devons le développement de la perception des couleurs, la vision stéréoscopique avec les deux yeux dans le plan frontal (pour mieux situer les branches).
Rappelons les conclusions de Konrad Lorenz sur cette "vision centrale de l'espace" qui va stucturer notre pensée et qui va participer, par le "processus d'intégration", à l'élaboration de la pensée conceptuelle. (Nous reproduisons en note[2] ce que nous en disions dans le premier chapitre).

Une autre conséquence importante de la diminution des propriétés olfactives, est l'aplatissement progressif de la face et la disparition du "museau" nécessaire à loger les surfaces olfactives.
Sans cette atrophie partielle de l'olfaction, la station verticale, la bipèdie, que Leroi-Gourhan estime fondamentale pour le développement ultérieur de la capacité crânienne, n'aurait peut-être pas pu se faire. Imaginons les préhominiens utilisant l'olfaction pour suivre le gibier à la trace, (comme nos actuels chiens de chasse le nez au ras du sol), la station debout aurait été très compromise.
Une autre propriété fondamentale que Sapiens Sapiens doit à ses ancêtres primates, c'est le "**mode de vie en société**".

Mais un héritage a quelquefois aussi des aspects négatifs. Le plus important pour les hommes a certainement été la perte des armes naturelles : les crocs et les griffes.
Le seul avantage qui leur restait pour la chasse, et surtout pour se défendre contre les prédateurs, était l'atout du nombre, la coopération, **la vie sociale**.

Particularisme dont il leur a fallu développer les qualités à l'extrême, notament **la communication entre les membres du groupe**, fondement de la coopération.
Le programme phylogénique du langage articulé, qui maximalise cette communication, a nécessité un développement extrême du cerveau. Tant pour instaurer la pensée conceptuelle nécessaire à l'évocation d'un objet hors de sa présence que pour mémoriser un certain nombre de vocables. En même temps, de façon concommitante, l'intelligence a pu se développer[3].

Au stade Sapiens Sapiens, les hommes ont connu la perfection de la vie sociale, perfection jamais atteinte ni chez les unicellulaires, ni chez les insectes. Pour la première fois des individus séparés les uns des autres, diploïdes, pouvant communiquer entre eux d'une façon si parfaite que cela leur a permis de se transmettre la connaissance-sensorielle (qui permet l'adaptation immédiate), non seulement entre eux mais aussi à leur descendance.
Il faut signaler aussi l'altruisme qui n'existe pas chez les autres primates.
Ils purent ainsi s'adapter beaucoup plus rapidement et dominer presque toutes les autres espèces vivantes.

Dans son ouvrage sur la sociobiologie, Wilson consacre le dernier chapitre aux hommes et y expose les diverses hypothèses de savants américains sur le problème de l'hominisation.
Wilson reconnait d'abord à l'évolution mentale du genre homo deux phases bien distinctes.
La première, qui s'étend sur une dizaine de millions d'années, commence avec Ramapithecus, se prolonge avec l'Australopithecus (5 millions d'années), l'Homo habilis (2 millions d'années), l'Homo érectus et le Sapiens chez qui l'on peut constater un accroissement du volume cérébral.
La deuxième phase aurait débuté il y a quelque 100 000 ans et l'évolution aurait été beaucoup plus rapide.
"Elle consiste essentiellement, nous dit l'auteur, en une évolution culturelle et doit avoir été de nature phénotypique, se fondant sur le potentiel génétique du cerveau qui s'était accumulé au cours des millions d'années précédentes. Le cerveau avait atteint un seuil, et une *forme d'évolution mentale nouvelle,* beaucoup plus rapide s'*installa. Cette deuxième phase ne fut* nullement préparée et *son potentiel commence seulement à nous* apparaître[4] ."

Wilson constate que l'évolution morphologique du *cerveau s'est* arrêtée avec Sapiens, parce qu'il aurait atteint un "seuil".
Il n'en propose aucune explication.

Les auteurs étudiés par Wilson se sont basés sur deux faits incontestables :
- Les Australopithèques vivaient dans la savane comme les autres pré-hominiens.
- Ils dépendaient d'une nourriture animale de toute évidence beaucoup plus grande que celle des autres singes et anthropoïdes vivant à cette époque (ils ne bénéficiaient plus des fruits de la vie arboricole).
A partir de ces deux certitudes, combinées avec des caractéristiques observées chez des tribus contemporaines de

chasseurs-cueilleurs, par une extrapolation rétroactive, ces chercheurs proposent une théorie dite d'"autocatalyse".
Plusieurs facteurs (les uns venant d'informations fossiles, d'autres d'extrapolations citées plus haut, d'hypothèses plausibles...etc), s'assemblent en s'imbriquant les uns dans les autres, se renforçent mutuellement pour provoquer l'évolution cérébrale.
Parmi ces facteurs, on peut citer sans être exhaustif : la station bipède pour faciliter la visibilité dans la savane, la libération des mains qui favorise l'utilisation d'outils, la chasse au gros gibier qui a développé la coopération, etc...

Mais, à la question de savoir quel a été l'"expédient déclencheur" du phénomène d'autocatalyse, Wilson ne répond pas.

La sélection de groupes est expliquée par la guerre. Wilson cite des auteurs comme Keith (1949), Bigelow (1969) et Alexander (1971) qui : "considéraient que certains des traits les plus nobles de l'humanité, notamment le jeu d'équipe, l'altruisme, le patriotisme, la bravoure sur le champ de bataille, etc. étaient le produit **génétique** de la guerre."

Le fait d'insister sur la vie sociale comme facteur déterminant de l'hominisation n'exclut pas que d'autres facteurs aient aussi joué.
Cela n'élimine nullement le bien-fondé de nombreux travaux d'auteurs comme par exemple (sans être exhaustif) ceux de Desmond Morris (Le singe nu), Robert Ardrey (La loi naturelle), Leroi-Gourhan (Le geste et la parole), et plus récemment "L'émergence de l'homme, l'apparition de l'homme et ses rapports avec la nature", de Josef H. Reichholf (traduit de l'allemand par Jeanne Etoré).

Evolution des sociétés d'hommes.

Pendant les cinq millions d'années qu'a duré l'évolution de l'individu homme, les sociétés d'hommes ont, elles aussi, évolué. En effectif probablement, en qualités sociales, surtout, par l'inscription génétique d'instincts individuels.

Nous avons retenu parmi eux : les mimiques traduisant les émotions, l'instinct social facteur d'altruisme (grâce auquel chaque individu calque son comportement sur celui des autres et qui contribue à l'homogénéité culturelle), le programme phylogénique du langage articulé qui permettait une parfaite coopération, le comportement tribal du type Garrett Hardin qui permet à la société de se refermer sur elle-même et, par là, d'évoluer génétiquement, peut-être un comportement anti-inceste. (La hiérarchie naturelle préexistait puisqu'on la retrouve chez tous les primates sociaux).

Il est impossible de suivre la progression des qualités sociales apportées par ces instincts individuels. Leur "appréhension" vient seulement du fait qu'ils sont aujourd'hui encore perceptibles sur nous-mêmes.
Tout au plus peut-on affirmer l'antériorité du comportement tribal, encore qu'il s'est très probablement développé lorsque la guerre s'est généralisée.

Mais il reste possible de reconstituer une société type, telle qu'elle a émergé avec Sapiens Sapiens.

Société première ou société biologique.

C'est une société de Sapiens Sapiens issue de quelques millions d'années de sélection naturelle (sélection naturelle de groupes). Ce qui autorise à la considérer comme étant une société biologique d'hommes.
Ce type de société humaine est né il y a environ cent mille ans avec Sapiens Sapiens. Il a duré tant que la prolifération des hommes lui a permis de garder une stabilité naturelle.
Ce type de société est fonction de l'accroissement démographique et, par conséquence, du lieu géographique plus ou moins favorable au développement des hommes.
Une implication de la sélection de groupes, et donc de la guerre, est que son indice de socialité, son I.d.S., est très près des sommets.
Ce type de société est stabilisé par la hiérarchie naturelle dont une des exigences est que tous les individus doivent se connaître mutuellement. Cette absolue nécessité limitera l'effectif social (400 à 500 individus selon les archéologues, jusqu'à 5 000 avec l'organisation familiale).

Notre reconstitution privilégie la stabilité sociale. Toutes les sociétés humaines post Sapiens Sapiens ont été calquées sur ce modèle.
Les différences tiendront de l'effectif, qui a certainement été moindre au paléo et mésolithique qu'au néolithique (sans toutefois dépasser la limite admise par la hiérarchie naturelle).
Au lieu géographique qui les a vu naître et l'influence du milieu ambiant.
De l'activité économique qui de chasseur-cueilleur évoluera vers celle d'éleveur-agriculteur.
De l'évolution des techniques.
Surtout de son indice de socialité que nous savons susceptible de fluctuer.

Les éléments dont nous disposons.
- Eléments provenant des observations ethnographiques sur des peuplades primitives tel que le tribalisme du type Garrett Hardin.
- Eléments apportés par l'archéologie des sites néolitiques, comme la distinction entre "société égalitaire" et "société de chefferie" qui nous permettra d'imaginer l'évoluteion ultérieure des Socités premières.
- Enfin ceux déduits de facteurs biologiques, facteurs innés favorisant la cohésion sociale.
Parmi eux :
La hiérarchie naturelle. Elément fondamental qui donne à chaque individu une place et un "**statut**" au sein du groupe. Statut qui sera fonction de ses qualités propres et des valeurs admises par l'ensemble du groupe. Mais l'efficience de cette hiérarchie limitera l'effectif social.
L'instinct social. Facteur d'altruisme, qui obligera chacun des membres à calquer son comportement sur celui des autres. Il fonde le respect de la morale du groupe (habitude de comportement favorisant sa survie).
Une conséquence importante de l'instinct social (rappelons-le) est que chaque membre aura un comportement dirigé uniquement dans

l'intérêt du groupe, au détriment du sien propre. Tous les biens appartiendront à tous. La notion même de propriété privée n'aura aucun sens. **Aucune richesse personnelle n'aura sa place** dans une telle société d'hommes. Le comportement altruiste dominera chez tous, ou presque.
On pourrait presque dire que les pulsions individuelles, étouffées par l'instinct social, se transformeront en "instincts de groupe". Ainsi l'instinct de puissance (utile pour le bien commun) persistera mais pour l'avantage du groupe et de lui seul.
Pour que l'instinct social puisse s'exprimer, la même exigence que pour la hiérarchie naturelle est nécessaire, les individus doivent se connaître mutuellement.

Logiquement la baisse de l'I.d.S. se manifestera par la ré-apparition de l'égoïsme. Les instincts individuels se manifesteront pour l'intérêt de chacun et non plus pour celui du groupe dans son ensemble. En particulier par le plus fort d'entre eux, l'instinct de puissance qui se traduira par la richesse personnelle, mais aussi le désordre sexuel et le népotisme.

Tribalisme du type Garrett Hardin. Il resserrera les liens sociaux entre les membres du groupe, mais aussi contre les étrangers. Combiné avec l'instinct social il sera la base d'une parfaite **homogénéité culturelle**, avec des dieux propres, des mythes, en un mot l'accès au Sacré.

A cause de la guerre, les valeurs morales seront de type guerrier (sens très poussé de l'honneur, respect de la parole donnée, de la bravoure et de l'héroïsme), dans la mesure où ces qualités représentent la survie d'une part et l'acte altruiste dans son acceptation la plus totale.

La Société première était une véritable "communauté", les hommes ont été programmés génétiquement pour vivre dans de telles conditions.
Il est probable, au début tout au moins, que les seuls contacts entre les diverses communautés étaient de nature hostile. L'autarcie devait être la règle.

Imaginons la mentalité d'un individu au sein d'une telle communauté.
Bien que manquant totalement de liberté individuelle, bien qu'obligé d'agir et de penser comme ses co-sociétaires et comme ses ancêtres, de croire aux mêmes idéologies, de se plier aux mêmes exigences que tous, malgré ces impératifs, (car tout individu qui aurait songé seulement à s'y soustraire devait automatiquement être exclu de la tribu et considéré comme a-social), il semblerait qu'il devait être parfaitement heureux. D'abord parcequ'il ne sait pas ce qu'est la liberte. Depuis sa naissance il est pris dans ce réseau d'obligations qui lui convient parfaitement, (il a été programmé génétiquement pour une telle existence), il a été éduqué dans cette atmosphère, tous s'y plient sans broncher, et nous savons l'importance, encore aujourd'hui, des phénomènes de mode.
Il a **sa** place au sein de cette société, son "statut". Place qu'il accepte en fonction de la hiérarchie naturelle, mais place que personne ne lui contestera, parce qu'elle lui est due, elle lui revient de droit et cela est beaucoup plus important qu'on ne serait porté à le croire.

Il était même si parfaitement intégré dans cette société, dont l'indice de socialité était maximal, que l'on pourrait penser que c'était là "l'âge d'or" tant regretté par la suite lorsque l'indice se détériorera.

Bien que peut-être heureux, l'univers mental de notre sujet risque d'être borné. Borné par le fait qu'à force de se calquer sur celle des autres, sa façon de penser perdra sa liberté d'imagination et par la même sa créativité.
Il ne faut pas s'attendre dans ce genre de société à des innovations, (pas de compétition individuelle).
Une Société première risque de faire preuve d'un certain conservatisme et de ne pas contribuer, ou fort peu, aux progrès de la connaissance. Sans pour autant exclure toute invention qui ne se fera que sous la pression sélective, mais pour la seule nécessité du groupe. Alors que dans une société individualiste c'est le besoin de chacun qui prévaudra.
L'absence de richesse personnelle et de biens privés explique que ces sociétés ont peu laissé de traces archéologiques, qui très souvent se retrouvent dans les tombes de chefs (ou sous-chefs) dont la richesse s'exprimait même dans la mort.

En revanche, de telles sociétés sont faites pour la guerre. Elles ont toutes été programmées et sélectionnées par la guerre. Toutes garderont en mémoire, par une idéologie, une mythologie ou autres cultes héroïques, que la perte d'une guerre affectera la survie. Et toutes ces sociétés, dans la mesure où leur I.d.S. restera élevé, seront beaucoup plus aptes à vaincre celles chez qui l'individualisme prévaudra[5] .

Il est très probable que la société spartiate, connue à travers Xénophon et Platon, était une Société première dont l'I.d.S. est resté très élevé grâce aux sévères lois du légendaire Lycurgue. Il est probable que seuls les Spartiates étaient membres de la Société première Dorienne qui s'établit à la fin du IIe millénaire dans la vallée de l'Eurotas en Lacédémonie. Que les *périèques* et les *hilotes* relevaient d'autres sociétés vaincues précédemment. On nous la présente comme une société aristocratique mais rien n'est plus faux, c'est une société "égalitaire" avec le sens même donné par les archéologues. Faut-il rappeler que les Spartiates s'appelaient entre eux *homoïoi* que l'on traduit par "Egaux" ? Tout ce que nous savons de Sparte et des Spartiates illustre notre modèle de Société première à I.d.S. très élevé.

Avec la hiérarchie naturelle, les chefs (les alpha) se trouveront au sommet de l'échelle sociale.
Lorsque le besoin s'en fera sentir, ils pourront être élus par l'ensemble des membres du groupe, et cela en connaissance de cause. Il s'agira d'une véritable démocratie car chacun connait celui qu'il va élire.
Ils n'auront parfois qu'un pouvoir limité à une fonction, (un chef pour la guerre un autre pour la politique générale), ils peuvent être déposés à tout moment.
Dans d'autres sociétés, (ou en d'autres périodes), le besoin d'un chef attitré ne sera pas jugé nécessaire, mais les alpha seront toujours écoutés, comme l'exemple des Nuer d'Evans-Pritchard.

Dans quelques cas, rares, il se trouvera un "très grand chef" sortant des normes, doté d'une personnalité dominant de très loin

celles des autres et qui s'imposera à l'ensemble, un hyper-alpha en quelque sorte.
C'est lui qui pourra conduire à ce que les archéologues appellent la "société de chefferie".

Toujours est-il qu'une Société première ne s'intéresse ni à l'histoire ni à la philosophie (les gens heureux n'ont pas d'histoire). Les historiens et les philosophes n'apparaissent que lorsque la situation sociale se sera dégradée et généralement pour en rechercher les causes.

Les valeurs morales.

Généralités sur la notion de bien et de mal.
Dans le premier chapitre, nous avons avancé que les valeurs morales faisaient partie des habitudes de comportement, les moeurs, et favorisaient la survie du groupe social. C'est en cela qu'elles présentaient une certaine "valeur".

Qu'entend-t-on par survie d'une société d'hommes ?
Il est possible que les guerres tribales ne faisaient souvent pas de quartier et que l'effectif social, dans sa totalité, était affecté.
Ultérieurement, c'est la **survie de l'entité sociale** qui a été essentielle, car sans son entourage social cohérent un homme est peu apte à assurer sa propre survie !
Sachant qu'à terme une société d'hommes dont l'I.d.S. décline se voit irrémédiablement condamnée, nous n'envisagerons sa survie qu'avec le maintien d'un I.d.S. élevé.

L'évaluation du "bien" se résoudra alors à définir les comportements individuels favorables au maintien eleve de l'I.d.S., de même la notion de "mal" se traduira par les comportements nuisibles à ce maintien ou tout au moins susceptibles de l'affecter.
Dès lors on pourrait presque assimiler le "bien" à un comportement altruiste, le "mal" à l'égoïsme.
Or, l'altruisme consiste à juguler ses propres instincts pour la sauvegarde et le bien du groupe. En règle générale, c'est par le biais d'un instinct plus puissant, **l'instinct social**, que l'homme y réussit[6].
Pour maximaliser les comportements altruistes il faudra rechercher les meilleures conditions pour que cet instinct social puisse le mieux s'exercer, (toutes les conditions sont réunies lorsque tous les individus se connaissent mutuellement).
A l'inverse, les comportements individuels égoïstes, facteurs de détérioration de l'I.d.S., réapparaitront dès que l'instinct social aura des difficultés à s'exprimer, en particulier lorsque **l'effectif social deviendra trop important**.

Rappelons que l'instinct social consiste en l'appréhension du jugement des autres, (des autres membres du groupe uniquement). Pour qu'un individu soit sensibilisé au jugement des autres, il est d'abord nécessaire qu'il connaisse les autres[7]. D'où la nécessité que puisse s'exercer la hiérarchie naturelle.

Ainsi, dans une Société première, deux facteurs essentiels du contrôle de la stabilité sociale dépendront de l'effectif.

Déja nous pouvons entrevoir l'avenir de cette société type. Avec l'explosion démographique post-néolithique, l'effectif social de certaines d'entre elles va croître démesurément et elles perdront leur structure naturelle de stabilité sociale, parce que l'instinct social et la hiérarchie naturelle ne pourront plus s'exprimer.

Les valeurs morales d'une Société première.
Dans ce type de société, dont l'effectif est limité, tous les partenaires sociaux se connaissent mutuellement depuis le plus jeune âge. Ils ont été élevés ensemble, se sont suivis jusqu'à leur maturité. La hiérarchie naturelle comme l'instinct social n'auront aucune peine à s'exprimer et leur efficacité sera optimale.
Lorsque les qualités individuelles sont orientées par la guerre, l'héroïsme, le courage, le sacrifice de sa personne pour le groupe en sont les manifestations supérieures.
En dehors des périodes de combat, le comportement altruiste se manifeste par l'attitude envers les autres membres du groupe.
On retrouve les préceptes du type mosaïque, ne pas tuer, aimer son proche, ne pas convoiter son épouse, en un mot contrôler ses instincts, mais bien entendu seulement vis à vis des seuls membres du groupe.
Comme nous avons à faire à une société égalitaire dans laquelle les hommes ont les mêmes droits vis à vis des biens acquis par le groupe, que tous se jugent mutuellement à leur juste valeur, qu'aucun n'a rien à cacher aux autres (et ne peut rien cacher), le mensonge ne sera d'aucune utilité. Le respect de la parole donnée et la droiture sont indissociables de cet état de fait.
La probité est une règle générale et presque naturelle de ce genre de société, mais toujours vis à vis des seuls membres du groupe. L'honneur, en tant que manifestation de l'instinct social, reste valable pour la probité.

La fidélité n'apparaîtra que plus tard, lorsque les sociétés se fédéreront et que se formeront les clientèles privées, (début de **l'âge des "contrats"**). Elle est une conséquence de la probité. La fidélité n'a pas sa raison d'être au sein d'une société égalitaire.

Ces qualités morales sont une conséquence de la sélection naturelle de groupes. Elles se retrouvent chez toutes les Sociétés premières pour qui la guerre a été une pression sélective.
Les sociétés indo-européennes les possédaient. On les retrouve en Chine dans les sociétés archaïques pré-féodales. De même chez les sociétés primitives actuelles qui ont gardé la structure tribale et chez qui la guerre est restée une habitude ancestrale (les sociétés amérindiennes par exemple, au moment des premiers contacts avant l'acculturation).

Une des conséquences de ces valeurs morales partagées est qu'aucun système juridique n'est nécessaire. Seule la "coutume" tient lieu de lois.
Cette législation coutumière réapparaîtra dans les grands ensembles humains, mais seulement lorsque l'I.d.S. sera élevé.
On peut presque en déduire qu'une société d'hommes (quel que soit son effectif) obéissant à la coutume, a un I.d.S. élevé.

On serait tenté d'appeler ces qualités morales "valeurs morales naturelles" puisque la Société première a été qualifiée de "société naturelle". Mais elles ne sont pas "biologique", car apparemment non-inscrites dans notre génome.
La chose aurait pu se faire puisqu'il s'agit d'habitudes comportementales, mais incontestablement elles sont acquises et transmises par Tradition.
Le fait que ces qualités morales ne soient pas inscrites génétiquement pourrait faire croire que la guerre n'a commencé qu'avec Sapiens Sapiens. Mais l'inscrition génétique de l'instinct social nous oblige à admettre qu'elle a commencé bien avant.
Alors pourquoi ces valeurs morales ne se sont-elles pas inscrites génétiquement ?
Il est possible que la guerre n'ait pas été pour toutes une pression sélective de première importance. Les conditions climatiques dans certaines régions peuvent avoir été plus contraignantes (chez les Inuïts par exemple).
D'autre part, quelles que soient les pressions sélectives, l'instinct social suffisait à faire respecter les règles nécessaires à la survie.

Si ces qualités morales ne s'effacent que lentement de nos mémoires, c'est qu'elles s'y sont inscrites dès le très jeune âge pendant la formation des neurones, pendant l'épigénèse.
Il est par contre tout à fait normal de les qualifier de "valeurs morales traditionnelles" avec le sens que nous avons donné à la tradition.

Nous avons identifié la Société première à la société "égalitaire" des archéologues. Cela ne signifie pas que ses membres sont intrinsèquement égaux entre eux. La chose est impossible. Ils le sont en droit, même si la loi est coutumière. Ils le sont surtout vis à vis de la richesse, qu'elle soit foncière ou autre. Les biens appartiennent à la société et donc à tous.
Il est possible qu'avec la montée démographique apparaisse chez certains la notion de "**rôle**", lié à une "fonction" que l'individu tiendra dans la société.
Ainsi les "forgerons" qui avaient, dans certaines sociétés archaïques au moment des découvertes de la fonte des métaux, une "aura" presque démiurgique (qu'ils ont probablement perdue lorsque l'usage des métaux s'est généralisé). Aura qu'ils transmettaient à leur descendance avec les "recettes" de fonte et d'alliages.

L'idée de Dieu. (sur la religion)
Tous les peuples archaïques adoraient un ou plusieurs dieux.
La parfaite homogénéité culturelle facilitait la croyance mythique, et les dieux y étaient inclus. Pour chaque société les dieux différaient en fonction du milieu ambiant respectif.
Ce pouvait être un animal chez des chasseurs, une source là où l'eau était rare, un fleuve nourricier pour des raisons que chacun pourra imaginer.
Cet état de chose faisait que tous les hommes avaient un profond sens religieux et comme il était unanimement partagé dans le milieu social, un profond sens du "Sacré".
Tous ces dieux avaient un point commun, qui pouvait être assimilé à un essai d'explication de phénomènes naturels. Les dieux "savaient". C'est peut-être cette connaissance divine que les hommes ont essayé de s'approprier en les adorant.

Cette hypothèse a permis de dire que la science avait succédé à la théologie.
Mais les hommes d'alors étaient comme ceux d'aujourd'hui. Une "curiosité" aussi aiguisée n'existait que chez un petit nombre. Chez la majorité d'entre eux l'aspect "utilitaire" des dieux importait plus !

Evolution d'une Société première .

L'évolution d'une Société première dépendra presque exclusivement de son effectif social, pour que la hiérarchie naturelle et l'instinct social puissent s'exercer.
Par voie de conséquence, de la tenue élevée de son indice de socialité.

Nous envisagerons trois possibilités :
- La scission et l'essaimage.
- La société de chefferie.
- L'extinction lorsque l'accroissement démographique deviendra trop intense.

La scission et l'essaimage.
La notion même de sociétés humaines limitées en nombre par la hiérarchie naturelle appelle un mode de reproduction.
Il y a tout lieu de penser que c'est par un phénomène de scission, en deux ou plusieurs sociétés, qu'il faut envisager cette reproduction. De nombreux auteurs ont parlé d'essaimage.
Il suffira qu'une augmentation de l'effectif social, provoquant un disfonctionnement de la hiérarchie naturelle, fasse apparaître des dissensions.
On conçoit très bien une brouille entre alpha d'égale dominance et un partage du groupe en deux tribus.
Les nouvelles sociétés ainsi créées s'installeront d'abord dans les parages immédiats et progressivement, les places nécessaires à la survie matérielle se raréfiant, se verront obligées d'émigrer plus loin.
Les phénomènes migratoires sont certainement liés à la prolifération des nouvelles sociétés humaines.
La culture des sociétés filles restera très proche de celle de la société mère. Puis chacune évoluera à son rythme. Mais les éléments inculqués très tôt aux jeunes, comme les racines linguistiques et les valeurs morales, resteront gravés dans les esprits par l'épigénèse et pourront resurgir plusieurs millénaires après.

Un excellent exemple d'essaimage connu est celui de la colonisation grecque autour du pourtour méditérraneen et en mer Noire.
Avant même le déferlement indo-européen, nous savons que des migrations anatoliennes pré-hittites ont colonisé la Crête.
En pleine époque archaïque grecque, la colonisation (ionienne, éolienne, achéenne et dorienne) a très probablement concerné le continent lui-même et les îles avoisinantes, créant ainsi toutes les Cités que nous connaissons.
Les auteurs proches de ces périodes, Hérodote et Thucydide, laissent bien entendre que la surpopulation a été la principale cause de ces exodes.

Il est intéressant de noter que c'est à partir du VIII* siècle avant J.C., où prit fin cet exode-colonisateur qui absorbait le surplus démographique, que commença le déclin social de la Cité grecque.

Il ne faut jamais oublier que la démographie va croître d'une manière explosive à partir du néolithique. Les répercussions, la "pression sélective", interviendront différemment sur les sociétés en fonction de leur localisation géographique.

Le phénomène migratoire.
De tout temps les sociétés humaines semblent avoir migré.
Même avant Sapiens Sapiens, les sociétés préhominiennes, du type Erectus, ont quitté le continent Africain. On les retrouve sous forme néandertalienne un peu partout de l'extrême ouest européen jusqu'en Chine.
Comme c'était des sociétés de cueilleurs-chasseurs, on peut présumer que la quête de nouveaux territoires de chasse, ou de cueillette, en était une des raisons.
Il est difficile d'affirmer que l'expansion démographique a eu un rôle dans ces migrations si l'on se fonde sur la courbe démographique pré-historique évaluée par Jean Noël Biraben.
Mais on ne peut exclure le fait que cette courbe a été tracée en fonction d'éléments anthropologiques qui peuvent être ré-évalués.
Il est difficile d'admettre que les hommes se soient géographiquement disséminés à démographie constante.

Pour les derniers millénaires avant notre ère, le doute n'est plus permis. Même s'il n'est pas le seul, (d'autres causes ont été avancées : un cataclysme naturel, la poussée d'un envahisseur ..) la prolifération des sociétés humaines a certainement joué un rôle fondamental dans la migration des peuples.

C'est vraisemblablement aussi la cause des migrations "indo-européennes" qui ont fait beaucoup parler d'elles. Leur forme tribale est reconnue.
Un fait intrigue. Comment expliquer qu'entre les premières vagues, que l'on situe vers à la fin du III* millénaire avant notre ère, et les dernières, constituées par les barbares de l'époque romaine, plus de deux mille ans se soient écoulés en laissant presque intact ce type de société ?
Car, si l'on adhère à nos déductions, rien ne distinguait, à quelques différences techniques près, les premières tribus hittites qui peuplèrent l'Anatolie, des dernières tribus germaniques qui déferlèrent sur l'Occident au début de notre ère.

Comme explication possible on peut avancer la dureté climatique de l'origine commune qui limitait la croissance démographique.
Toutes venaient du Nord et Jean Audry[6] a montré, par la linguistique comparée, que l'habitat originel des indo-européens se trouvait vraisemblablement dans les régions circumpolaires.

La structure de stabilité sociale d'une Société première étant composée d'éléments inscrits génétiquement, on peut aussi supposer que ce type de structure peut spontanément se remettre en place si le nombre des individus répond aux normes et cela même après une éventuelle désagrégation.

Ainsi l'"assouvissement" des instincts sociaux, chez chacun des individus, explique la prolifération des confréries au Moyen Age et des sectes encore aujourd'hui.

Il est difficile d'affirmer que la surpopulation soit la seule cause des phénomènes migratoires, mais il est très probable qu'elle en a été la principale.
Cela signifierait que la plupart des "vagues migrantes", qui ont sillonné pendant les trois derniers millénaires avant notre ère les espaces situés au nord du 40e parallèle, étaient le résultat d'"essaimages" de Société premières et donc elles-mêmes des groupes humains de ce type.
En faveur de cette hypothèse : les dernières "vagues" barbares qui déferlèrent en Europe à la fin du dernier millénaire avant J.C., si l'on en croit les auteurs latins, étaient de forme tribale.
D'autre part, au Xe siècle de notre ère, avec les dernières invasions vikings, les phénomènes migratoires spontanés semblent s'être arrêtés.

La société de "chefferie".
On appelle ainsi une société d'hommes marquée par la personnalité de son chef.
Personnalité telle qu'elle a non seulement subjugué ses contemporains mais nous-mêmes à travers l'histoire.
On peut ranger dans cette catégorie de fortes personnalités des hommes comme Gilgamesh des dynasties archaïques sumériennes, Sargon d'Agadée ou certains des Achéménides, comme aussi Alexandre de Macédoine et même Charlemagne, sans bien sûr être exhaustif.
Car le phénomène de "chefferie" peut aussi bien affecter une société archaïque qu'une société dont l'effectif social dépasse de beaucoup celui des Sociétés premières.

Avec le "charisme" d'un tel chef, une Société première égalitaire se verra capable d'entreprendre de grandes choses, militaires ou autres (travaux agricoles par exemple comme en Mésopotamie ou en Chine).
Les conditions de vie du groupe vont changer, **le surnombre sera toléré et même souhaité** pour des raisons guerrières. Le "grand chef" **règlera par son autorité les dissensions**.
Pour mieux répartir son autorité, le chef aura besoin de lieutenants. Déjà la rigoureuse égalité des droits en souffrira.
Le népotisme fera une timide réapparition, ainsi que la richesse personnelle, sans toutefois léser trop fortement l'I.d.S. car ce que les hommes ne feront plus pour le groupe, ils le feront pour leur chef.
Si l'effectif social augmente, la hiérarchie naturelle et l'instinct social ne pourront plus s'exercer.
Tant que la personnalité du chef dominera, tout ira bien, l'I.d.S. peut rester élevé.
C'est à la disparition du chef que les problèmes vont commencer.
Pour peu que la progéniture de l'hyper-alpha soit, elle aussi, de grande qualité, une dynastie prendra forme. Mais l'expérience historique montre que la chose n'est possible que sur trois ou quatre générations, guère plus et souvent moins, sauf dans le cas d'une prise de pouvoir par un autre alpha d'envergure.
Très vite les mauvaises habitudes de l'individualisme s'installeront avec le développement des richesses personnelles, les luttes pour la prise du pouvoir etc..

L'égoïsme n'étant plus compensé par l'autorité d'un chef, l'I.d.S. chutera et le déclin s'amorcera. Après l'apogée, la dégénérescence jusqu'à "l'effondrement du système" (expression de l'archéologue anglais Colin Renfrew pour exprimer cette situation). Une Société première à I.d.S. élevé, trainant dans les parages, n'aura aucun mal à s'installer sur les décombres.

Dans une société de chefferie, la très forte personnalité du chef équivaut à une structure de stabilité sociale. Elle est capable de maintenir un I.d.S. élevé et peut même relever un I.d.S. en voie de déclin. (Ceci est aussi valable pour les sociétés à grand ensemble humain.)
Ainsi une société de "chefferie", bien qu'elle gagne en effectif social, en connaissance (pris dans le sens où nous l'entendons), en richesse (mais qui ne sera plus également répartie), perdra sa structure de stabilité sociale naturelle.

Les sociétés de "chefferies", de "post chefferies" devrait-on préciser, ont la vie brève à cause de la dérive de l'I.d.S.
Avec la montée démographique, les sociétés de ce type se multiplieront. L'Histoire abonde en exemples : les dynasties archaïques sumériennes, Sargon d'Agadée, Hammurabi de Babylone, les civilisations assyriennes, les royaumes achéens, jusqu'à l'empire Perse des Achéménides et leur remarquable organisation sociale. Mais aucun de ces (prétendus) états n'avait de structure de stabilité sociale. La valeur des chefs y remédiait.

Il est important de retenir ceci :
Pendant la période de post-chefferie, donc sans structure de stabilité sociale car plus de chef marquant, le désordre s'installe. Avec les luttes pour la succession, l'égoïsme réapparait, l'individualisme s'impose. L'âpre compétition individuelle est beaucoup plus favorable au développement de la connaissance, et par là, créative.
Tous les foyers civilisateurs ont commencé avec des sociétés de post-chefferies.

Extinction par surpopulation.
La troisième possibilité de déclin pour une Société première viendra de la surpopulation *stricto sensu*.
La croissance démographique est de type exponentiel à partir de la phase néolithique, une saturation surprendra les sociétés dans certaines régions géographiques favorisées pour le développement humain.
Ce fut le cas en Egypte, en Mésopotamie et pour les Cités grecques à partir du VIIIe siècle avant notre ère, lorsque l'exode colonisateur a pris fin.

Première remarque.
Si la Société première du type "égalitaire" est peu propice au progrès de la connaissance, par contre les sociétés "de chefferie", et de "post-chefferie" surtout, le sont.
Faut-il en conclure que c'est avec le déclin de son I.d.S. qu'une société humaine progresse dans la connaissance ?
Un I.d.S. très élevé et le progrès de la connaissance sont-ils compatibles ?
L'exemple grec est significatif, le "miracle grec" a commencé à partir du déclin social de la Cité.

Pierre Chaunu en étudiant la décadence[9] l'a pressenti et conclut : "il n'y a pas de progrès sans décadence".
La Bible ne dit-elle pas que les hommes furent chassés du Paradis pour avoir goûté au fruit de la connaissance ?
L'inverse eût été plus conforme à nos hypothèses : les hommes, chassés du Paradis par le surnombre, se virent obligés de goûter aux fruits de la connaissance.
L'explication du phénomène vient de là. Pour s'adapter aux problèmes posés par la croissance démographique, les hommes ont le plus besoin de connaissance.
D'innombrables exemples de notre histoire confirment cette tendance.
C'est avec le déclin social qu'apparaissent les premiers signes de civilisation.
Ce principe est en accord avec l'histoire du vivant. Le prodigieux pouvoir de reproduction, la loi de Malthus, a toujours été le moteur de l'évolution.

Deuxième remarque.
L'adoucissement climatique a toujours été favorable à la prolifération des hommes[10]. Les régions circumpolaires, par la rigueur des conditions climatiques, ont permis aux peuples indo-européens de garder intact pendant deux mille ans le "statut" des Sociétés premières.
Les Inuït ont été considérés par tous les ethnographes comme des peuples pacifistes, probablement à cause de la dureté des conditions hivernales sur la banquise.
On trouve peu de sites archéologiques très anciens qui puissent faire penser à une société du type chefferie dans les pays du Nord, où le climat est froid.
Est-ce la rigueur climatique qui conserverait intacte la qualité sociale primitive ?

Si elle ne vient pas toujours du climat, la dureté des conditions d'existence semble aussi avoir été favorable à la tenue élevée de l'I.d.S..
L'exemple de Sparte est significatif. La rigueur des moeurs spartiates semble avoir été la cause de leur conservatisme et de la tenue élevée de leur I.d.S.
L'exemple des Pygmées, avec l'inhospitalité de la forêt tropicale, est aussi à retenir.

Les foyers "civilisateurs", semble-t-il, ont commencé avec l'apparition de la "richesse personnelle", à la naissance de l'individualisme lorsque l'I.d.S. baissait.
Tous les foyers civilisateurs que nous connaissons sont situés au sud du 40e parallèle de latitude Nord, dans des régions à climats plutôt chauds.
La Mésopotamie est comprise entre 30° et 35° de latitude Nord; l'Egypte entre 24° et 31°; l'Inde entre 20° et 30°; la Grèce entre 35° et 40° (36° pour la Crète); la vallée du Fleuve Jaune où la civilisation chinoise est née est située au dessous du 40e parallèle.
Il est non moins curieux qu'aux Amériques le même phénomène puisse être constaté. Les foyers de civilisation sont en Amérique centrale. Au nord du Mexique, toutes les tribus amérindiennes (ou presque) qui ont été découvertes au XVIe siècle par les européens ressemblaient fort à des Sociétés premières.

L'influence d'un climat froid sur la tenue élevée d'un I.d.S pourrait être expliquée de la façon suivante :
- D'abord par la moindre prolifération des hommes par rapport au régions où le climat est plus clément.
- Par un dynamisme plus important des populations concernées, dynamisme lui-même fonction du froid.
- A une époque où le chauffage domestique n'existait pas, le seul moyen de se réchauffer restait l'activité musculaire.
- Par un phénomène physiologique bien connu : en régions chaudes, une hypervascularisation périphérique (qui augmente la sudation afin de lutter contre la chaleur) provoque une vascularisation moindre des région cérébrales. Alors qu'en pays froids, une vasoconstriction périphérique (pour éviter les déperditions caloriques) provoque une plus grande vascularisation du cerveau.
Evidemment, cet effet du climat froid, tant sur l'I.d.S. que sur le dynamisme des populations, était valable aux époques préhistoriques avant que la démographie ne prenne des proportions trop considérables.

Les lois de la physique nous enseignent que tout équilibre stable est peu propice à la création, il engendre la monotonie.
C'est à l'occasion d'un déséquilibre, qu'il soit thermique ou associatif, que l'organisation de la matière peut se faire.
Faut-il voir la déstabilisation sociale des sociétés d'hommes comme inscrite dans ce même phénomène ?

Suite de l'évolution des Sociétés premières.

Les millénaires s'écoulent, l'oekoumène s'hypertrophie progressivement, mais inégalement en fonction des régions géographiques plus ou moins favorables au développement humain.
Des grands ensembles humains se forment dans les regions privilégiées par la clémence du climat et succèdent aux societés archaïques.
Mais l'élément de base, l'Homo Sapiens Sapiens, l'individu-homme, qui n'évolue plus génétiquement, qui a gardé son égoïsme primaire, pourra-t-il adapter son existence sociale à cette nouvelle "modification d'écosystème" ?
La hiérarchie naturelle et l'instinct social, devant l'accroissement de l'effectif humain, ne pourront plus s'exercer.
La stabilité sociale risque d'être compromise.
Les hommes ne pourront plus compter sur un processus naturel car seule la tradition règne alors. Ils devront faire preuve d'ingéniosité pour re-structurer leur société.

Des exemples historiques nous aideront à comprendre comment ce "passage" s'est accompli. Ils nous montreront que sans une nouvelle **structure de stabilité sociale** ces grands ensembles humains ne sont pas viables (socialement parlant) et s'éteindront à court terme.
Ces exemples mettront en évidence le passage d'un type de société à l'autre. Il a souvent commencé par une fédération de plusieurs Sociétés premières, suivi par une période de transition du type féodal.
Une période de transition a toujours été nécessaire, car la notion de structure de stabilité sociale n'était pas évidente. Celle des

Sociétés premières reposait sur des instincts qui n'étaient pas perçus.
Il faudra une période de dé-stabilisation sociale pour que les "intelligences" du moment prennent conscience de cette exigence.
C'est souvent la dégradation des moeurs, avec le retour de l'égoïsme, qui les a alarmés.

Le cas de la Rome antique est exemplaire pour illustrer ces propos.
Au départ c'est une Société première, une cité archaïque, qui rapidement s'est hypertrophiée jusqu'à compter plusieurs millions de "citoyens".
Rome n'a jamais eu de structure de stabilité sociale telle que nous l'avons définie[11]. Aucun système hiérarchique de substitution, ni d'homogénéité culturelle (le fait d'être considéré comme citoyen romain était insuffisant). Le Christianisme est arrivé trop tard et seul Byzance en a profité et encore mal.
La durée de l'Empire romain a été brève, si l'on fait partir le début de l'expansion, comme il est classique de le faire, à la bataille de Sentinum (- 296), c'est à dire au début du IIIe siècle avant J.C., et sa fin au IIIe après.
Six siècles de durée de vie, ce n'est rien si l'on songe à la situation géographique privilégiée et à la splendeur de la civilisation grecque dont Rome a hérité.
La pression barbare ne lui a, probablement, pas laissé le temps de re-structurer socialement son Empire.

La chute de Rome a déja fait couler beaucoup d'encre.
De nombreuses causes ont été avancées, et il est fort probable que toutes n'étaient que la conséquence de ce constat : l'Empire de Rome n'avait aucune homogénéité culturelle et ne bénéficiait d'aucun système hiérarchique se substituant à la hiérarchie naturelle.

Nous appellerons **"Société du 2e type"** les grands ensembles humains, dont l'effectif est illimité, dans la mesure seulement où une telle société d'hommes se sera dotée d'une structure de stabilité sociale.
C'est en effet de première importance. L'expérience historique a montré que seule ce que nous avons appelé une "structure de stabilité sociale" (autre qu'une législation coercitive, c'est à dire avec un système hiérarchique admis par tous et une bonne homogénéité culturelle) permettait à **l'altruisme** de s'exprimer.
Pour qu'un grand ensemble humain soit une véritable société d'hommes, pour avoir une entité sociale, pour être stable et par conséquent viable, ses "élites" devront inventer une nouvelle structure de stabilité sociale.

Une Société du 2e type n'est pas, comme l'était la Société première, le fruit d'une sélection naturelle avec transmission génétique de la connaissance, (rien ne s'inscrira plus dans le génome des hommes). Ces nouvelles structures de stabilité sociale créées par l'intelligence des hommes n'auront ni la solidité ni la même perfection que la structure génétique.
La durée dans le temps d'une Société du 2e type risque d'être plus brève que celle d'une Société première.

Ce deuxième stade des sociétés d'hommes a débuté dès l'époque protohistorique avec (pour l'ancien monde) la société égyptienne dont nous connaissons mal les débuts, la société indienne et son système hiérarchisant des castes, la société chinoise au début de notre ère avec le Confucianisme, et la société occidentale du Moyen Age.

Donc, Société première et Société du IIe type sont des sociétés d'hommes **structurées socialement**. Ce sont des sociétés qui possèdent (ou qui ont possédé) un système assurant la stabilité sociale. Système inné pour les Sociétés premières et système inventé par les hommes pour les Sociétés du IIe type.
Il faut exclure de ces définitions les sociétés "de chefferie", les sociétés occidentales actuelles (dans la mesure où elles sont individualistes et que l'individualisme est la négation même d'une vie sociale et donc d'une structure de stabilité sociale) et l'Empire de la Rome antique dont la viabilité n'a pas été probante.

Passage du stade de Société première à celui de société à effectif social illimité.

La parfaite structure de stabilité sociale de la Société première avait une exigence qui ne peut plus s'exercer lorsque la démographie humaine prend des proportions trop importantes : il fallait que les hommes se connaissent mutuellement.
Déjà la division en grandes familles, la *gens* romaine ou le *genos* grec ou le "clan" des Celtes et Germains, avaient permis d'en accroitre l'effectif, mais cet artifice était limité.
Toutes les tentatives de type "chefferie" se sont terminées par la disparition des sociétés, l'exemple de la Rome antique nous a montré qu'en s'hypertrophiant une Société première ne pouvait donner une société stable.
Il semblerait, comme les exemples chinois et occidentaux l'ont montré, qu'une structure de transition soit nécessaire pour permettre aux hommes de s'adapter à cette nouvelle donne de leur écosystème.

La réponse naturelle à ce problème adaptatif semble avoir été, dans un premier temps, en une fédération de plusieurs tribus suivie par l'établissement d'un système de type féodal. Tous deux semblent s'être mis en place spontanément.
Marcel Granet, en étudiant la civilisation chinoise, a très bien décrit ce phénomène qu'il a appelé : Passage de l'âge du statut à l'âge des contrats, statut de la hiérarchie naturelle aux contrats vassaliques.

Le stade fédératif.
C'est un phénomène assez répandu. Il semble avoir commencé très tôt par une association de deux ou plusieurs sociétés dans un but coopératif bien défini.
La guerre souvent (contre Rome par les tribus barbares au début de notre ère ou contre l'envahisseur occidental par les tribus peaux-rouges dans l'Ouest américain au siècle dernier), ou d'utilité agricole comme l'établissement du réseaux d'irrigation en pays summérien, ou peut-être l'érection d'un mégalithe.
Chaque entité, une fois la tâche accomplie, reprenait son autonomie.

Le phénomène devient vraiment fédératif lorsque le nombre des hommes a crû dans des proportions trop importantes et que, par manque de place disponible, les migrations ne peuvent plus jouer leur rôle compensateur.
Les tribus fédérées sont, par ce fait, proches parentes. Leurs cultures sont assez semblables. En aucun cas ces nouvelles entités n'ont de système hiérarchisant de substitution. Sans hiérarchie leur survie à terme sera nécessairement compromise.
Alors apparaissent les premiers "contrats", les premiers "liens de dépendance d'homme à homme". qui deviendront plus tard "liens vassaliques".

Voici quelques exemples en Occident.
Strabon, dans la *Geographia*, cite un cas sous le règne d'Auguste. En l'année 17 avant notre ère, les Sicambres contractèrent, contre les Romains, une alliance offensive avec leurs voisins. Se partageant à l'avance le butin les Sicambres se réservèrent les captifs.
L'armée coalisée passa le Rhin, saccageant tout sur son passage, massacra les escadrons de cavalerie qui essayèrent de lui barrer la route et vainquit en bataille rangée Lollius, gouverneur de la province. L'armée coalisée s'empara de l'aigle de la 5e légion et regagna ses terres en triomphatrice.
Le nom de "fier Sicambre" donné plus tard à Clovis ne serait pas une dénomination d'appartenance à cette tribu. Mais les Sicambres avaient tellement impressionné les Romains par le sac de l'an 17, que le nom de la tribu, pendant longtemps, fut synonyme de barbare.
Toujours sous le règne d'Auguste, mais vingt six ans plus tard, le même scénario recommença : les trois légions de Quintilius Varus furent massacrées par Arménius, chef des Chérusques et des tribus avoisinantes.

La fédération de plusieurs Sociétés premières va progressivement se généraliser en Occident. Au rythme de la poussée démographique d'une part et face à la puissance de Rome, l'ennemi commun. Les Francs, les Alamans, les Wisigoths, sont des noms de fédérations de tribus.
Dans les chroniques romaines, le nom de Franc apparaît au milieu du IIIe siècle. Il désigne déjà un ensemble de tribus. A la fin du Ve siècle les chroniques font état de trois royaumes Francs; au début du VIe, elles ne parlent que d'un seul.
Le premier roi franc connu serait Genobaud, battu en 287 par Maximin.
Puis les chroniques romaines s'éteignent et il faut attendre l'extrême fin du VIe siècle avec Grégoire de Tours pour réentendre parler des Francs.
Nous connaissons par Sidoine Appolinaire l'histoire du royaume wisigothique de Toulouse. Il semble évident que la stabilité sociale de telles fédérations était due d'abord à la valeur des chefs, aux structures romaines moribondes qu'ils surent exploiter, et, peut-être, à un début d'homogénéité culturelle à cause de l'Arianisme, chez les Wisigoths tout au moins.
Quelques textes de lois sont parvenus jusqu'à nous émanant de ces confédérations. Sous forme écrite, franques, ripuaire ou salien (la fameuse loi salique), wisigothiques et burgondes, ce qui laisse supposer que les confédérations ne faisaient plus confiance à la coutume, seule législation en exercice lorsque l'I.d.S. est élevé.

Les fédérations se constituent souvent sous la direction d'un chef marquant appartenant à l'une des Sociétés premières. Les principaux personnages des autres sociétés fédérées prêteront "serment" à ce chef, créant ainsi la notion de "fidélité".
Ces sociétés fédérées vont évoluer spontanément vers un système de type féodal où la prestation du "serment" fondera le lien féodo-vassalique.

Le même phénomène se retrouve en Chine. Marcel Granet, dans "La civilisation chinoise", parle de fédérations des tribus puis de féodalité chinoise, mais cela presque deux mille ans avant nous. Cette fois, avec des objectifs d'utilité agricole.

Le système féodal.

Nombreux sont les auteurs qui ont remarqué les similitudes entre des organisations humaines qui précédaient la formation des grands ensembles humains. Ils les dénommèrent "société féodale", ou "régime féodal".
Marc Bloch y consacre un ouvrage devenu classique : "La société féodale". François-Louis Ganshof, dans "Qu'est-ce que la féodalité"[12] , analyse les différents types de sociétés qui ont présenté des analogies avec la féodalité occidentale, en Egypte, aux Indes, dans l'Empire turc, en Russie, au Japon. Marcel Granet dans "La féodalité chinoise" parle de "faits de transition" que l'on a coutume de qualifier de "féodal", et qui sont communs à plusieurs sociétés humaines, mais à des époques différentes et en d'autres lieux.

La féodalité occidentale servira de référence car elle nous est plus familière. Mais "plus" ne veut pas dire "parfaitement" ! Très peu de documents historiographiques exploitables nous sont parvenus.

Nous suivrons François-Louis Ganshof dont l'approche est juridique car, rappelle Georges Duby dans "Hommes et structures du Moyen Age", "L'histoire des institutions judiciaires jette un jour très vif sur l'histoire de la société tout entière."
Mais en ces temps la "coutume" faisait souvent office de lois.

Notre choix pour Ganshof est dicté aussi, et surtout, par le fait qu'il met en relief mieux que les autres, les imperfections du système qui en expliqueront la dérive.
Car il y a eu dérive, du fait qu'aucune période féodale n'a duré. Une place à part, peut-être, pourrait être réservée à la féodalité japonaise qui prit fin de sa propre volonté (meiji), mais (comme nous le verrons plus avant), la hiérarchie vassalique au Japon était doublée par le Confucianisme.

Dans l'introduction, Ganshof insiste sur deux définitions données au terme de "féodalité".
La première détermine un type de société, le "régime féodal" ou "la société féodale", dont les caractères principaux sont :
"Un développement très poussé des liens de dépendance d'homme à homme, avec une classe de guerriers spécialisés occupant les échelons supérieurs de la hiérarchie; un morcellement extrême du droit de propriété; une hiérarchie des droits sur la terre née de ce morcellement, hiérarchie correspondant à la hiérarchie des liens de dépendance personnelle dont il vient d'être question; un morcellement du pouvoir public créant dans chaque pays une hiérarchie d'instance autonomes et exerçant dans leur propre intérêt des pouvoirs normalement attribués à l'Etat et souvent du ressort effectif de celui-ci à une époque antérieure."
C'est ce type de société qu'a connu l'Europe occidentale aux Xe, XIe et XIIe siècles, particulièrement les Etats nés des partages de l'Empire carolingien - France, Allemagne, Italie (de l'époque) et les pays ayant subi l'influence de ces Etats comme l'Angleterre et certains royaumes chrétiens d'Espagne.

"Dans une seconde acceptation "la féodalité" peut être définie comme un ensemble d'institutions créant et régissant des

obligations d'obéissance et de service (principalement militaire) de la part d'un homme libre, dit "vassal", envers un homme libre, dit "seigneur", et des obligations de protection et d'entretien de la part du "seigneur" à l'égard du "vassal"; l'obligation d'entretien ayant le plus souvent pour effet la concession par le seigneur au vassal d'un bien foncier dit "fief".
Cette dernière acceptation est plus technique, beaucoup moins large que la première et peut être qualifiée de juridique, tandis que la première est surtout sociale et politique."

La féodalité juridique, le système d'institutions féodo-vassaliques, nous est accessible par les capitulaires carolingiens et par les chartes médiévales qui nous permettent d'entrevoir ce qu'était la société féodale.
De cette dernière, à part cet aperçu juridique, nous savons peu de chose.
Selon Georges Duby, cette société féodale, " fut d'abord une disposition d'esprit".

Une première remarque s'impose.
D'après la définition de Ganshof, une société féodale est une **société fortement hiérarchisée**.
Or, la hiérarchie féodo-vassalique, telle que nous avons l'habitude de la concevoir, est une **hiérarchie de dominance**, dont toute subordination semble être absente.
Pourtant, il semble qu'à ses débuts cette hiérarchie était plus de subordination que de dominance. Car le "serment" (l'hommage) et le "service" étaient seuls importants et comptaient plus que le "bénéfice" (qui deviendra le fief).
L'institution s'est progressivement dégradée : seul finit par compter le bénéfice, et l'hommage ne fut plus que formalité.
Le système se déteriora rapidement et nécessitera une "reprise en main".

Les origines de la féodalité.
C'est dans la monarchie franque de l'époque mérovingienne que l'on retrouve les premières traces d'hommes libres se mettant sous la dépendance et la protection d'autres. Les textes contemporains les nomment *ingenui in obsequio*, les hommes libres en dépendance.
"La chose en elle-même n'était pas nouvelle, c'est la fréquence du phénomène qui a dû l'être."(Ganshof)
Car le phénomène est cité dans les lois barbares, dans la loi Salique, la loi Ripuaire, les lois d'Euric roi des Wisigoth et même dans la loi des Alamans qui remonte au début du premier siècle. L'origine date des fédérations de tribus.

Parmi les *ingenui in obsequio* des VIe et VIIe siècles figuraient les "antrustions", gens dépendant uniquement du roi ou de la reine, membres de la *trustis*, mot francique affublé d'une terminaison latine.
Jan de Vries[13], dans "L'univers mental des Germains", nous en parle comme d'une très ancienne institution germanique. Le terme fait allusion aux "hommes auxquels on peut se fier". Le mot se rattache à l'allemand *trost* qui avait à l'origine le même sens que le norrois *traust* et le vieil-anglais *trust* : "confiance, aide".
"Même le poème vieux-saxon *Héland* parle des *helmgi-trôsteon*, c'est-à-dire des "antrustions qui portent le casque".

Ce mot suppose l'existence d'une relation de fidélité qui est d'ailleurs la caractéristique la plus importante de l'antrustionnat. L'homme y est accueilli en prêtant à son seigneur un serment de fidélité qu'il fait en mettant ses mains dans les mains de son seigneur ou en posant sa tête sur ses genoux. Il s'engage ainsi à une obéissance absolue et à une fidélité inébranlable. Pour sa part, le seigneur lui procure les moyens de vivre : nourriture et armes."
En ces moments le serment seul compte, les moyens de vivre, bien qu'étant nécessaires, sont secondaires. La hiérarchie ainsi créée est de subordination.

Tacite, au 13e chapitre de sa Germanie donne un aperçu de cette institution, l'antrustionnat, qui a été de la plus haute importance dans l'histoire des tribus germaniques.
Jan de Vries explique de son côté :"L'antrustionnat se composait d'hommes dont une partie provient de l'ethnie même et l'autre de gens venus de l'étranger."
De toute évidence, l'antrustionnat s'est créé au moment de la fédération des tribus germaniques, une telle institution n'avait pas sa raison d'être dans des Sociétés premières.

Ainsi la société du type féodal semble être issue des fédérations germaniques. Elle prolonge le stade fédératif.

La recommandation.
Quel est l'acte juridique par lequel un homme libre entrait dans le *patronicinium* de quelqu'un ?
Ou, pour employer un mot germanique latinisé, sous le *mundium* ou la *mundeburdis* d'un autre, sous la "mainbour" comme on dira en français médiéval ?
Cet acte était la "recommandation" ou *commandatio*. Si le substantif n'apparait qu'à l'époque carolingienne, l'usage du verbe *se commandare*, dans le sens de "se placer sous l'autorité d'autrui", est utilisé par les auteurs latins classiques : Térence, Eunuchus, César dans *De bello gallico*, et attesté en Gaule au Ve siècle par les lois d'Euric, et au VIe siècle par l'Historia francorum de Grégoire de Tours.
La recommandation, selon Ganshof, était un contrat synallagmatique en ce sens que le recommandé, qui deviendra le "vassal", s'oblige à servir et à respecter celui qui deviendra son "seigneur", son "dominus", tandis que ce dernier se devait d'assurer à son vassal l'entretien et la protection.
Nous possédons un exemple de contrat, le Recueil de Tours, datant du début du VIIIe siècle, mais Ganshof estime que, aussi bien sur le fond que sur la forme, son esprit remonte à une époque beaucoup plus ancienne.
Le contrat oblige les deux parties. Il cesse à la mort du recommandé, et probablement aussi, selon Ganshof, à celle du seigneur.
Il n'est alors pas question d'héritage, c'est un contrat d'homme à homme, la plupart du temps oral, qui cesse à la mort de l'un de ses contractants.

Le bénéfice.
A une époque où l'agriculture représentait l'activité économique par excellence, la terre étant la source principale de richesse, il semble normal que pour remplir ses obligations à l'égard de son

vassal, ses obligations d'entretien tout au moins, le seigneur lui concède une portion de terre.
Il faut toutefois noter que, même encore sous les Carolingiens, l'entretien se faisait souvent en direct, c'est-à-dire que le recommandé était "logé, nourri, blanchi" à la cour ou dans l'entourage proche du *dominus*.
Lorsqu'il y avait concession de terre, le seigneur pouvait en faire donation en toute propriété à son recommandé, mais aucun texte ne permet d'affirmer qu'à l'époque mérovingienne un tel procédé ait existé.
La terre était en général concédée en "tenure".
Est qualifiée de tenure une terre dont le propriétaire concède à une autre personne, dite tenancier, l'usage et la jouissance pour une durée prolongée, souvent à vie.
Le tenancier exerce sur cette terre un droit réel, mais il n'en bénéficie que de l'usufruit.
La tenure était généralement onéreuse, le "cens" en était la redevance fixe. Elle pouvait être concédée à titre gracieux, accordée alors en échange de la recommandation. Le caractère avantageux de ces concessions justifie la qualification de *beneficium* qui leur est souvent donné dans les textes contemporains, et qui deviendra le "bénéfice".
Le système de tenure onéreuse était extrêmement répandu dans la monarchie franque, comme il l'était déja dans l'Empire romain au cours des derniers siècles de son histoire. Les fractions des grands domaines (des *villae*), les *mansus* qui deviendront "mense", étaient exploitées par des colons, généralement des esclaves.

Les bénéfices les mieux connus de l'époque mérovingienne font état d'un contrat de "précaire" (*precaria*), et la "précaire" finira souvent par désigner la tenure.
Cela montre bien que les bénéfices, à l'origine, n'avaient rien à voir avec la propriété privée, ils étaient concédés par le roi, puis par les grands, à titre d'usufruit, et la tenure, à la mort du recommandé, revenait au seigneur.

Selon l'usage du temps, les contrats se faisaient verbalement et conformément à un rituel, peut-être déja en touchant de sa main la main du roi en prêtant serment de fidélité, comme l'atteste le Recueil de Marculf datant de la première moitié du VIIe siècle et comme le faisaient les antrustions.

Ainsi la société franque mérovingienne a connu la vassalité en tant qu'institution créant des rapports de subordination et de service de la part d'une personne libre à l'egard d'une autre.
Elle a connu également un type de tenure viagère avantageuse pour le tenancier et parfois même gratuite, le bénéfice.
Il est arrivé qu'un seigneur ait concédé un bénéfice à un vassal pour assurer à celui-ci l'entretien qu'il lui devait à titre de contre-prestation d'un service.
Mais il s'agit là d'une rencontre exceptionnelle de deux institutions. Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agissait d'une pratique courante.

Au cours de l'époque carolingienne les choses ont changé.
La vassalité et le bénéfice ont été unis de manière à constituer un système d'institutions qui s'est progressivement développé.
La fin du VIIe et la première moitié du VIIIe siècle ont été pour la monarchie franque une période de guerres incessantes, aussi

bien intérieures que contre les ennemis Frisons, Saxons et Sarrasins.
Pour disposer de guerriers nombreux, bien armés et dévoués, les maires du Palais, Pépin II, dit "de Herstal", et surtout son bâtard Charles Martel ont multiplié le nombre de leurs vassaux.
Afin de leur procurer l'entretien auquel ils avaient droit, les maires du Palais leur ont distribué des terres à titre de bénéfice (souvent des terres appartenant à l'Eglise).
C'est à partir de ce moment que les deux principes de vassalité et de bénéfice ont été liés de fait, ce qui autorise à parler de début de la féodalité, bien que le terme de "fief" ne se soit généralisé que plus tardivement à la fin du IXe siècle et au début du Xe.
Avec Pépin III, dit "le Bref", et avec Charlemagne le processus s'accélère et la société féodale se met en place.

Il faut cependant noter qu'à cette époque tout engagement vassalique n'était pas obligatoirement doté d'un bénéfice.
Beaucoup de vassaux vivaient dans l'entourage du roi ou de l'empereur et l'entretien était concédé de manière directe.
Tous les vassaux n'étaient pas "chasés", bien qu'ils puissent le devenir une fois le service rendu.
Le bénéfice pouvait être attribué à titre de propriété sous forme d'"alleu".

Ganshof a bien souligné ceci :
Jusqu'au début du IXe siècle, il apparait très nettement dans les actes que ce qui importe le plus dans le binôme vassalité-bénéfice, c'est l'engagement vassalique, l'hommage, le serment de fidélité. Le bénéfice ne semble être qu'accessoire mais nécessaire à l'entretien du vassal.
Progressivement le bénéfice deviendra prépondérant, et, d'après les actes, subsistera seul au XIIIe siècle où l'hommage ne fera figure que de simple formalité.
La hiérarchie qui était de subordination va progressivement devenir "de dominance".

On sent l'évolution des mentalités. Les valeurs archaïques s'estompent déjà, l'intérêt économique individuel pointe son nez.
Il convient de noter qu'il s'agit là d'actes notariés, mais qui sont significatifs car, d'après Georges Duby, ceux-ci présentent un certain retard sur les mentalités.

Deux points importants vont souligner la dérive du système : la transmission héréditaire des bénéfices et la multiplication des engagements vassaliques, la "ligesse".
Il semble incontestable qu'à l'origine, et jusqu'à Charlemagne et ses successeurs directs, si l'engagement vassalique et le bénéfice étaient liés de droit, l'un et l'autre s'éteignaient à la mort de l'un des contractants.
Mais dès le IXe siècle de nombreux cas apparaissent où, à la mort du père, tel fils prête serment de fidélité au seigneur dont le père était vassal, et en conserve le bénéfice.
A la mort de Charlemagne, des textes probants attestent que ses vassaux rendent hommage à Louis le Pieux et ainsi, conservent leurs bénéfices.
Le fait qu'un seigneur, à la mort de son vassal, puisse disposer des bénéfices concédés à ce dernier, alors que l'engagement vassalique n'avait plus sa raison d'être, va devenir de moins en

moins possible. En 877, à la mort de Charles le Chauve, son fils Louis le Bègue dut y renoncer devant un soulèvement général des grands du royaume.
Ainsi, progressivement, le bénéfice rentrera dans le patrimoine du vassal et se transmettra *héréditairement*.
Et comme Charlemagne prit l'habitude d'inféoder ses fonctionnaires, ses "vassi dominici", les comtes, les marquis, espérant ainsi renforcer la fidélité qu'ils lui devaient "es qualité", on en viendra, de fait, à rendre les charges de l'Etat héréditaires. Charles III, dit le Simple, en 923 ne fera que légaliser un fait coutumier.

On notera au passage le début de ce qui deviendra, pour le foncier, la propriété privée. Jamais auparavant chez les tribus germaniques (et c'est en partie ce qui porte à croire que c'était des Sociétés premières), la terre n'avait été propriété privée. Elle appartenait à tous, comme dans les sociétés égalitaires.

Un autre phénomène, lui aussi très significatif de la dégradation des mentalités, fut la pluralité des engagements vassaliques.
Il semblait normal, vu l'étroite subordination du vassal au seigneur, que l'engagement d'un vassal soit unique. Si cet engagement doit être total, il ne peut s'adresser qu'à un seul seigneur.
Or, en 895, le plus ancien texte concernant ce sujet nous montre le prévot et l'avoué de Saint-Martin-de-Tours ayant à faire valoir des griefs contre un certain Patri (Patericus), vassal du comte du Man, Béranger, allant se plaindre à celui-ci. Mais Béranger se récuse et renvoie les plaignants à Robert, le frère du roi Eude, "parce que Patri n'était pas seulement son vassal à lui, encore qu'il tient de lui quelque bénéfice, mais qu'il était bien plus le vassal de son ami Robert, puisqu'il tenait de celui-ci un bénéfice plus considérable".

C'est ainsi que s'instaura le système de la "ligesse".
Il apparait pour la première fois en France au début du XIe siècle, et semble être adopté ensuite en Lotharingie, en Italie et en Angleterre.
Le seigneur "lige", *dominus ligius*, à qui l'on devait l'"hommage lige", dont on était l'"homme lige", était celui qu'il fallait d'abord servir avec toute la rigueur de la vassalité.
Dans beaucoup d'endroits la ligesse a été monopolisée par la royauté, en Angleterre notamment, mais dans d'autres pays et cela plus tard, elle se multiplia, toujours dans le but d'obtenir plusieurs fiefs.

Un texte antérieur, daté de 868, émanant d'Hincmar, l'archevêque de Reims, fait état des obligations vassaliques qu'il assortit à "la grandeur et à la qualité du bénéfice" !
Il admet par conséquent une relation entre le service du vassal et l'importance du bénéfice. "Celui-ci, c'est Ganshof qui conclut, devient la mesure et presque la condition du service. Il semble en devenir la cause. Le renversement des termes est en voie de se réaliser."
Ce renversement des termes en appelle d'autres. Lorsque le service primait sur l'entretien, la hiérarchie était "de subordination", mais lorsque le bénéfice passe avant, la hiérarchie devient "de dominance".

Il faut aussi ajouter, pour que le tableau de notre société féodale soit complet, que la guerre inhérente aux Sociétés premières ne va pas disparaitre. Son rôle sélectif devenu caduque, elle deviendra fratricide et ne fera que semer la pagaille. Au déclin des mentalités civiles s'ajoutera celui des mentalités religieuses entraînées dans le système féodal, et qui mènera à la "querelle des investitures".

Si Duby a dit de la société féodale : "ce fut d'abord une disposition d'esprit", ce en quoi on ne peut que le suivre, nous assistons à travers les textes au déclin de la mentalité civile et à la réapparition des instincts individuels avec, en tête, celui de puissance avec la richesse personnelle. Autrement dit, l'I.d.S. baisse.

Les causes de la dérive féodale.
Pourquoi cette société, dotée d'un système hiérarchique de subordination (au départ tout au moins), d'une culture suffisamment homogène avec le Christianisme et les restes de la romanité, donc en principe avec les ingrédients suffisants pour faire une société stable, n'a-t-elle été que transitoire ?
Car de l'autre côté du monde, en Chine, les mêmes problèmes se sont posés. La féodalité chinoise s'est avérée aussi néfaste que la nôtre. Nous comparerons les solutions trouvées par les grands esprits du moment, (les Grands de l'Eglise - Cluny - chez nous et les lettrés en Chine), pour y remédier.

Il semble que tout a basculé avec l'inversion du sens de la hiérarchie, lorsque la hiérarchie de subordination est devenue de dominance, entraînant par là la transmission héréditaire des bénéfices.
Mais alors pourquoi le système hiérarchique s'est-il inversé ?

Plusieurs causes peuvent être envisagées, dont la plus évidente est que le système hiérarchique vassalique n'est pas satisfaisant, en ce qu'il ne permet pas à l'instinct social de s'exercer. Or seul l'instinct social peut faire taire l'égoïsme et, par là, les instincts individuels les plus forts.
Une autre cause vient de l'état de chefferie, ou tout au moins de post-chefferie.

Les royaumes issus des fédérations, le mérovingien et le carolingien, ne sont que des hyper-sociétés de "chefferies", peut-être monstrueuses quant à l'effectif social (les temps ont changé), mais avec les inconvénients inhérents à ce type de société dont la chute de l'I.d.S. lorsque les "chefs" n'ont plus la personnalité nécessaire.
Tant qu'il y eut Clovis, Dagobert, Charlemagne et peut-être quelques autres, tout allait bien. Mais après ?
Avec l'impuissance des successeurs, l'égoïsme et les instincts individuels ont fait leur réapparition et les moeurs se sont dégradées.

Rappelons que l'hérédité des charges avait déja été obtenue par les grands féodaux sous le règne des derniers Mérovingiens. Charlemagne l'avait abolie, mais Charles le Simple en 923, légalisant un fait qui était devenu coutumier, la remit en vigueur sous la pression des puissants.

L'I.d.S. très élevé d'une Société première du type égalitaire, l'est déjà moins dans une société de chefferie, et baisse encore dans une fédération de tribus, (sauf bien entendu lorsqu'un chef a l'envergure suffisante). Ce que devient cet indice en fin de période féodale est facile à imaginer.
Il sera alors nécessaire de redonner la parole aux véritables élites qui, comme nous le verrons s'efforceront de redonner corps à la morale.

A partir du premier Capétien, en France tout au moins, le statut de la royauté change. De "chef des armées" du type germanique, donc à pouvoir absolu lorsqu'il sait se faire respecter, il va devenir suzerain des suzerains du type féodal, à pouvoir limité. Ce qui permettra à l'élite d'origine monastique (les grands Abbés de Cluny, (Odon, Maïeul, Odillon, Hugue), Hildebrand etc.) de se faire entendre.

Société du 2e type.

Classiquement nous appelons "grande civilisation" un grand ensemble humain qui a marqué l'histoire.
Du fait de l'ambiguïté qui entoure le terme de "civilisation", nous avons préféré celui de "Société du 2e type" pour désigner une société d'hommes dont l'effectif social est illimité, (donc qui dépasse la limite admise pour que la hiérarchie naturelle et l'instinct social puissent s'exercer), mais qui possède, ou qui a possédé au cours de son histoire, une structure de stabilité sociale.
Rappelons qu'une structure de stabilité sociale est destinée à maintenir, dans une société d'hommes (quelle qu'elle soit), un indice de socialité (I.d.S.) très élevé. Car de cette exigence dépendra sa survie.

Comme première hypothèse nous avançons que ces "grandes civilisations" avaient une structure de stabilité sociale.
Sans quoi leurs durées temporelles n'auraient pas dépassé le millénaire comme la société Romaine.

Si la reconstitution d'une Société première relevait d'une étude en grande part théorique, nous allons maintenant être confronté à l'Histoire. C'est donc par des exemples plus concrets qu'il nous faudra étayer nos affirmations.
Tous les grands ensembles humains n'ont pas été des Sociétés du 2e type; beaucoup d'entre eux ne l'ont été que pendant une période assez courte qui a pourtant suffi à leur donner un éclat de longue durée.
Nous voyons parmi elles et par ordre chronologique :
- La société égyptienne des Pharaons. Elle semble avoir été une Société du 2e type pendant un demi millénaire (entre 2700 et 2160 avant J.C.) classiquement appelée l'Ancien Empire.
- La société indienne post-âryenne dont nous connaissons mal l'histoire. Nous pensons qu'elle a été une Société du 2e type en raison du système hiérarchique qu'y a trouvé Louis Dumont et par le fait que la stabilité sociale a été probante et durable.
- La société chinoise consécutive à l'unification impériale des Tsin au IIe siècle avant notre ère.
- Enfin, pendant peu de temps (fin du Xe, XIe et XIIe siècles), notre société occidentale du Moyen Age.

- Peut-être quelques sociétés pré-colombiennes d'Amérique centrale.
- De nos jours la société japonaise qui peut être rattachée à la société chinoise.

En suivant l'exemple occidental, on s'aperçoit qu'entre les premières fédérations (au début de notre ère) et l'instauration d'une nouvelle structure de stabilité sociale (aux alentours de l'an mil), plus de mille ans se sont écoulés.
Aux fédérations ont succédé des "chefferies". Les "chefs" ont pris le titre de roi. Les royautés sont devenues héréditaires. L'I.d.S. a fluctué en fonction de la valeur des rois.

En Chine le même phénomène s'est produit.
Il est classique de faire commencer le début des chefferies avec celui de l'âge du bronze, c'est-à-dire vers 1800 avant notre ère. On peut situer les premières fédérations vers 1000 avant J.C.

["Dans la période qui va du VIIIe au IIIe siècle, on voit les petites chefferies s'agglomérer et former de puissants Etats. Sans doute le mouvement de concentration politique était-il commencé depuis de longs siècles." - Marcel Granet dans "La civilisation chinoise". (Granet appelle ces "concentrations politiques" des confédérations, confédération de chefferies comme confédération barbares).]
L'époque dite des "Royaumes combattants" (453-221 avant J.C.), montre des "chefs", ayant pris le titre de roi, qui guerroyent entre eux.
La réunification impériale de Ts'in date de - 221, mais le système hiérarchique de substitution (le Confucianisme), dont l'étude a commencé avec Confucius vers 500 avant notre ère, n'a été instauré par les Han que vers 200 après J.C. : après plusieurs siècles d'instabilité sociale, (l'I.d.S. fluctuant en fonction de la valeur des chefs).

La pression démographique a été le moteur de la re-structuration des sociétés humaines. Rien de nouveau à cela. C'est toujours la même loi naturelle qui intervient.
Le moment vient où, faute de places disponibles, les migrations de peuples ne parviennent plus à satisfaire l'équilibre des sociétés existantes.
La saturation se manifeste différemment en fonction de la géographie. Certaines régions, riches en potentiel agricole, mais "fermées" par des barrières naturelles, se voient interdire toute possibilité migratoire et sont ainsi obligées de se restructurer avant celles situées dans des espaces plus vastes.
C'est ainsi, semble-t-il, qu'il faut expliquer l'antériorité des sociétés Egyptienne et Indienne.

Nous étudierons séparément ces Sociétés du 2e type dans le prochain chapitre.
Nous analyserons les différents types de structures de stabilité sociale qui caractérisent les "grandes civilisations" et les systèmes hiérarchiques de substitution inventés par leurs élites. (Nous les avons déja évoqués dans les chapitres précédents en analysant la hiérarchie).
Nous verrons pour chacune d'elles le degré d'homogénéité culturelle qui les a caractérisées.

Pour l'instant, nous nous bornerons à étudier quelques points communs aux Sociétés du 2e type.

La dégradation des moeurs.
La stabilité sociale naturelle, basée sur des instincts et donc in-consciente, était difficilement perçue par ceux qu'elle stabilisait et encore plus difficilement par les générations suivantes après que l'I.d.S. se fut dégradé.
Il a pourtant fallu que les grands esprits du moment en prennent conscience puisque, dans les exemples historiques que nous connaissons le mieux, (le Chinois et l'Occidental), une structure de stabilité sociale de substitution a existé.

Ce qui attire l'attention des plus perspicaces, c'est la conséquence de la chute de l'I.d.S. : la réapparition de l'égoïsme chez des individus peu scrupuleux et sa manifestation visible, la "dégradation des moeurs".

Nous sommes alors en période féodale. La hiérarchie vassalique tend à s'inverser (de subordination elle tendra vers la dominance), et l'instinct social (crainte du jugement des autres) a des difficultés à s'exprimer parce que les individus ne se connaissent plus mutuellement.

Une "dégradation des moeurs" est progressive et lente si l'on se réfère aux exemples historiques les mieux connus, en particulier à la société féodale Occidentale.

Elle a commencé avec la fédération des tribus franques. Elle a été entrecoupée par des périodes de chefferies, Clovis, Dagobert, Pipinides, Charlemagne et des périodes néfastes de post-chefferies (rois-fainéants mérovingiens, successeurs de Charlemagne [14]).
Pendant ces périodes successives de post-chefferies s'installe la "dégradation des moeurs", momentanément redressée par les "chefs".

[L'histoire mérovingienne est très mal connue, particulièrement celle des derniers rois que la tradition appelle "fainéants".
Une chose est certaine : la transmission héréditaire des charges imposée par les grands féodaux sous le règne des derniers Mérovingiens, abolie par Charlemagne puis restaurée par Charles le Simple. Ce fait, à lui-seul, dénote une baisse de l'I.d.S. avec réapparition de l'égoïsme.]

L'état moral déplorable de la société post-carolingienne a été abondamment décrit par les témoins de l'époque, aussi bien dans les milieux ecclésiastiques que monastiques et civils.
Il convient de rajouter à ce tableau la persistance des habitudes guerrières (héritées des Sociétés premières) pour régler les différends particuliers.
Le constat de cette détresse sociale a incité les grands esprits d'alors à entreprendre des réformmes. (Réforme monastique et civile par les Abbés de Cluny, réforme du clergé séculier par Grégoire VII un siècle après.)
La même prise de conscience a eu lieu en Chine plus de mille ans auparavant et Confucius fut parmi les premiers à réaliser cette détresse.
C'est probablement à la suite d'une similaire prise de conscience que les anciens Grecs sont devenu historiens et philosophes[15] .

Pour maintenir un haut niveau à l'I.d.S., le comportement moral des individus est fondamental.
Un comportement moral élevé signifie que l'altruisme prévaut sur l'égoïsme.
Or dans les sociétés où les individus se connaissent mutuellement l'instinct social (la timidité) comtrôle en permanence le comportement de chacun d'eux. Lorsque l'effectif social est illimité ce contrôle permanent n'existe plus (ou du moins est fortement diminué). Comme l'exemple vient d'en-haut, du comportement des classes dirigeantes dépend l'acceptation des subordonnés.
Deux conditions s'avèrent nécessaires : la composition des classes dirigeantes qui devront être constituées par les élites, le comportement de ces élites doit être exemplaire.
Alors que dans les Sociétés premières, les élites étaient automatiquement reconnues par l'ensemble social, dans une société à grand ensemble humain l'accession aux postes de commande va devenir un problème prépondérant.

Les élites.
Les élites, dans une société d'hommes, c'est l'ensemble des meilleurs éléments capables d'exercer une fonction déterminée.
Au moment de la formation d'une Société du 2e type, on peut concevoir que le pouvoir en place ait besoin, pour être secondé, des meilleurs éléments choisis parmi ceux qu'il va diriger.

Nous suivrons Pareto et notre intérêt se portera sur les "élites dirigeantes" d'une Société du 2e type en formation.
Il faut se souvenir qu'une Société du 2e type succède en général à une période de transition, du type féodal, et qu'un certain laxisme des moeurs s'est déja installé.

Le problème du choix de ces élites va se poser.
Au sein des Sociétés premières archaïques, la hiérarchie naturelle donnait à chacun un "statut", aux *alpha* comme à ceux du bas de l'échelle sociale. Les *alpha* (véritables représentants de l'élite) n'avaient nul besoin de prouver leur supériorité puisqu'elle était reconnue par l'ensemble social. A la formation des fédérations, lorsque le véritable statut d'un *alpha* pouvait d'être contesté, les problèmes ont commencé.
Pendant la période intermédiaire, la période féodale, après la formation des clientèles privées propres à la période fédérative, l'I.d.S. a baissé et l'égoïsme réapparu, avec lui le <u>népotisme</u>.

L'Histoire nous offre deux exemples différents choisis par deux civilisations différentes. L'Occidentale au Moyen Age et la Chinoise à la formation de l'Empire au deuxième siècle avant notre ère. La comparaison est instructive.

Dans les deux civilisations, mais à mille ans d'intervalle, la même situation pré-existait. Une "noblesse" post-féodale s'était constituée. Elle se transmettait héréditairement les titres (et donc les charges afférentes) et l'usage s'était établi de choisir dans ses rangs les principaux personnages de l'Etat.
Très vite les Chinois, (même avant la création de l'Empire), se sont rendu compte du défaut majeur de l'institution[16]. <u>Les qualités requises, pour faire partie d'une élite, ne se transmettaient pas héréditairement</u>. D'où la création, dès les Han

(deuxième dynastie impériale), de concours destinés à choisir les élites, (le lettré-fonctionnaire), qui occuperont les charges de l'Etat.

En Occident, avec l'incapacité des derniers Mérovingiens, les charges administratives furent accaparées par ceux qui les détenaient (les marquis et les comtes) et transmises héréditairement à leurs progénitures.
Si Charlemagne a aboli cet état de fait, c'est que, probablement, les descendants de l'aristocratie existante ne présentaient plus les qualités voulues. Il leur a préféré ceux qu'il jugeait plus aptes.
Mais un siècle après, à la fin du X* siècle, l'aristocratie du moment, les *dominus*, les seigneurs, ne présentaient, à leur tour, plus les qualités nécessaires pour assumer les charges d'un Etat centralisé.
Il a fallu la création de la Chevalerie, et son éthique, pour "anoblir"(au propre sens du terme) l'aristocratie d'alors.

La comparaison entre "véritable élite" et "noblesse de sang" ne date pas d'hier et nombreux sont les avis qui divergent.
Nous allons tenter une approche "biologique" de cette situation et, suivant l'habitude que nous nous sommes imposée, tenter une approche évolutive du phénomène.

Nous sommes à la fin des fédérations. Les clientèles sont en place et certains "chefs" ont pris le titre de roi. L'I.d.S. s'est déja dégradé, l'égoïsme a réapparu et, avec lui, le népotisme.
Soucieux de fonder une dynastie, pour mieux asseoir un rejeton sur le trône, ou pour éviter des querelles de succession, on invente une "fable", (le mot n'est pas trop fort). Une ascendance divine ou, comme pour les rois mérovingiens, un héritage intellectuel remontant au grand Troyen Priam, et transmis héréditairement par Enée jusqu'à Mérovée[17].
La "fable", qu'elle soit crue ou non, est d'autant plus facilement acceptée par l'entourage que chacun s'empressera d'en faire autant. D'où le mythe qui s'est créé de l'héritage des qualités propres à la Noblesse : "Bon sang ne saurait mentir".
Car, selon nous, il s'agit bien là d'une "fable".
Cette situation, nouvellement créée, ne pouvait exister lorsque tous les hommes d'une tribu se connaissaient mutuellement.

En poussant l'analyse biologique, il faut distinguer dans l'héritage ce qui est inné de ce qui est acquis.
Dans l'inné se trouvent les qualités propres de l'individu.
Qualités nécessaires, (et minimales à notre sens), pour faire partie d'une "élite dirigeante", parmi lesquelles l'intelligence et la "dominance", doivent figurer.
<u>Or ces qualités ne sont pas héréditairement transmissibles</u>.

Reste l'héritage culturel qui a son importance.
Il est fait d'attitudes, de comportements appris. Par exemple, pour ce qui nous intéresse ici, un port de tête altier, une certaine arrogance vis à vis des subordonnés, qui peut aller jusqu'au mépris lorsque les qualités innées fond défaut. Cela pour "paraître". Avec une certitude, inculquée dès le plus jeune âge, d'une supériorité réelle vis à vis du commun. Il faut y ajouter, (car tel semble avoir été le cas dans la noblesse de l'ancien régime grâce à la Chevalerie), une très haute tenue morale.

Cette éducation, comme toute éducation rigoureuse, déclinera d'une génération à l'autre, expliquant l'extinction des lignages[18].

Alors, pour répondre à la question posée plus haut, une noblesse héréditaire est-elle préférable à une véritable élite ?
Faut-il privilégier le "mérite" au "sang", l'efficacité au mythe ?
En Occident le "mythe" a été choisi, les Chinois ont préféré l'efficacité.

Un autre aspect du problème doit être souligné :
Dans une Société première, lorsque la guerre prévalait, les "meilleurs" étaient ceux qui se battaient le plus efficacement : les plus braves, les plus agressifs, les plus courageux (en un mot les dominants), mais pas nécessairement les plus intelligents[19] ni les plus instruits.
Dans une Société du 2e type, les "belliqueux" deviennent parfois encombrants et l'on assiste, au moment du passage d'un type de société à l'autre, à une légère transformation des élites.
Il devient nécessaire, pour en faire partie, d'être toujours dominant mais en plus intelligent, et avoir de l'instruction pour alimenter cette intelligence.
Tel semble avoir été le souci premier de Confucius, en Chine, pour définir les nouvelles qualités d'un homme de bien[20].

Ethique d'une Société du type 2.
On ne le rappellera jamais assez, des qualités morales individuelles dépend l'I.d.S. élevé et donc la survie de la société.
Toujours la "dégradation des moeurs" commence par les élites pour gagner progressivement les strates sous-jacentes.

La morale d'une nouvelle société à effectif illimité, dont le rôle est de préserver un I.d.S. élevé, sera donc comme pour les Sociétés premières : le Bien caractérisé par l'altruisme, le Mal par l'égoïsme.
Mais il sera nécessaire toutefois de la débarrasser de tout comportement fondé sur un "prestige guerrier", (hérité des Sociétés premières), pour freiner l'activité guerrière interne, qui deviendra fratricide.

Il est significatif de constater qu'aussi bien en Chine avec Confucius qu'en Occident, malgré les différences culturelles et la distance de près d'un millénaire et demi dans le temps, un même modèle de conduite pour un "homme de qualité" semble avoir été établi : le *ren* de Confucius[21] et l'idéal chavaleresque en Occident.

Maintien de petites unités territoriales.
Pour que l'instinct social puisse encore se manifester, il parait souhaitable que persistent des petites collectivités où les gens se connaissent mutuellement telles que villages, communes etc.
Jusqu'à la fin du siècle dernier certains de nos villages de France présentaient encore cette caractéristique. Ils étaient presque coupés du reste du monde. Ceux des villages voisins étaient considérés comme "étrangers". Les qualités des Sociétés premières perdurent ainsi (bien que la richesse personnelle puisse l'entraver), et ces petites unités servent de réservoirs pour les élites futures.

Système juridique.
Il va de soi qu'une juridiction sera nécessaire à l'instauration d'une nouvelle structure sociale. Elle devra être pénale et répressive dans les débuts, pour inculquer au peuple le nouvel ordre des choses.
Par la suite, si l'effet souhaité est obtenu, un I.d.S. de haut niveau, le droit coutumier pourra prendre le relais.

Langage commun.
Les idiomes parlés par les différentes éthnies posent toujours problème. Le langage est en effet un facteur important de la culture. L'uniformisation des langues est toujours très longue. Il a fallu presque deux mille ans dans l'espace français !
Pour que les élites dirigeantes puissent se comprendre, il faudra instituer un langage commun.
Les solutions apportées ont été diverses : le latin pour la société occidentale, des "langages écrits" (idéographiques) en Egypte et en Chine ont préexisté à l'unification.

Conclusion.
L'incompatibilité, dans une société d'hommes, entre un I.d.S. élevé et les progrès de la connaissance, se confirme avec les Sociétés du 2* type.
La Société première, société égalitaire, possède un instinct de puissance collectif qui n'incitait pas à la recherche de richesse personnelle, alors que dans les sociétés de post-chefferie, la compétitivité individuelle favorisait la créativité.

Dans une Société du 2* type, c'est pendant le déclin de l'I.d.S. que les progrès techniques vont se réaliser. C'est avec la réapparition de l'égoisme et des instincts individuels (recherche de la richesse personnelle) que la compétitivité individuelle favorisera la créativité.
La société Indienne avec une stabilité défiant les millénaires, une croyance "sacrée" aux Veda, un système hiérarchique parfait substituant au statut individuel un statut collectif, est restée stagnante quant aux progrès de la connaissance.
Par contre, la société Occidentale en déclin depuis le XIII* siècle, déstabilisée depuis 1789, a fait progresser la connaissance dans des proportions étonnantes.

Les lois de l'Evolution cosmique semblent incontournables.
Toute stabilité peu propice à la créativité doit être déséquilibrée pour que l'innovation puisse se faire.
Comme l'objet premier du vivant (et donc des hommes) est la recherche et l'accumulation des connaissances, nous sommes obligés de conclure que, pour ce faire, l'état le plus favorable d'une société d'hommes est sa période de déclin.
Les hommes ne sont pas faits pour être heureux. L'inexorable loi de Malthus les contraint à toujours améliorer leur connaissance et leurs techniques.

Par contre, tout déséquilibre, toute déstabilisation, ne peut que suivre un état d'équilibre.

Pour qu'une société d'hommes "produise" des techniques nouvelles, il est indispensable qu'elle soit passée par un stade à I.d.S. très élevé.
Il faut que persiste chez certains individus, qui se feront de plus en plus rares au cours du déclin, un certain degré d'altruisme. Quand il n'en existera plus aucun, la société sera définitivement "morte" au sens où nous l'entendons.

Notes.

[1] - Avez-vous déjà vu un singe attraper des mouches ? Cela n'a rien à voir avec nos gestes maladroits qui, une fois sur deux, manquent leur objectif. Le singe, lui, avance la main tranquillement, mais non sans rapidité, et saisit la mouche entre le pouce et l'index. Et il ne manque jamais sa proie.

[2] - Dans un ouvrage déjà cité, "L'homme dans le fleuve du vivant", se trouve un article co-signé par Konrad Lorenz et Irenäus Eibl-Eibesfeldt intitulé "les fondements phylogéniques du comportement humain", nous y trouvons ceci :
<< C'est chez les mammifères arboricoles que Lorenz a remarqué pour la première fois une corrélation immuable entre le mécanisme physiologique de perception optique de l'espace et la représentation centrale des données spaciales.
Aussi bien chez les marsupiaux que parmi les placentaires, tous les grimpeurs à mains préhensiles, et surtout ceux qui sautent loin et s'accrochent par les mains, **ont des yeux orientés vers l'avant**, comme on peut l'observer chez les singes et les makis."
Cette vision stéréoscopique, que nous devons aux yeux placés dans un plan frontal venant de la vie arboricole, et cette vision centrale de l'espace vont être fondamentales pour l'elaboration de la pensée.>>
Je cite Eibl-Eibesfeldt :
<< Il est plus que vraisemblable que la pensée humaine a pris son origine dans ces problèmes résolus par la motricité dans le cadre de la <u>représentation centrale de l'espace</u> et même cette fonction originelle constitue encore aujourd'hui la base indispensable à toutes nos démarches de pensée, même les plus complexes.
Je ne saurais trouver une seule forme de pensée qui ne dépende de la représentation centrale de l'espace.
Le langage lui-même nous renforce dans cette conviction.
Dans son excellent ouvrage <u>Das Wunder des Sprache</u>, (les merveilles du langage), Porzig (1950) écrit :
" Le langage traduit tous les rapports abstraits en termes d'espace et ce phénomène ne s'observe pas dans une seule langue, ni dans un seul groupe de langues, mais dans toutes sans exeption. Cette caractéristique fait partie des traits invariables du langage humain.
Les rapports chronologiques s'expriment en termes d'espace : nous disons **avant** ou **après** Noël, **dans** un délai de deux ans.
En ce qui concerne les processus psychologiques, non content de parler d'**extériorité** et d'**intériorité**, nous parlons de ce qui **est en dessus** ou **au dessous** du seuil de la conscience, de **subconscient**, de **premier plan et d'arrière plan**, de **couche profonde de l'intériorité**
L'espace est le modèle par excellence de tous les rapports abstraits, écoutons nous encore parler :
A côté de son travail il donnait des leçons.
L'ambition était plus **profonde** que l'amour.
L'intention était **derrière**.
Il serait superflu d'accumuler les exemples alors que l'on peut en tirer autant que l'on veut de n'importe quel extrait de texte écrit ou parlé.
L'importance de ce phénomène vient de sa généralisation absolue et du rôle qu'il a pu jouer dans l'histoire du langage.>>

(cette importante question est traitée dans "L'envers du miroir" au chapitre VII, traitant des racines de la pensée conseptuelle.)

[3] - Les neurobiologistes pensent actuellement, que le subtrat anatomique, aussi bien de la pensée, de la mémoire et de l'intelligence, sont les **"circuits neuronaux"**, les circuits formés par les axones et les dendrites, qui relient entre elles les cellules pyramidales du cortex cérébral.
On pourra lire, sur ce sujet, l'ouvrage du professeur Jean-Pierre Changeux, "L'homme neuronal", (Fayard, 1986), dans lequel il résume l'état actuel des connaissances scientifiques en ce domaine.
Il faut rappeller que le **neurone** est la cellule nerveuse, les neurones qui nous intéressent ici sont les cellules pyramidales du cerveau. Chaque neurone est constitué d'un corps cellulaire, d'un axome et de dendrites, sortes de filaments qui relient les neurones entre eux.
Si toutes les cellules nerveuses sont présentes au moment de la naissance, la formation des "dendrites" qui les relient entre elles en un lacis qui deviendra inextricable, se prolonge jusqu'à la puberté.
On appelle **"épigénèse"** cette formation "relationnelle" entre les neurones, elle explique l'empreinte culturelle sur le jeune cerveau.

[4] - Wilson semble croire que le "potentiel d'intelligence", la capacité de comprendre, des hommes continue à évoluer alors que la structure matérielle du cerveau se serait stabilisée. Cette croyance d'une évolution de l'intelligence était assez répandue bien qu'inexacte.
Nous avons vu au chapitre 1 que l'évolution de l'intelligence s'était arrêtée avec Sapiens Sapiens et que seule la masse de ce qu'il fallait apprendre avait augmenté.

[5] - C'est, à notre avis, là qu'il faut trouver la suprématie militaire des différentes "vagues indo-européennes". Elles possédaient encore un I.d.S. élevé, alors que les sociétés qu'elles rencontraient étaient déja "usées", avec I.d.S. déclinant.

[6] - L'instinct social ne saurait être plus puissant que l'égoïsme mais il est certainement plus récemment inscrit dans le génome des hommes. Une preuve en est donnée par un fait bien connu des timides : une dose modérée d'alcool efface <u>en premier</u> les effets de la timidité.

[7] - Nous avons vu au chapitre 2 que la timidité chez l'enfant pouvait intervenir sans qu'il y ait connaissance mutuelle. Cela prouve la force de l'instinct, mais il n'est pas certain qu'un timide risque sa vie pour les autres sans bien les connaître.

[8] - "La religion cosmique des Indo-Européens", éditions Arché "Les Belles lettres", Milano\Paris, 1987.

[9] - Dans "Histoire et décadence", Perrin, 1982.

[10] - Des reconstitutions de climats à des époques anciennes, par l'étude de la flore existante et la datation des pollens accompagnant certains sites archéologiques, ont montré la

corrélation entre l'adoucissement climatique et la prolifération humaine.

[11] - Le fait que Rome ait été à la base d'une véritable science du droit est significatif. Les Romains, probablement conscients de l'insuffisance de leur cohésion sociale, ont pensé qu'une législation coercitive pouvait y pallier.

[12] - François-Louis Gansfhof, "Qu'est-ce que la féodalité", Bruxelles, 1944.

[13] - Jan de Vrie est un érudit éminent. Spécialiste des littératures nordiques anciennes, son autorité s'est imposée dans le monde entier avec "La religion des Celtes" (1961) et ses travaux lexicographiques (Dictionnaire éthymologique du Vieux-Norrois, Dictionnaire éthymologique du Néerlandais) etc..
Il s'est attaché à retracer la mentalité germanique à partir de l'étude des documents littéraires et archéologiques tels que la Saga Islandaise, les poèmes de l'Edda scandinave, la poésie des Scaldes, sans omettre ce que pouvaient apporter les littératures, mythologiques ou autres, aryenne, médiévale ou romaine.
Son ouvrage, "Die geistige Welt des Germanen", que Jean-Paul Allard a traduit en français sous le titre de "L'univers mental des Germains" (édition du Porte Glaive) ne manque pas d'intérêt pour ce qui nous préoccupe ici.

[14] - Ce qui ne signifie nullement que les post-mérovingiens et post-carolingiens aient tous été des imbéciles. Mais ils n'avaient certainement pas le "charisme" suffisant pour être un "chef".

[15] - Le cas de la Grèce antique diffère d'avec les exemples occidentaux et chinois par le fait qu'il n'y a pas eu de transition féodale. La pression démographique était alors moindre.

[16] - Témoin cet adage souvent cité par les Sages chinois :
Han yu (768-824 avant J.C.) : "Dans tout le cours d'une dynastie, c'est beaucoup si, sur plus de dix souverains, il s'en trouve deux ou trois de capables. Les autres sont ou des tyrans, ou des crétins, ou des pervers, ou des chiffes molles." (cité par Jacques Gernet dans "Le concept d'empire").

[17] - Cette origine troyenne est légendaire et ne saurait être attribuée aux mérovingiens eux même sur les quels nous savons presque rien.

[18] - La question de la durée des lignages aristocratiques a été étudiée par les médiévistes. Marc Bloch, déjà, émettait des doutes sur la longévité des lignages aristocratiques. Des études plus poussées ont été entreprises par les mediévistes modernes en analysant des textes plus tardifs circonscrits à une région déterminée, (actes notariés, chartes de donation, qui permettent de mieux suivre une filiation) .
Léopold Génicot pour la région namuroise. K.Schmid, G.Tellenbach et Philippe Dollinger sur la noblesse allemande. Georges Duby et son école sur le Mâconnais. Les travaux de Lucien Musset sur la région normande, Robert Fossier sur la noblesse picarde, Charles Higounet en Bordelais, etc..

Toutes ces études ont été reprises par Philippe Contamine, dans "La Noblesse au Moyen Age" (PUF 1976). Il estime que l'extinction d'un lignage était de règle au bout de six générations.

[19] - "Intelligent" est pris ici dans le sens de : faculté de comprendre, de découvrir des relations (de causalité, d'identité, etc..) entre les faits et les choses. (dictionnaire Hachette) "Dominant" dans celui du : fait d'être dominant par rapport aux autres.
Nous avons vu que la dominance était liée à l'agressivité pris dans son sens positif : "dynamique et plein d'énergie".
Posséder ces deux qualités semble être un minimum pour faire partie d'une élite dirigeante.

[20] - Nous sommes conscient de l'usage, souvent abusif, qui a été fait de la pensée confucéenne. Chacun la fait correspondre aux idées qu'il veut défendre ! Cette traduction du "*Louen* yu" nous semble aller dans le sens de nos propos. "Entretiens de Confucius" - Traduit et commenté par Anne Cheng, Seuil, 1981.

[21] - Il est assez surprenant que le mot *ren* de Confucius (qui désigne l'homme de qualité) ait été traduit par deux auteurs différents, le père Wieger et Henri Maspéro, par "altruiste". Marcel Granet ne partage pas cette opinion, pas seulement en raison de l'anachronisme.

Chapitre V

Exemples de l'Histoire

Chapitre V

EXEMPLES DE L'HISTOIRE

L'Histoire, jusqu'il y a peu de temps, était l'apanage des "épigraphistes", chartistes et autres, capables de lire et comprendre les documents anciens.
Déjà les découvertes archéologiques récentes ont parfois obligé les historiens à changer d'orientation dans la perception ou la compréhension d'évènements passés.
Peut-être que ces "vues biologiques" permettront de mieux comprendre, ou consolideront, certaines opinions. Peut-être que ce nouveau "regard" éclairera quelques points restés obscurs.

Les quelques exemples que l'on trouvera dans ce chapitre sont destinés à illustrer, plus qu'à prouver, les propositions avancées précédemment, puisqu'en réalité elles ont souvent été fondées à partir de ces observations historiques.

Il faudra penser à situer les périodes choisies en fonction des données de la démographie historique, et se référer à la courbe de Jean-Noël Biraben que nous avons reproduite au chapitre III.
C'est en effet fondamental, car la poussée démographique est, pour l'ensemble du vivant, le principal moteur de l'évolution.
Il faudra tenir compte de la densité humaine et du lieu géographique, aux moments où les événements historiques se sont passés. Les conditions d'évolution des hommes n'ont pas été les mêmes dans le "croissant fertile" au deuxième millénaire avant notre ère et en Europe occidentale à la même époque.

On se doutera bien que notre ambition n'est pas de "refaire l'Histoire". Au plus apporter par ces conclusions un aperçu biologique susceptible de montrer sous un jour nouveau certains problèmes qui laissent les historiens dans l'embarras.

La Grèce ancienne.

Le néolithique[1] apparait sur le sol de la Grèce vers 4 500 avant notre ère. L'archéologie décèle des sites habités. L'activité des hommes était déjà agricole et pastorale.
Vers 3 000 (néolithique 2), un changement profond intervient dans le peuplement. Il semble correspondre à l'arrivée massive d'envahisseurs venant d'Anatolie (détecté par la toponymie).
L'Anatolie à cette époque n'était pas encore hittite[2], mais c'était un pays riche en cuivre et en obsidienne.
C'est en Crète que l'influence des nouveaux arrivants se fait le plus sentir où, dès 2 700 environ, se développe une civilisation dite minoenne qui prend vite le contrôle du commerce méditérranéen. Vers 2 000 les premiers palais (Cnossos, Phaistos, Mallia) apparaissent, dénotant la tranformation de sociétés égalitaires en sociétés de chefferie.

En fonction de nos hypothèses :
L'essaimage des Société premières se fait déjà sentir avant les invasions indo-européennes. Les "colonies" ainsi formées par des sociétés égalitaires, à la suite de chefferies (et de post-

chefferies) développent une civilisation. L'I.d.S. décline et les "civilisations" ne peuvent rien contre les envahisseurs dont la suprématie tient seulement à un I.d.S. élevé. Toute l'histoire de la Grèce ancienne, jusqu'aux invasions doriennes comprises, n'est que le renouvellement de ce même processus.

A la fin du troisièmme millénaire (2 000 -1 950) commence le déferlement indo-européen. Les premiers véritables Grecs font leur apparition. Des vagues ioniennes, éoliennes et enfin achéennes se succèdent au cours du second millénaire.
Les Achéens laissent une brillante civilisation désignée par le nom de l'une de ses villes fortifiées, Mycène.

Lorsque les vagues doriennes arrivent,(vers 1 200) s'échelonnant sur près de deux siècles, les fiers royaumes achéens, chantés par Homère, sont incapables de résister à ces envahisseurs apparemment sans aucune autre supériorité que leurs structure sociale.
L'archéologie n'a rien trouvé qui puisse faire penser à un quelconque apport venant d'eux. L'usage du fer, dont l'originalité leur a été à un moment attribuée, aurait été copié en Anatolie où les Hittites en avaient le monopole.
Les somptueux palais achéens sont détruits et avec eux s'efface une très belle civilisation. L'usage de l'écriture (linéaire B) disparait dans la tourmente. Ce qui ne nous étonnera pas. Son usage était alors presque essentiellement comptable, or les sociétés égalitaires n'avaient que faire de comptabilité puisque les biens appartenaient à tous.

Il est aisé de reconnaitre en ces vagues doriennes des Sociétés premières. Comme ont dû l'être les groupes ioniens, éoliens et achéens avant les chefferies.
Leur structure tribale est attestée par de nombreux eléments. La régulation des effectifs reposait sur l'élan colonisateur.
L'utilisation du mot "colonie" n'est pas très approprié. Nous savons que les colonies grecques étaient politiquement indépendantes de la cité-mère.
Cet "élan colonisateur" résultait de l'écoulement du surplus démographique qui permettait de maintenir un I.d.S. elevé pour que la hiérarchie naturelle puisse s'exprimer.
Il est significatif que la colonisation a été faite par des groupes ioniens, éoliens, mycéniens et doriens. L'étude des dialectes a permis de les identifier. Cet "essaimage-colonisateur" a permis de peupler les nombreuses iles.

Les périodes qui suivent l'invasion dorienne sont assez confuses. Le nom d'Hellènes que se donnent les Grecs apparait vers le VIIe siècle avant J.C.

Les hellénistes distinguent dans les premiers temps de la Grèce l'époque archaïque qui commence avec la chute de Mycène et l'arrivée des Doriens (vers 1 200 environ) et se termine avec l'époque classique (500 avant J.C.).
L'époque archaïque est divisée en deux périodes : les "temps obscurs" (ou "âges sombres") et l'époque archaïque proprement dite (de 800 à 500 avant J.C.).
Nous ne savons rien des "temps obscurs". Lorsque Hésiode écrit (vers le milieu du VIIIe siècle), le climat social s'est déjà dégradé. Les sociétés ne sont plus du type égalitaire car la richesse des uns s'oppose à la pauvreté des autres.

L'époque archaïque proprement dite se subdivise en trois périodes. Les Aristocraties, les Oligarchies et enfin les Tyrannies qui dénotent un I.d.S. déjà très bas. L'égoïsme individuel commence à dominer.

D'après nos thèses, seuls les "temps obscurs" correspondent aux moments où les communautés grecques étaient encore des Sociétés premières, c'est peut-être en ces moments que naquit la Cité.

Pierre Chaunu[3] décrit la Cité grecque pendant la période classique :

..."L'espace de la cité est de la taille de l'homme à pied, tel que d'un point quelconque de son territoire un homme à pied puisse atteindre en une journée de marche son centre, tel que, de l'Acropole, l'oeil en découvre les limites à l'horizon où le ciel, la terre et la mer se confondent et se mêlent..."
Limitée dans l'espace, la cité ne dépasse jamais 500 à 1 000 km².
..."Sparte et Athènes sont des monstres. Sparte une fois agrandi son territoire primitif (la Laconie) de la Messénie, finit par atteindre 8 400 km². Mais Sparte est loin d'intégrer la population de ce territoire excessif, démesuré suivant les normes antiques. La Messénie est peuplée d'ilotes.
Athènes, l'autre géant, au moment de sa plus grande extension, quand elle a incorporé Salamine et le domaine d'Oropos, atteint 2 650 km², la moitié d'un département français."...
..."Or n'allez pas imputer trop vite ce fractionnement aux conditions naturelles. A côté de la poussière de la Béotie (130 km² en moyenne) ou de la Phocide (22 cités souveraines pour 1 615 km²), les Grecs d'Asie Mineure ne sont pas allés au-delà du modèle, n'ont pas construit leurs cités sur un autre modèle.
Les cités ioniennes d'où vient le miracle, au VIe siècle, de la philosophie, n'ont jamais eu plus de 200 à 1 500 km², les cités éoliennes, un peu plus au nord sur les côtes de l'Asie Mineure, une centaine seulement. La plupart des îles forment le cadre d'une minuscule cité, des 5 km² de Delos à la mégacité de Chios avec ses 826 km².
La plupart des îles qui dépassent mille kilomètres carrés se sont morcelées. Rhode comptait trois cités sur ses 1 460 km² qui ne s'unifièrent qu'au Ve siècle. Avec 1 740 km², Lesbos compte cinq cités au Ve siècle. L'Eubée éclate ses 3 700 km² entre huit cités, la Crète (8 600 km²) est passée des quatre-vingt-dix cités plus ou moins mythiques des temps homériques aux cinquante bien réelles de l'époque historique."

Pour ce qui est du peuplement :
"... D'Hippotamos de Milet à Platon et Aristote, la cité **idéale** ne contient jamais plus de quelques milliers de citoyens, autour des 5 040 du modèle platonicien. Il faut que la cité ait assez de citoyens pour se défendre, mais en nombre assez restreint pour que **tous puissent se connaître**, et partant, choisir en leur sein les magistrats à bon escient. C'est entre 10 000 et 100 000 tout compris (citoyens, étrangers et esclaves), dans la théorie comme dans la pratique, que se situe l'optimal dimensionnel de la cité antique."...

On pourrait ajouter à cela que ces chiffres optimaux nous sont connus par des auteurs qui ont vécu au VIe siècle avant J.C., bien après l'époque archaïque; Depuis le VIIIe siècle le surplus démographique n'était plus évacué par l'exode colonial[4].

On notera aussi qu'à l'époque classique, à Athènes, l'usage est de compter cinq esclaves par citoyen.

Nous retiendrons de cette description que nous ne sommes pas très éloignés des moments où pouvaient encore subsister les sociétés naturelles. Nous devons à cette proximité toute la beauté et l'harmonie qui caractérisaient ces âges d'or.
Il est possible qu'après les succès des guerres médiques, Marathon, Salamine et Platées, Athènes bénéficia d'une remontée de son I.d.S.
A partir du VIII* siècle avant notre ère dans cette région, la poussée démographique commence à devenir "destructrice de sociétés".

Pierre Chaunu estime que tous les (prétendus) empires du Proche-Orient antique, le Sumérien, celui de Sargon d'Agadée, le Babylonien, l'Assyrien jusqu'au Perse, ne sont que des "agrégats géo-politiques", des sociétés granuleuses, dont chaque granule est à rapprocher de la cité grecque.
L'histoire de la Mésopotamie est une succession de "sociétés de chefferies".

L'empire Perse des Achéménides.

Le fabuleux destin de ce petit peuple est exemplaire pour illustrer le phénomène de "société de chefferie".
Il n'est pas le seul exemple. La région du Proche-Orient (que les Anciens appelaient l'Asie Mineure), considérée comme le berceau des civilisations, a vu depuis le troisième millénaire avant notre ère se succéder les suprématies Sumérienne, Akkadienne, Babylonienne, Assyrienne pour ne citer que les plus importantes. Toutes avaient à leur tête une personnalité marquante dont la renommée est arrivée jusqu'à nous. Toutes, sans aucune exception, se sont effondrées avec la disparition de leur "chef".
Même si une dynastie a tenté, vainement le plus souvent, de lui succéder.
Ce que certains ont appelé le "despotisme oriental", n'était qu'une succession de "sociétés de chefferie".

Il faut se souvenir que le néolithique est attesté dans ces régions dès le IX* millénaire avant notre ère.
Grâce à l'agro-pastoral, cette région a été le lieu où les hommes se sont multipliés plus que partout ailleurs, (cf. la courbe du nombre des hommes de Jean-Noël Biraben).

Lorsque nous rentrons dans l'Histoire avec les Perses, vers le VII* siècle avant notre ère, les Sociétés premières deviennent rares dans cette région. Les groupes ethniques, dont l'effectif social est surabondant, ont perdu leur structure de stabilité sociale naturelle. La valeur élevée de leurs I.d.S. dépend presque uniquement de la personnalité du chef.
Quand Cyrus le Grand apparaît, les Gilgamesh, Lugal-zagezi, Sargon d'Agadée, Hamourabi, et plus récemment les grands chefs d'Assour et de Ninive, Taglath-phalasar III, Sargon II et Assourbanipal ne sont plus là. Il ne reste de leurs royaumes que des peuples "sans âme", sans structure de stabilité sociale, c'est à dire avec un I.d.S. très bas; des proies faciles à dominer.

L'histoire de cette époque est fort mal connue. Souvent exclusivement par Hérodote (qui en était contemporain), mais ses récits n'offrent pas toujours une crédibilité suffisante.
Les Perses n'ont laissé que de très rares documents écrits.

Cette période a plu aux idéologues. On rappellera : les thèses de Karl Wittfogel sur le despotisme oriental et le mode de production asiatique. Celles défendant un mode de production esclavagiste, ou féodal (Bickerman, Gardascia). En réalité la seule économie pratiquée à cette époque par les rois dominants consistait à faire payer "tribut" aux ethnies dominées et à l'acheminer jusqu'à la capitale. Ce "mode de production tributaire", (défendue par Jiro Hoyakawa dès 1934), existe depuis la domination Sumérienne et ne dépend que de l'instinct de puissance des chefs.
Il faut mentionner l'irrigation qui a - peut-être - été selon certains auteurs, en Mésopotamie surtout et du temps de Sumer, une des raisons de regroupement de plusieurs Cité-Etats (Sociétés premières) sous la direction d'un seul chef.

Lors des migrations âryennes entre les XVIIIe et les XIVe siècles avant notre ère, quelques tribus, (dont les Mèdes et les Perses), restèrent en Iran[5]. On en trouve des traces dans la région du lac d'Ourmia près des Urartéens. Elles descendirent vers le Zagros sur les plateaux iraniens, la Perside des Grecs.
L'aventure perse commence au VIIe siècle avant notre ère, avec les Mèdes, qui grâce à leurs chefs Khchatriti, Asarhaddon, Cyaxare et Astyage, dominèrent pendant des périodes irrégulières la région située au nord et à l'est de l'Anatolie-Mésopotamie.
Les Mèdes mettent fin avec l'aide des Babyloniens à la suprématie Assyrienne en prenant Assur et Ninive (en 614 et 612 avant J.C.).

Les premiers Achéménides sont rois de Parsoumasch, vassaux semble-t-il de l'Elam d'abord puis des Mèdes. Nous connaissons : Achémenès, Teispes, Kourach Ier (645-600 environ), qu'Hérodote traduit par Cyrus Ier, Kamboudjiya Ier (600-556, mieux connu par son nom grec de Cambyse Ier). Puis viennent Kourach II et Kamboudjiya II, que nous connaissons mieux sous le nom de Cyrus II le Grand (559-530) et son fils Cambyse II (530-522) et enfin Daryawaoush Ier, Darius Ier (522-486), un cousin des précédents qui usurpa le trône à la suite d'une révolte de palais et son fils Hshayarsha Ier, Xerxès Ier.
Les derniers Achéménides qui se succédèrent jusqu'à Darius III, vaincu par Alexandre de Macédoine, n'ont pas brillé par leur personnalité (apparemment tout au moins).
Le fabuleux destin des Perses est dû, à notre avis, à la très forte personnalité de deux hommes, Cyrus II et Darius Ier.

Il y a lieu de distinguer la conquête et l'organisation qui a permis de contrôler cinq millions de kilomètres carrés d'Empire. L'important était de faire arriver le tribut des peuples assujettis jusqu'à la capitale du roi. Car tel était l'objet premier d'un tel contrôle.

La conquête de l'Empire, qui avait commencé avec les premiers Achéménides, a été réalisée surtout par Cyrus II et parfaite (pour l'Egypte) par son fils Cambyse II.
L'organisation de l'Empire serait due surtout à Darius Ier.

Qu'en était-il du peuple Perse lorsque Cyrus II monta sur le trône en 645 avant notre ère ?
Le fait qu'une dynastie souveraine existait nous permet de penser que l'ethnie Perse n'était déja plus une Société première.
D'ailleurs la région du "croissant fertile", avec l'antériorité civilisatrice que nous lui connaissons et donc l'avance démographique par rapport au reste du monde, présente une population qui ne permet plus l'existence de Société première.
Comme nous ne connaissons pas de Société du 2e type (l'Egypte mise à part mais en déclin à ce moment), elle ne peut être composée que de peuples multiples et culturellement autonomes. En sur-nombre pour que la hiérarchie naturelle puisse s'exercer, donc sans structure de stabilité sociale. Tous ces peuples ayant l'habitude de payer tribut soit aux uns, soit aux autres.
On peut supposer que le peuple Perse a vu son I.d.S. remonter vers des sommets grâce à la personnalité de son chef Cyrus le Grand.

Mais Cyrus le Grand, Cambyse II et même Darius I étaient-ils pour autant de grands chefs de guerre ?
Selon les historiens spécialisés sur l'Iran ancien ce n'était pas nécessaire. L'état délabré (I.d.S. très bas) des peuples avoisinants en faisait des proies faciles.
Les échecs de Cambyse II en Ethiopie et de Darius[6] et Xerxès à Marathon, Salamine et Platée peuvent nous le laisser supposer.
D'ailleurs l'armée perse à l'apogée de l'Empire, selon Clarisse Herrenschmidt[7], était destinée plus à paraître qu'à combattre.
Plus faite pour impressionner les peuples déjà soumis qu'à en soumettre d'autres. La diplomatie faisait le reste.

Ainsi l'important n'était plus de conquérir mais de conserver.
Et c'est là qu'intervient l'oeuvre de Darius Ier qui fut, dit-on, un organisateur de tout premier ordre.
(Cyrus le Grand avait évidemment déjà commencé, mais plus, semble-t-il, en copiant l'organisation existante des Babyloniens).
Comme le "mode de production" des Perses était avant tout la perception tributaire, l'important était d'abord qu'elle fût perçue, ensuite qu'elle fut acheminée jusqu'à la capitale du roi.
Pour en contrôler la perception les Satrapes sont là; ce sont les délégués du roi. Pour l'acheminement, la création d'un réseau routier est fondamentale.
Darius aurait même instauré un système de relais postal afin d'être mieux informé de ce qui se passait dans son Empire.

Parmi les thèses idéologiques dont nous parlions plus haut, une retiendra notre attention. Celle que Clarisse Herrenschmidt[8] appelle la thèse du féodalisme, souligné par des auteurs comme Bickerman et G.Gardascia. Reposant, d'après elle, sur deux traits fondamentaux : "la propriété effective mais non absolue des seigneurs sur la terre et les paysans-serfs (qui produisent, payent les impôts, taxes, "taillables et corvéables à merci") et la vassalité, c'est-à-dire la hiérarchie féodale du petit hobereau jusqu'au roi, ..."
Nous savons que tous les Satrapes et les chefs d'armées étaient Perses et souvent même de la famille royale. Le lien qui les lie au roi ne pouvait être que celui "de la foi jurée" (selon Clarisse Herrenschmidt) et non la crainte politique ou militaire.
Ce lien de fidélité sacrée peut faire penser à la "recommandation", à l'"hommage" médiéval occidental.

Darius, dans l'inscription de Bisutum, exprime ce lien particulier des grands du royaume à leur Roi par le mot *bandaka*, qui signifie (selon notre guide) "homme lié" et non comme l'ont cru les Grecs qui lui donnaient le sens d'esclave. D'ailleurs ce terme de *bandaka* qualifie, sur l'inscription, trois des six conjurés qui aidèrent Darius à s'emparer du pouvoir et qui, par la suite, ont fait partie des hauts dignitaires de l'Empire (Darius épousa la fille de l'un d'eux, Otanès).

Ainsi un début de système féodal semble s'être spontanément mis en place. Assez différent de ceux qui nous sont mieux connus, mais nous ne sommes qu'au VIe siècle avant notre ère et la démographie n'a pas la même ampleur que seize siècles plus tard.
Mais cet exemple souligne le fait suivant : une fois la cohésion des Sociétés premières perdue par le surnombre, les souverains ont recours, en échange de prérogatives, à la loyauté de certains de leurs sujets.
La dérive du système est non moins exemplaire, lorsque les chefs perdent le "charisme" nécessaire au maintien de l'ordre qui repose sur un fondement presque exclusivement moral, le tout s'effondre.

Le peuple perse a dominé les peuples du Moyen Orient mais il n'y eut jamais aucune homogénéïté culturelle entre ces peuples. Chacun conservait ses dieux propres.
Selon Clarisse Herrenschmidt : "Ce qui est sûr, c'est que les Achénémides se situaient eux-mêmes à l'intérieur des cercles de l'appartenance sociale, traces très anciennes des sociétés agro-pastorales iraniennes, et que l'essentiel de leur vision du monde était **sociale** et **ethnique**, et non **administrative** (souligné par l'auteur) : la liste de l'Empire est une liste de *dahyu*, notion complexe qu'on peut rendre par "pays-peuple", elle donne des noms de peuples soumis et non le découpage selon lequel ils sont gouvernés, ce que rend plutôt le texte d'Hérodote."
Les historiens sont unanimes à reconnaître que l'empire Perse achéménide était un ensemble de peuples dominés et qui payaient tribut.
Ce qui semble prouver que l'Empire Perse n'a jamais été une Société du 2e type.

Sans rien vouloir enlever aux talents d'Alexandre de Macédoine, la Perse qu'il a vaincue était, apparemment, agonisante.

L'Egypte ancienne, la civilisation nilotique.

En plus de la splendide civilisation que nous connaissons, l'Egypte des Pharaons semble avoir été la première société d'hommes dont l'effectif social a largement dépassé le nombre limite exigé par la hiérarchie naturelle.
[La population égyptienne est estimée à 548 000, à l'époque prédynastique (4 000 ans avant J.C.). A 866 000 à l'époque thinite, c'est à dire 3 000 ans avant J.C.. A 1 614 000 sous l'Ancien Empire.]
Cette civilisation a fonctionné sous la direction d'un chef unique et pendant quelque trois mille ans, avec des hauts et des bas, mais avec une permanence culturelle qui a fait l'admiration de plusieurs générations d'égyptologues.

L'Egypte pharaonique a-t-elle été une Société du 2ᵉ type telle que nous l'avons définie ? Disposait-elle d'une structure de stabilité sociale qui aurait été capable de maintenir pendant si longtemps cette permanence culturelle intacte ?
Il n'est pas évident de répondre à cette dernière question, étant donné l'indigence des sources pré-historiques.
Il est toutefois permis de remarquer que si tel n'avait pas été le cas, cette remarquable civilisation ne serait due qu'à la personnalité plus qu'extraordinaire des Pharaons des quelque dix-huit dynasties qui se sont succédé à sa tête.
Sans une structure de stabilité sociale valable, logiquement, l'Egypte des Pharaons n'aurait été qu'une très belle "hyper-société de chefferie" avec une succession de chefs à ce point remarquables que leur seul charisme aurait suffi à stabiliser cette société pendant trois mille ans.
Certes, le souverain, que l'on a sur le tard appelé Pharaon, avait en plus de sa personnalité propre une aura divine. Aurait-elle pu, à elle seule, tenir lieu de facteur de stabilité ?
L'Egypte des Pharaons mérite notre attention.

Nous avons choisi pour nous guider l'ouvrage de Jean Vercoutter, "L'Egypte et la Vallée du Nil"[9]. Le premier volume est consacré aux origines jusqu'à la fin de l'Ancien empire.
Jean Vercoutter est archéologue. Pour tout ce qui concerne la préhistoire, avant les renseignements que l'écriture peut apporter, l'archéologie est la seule source documentaire exploitable. Comme les travaux s'accumulent, plus les résultats sont récents, plus les conclusions qui peuvent en être tirées semblent valables.

L'auteur commence par exposer les diverses hypothèses émises par les courants égyptologistes sur divers points précis. Il les discute et rend compte d'un éventuel consensus.

Tout d'abord l'écosystème.
L'Egypte est une longue oasis, la vallée du Nil, entourée de déserts. A l'ouest, les étendues stériles du Sahara, dans sa partie la plus hostile, le désert de Libye. A l'est, les hauts sommets du désert arabique bordé par une mer inhospitalière. Au nord, la côte Méditerranéenne plate et indécise, encombrée de marais. Au sud, le long corridor de la Nubie coupé par les verrous successifs des cataractes. De tous côtés s'étend un immense no man's land, sans pression démographique extérieure à proximité, du moins à l'époque qui nous intéresse.
Pierre Chaunu parle d'"univers enclavé".

Le plus important c'est le Nil et ses crues annuelles qui, inlassablement, laissent en se retirant un riche limon fertile.

Rappelons la filière trophique d'un écosystème : d'un sol va dépendre l'élément producteur, la flore, qui nourrira les consommateurs, la faune et en enfin le chasseur-cueilleur hominien. On saisit immédiatement l'importance du Nil et de ses crues pour la survie des hommes.

Tout semble réuni, non seulement pour que les sociétés d'hommes s'y multiplient, mais pour qu'elles ne s'en aillent pas ailleurs

chercher un endroit plus clément car les alentours sont invivables.
Géographiquement l'Egypte est donc un endroit remarquablement riche (pour les hommes du néolithique) et presque fermé : les hommes vont y vivre en "vase clos".
La vallée du Nil a été, entre le néolithique et le Ve millénaire, un laboratoire fermé où ont évolué des Sociétés premières.

Le genre Homo apparaît dans la vallée du Nil dès le Paléolithique inférieur (120 000 - 90 000 avant J.C.). Des groupes humains porteurs de civilisation du type paléolithique, puis mésolithique et enfin néolithique s'y sont succédé sans interruption.

La plus ancienne culture de Haute Egypte, le Tasien-Badarien, datée avec certitude dès le Ve millénaire, pourrait même remonter au milieu du VIe.
Déja les sépultures contiennent un mobilier funéraire caractéristique. Les fameuses "palettes" de schiste font pour la première fois leur apparition dans la vallée du Nil. On les retrouvera sous des formes diverses dans toutes les cultures prédynastiques. Une espèce de blé et deux d'orge sont cultivées.
Lui succède la culture Amratienne, du site d'el-Amrah, appelée aussi Nagada I, puis celle de Fayum et enfin celle de Gerzeh dite aussi prédynastique récent.
Ces cultures se chevauchent, semblent partir de Haute-Egypte pour n'atteindre la région du Delta que vers 3 500 à 3 200 avant J.-C.

L'auteur insiste sur la continuité entre ces cultures :
"De la civilisation de Mérimdé à celle de Narmer, les diverses cultures qui se succèdent sur les bords du Nil se transmettent les mêmes catégories d'objets : palettes, armes et outils de pierre, ainsi que les mêmes techniques : de poterie, de taille du silex et des pierres les plus dures, comme du tissage. Elles utilisent les mêmes symboles de puissance et d'autorité : massue, bâton à crosse, poignard bifide. Toutes manifestent une vénération identique pour certains animaux et la même conception de la vie d'outre-tombe. Les signes hiéroglyphiques qui apparaissent dès le milieu du Ve millénaire, d'abord isolés, se développent progressivement en un système d'écriture cohérent. L'art, enfin, avec ses conventions, évolue de façon continue depuis les rigides statues de l'Amratien jusqu'à celles de l'époque archaïque, puis de l'Ancien Empire. Lorsque, aux alentours de 3 100, apparaissent de rares traits culturels empruntés à l'Asie, ils sont aussitôt absorbés et transformés par la civilisation nilotique qui possède alors, et depuis longtemps déjà, son caractèrre propre; elle ne s'en trouve ni altérée ni même accélérée." [10]

A la continuité culturelle s'ajoute la permanence du type physique de la population égyptienne des époques prédynastiques jusqu'aux époques historiques. Tout porte à croire que ce sont les mêmes hommes et leurs descendants qui se sont succédé sur les bords du Nil.
L'hypothèse de l'invasion d'un peuple civilisateur mésopotamien vers le Ve millénaire, soutenue par certains auteurs, est maintenant abandonnée.

La population égyptienne semble avoir eu, dès cette époque, une bonne homogénéité culturelle.

Classiquement, l'Egypte est née de l'union des deux terres de Haute et Basse Egypte. La double couronne pharaonique, blanche et rouge, symbolise cette unification.
En réalité la période prédynastique est assez mal connue.
Selon Vercoutter :
"L'arrivée au pouvoir de la première dynastie et le grand nombre de documents écrits qui l'accompagne rendent sensible l'unification de l'Egypte. Toutefois, ce serait une erreur d'y voir une coupure dans son évolution politique : avant l'avènement du premier pharaon, entre -3 200 et -3 100, un chaos politique aurait régné, avec nombre de petits Etats indépendants et antagonistes; après -3 100 +ou- 120, un souverain unique, installé dans une métropole, aurait gouverné avec autorité toute la vallée."

Tout porte à croire, selon l'auteur, que dans un premier temps, à une multitude de petites sociétés du type égalitaire ont succédé des "proto-Etats", (sociétés du type chefferie), avec division du travail et classes sociales; dans un deuxième temps les petits Etats indépendants et antagonistes auraient été réunis vers -3 200 sous l'autorité de l'un d'entre eux.
Plusieurs auteurs ont qualifié de "féodale" cette époque prédynastique. Rien ne permet de confirmer ces allégations si ce n'est la comparaison avec la Chine ancienne, mieux connue, qui montre certaines similitudes et pour laquelle le système féodal a été démontré par Marcel Granet.

Laissons l'Egypte prédynastique dans le brouillard qui l'entoure actuellement, pour la retrouver sous les dynasties memphites.

Aux alentours de 2 700 avant J.-C., l'Egypte entre dans une période
de stabilité politique interne qui durera un demi millénaire environ. Les égyptiens la considèrent comme l'âge d'or de leur civilisation.
C'est l'Ancien Empire, l'Empire memphite. Les III* jusqu'à la VI* dynasties s'y succèdent à sa tête dans la capitale Memphis.
C'est l'époque des pyramides de Gizeh.

Vercoutter considère cette époque comme l'apogee du monde égyptien. La personne de Pharaon en est la clé de voute.

La théocratie pharaonique .
En règle générale, une théocratie est un régime politique dont le pouvoir est exercé par les représentants du ou des dieux.
Ainsi dans les cités mésopotamiennes le roi représentait le dieu local; il en était le mandataire, le grand prêtre.
Lorsque Sargon, roi d'Agadée, domina les cités avoisinantes, il devint "mandataire (maskin) de la déesse Innin, roi de Kis, oint du dieu An, roi du pays de Summer et représentant (ensi) du dieu Enlil".
Nous connaissons le rituel du sacre des rois assyriens qui (selon Paul Garelli[11]) remonterait au XIV* siècle avant notre ère. Le doute n'est pas permis : le souverain est le *sangü* du dieu national, c'est à dire à la fois son grand-prêtre et son administrateur, mais il n'a jamais été dieu lui-même.

De même en Chine ancienne, l'empereur "avait le mandat du ciel", mais n'a jamais été déifié.

Chaque cité-Etat mésopotamienne avait son dieu propre, son dieu national, et même si l'état social était du type chefferie, aucune unification politique ne pouvait se faire sans une unification religieuse préalable.
Cela explique le polythéisme égyptien. L'unification politique a certainement été précédée d'une incorporation des dieux locaux dans un panthéon commun, (on retrouve d'ailleurs sur les "enseignes" des nomes de l'époque archaïque ce qui a peut-être été une représentation de leur dieu).
Ce polythéisme a permis l'incorporation de Pharaon dans le panthéon commun.
Car, c'est là l'originalité de la théocratie égyptienne, Pharaon est dieu, il n'est pas le représentant d'un dieu, il est Dieu lui-même : "fils charnel du dieu-soleil Rê, garant de l'Ordre universel, conformément à Maât, déesse de la Vérité et de la Justice, enfant comme lui du Dieu solaire Rê".

Il va de soi que l'unanimité d'une telle croyance est fonction du temps. Elle s'"émoussera" dans les élites avec la croissance de la connaissance, mais aussi avec la baisse de valeur réelle du chef.

Vercoutter suppose que l'origine de cette déification du personnage souverain est le pouvoir magique de commander la pluie, (ou la crue du Nil), comme certains "chefs faiseurs de pluie" des tribus archaïques. Il n'y a pas si longtemps encore, dans certaines tribus du Haut-Nil, des sorciers-magiciens possédaient un véritable pouvoir monarchique sur la tribu.

Dans la mesure où le chef est considéré unanimement comme un dieu, et qu'il délègue des pouvoirs à un ou plusieurs Vizirs, il se crée une **hiérarchie respectée par tous**.
C'est là, à notre avis, la clé de la structure de stabilité sociale qui a fait de l'Egypte une Société du 2e type : une parfaite homogénéité culturelle et une hiérarchie respectée par tous, parce que de nature divine.
N'est-ce pas significatif de cette hiérarchie que le symbole de cette période soit justement une pyramide ?

Cette stabilité a duré de -2 700 à -2 160 , cinq siècles environ. Tout s'est effondré avec la première période intermédiaire.
Vercoutter estime que l'Egypte a vécu son apogée sous l'Ancien Empire. Le Moyen Empire n'aurait eu d'éclat que par la valeur de ses Pharaons et l'"aura" du passé. Même si l'art continue à produire les merveilles que nous connaissons, toute la magnificence de la civilisation égyptienne date de l'Ancien Empire, l'impulsion était donnée.
"A la fin de la IIe dynastie toutes les caractéristiques de la monarchie pharaonique sont fixées. Dès cette époque, les sources dont on dispose attestent l'existence de la plupart des grandes divinités du panthéon égyptien, sous leur forme animale ou sous forme d'objet symbolique, parfois même sous leur aspect humain : Anubis, Apis, Hathor, Horus, Isis, Khnoum, Min, Neth, Nekhbet, Osiris, Ouadjyt, Oupouaout, Ptah, Rê, Sobek, Seshat, Seth, Sokaris, Thot, Thoueris.
Le rituel du culte et les pratiques funéraires sont établis; certains grands textes religieux sont en cours d'élaboration,

sinon déjà composés, de même peut-être que des oeuvres touchant à la médecine. Les rites du couronnement royal et leur renouvellement (fête Sed) sont en place; ils se dérouleront toujours identiques jusqu'à l'époque ptolémaïque. De grandes fêtes religieuses et le rituel de fondation des temples sont instaurés. Les conventions artistiques sont arrêtées, les techniques et l'art ont pratiquement atteint leur perfection. Enfin les grands centres urbains se développent."

L'Ancien Empire commence avec la III* dynastie, mais selon l'auteur tout était déja en place dès les dynasties archaïques dites "thinites", même l'écriture hiéroglyfique.

Les causes de la chute de l'Ancien Empire sont obscures. Vancoutter y voit peut-être une mutation climatique, et probablement l'accroissement du pouvoir de l'aristocratie provinciale et son caractère héréditaire[12] associés à une perte de prestige des derniers Pharaons memphites.

En effet, à partir de 2 150 avant J.-C. l'atténuation progressive de l'humidité du climat change les conditions de vie. L'irrigation artificielle devient prépondérante d'autant que la démographie augmente. Les "nomarques" (gouverneurs locaux) prennent plus d'importance et les difficultés d'approvisionnement apparaissent. Par incidence, le "pouvoir divin" de Pharaon (faiseur de pluie) est mis en doute et la hiérarchie pyramidale en souffre.
Le très long règne de Pépi II, (un des derniers Pharaons de la VI* dynastie mort à 72 ans), que l'on a dit avoir été un peu sénile vers la fin, a peut-être contribué à la perte de prestige du Dieu-souverain.

La société égyptienne semble avoir été une Société du 2* type pendant une période d'un demi millénaire (de 2 700 à 2 160 avant J.-C.), sous l'Ancien Empire, (Empire memphite), ou Age des Pyramides.
La structure de stabilité sociale était constituée :
- Par une excellente homogénéité culturelle, due elle-même à l'évolution en "vase clos" des populations enfermées dans la vallée du Nil.
- A la hiérarchie instituée par un Dieu, Pharaon, et de ce fait indiscutée.
La faiblesse du système tient au fait que la personnalité humaine du souverain apparaitra à terme, ne serait-ce qu'aux élites proches de lui. Le doute en la nature divine de l'ordre établi, en s'infiltrant, détruira l'ensemble.
L'indice de socialité décline, les instincts individuels réapparaissent: népotisme et richesse personnelle.

Mais le prestige aura été si grand, aussi bien à l'intérieur du pays que vis à vis des peuples étrangers, que pendant encore deux mille ans le système continuera à fonctionner, plus ou moins bien selon la valeur des chefs.

La société indienne.

L'Inde comme l'Egypte est un pays fermé, (par la chaine himalayenne au ord et par la mer), mais qui présente une ouverture

vers l'extérieur, dans sa partie nord-ouest. L'envahisseur viendra par là.
Les riches vallées de l'Indus et du Gange en font un pays propice à l'élevage et à l'agriculture.

Des sociétés humaines peuplèrent l'Inde dans la préhistoire.
La "révolution néolithique" apparaît dans le bassin de l'Indus : Site archéologique de Mehrgarh dans le Baloutchistan pakistanais occupé entre les septième et deuxième millénaire avant notre ère.
La civilisation de l'Indus avec les sites de Mohenjo-Daro et Harappa, bien que mal connue, était très probablement composée de sociétés archaïques de type "chefferie".

Au début du second millénaire avant J.-C., les tribus âryennes ont envahi et colonisé le nord de l'Inde.
Cette réalité nous est connue par la linguistique et par ces documents uniques que sont les Véda.

Le peu que nous sachions de l'histoire événementielle des Indes commence avec l'arrivée des Perses au VIe siècle avant notre ère. Avant, depuis l'invasion âryenne, c'est-à-dire pendant plus de mille ans, l'obscurité est totale. Car l'archéologie, elle aussi, est muette sur cette période.
Peut-on en déduire que nous avons à faire à des sociétés humaines du type égalitaire à très haut niveau d'I.d.S. ?
C'est probable, mais il faut être très prudent pour conclure car le silence archéologique n'est pas seulement dû au fait que rien n'a été trouvé. Aucune fouille sérieuse n'a pu être entreprise dans cette région brûlante située aux confins de l'Union Soviétique, de l'Afganistan et de la Chine Populaire.

Les seules certitudes que nous puissions avoir sur cette période viennent de deux réalités :
- Les textes védiques d'une part, le *Veda*, écrits en sanskrit archaïque, la langue probable des Aryens.
- Le système hiérarchique qui structure encore la société indienne (Louis Dumont l'a mis en évidence). Le système des castes a stabilisé jusqu'à nos jours cette société et continue, contre vents et marées, à la stabiliser.

Le Veda.
Si les textes védiques ont été écrits vraisemblablement entre les XVIIIe et VIIIe siècles avant notre ère, selon Jean Varenne[13], ils faisaient suite à une longue tradition orale plurimillénaire.
Veda, selon la tradition hindoue, signifie "le Savoir".
Le Savoir par excellence, car révélé par les dieux. C'est un ouvrage de référence qui a valeur normative pour ce qui concerne la religion et les rites (surtout), mais aussi le social et les comportements quotidiens.
Aux textes anciens, proprement védiques (ou brahmaniques anciens selon les auteurs), se sont rajoutés, à partir du début de notre ère, beaucoup des *dharma* et la plupart des *upanishad*. Ils gardent aux yeux des Indiens la même valeur de vérité sacrée.

On les compare souvent à la Bible. Avec la différence (fondamentale) que les textes bibliques ont été traduits et transcrits de si nombreuses fois, en de si nombreuses langues, qu'il paraît difficile de pouvoir affirmer leur authenticité textuelle. Alors que le Véda est appris par coeur, phonème par

phonème, par les jeunes apprentis brahmanes dès l'âge de sept ans (et cela de nos jours encore). Ils n'en comprendront le sens que bien plus tard lorsqu'ils apprendront le sanskrit archaïque, évitant ainsi toute dérive sémantique. Jean Varenne a souligné l'importance de la phonétique dans le Sanskrit.

Le Véda, bien que ne comportant aucune indication historique exploitable, n'en représentent pas moins un témoignage précieux et unique sur une civilisation disparue. A travers le rituel religieux, qui laisse entrevoir les comportements habituels, c'est à dire les moeurs.
Les spécialistes, en se fondant sur des règles philologiques, distinguent parmi les quelque 220 *Upanishads* écrits, une quinzaine seulement qui seraient proprement védiques.
Car on peut parler d'une époque "védique", entre l'arrivée des tribus âryennes au cours du deuxième millénaire précédant notre ère et le VIII* siècle avant J.-C.
A la période proprement védique, a succédé l'hindouisme actuel, caractérisé par une évolution religieuse.
Les principaux dieux védiques, Indra, Mitra et Varuna, disparaissent pour laisser la place à Vishnu et Shiva. Si les deux religions restent polythéistes avec des rites obligatoires occupant une place prépondérante, la perspective générale change : "là où l'hindouisme classique insiste sur la nécessité pour le fidèle d'avoir un rapport direct et personnel avec son dieu d'élection, le védisme proposait la recherche du salut collectif (familial ou "national") par l'intermédiaire du *pater familias* ou du roi."

Bien que le jaïnisme apparaisse en Inde vers le VIII* siècle précédant notre ère, que le bouddhisme y eu un grand succès[14] et que l'hindouisme transforme l'esprit du védisme, l'influence du Véda continue à se faire sentir sur tous les Indiens, aujourd'hui encore, parce que "vérité révélée".
Des textes postérieurs, comme les "lois de Manu", ont gardé la même valeur sacrée, ils sont **unanimement admis**.

Là réside le fondement de l'homogénéité culturelle indienne.
Bien que la diversité se rencontre partout. Chaque secte adore son dieu de prédilection. Les règles concernant les castes diffèrent d'une région à l'autre, mais traduisent en réalité une interprétation différente d'un même texte, le Veda.
En plus de la tolérance ainsi générée, l'accès au sacré (unanimité de foi) est indépendant des dieux.

Le Veda est an-historique, ainsi que l'expose clairement Louis Dumont dans "La civilisation indienne et nous".
Les Indiens ne se sont jamais intéressés à l'Histoire. Aussi bien à la leur qu'à celle des autres peuples. N'est-ce pas là un signe de "bien être social" dans le présent ?
(Nous avons laissé entendre, dans les chapitres précédents, que le goût de l'Histoire et de la philosophie n'apparaissait chez les peuples qu'à partir du moment où, ayant perdu leur structure de stabilité sociale, ils essayaient d'en comprendre la cause.)

Les textes védiques font état de trois *varna*, de trois "couleurs" (c'en est la traduction), et de trois fonctions, les Brahmanes ou prêtres, les Kshatriyas ou guerriers et les Vaishyas ou agriculteurs-éleveurs.

Depuis les travaux de Georges Dumézil nous savons que ces trois "fonctions" se retrouvent dans toutes les traditions indo-européennes. Elles désignent surtout une attribution fonctionnelle pour les dieux. Il ne semble pas que la société des hommes, à ces époques, ait été stratifiée en ces trois fonctions.

En admettant que les sociétés indo-européennes aient été des Sociétés premières, des sociétés égalitaires, on ne voit pas la nécessité de les stratifier. Au plus distinguer une "fonction" royale et une "fonction" sacerdotale, réservée à un très petit nombre d'individus, sans que l'on puisse parler de classe sociale ou de caste.
Que cette analyse "tri-fonctionelle" ait influencé, ultérieurement, la structure sociale lorsque la population est devenue trop nombreuse, cela paraît probable. Comme elle a très certainement aidé à la conception des trois Etats dans la société occidentale au Moyen Age.
Les textes védiques ajoutent, tardivement, une quatrième fonction, les Shudras, destinée à servir les autres. Il s'agit en toute vraisemblance des populations autochtones rendues serviles par l'envahisseur. Cela n'exclut nullement le fait que ces textes ont été édifiés par des sociétés égalitaires, cela tendrait plutôt à le confirmer.

Le système des castes.
Dans l'ouvrage Homo hiérarchicus, Louis Dumont étudie la question, bien controversée, des castes aux Indes. Il expose les principales visions (indiennes, anglaises et françaises) sur le sujet. Il défend sa conviction qu'aucune stabilité sociale n'est possible sans qu'un système idéologique ne "hiérarchise" la société.
Exposer brièvement l'état actuel du système des castes aux Indes est très difficile en raison de l'extrême complexité qu'il présente.
Les dominations étrangères (musulmane, française et anglaise) et l'accroissement démographique, qui n'a cessé de s'amplifier pendant ces périodes, ont certainement contribué à ce "foisonnement" que l'on constate aujourd'hui.
Seules des monographies anciennes, (début du XIXe siècle) permettent d'en aprécier les constantes.
Le plus intéressant c'est que le système ait réussi à s'adapter en préservant l'essentiel, son principe hiérarchisant que Dumont a clairement exposé.

Une "caste", selon Louis Dumont qui suit Célestin Bouglé (1908), est définie ainsi :
"le système des castes divise l'ensemble de la société en un grand nombre de groupes héréditaires distingués et reliés par trois caractères : **séparation** en matière de mariage et de contact direct ou indirect (nourriture); **division** du travail, chacun de ces groupes ayant une profession traditionnelle ou théorique dont ses membres ne peuvent s'écarter que dans certaines limites; **hiérarchie** enfin, qui ordonne les groupes en tant que relativement supérieurs ou inférieurs les uns aux autres."

Le mot "caste" est d'origine portugaise. Les Indiens parlent de *jat* ou *jati* (mot de souche indo-européenne). On a voulu les comparer aux "classes sociales", mais c'est un non-sens car ces dernières (dans l'esprit moderne) sont toujours associées à l'argent.

Or, dans le système indien, seul le "**statut**" différencie les castes. Le pouvoir et la richesse n'ont aucun rapport avec ce "statut".
Georges Dumézil a proposé le terme de "classe fonctionnelle" qui paraît plus judicieux, car la caste est toujours associée à un métier, ou à une occupation professionelle (même si ça n'est parfois que théorique), donc à une "fonction". Son origine semble provenir des *varna*.

La notion de "système" des castes est controversée. Certains n'y voient que des "structures" différentes suivant les régions géographiques. Dumont relie ces structures à une idéologie commune d'origine religieuse, et parle donc de "système".
La réalité des castes varie suivant les régions où elles sont étudiées. Certaines observations sont même en contradiction avec d'autres effectuées ailleurs, d'où l'imbroglio que seul peut clarifier un dénominateur commun : l'idéologie hiérarchique.

Puisque une "hiérarchie" est une : "Répartition des éléments d'une série selon une graduation établie en fonction de normes déterminées" (revoir le chapitre 3), il faut mettre ces normes en évidence pour le système des castes.
Elles reposent sur le degré de pureté (ou d'impureté) qui différencie les groupes d'individus en fonction de leurs activités (de leurs professions), de leurs états (en rapport avec la naissance et la mort).

Le comportement spécifique de chacun concerne la nourriture (de tous les jours, des jours de fête, si elle est cuite ou crue, du récipent dans lequel elle est servie etc.), le mariage (d'où endogamie à l'intérieur de la caste), et même parfois la simple proximité.
Avec ce système interfère celui de la dominance des fonctions issue de la tripartition indo-europeenne, les *varna*. Le résultat est principalement visible pour deux des fonctions, les brahmanes et celle de la royauté (les "deux-fois-nés", la deuxième naissance vient de l'initiation).

En fonction de ces normes, chacun de ces groupes a un **statut** qui les hiérarchise.
Ce statut n'est jamais fonction du "pouvoir" qui pourrait exister entre elles, ni de la "richesse" des unes et des autres, mais les différents statuts sont interdépendants et complémentaires.
Dumont considère cette hiérarchie comme "englobant son contraire", de la pureté des brahmanes dépend l'impureté des intouchables et réciproquement. La pureté et l'impureté sont en "opposition".

L'opposition pur/impur qui structure la société indienne, est d'origine religieuse. Cette une notion issue du *veda*, et donc sacrée et par là acceptée par tous.
Les plus purs sont les brahmanes, les moins purs les "intouchables"(terme anglais). Mais la hiérarchie est loin d'être linéaire. La complexité est extrême et, comme nous l'avons vu, varie suivant les régions, traduisant ainsi l'évolution et l'adaptation de la notion.

Le concept d'impureté, de "souillure", est explicitement décrit par les textes sacrés (dans les *Lois de Manu* par exemple).

Est impur tout ce qui est en rapport avec la naissance, la mort e certaines sécrétions et par là avec les professions qui s'y rattachent.
L'impureté en rapport avec la naissance et la mort est transitoire. Elle affecte la famille entière. Les règles de deuil sont très strictes, les parents et les amis d'un mort sont, dans certaines régions et en fonction de leur statut, considérés comme intouchables.
Chacun sait que la vache est sacrée aux Indes. Le meurtre d'une vache est assimilé à celui d'un brahmane. Ceux qui, par professio sont en contact permanent avec la peau des bêtes mortes, comme le corroyeurs (*Camar* dans la région gangétique) ou ceux qui jouent d tambour (les *paRai* en pays tamoul, d'où vient le terme "paria"), sont par définition des intouchables permanents.

La notion d'"intouchabilité" permet de saisir la cohérence du système.
La notion est ancienne, les vieux textes les appellent *Candala*, (le mot "intouchable" est anglais). Ils sont désignés en général par leur nom de caste. Ce qui n'est pas sans importance, dans la mesure où l'"esprit de caste" reste valable même pour les basses catégories.
Si les intouchables, parce qu'impurs permanents, sont relégués dans des quartiers à la périphérie des villages, leur rôle dans le maintien de la pureté des autres est important. Leur rôle social est même indispensable. Par exemple les orchestres villageois, dont aucune festivité ne saurait se passer, sont réservés en pays tamoul à "ceux du tambour" (intouchables à cause de la peau animale des tambours). Certaines pratiques cultuelles, suivant les régions, ne peuvent être exécutées que par des intouchables.
Dumont insiste sur la complémentarité des purs et des impurs. En supprimant les castes intouchables, ce que Gandhi a tenté de faire, on supprimerait du même coup les castes brahmanes.

Une autre opposition pur/impur vient du régime alimentaire, selon qu'il soit carné ou végétarien. Si le régime végétarien strict (introduit probablement par le bouddisme) est signe de pureté, le régime carné est susceptible de segmentation en fonction de la qualité de la viande ingérée.
La supériorité du régime végétarien sur le carné est contredite pour la fonction royale. Le roi (*radjput*) mange de la viande et reste pourtant supérieur, de par sa position royale, aux castes végétariennes. C'est un exemple de l'interpénétration des systèmes *varna* et *jati*.

De l'endogamie.
Les premiers auteurs qui se sont intéressés aux castes indiennes ont considéré l'endogamie (à l'intérieur de la caste) comme une caractéristique fondamentale du système.
Dumont en sous-estime la portée et pense qu'elle est plus une conséquence de la hiérarchie pur/impur qu'une règle intransigeante.
"C'est au fond l'exigence du maintien du statut du groupe qui commande l'endogamie".
Cette opinion repose sur trois observations.
D'abord les textes sacrés sont assez vagues sur la question. Ils reprochent la contrevenance plus qu'ils n'interdisent catégoriquement l'endogamie. Manu semble distinguer le possible en ce domaine du recommandable.

Ensuite il faut différencier le premier mariage, qui revêt une importance considérable chez les Indiens, d'avec les suivants et à plus forte raison des unions illégitimes (qui existent, bien qu'en règle générale les relations sexuelles avant mariage, de même que l'adultère, ne sont pas tolérés).
D'autre part le mariage n'est pas seul en jeu, le statut des enfants nés de l'union pâtira d'une mésalliance.
Ces règles d'endogamie ont finalement une souplesse assez conforme à la réalité.

Il est certain qu'une endogamie de caste trop rigoureuse aboutirait à une juxtaposition d'isolats biologiques, ce qui n'est pas vérifié dans la réalité.
Même dans les sociétés occidentales modernes, le mariage a plutôt tendance à unir des personnes du même milieu social, (bien qu'il n'existe aucune règle l'exigeant), et si l'on prend en considération "l'esprit de caste" qui a certainement contribué, dans les temps anciens, à respecter cette endogamie, nous suivrons l'hypothèse de Dumont : l'endogamie dans le système des castes est d'importance secondaire, bien que nécessaire au maintien du statut.

Le législateur des *darma* semble avoir été en présence de faits coutumiers existant déjà, contre lesquels, soit par sagesse soit par impuissance, il ne pouvait rien.

L'harmonie sociale.

L'unité territoriale, la "communauté de village".

Il semblerait, d'après les plus anciennes descriptions anglaises, et Louis Dumont le confirme, qu'il existait un nombre infini de petites circonscriptions territoriales à l'intérieur desquelles un système de castes concret fonctionnait; une multitude de "petits royaumes" dotés d'une fonction politique.
"Il y a de bonnes raisons de penser que dans le passé le système des castes existait en fait sous la forme de tels ensembles concrets spatialement juxtaposés et correspondant chacun à une petite unité politique." (Dumont H.H. p.53)
Avec le temps (les dominations étrangères et l'accroissement démographique) beaucoup de rois ont disparu. La division s'est subdivisée en autant de sous-ensembles, augmentant la complexité. Mais, et c'est l'essentiel, l'idée de "système hiérarchisant" reste toujours présente.

Les indianistes du XIXe siècle ont cherché à savoir comment fonctionnait le régime de la propriété, savoir qui avait des droits sur le sol. Ils n'ont pas réussi à se mettre d'accord, obnubilés par la notion de "propriété privée".
Or les Sociétés premières ignoraient la propriété privée. Les biens, comme le foncier, appartiennent à l'ensemble de la société, c'est à dire à tous.
C'est effectivement ce qui existe aux Indes sous la forme du "système *jajmani*" qui correspond aux prestations et contre-prestations liant, au village, l'ensemble des castes.
Dans un village, par exemple au moment de la récolte, chacun se voit répartir une part du grain proportionnellement au statut de sa fonction : "le système assure à chacun sa subsistance proportionnellement à son statut" (Dumont p.49).

A l'intérieur des castes existait un "*pancayat* de caste" qui statuait en matière de justice. Le *pancayat* (*panc* en indo-aryen veut dire cinq) est une assemblée de notables dont les décisions correspondaient toujours aux préceptes védiques.
Actuellement la diversité régionale rend la réalité moins évidente. Dumont l'attribue à l'évolution du système sous l'occupation anglaise. On peut comprendre qu'en matière juridique l'occupant ait imposé ses propres lois.

Fonction royale et fonction sacerdotale.
La fonction royale, aux Indes, est (et a toujours été) subordonnée à la fonction des prêtres.
En langage médiéval nous aurions dit : le pouvoir temporel est toujours subordonné au pouvoir spirituel, (l'inverse de ce qui s'est produit en Occident, comme nous le verrons).
Le Veda est formel sur ce point. Le *brahman* est supérieur au *kshatriya*, mais dépend de lui et la paire s'oppose au reste de la société. "Ils vont ensemble, ils sont souvent appelés **les deux forces**, ils doivent demeurer unis."
Si le roi peut commander un sacrifice, seul le brahmane peut l'exécuter; le premier dépend du second et réciproquement.

Dans la représentation trifonctionelle indo-euopéenne, la fonction royale ne doit pas être confondue avec les deux premières fonctions des *varna*. Même si le roi est souvent issu des guerriers, Dumézil a montré qu'il (le roi) doit incarner une harmonieuse synthèse des trois fonctions, d'un point de vue plus "administratif" que proprement religieux.
Si l'on compare avec le chef d'une Société première, élu par le peuple, c'est à dire choisi pour ses qualités de dominance et d'intelligence, on comprendra que le *rex* latin, le *râj* védique, le *rig* gaulois ou le *rî* irlandais - le roi indo-européen en un mot - soit lui aussi choisi indépendamment de son rang fonctionnel.

En subordonnant le pouvoir politique au pouvoir spirituel, ce qui revient en fait à refuser au roi un supplément de puissance d'origine divine, (à tempérer sa supériorité hiérarchique naturelle), c'est instituer un contre-pouvoir.
La notion a été reprise dans nos sociétés modernes en séparant le pouvoir exécutif du pouvoir législatif.
Il est intéressant de comparer avec les sociétés mésopotamiennes (sociétés de chefferie) dans lesquelles, en plus de l'ascendant personnel du chef sur le reste de la société, on lui conférait (ou il se conférait) la Représentation, ou la Grande Prêtrise, de Dieu, créant ainsi le "despotisme".

Le renoncement.
Par le renoncement, d'après Dumont, un homme peut sortir du monde social et échapper ainsi au réseau de stricte interdépendance du système des castes. D'"homme-dans-le-monde" il devient "individu-hors-du-monde". Mais "le monde" est "monde social", c'est la société indienne. Le renonçant s'intéresse au salut individuel, non seulement au sien propre, mais aussi à celui des autres, ce qui le relie à l'ensemble.
Le renonçant se détache volontairement de son rôle social antérieur. Il en abandonne tous les avantages, donne tous ses biens et vit d'aumônes et d'ascèse. La "discipline de salut" est

toujours très dure, ce qui lui ouvrira l'audience de ses semblables.

L'ascèse semble être une obligation du renonçant. On ne l'écoutera que dans la mesure où il a renoncé aux biens de ce monde. Preuve qu'il a réussi à étouffer ses instincts individuels, instinct de puissance et instinct de conservation.
La même démarche a été reprise en Occident par le monachisme.
En fonction de sa personnalité le renonçant fera des adeptes et créera une "secte" dont il sera le *guru*.

Vardhamana, créateur du Jainisme (ou Jinisme), et Bouddha étaient des Kshatriyas de naissance qui renoncèrent au monde social, pour fonder des sectes. Mais leur audience ne commença qu'après une longue période d'ascèse.
Si beaucoup de renonçants sont, à l'origine, des brahmans, le renoncement est ouvert à tous, indépendamment de leur caste d'origine.

Il semblerait que le renoncement, selon Dumont, soit antérieur au système des castes. Ce qui renforcerait l'hypothèse qu'il soit issu de la réflexion de ces renonçants, véritables "intellectuels" de l'époque, mais, à la différence d'aujourd'hui, mûris par quelques années d'ascèse.

Articulation.

Il nous reste à articuler le "constat empirique" de Dumont avec les données anthropologiques mises en évidence dans les précédents chapitres.

Il paraît probable que les Aryens qui arrivèrent, au début du deuxième millénaire avant notre ère, dans la vallée indo-gangétique (le Cachemire et le Penjâb) ne formaient qu'une seule Société première. Pendant la migration qui fut certainement longue, la tribu a "essaimé" en laissant des traces en Iran (Mèdes, Perses), en Afghanistan (les Afghans actuels) et peut-être ailleurs.

Un I.d.S. très élevé était plus que suffisant pour leur assurer une domination sur des populations autochtones socialement diminuées par des situations de post-chefferies (par exemple la civilisation de l'Indus).

Pendant le millénaire qui suivit, la Société première âryenne s'est scindée par multiplication. Chaque société fille (et petite-fille) a rempli l'espace indien restant (sans peut-être aller jusqu'à l'extrême sud du pays).
L'environnement hostile, et les populations autochtones plus nombreuses, ont obligé ces quelques Sociétés premières (une dizaine environ) a garder un I.d.S. élevé. Un peu comme Sparte au milieu des Périèques et des Hilotes.

Ce qui semble essentiel, ces sociétés védiques, jusqu'aux alentours du VIIIe siècle avant notre ère, ont gardé un I.d.S. très élevé faute de quoi elles n'auraient pu transmettre cette notion.
Nous entendons par notion d'I.d.S. élevé :

- le sens de la hiérarchie, qui a perduré puisque Dumont a pu la retrouver. **Les indiens ont substitué au "statut" individuel de la hiérarchie naturelle, le "statut" collectif d'un groupe.**
- le sens du petit groupe, au sein duquel chacun se connaît et où l'instinct social peut jouer son rôle.
-l'importance du sacré (homogénéité culturelle), avec les précautions qui semblent avoir été prises pour transmettre le Veda aux générations suivantes.
Car ces trois notions essentielles ont bien été transmises puisqu'on les retrouve encore aujourd'hui.

En faveur de cette hypothèse : le silence archéologique de cette époque (avant le VIIIe siècle précédant notre ère), l'absence de la notion d'histoire, le fait qu'aucun nom de chef ne soit arrivé jusqu'à nous.

Quelles ont été les relations conflictuelles entre les sociétés aryennes (filles et petites filles) pendant la période védique ? Il est peu probable que le bellicisme ait disparu. Mais on peut penser qu'il n'y eut pas de "chefferie" ni, en conséquence, de "post-chefferie". Peut-être que la subordination de la fonction royale à celle des brahmans ait joué un rôle. Ce "contre-pouvoir" a tempéré l'ardeur excessive d'éventuels despotes et a réussi à éviter la domination des uns sur les autres.

Vers le VIIIe siècle avant J.C., les sociétés védiques sont surprises par la montée démographique. Le système clanique (des grandes familles) ne suffit plus à les stabiliser. Le dérèglement social pointe, mais la préoccupation d'avoir un I.d.S. élevé perdure. Les "renonçants" sont écoutés dans la mesure où ils prouvent qu'ils ont étouffé leurs instincts individuels (l'instinct de puissance surtout) par abandon des biens propres et par l'ascèse.
Les "renonçants" sont antérieurs, selon Dumont, à la subdivision en classes fonctionnelles. Peut-être ont-ils joué un rôle important dans l'extention du système des Varna à celui des Jati et du système des castes en général.
Mais parallèlement diverses sectes feront fortune; le Jainisme et le Bouddhisme et, par contrecoup, l'Hindouisme.

La société indienne, loin d'être stagnante comme beaucoup l'ont écrit, a su remarquablement s'adapter aux exigences sociales.
En contrepartie, comme toutes les sociétés à I.d.S élevé, elle a accumulé un retard important dans l'acquisition des connaissances.

La Chine antique.

"Par son étendue, sa durée, sa masse, la civilisation chinoise est l'une des plus puissantes créations de l'humanité : nulle autre n'est plus riche d'expérience humaine."
Marcel Granet dans la préface de "La féodalité chinoise".

La civilisation chinoise.

Avant d'aborder l'histoire de la Chine antique, il faut souligner que le monde chinois a évolué très loin du nôtre. Très loin dans l'espace et dans le temps.
Il ne faudra pas s'étonner si sa façon de penser, sa structure mentale, comme toute sa culture, est totalement différente de la nôtre.
Si l'on considère, à juste titre, notre pensée occidentale comme issue de la *logikê* grecque, la pensée chinoise est propre aux Chinois **et à eux seuls**, et cela depuis le début de leur expérience humaine.
(Ce qui n'exclut pas des influences extérieures venues des peuples nomades et des civilisations sédentaires avoisinantes. Mais jamais, comme pour l'Egypte ancienne, il n'y eut d'acculturation proprement dite).

Les Chinois n'en sont pas moins des Sapiens Sapiens. S'ils ont suivi des voies culturelles divergentes des nôtres, ils ont les mêmes instincts que nous et leurs premières sociétés d'hommes, issues de la sélection naturelle, répondaient très certainement aux mêmes critères que les nôtres.
Notre ambition est de voir si ces critères correspondent bien à ceux que nous avons mis en évidence dans d'autres civilisations.

Pour ceux qu'intéresse l'anthropologie sociale, l'histoire de la Chine ancienne est une source prodigieuse d'exemples originaux. Comme d'ailleurs l'ont relevé bien avant nous les grands esprits qu'étaient Montaigne, Montesquieu, Voltaire, Max Weber et bien d'autres.

L'histoire de la Chine antique, en plus du vif intérêt qu'elle suscite, concerne la pérode charnière du passage, sous la poussee démographique, des Sociétés premières vers la Société du 2ᵉ type. Ce passage se situerait pendant le premier millénaire avant J.-C. pour se terminer avec la fondation de l'Empire, au IIᵉ siècle avant notre ère. Passage de transition que certains auteurs estiment très semblable à la féodalité occidentale. Avec la formation de clientèles privées, les distributions de fiefs par les puissants, l'existence d'une classe aristocratique dont les titres nobiliaires étaient héréditairement transmissibles, les guerres de prestige incessantes.

Pour le lecteur occidental étranger à la langue et à l'écriture chinoises, Marcel Granet représente une clef.
Directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes, professeur à l'Ecole nationale des Langues orientales, administrateur de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises de Paris, Marcel Granet, un des premiers, s'était rendu compte que l'histoire événementielle n'était pas tout. Que celle de la Chine ancienne restait obscure en bien des points, mais qu'avec l'abondance documentaire conservée, associée à l'étude des légendes, des rituels et du folklore encore existant, il était possible de reconstituer la pensée chinoise ancienne.
Ses ouvrages majeurs sur la Chine ancienne, "La Civilisation chinoise" et "La pensée chinoise", bien que datant de 1929 et

1934, sont considérés par les sinologues, de nos jours encore, comme des modèles du genre.
Georges Dumézil, dans sa préface à "La religion des Chinois", écrivait en 1980 : "Qu'ai-je fait sinon d'appliquer à la plus vieille histoire romaine, scandinave, indienne, l'intrument d'observation et d'interprétation que Granet avait mis au point sur la chinoise ?".
Marcel Granet pensait traiter, en détail, l'aspect "féodal" de la période de transition dans un dernier livre, "La féodalité chinoise", qu'il n'a malheureusement pas terminé.

A côté des ouvrages de Marcel Granet, nous utiliserons les travaux de Jacques Gernet, (membre de l'Institut et professeur au Collège de France), "La Chine ancienne, des origines à l'Empire" (dont une cinquième édition a paru en 1986 aux PUF), "Le monde chinois" paru en 1972 chez Armand Colin. Ces travaux, postérieurs à ceux de Granet, tiennent compte des recherches archéologiques récentes qui viennent confirmer (ou infirmer) ce que les sources abondantes, mais souvent confuses, nous apprenaient.
Nous utiliserons enfin diverses contributions de Henri Maspéro, du père Wieger, d'Etiemble, de Anne Cheng et de Louis Frédéric sur le Japon. Joseph Needham retiendra notre attention par ses travaux sur la science chinoise et sa connaissance des maîtres Taoistes.

Géographie et Histoire.

La Chine, sur le plan géographique, est un pays fermé.
Beaucoup plus grand que l'Egypte et l'Inde (près de 9 500 000 km2 aujourd'hui, contre respectivement 1 000 000 et 3 200 000), le pays est bordé à l'est par la mer, (avec peu d'îles importantes près des côtes, limitant ainsi l'aventure maritime); par des massifs montagneux infranchissables au sud et à l'ouest; par des steppes et déserts de Mongolie et du Sinkiang au nord.
"Même si la Chine paraît avoir vécu dans une sorte d'isolement, note Jacques Gernet, l'histoire nous montre une influence incontestable, tant sur les arts que les techniques, les jeux, la pensée et la religion, des peuples nomades et des civilisations avoisinantes, tel que Huns, Turcs, Mongols, Mandchous, Sogdiens, Iraniens, Indiens et Arabes."
Mais, comme pour l'ancienne Egypte, c'est un pays fermé pour lequel "influence" ne signifie nullement "acculturation par d'autres ethnies". Le cadre est favorable à une homogénéisation culturelle.

On distingue des régions, assez nettement individualisées :
- La grande plaine du nord que couvrent les provinces actuelles du Honan et du Hopei, l'ouest du Chantong et le nord du Anhouei jusqu'à la vallée du Houai. (C'est là que naquit la civilisation du bronze et qu'apparurent les premières cités-palais.
- Le plateau de Chansi (pays de Ts'in).
- Le bassin de Chensi et le corridor du Kansou (centre des Tcheou occidentaux au début du Ier millénaire et, plus tard, pays de Ts'in.
- La péninsule du Chantong (pays de Tsin).
- Le bassin du moyen Yang-tseu-kiang, ancien Fleuve Bleu, (pays de Tch'ou).
- Les plaines du bas Yang-tseu-kiang (sud du Kiagsou : pays de Wou et nord du Tchökiang (pays de Yue).

- Le bassin rouge du Sseutch'ouan (pays de Chou).

(Les pays de Tsin, de Tch'ou, de Ts'i, de Ts'in, de Wou, de Yue et de Chou sont les Etats militaires qui, à partir du V* siècle avant notre ère, vont former ce que la tradition chinoise appelle l'époque des "royaumes combattants").
(Cette liste a été prise dans "La chine ancienne" de Jacques Gernet.)

Suivant la tradition livresque chinoise, l'histoire de la Chine commence vers le troisième millénaire avant notre ère, époque des "souverains civilisateurs", et suit une chronologie dynastique : Les Hia (2205-1767), Les Chang (Shang) (1766-1112), les Tcheou (Zhou) (1111-256).
La tradition chinoise distingue une période Tcheou occidentaux (1111-770) et Tcheou orientaux (770-481) séparée par un changement de capitale des souverains Tcheou sous la pression barbare avec, comme conséquence, une perte de prestige.
L'époque Tch'ouen-Ts'ieou (722-481) dite "des printemps et des automnes" ou" Chroniques du pays de Lou", d'un texte bien conservé dont se serait inspiré Confucius.
L'époque des Hégémons vers 600, puis celle dite "Des royaumes combattants" (453-221) jusqu'à l'empire des Ts'in en 221-206.
(Ces dates correspondent à notre compuct occidental).

Jacques Gernet et les historiens modernes préfèrent suivre une chronologie plus scientifique basée sur l'archéologie :
- Une première période néolithique et post-néolithique va du IV* millénaire jusqu'en 1 800 avant notre ère, elle est divisée en culture de la poterie rouge et culture de la poterie noire.
- Une deuxième période correspond à l'âge du bronze qui commence aux alentours de 1 700 avant notre ère, (il ne fait plus de doute maintenant que c'est en Chine même que l'art du bronze a pris naissance), et c'est avec lui que commence réellement la civilisation chinoise.[19]

La période du bronze commencerait à peu près à l'avènement des Chang, donc approximativement vers 1 700-1 600 avant J.-C., se poursuivrait pendant l'époque traditionnelle des Tcheou (occidentaux et orientaux), pour être remplacée vers 500 par un âge du fer (de la fonte de fer).
L'importance de ces ères métallurgiques se comprendra facilement par l'extension corrélative du progrès des armes de combat. Car la guerre est aussi en ces périodes archaïques quasi permanente.
Avec le fer (la fonte), par l'extention de l'agriculture traduisant la montée démographique.

Nous analyserons trois périodes distinctes :
- L'époque archaïque, qui correspond à la cohabitation de sociétes égalitaires et de sociétés du type "chefferie". Toutes deux de type archaïque.
- Une époque "des printemps et des automnes", pendant laquelle, sous la poussée démographique, les fédérations se forment, la féodalité se met en place et dégénère.
- L'empire se crée par l'unification des états.

Epoque archaïque.
Les sinologues la font commencer avec l'apparition et le travail du bronze, sous les Chang (Shang) c'est-à-dire à peu près vers 1 800 avant notre ère.
Jacques Gernet, dans "La Chine ancienne", en étudiant cette période, commence par rendre hommage à la perspicacité de Marcel Granet :
<< Les découvertes archéologiques les plus récentes viennent confirmer ce que Marcel Granet, par une intuition qui se fondait seulement sur la délicate analyse de fragments de légendes et de thèmes mythologiques, avait entrevu vers 1925 :
"Si (notre) induction est exacte, écrivait-il (dans "Dances et légendes de la Chine ancienne"), on pourrait dater la fondation des chefferies et des villes, l'établissement d'un régime féodal et militaire, la segmentation des communautés rurales en groupes de villageois et de citadins, à l'aide d'une date de l'histoire des techniques. On pourrait estimer que le **fait cristallisateur** a été : l'apparition en Chine du travail et du commerce du bronze">>

En ces temps (1 800 avant J.-C.) la Chine est recouverte de forêts et de marécages dans lesquels vit une faune abondante et diverse. La présence d'espèces tropicales, rhinocéros, buffles, panthères et éléphants est doublement confirmée par des ossements retrouvés et des inscriptions datant des Chang.
L'agriculture est peu développée, bien que connue depuis le néolithique, (sorgho, orge, une variété de froment, deux sortes de millet et une de chanvre dont la graine est comestible). Le porc, le chien et la poule sont domestiqués.
Gernet conclut à une civilisation de chasseurs et d'éleveurs plus que d'agriculteurs, (l'agriculture ne prendra l'importance que l'on connait qu'à partir des IVème-IIIème siècle avant J.-C).

Le peuplement humain est faible et réparti en petites unités. Gernet insiste sur l'ancienneté de la dualité entre population villageoise et citadine qui coexistaient de manière complémentaire.
C'est dans les anciens sites néolithiques que l'on retrouve les premières cité-palais.
La cité-palais est enceinte de murs en terre damée. Carrée ou rectangulaire, son orientation obéit déjà à des règles qui persisteront jusqu'à l'époque moderne. La périférie n'excède pas 800 mètres dans la plus grande capitale Chang découverte à ce jours.

Une classe noble[16], constituée de guerriers-chasseurs, habite la ville (la cité-palais). Les paysans d'alentour vivent sous leur protection religieuse et militaire et apportent en échange de quoi pourvoir aux sacrifices : porcs, alcool et céréales.

Jacques Gernet, comme Marcel Granet, insistent sur l'hétérogénéité de ces groupes humains qui peuplaient la Chine archaïque.
Les quelques cités-palais, à proprement parler Chinois (c'est-à-dire civilisées[17]), vivent disséminées au milieu de populations barbares. (Le terme de barbare a ici la même signification que lui donnaient les greco-latins, c'est à dire les étrangers, ceux qui n'avaient pas la même culture.)

Il ne fait aucun doute pour les sinologues que ces barbares sont des ethnies non encore civilisées. Des populations que n'ont pas encore atteint le degré de civilisation des groupes proprement chinois.
Les peuples barbares ont entretenu assez tôt des rapports avec les centres civilisés. Très épisodiques au débuts, de plus en plus fréquents par la suite.
Au début des Chang, lorsque la classe noble rencontrait, à l'occasion d'une chasse, certaines de ces tribus barbares, elle les prenait pour des monstres et les massacrait comme des bêtes sauvages ! (nous retrouvons ici le comportement de Garret Harding).
Marcel Granet remarque que le même mot chinois, "*tou*", désigne le fait de domestiquer les terres et les populations incultes.

D'après nos hypothèses "biologique", ce monde chinois archaïque est un ensemble de Sociétés premieres dont certaines sont passées à l'état de "chefferie", (l'expression de "société de chefferie" est de Marcel Granet lui-même), et de "post-chefferie".
Les sociétés civilisées sont des post-chefferies, les barbares sont des sociétés égalitaires qui laissent peu de traces archéologiques.
Les sociétés de post-chefferie dont l'I.d.S. a chuté sont propices au développement des connaissances et de la "civilisation".

Progressivement, par alliances matrimoniales, copie des techniques de la part des barbares, peut-être asservissement de ces derniers par les autres, l'homogénéité culturelle s'est faite.
Vers le VIII* siècle avant notre ère, c'est un monde presque totalement chinois (c'est-à-dire civilisé) qui peuplait les Royaumes du Centre.
A la périphérie, les tribus barbares continuent à proliférer.
En se multipliant elles deviendront des confédérations barbares (l'expression est de Granet) et continueront à harceler la civilisation chinoise.

Dans "La féodalité chinoise", Marcel Granet appelle Confédération chinoise l'ensemble des seigneuries et chefferies qui constituent la Chine des Chang et des Tcheou. Selon lui, c'est au VIII* siècle avant notre ère seulement que l'on peut parler (du moins d'après les textes) d'Ordre féodal (c'est sa propre expression).
Il décrit la hiérarchie vassalique, avec le suzerain au sommet, (tout au moins ce qui ressemble au "suzerain des suzerains" occidental, les premiers Capétiens).
Le "Fils du Ciel", celui qui a reçu le "Mandat du Ciel", est caractérisé par son absence de pouvoir politique reel mais est garant du respect de la hiérarchie. Il dispose de pouvoirs religieux et divinatoires.
La classe des guerriers se considère comme une classe noble, elle est opposée à une masse paysanne méprisée. Dans la bataille le guerrier combat en char, c'est un possesseur de chevaux, le paysan est un "piéton".
La guerre est une source d'honneur et de prestige. Le domaine, (comme le fief), est donné au seigneur par le suzerain au moment de l'investiture. Le même geste symbolique, "*per glebam*", l'accompagne par la remise au récipiendaire d'une motte de terre.
Les relations du seigneur avec ses vassaux, qui tiennent de lui leur noblesse, sont fondées sur l'hommage et la subordination du

vassal au seigneur, sur le service dû, non seulement militaire mais de conseil.
Marcel Granet remarque que la même carence de texte existe en Chine comme en Occident. C'est par recoupement de sources littéraires différentes qu'il lui a été possible de faire une reconstitution.

Jacques Gernet préfère éviter le terme de "féodal", prétextant son usage abusif, mais n'en décrit pas moins la hiérarchie vassalique et les clientèles privées telle que Granet le décrit.

Alors qu'en Occident les vagues d'invasions barbares (celtes et germaniques) sont venues de l'extérieur et ont enrichi (tout en en profitant) les peuples civilisés. En Chine, les deux, barbares et civilisés, coexistaient. Par inter-pénétration culturelle, avec le temps, une même culture s'est dégagée.
Cela n'a pas empêché, par la suite, la civilisation chinoise de continuer à s'enrichir avec l'apport barbare extérieur.

Epoque "des printemps et des automnes".
En continuant le parcours historique chinois nous arrivons à la période de dégradation sociale que nous avons appelé "dérive féodale". Elle se situe vers le VIIIe siècle avant J.-C.
La hiérarchie vassalique s'est inversée. De "subordination" elle est devenue de "dominance" et les instincts individuels ont repris leurs ascendants sur les hommes.

L'époque que la tradition chinoise appelle "des printemps et des automnes", (ou "Chronique du pays de lou", le (Tch'ouen- Ts'ieou), 722-481, dont se serait inspiré Confucius), est une période de chaos politique indescriptible. Chacun cherche à s'emparer du pouvoir de son supérieur, à s'enrichir outrageusement, à assassiner quiconque s'oppose à son bon vouloir, bref, période de dérèglement des moeurs qui dénote la résurgence des instincts individuels et qui incitera Confucius et ses élèves à chercher une solution salutaire.

Progressivement, des fédérations seigneuriales se forment pour aboutir vers l'an 600 à ce que la tradition chinoise appelle l'époque des "Hégémons".
Ces souverainetés cherchent, en fonction de la valeur des chefs, à s'approprier l'hégémonie sur l'ensemble.
De fait la guerre est incessante. Non seulement entre les diverses factions mais aussi pour resister à la pression des "fédérations barbares" avoisinantes.
Finalement, à partir de 453 avant notre ère, on assiste à la formation d'Etats militaires, les pays de Han, Wei, Ts'in, Tch'ou, Ts'i, Yue et Tsin. Certains de leurs chefs prirent le titre de roi, d'où l'expression de "royaumes combattants".

Ces époques de chaos social sont très riches en innovations et en réformes.
Les innovations. Dans l'armement : invention de l'arbalète, des catapultes. Un bouleversement important apparaît dans les techniques de guerre.
En périodes archaïques les nobles combattaient en char. L'usage du cheval monté n'a été copié sur la cavalerie des nomades barbares que vers 307 par le royaume de Tchao. L'inefficacité des chars dans les terrains marécageux face aux barbares à pied obligea

certains souverains à donner un rôle prédominant à l'infanterie, portant ainsi un coup décisif à l'ancienne noblesse.
Dans l'infanterie, comme dans la nouvelle cavalerie, le soldat n'était plus considéré comme un rustre, et la noblesse perdait sa raison d'être.
La fonte du fer (apparue vers 500 avant J.-C.[18]) provoque un essor considérable des défrichements, des irrigations et donc des espaces cultivés qui vont de pair avec l'accroissement démographique.
Des grands travaux de fortification (grandes murailles) sont entrepris par certains des Etats pour se protéger des confédérations barbares.
En même temps que se renforce le pouvoir central dans chacun des royaumes, diverses activités apparaissent traduisant l'enrichissement des Chinois, artisans, commerçants formant ainsi de nouvelles classes sociales.

Les réformes. La plus importante, socialement, touche la classe nobiliaire. Avant elle, les différents rois (les Hégémons) s'appuyaient pour gouverner sur l'aristocratie féodale.
Traditionnellement les hauts postes étaient réservés aux membres des grandes familles nobles. Chacune avait son fief transmis héréditairement, chacun avait sa clientèle privée.
Les nouvelles formes que prenait la guerre et les changements de politique que furent obligés de suivre les souverains, les amenèrent à choisir autrement leurs fonctionnaires. Les meilleurs ne se trouvaient pas toujours dans les anciennes familles nobles.
Selon les royaumes, les mouvement de réformes commencèrent au VI* siècle pour se poursuivre au V* et au IV*. Plus ou moins précoces, plus ou moins radicales selon les royaumes, toutes les réformes avaient la même préoccupation : battre en brèche la puissance des grandes familles nobles.
A Wei, à la fin du V* siècle, la réforme touche les plus hauts personnages de la noblesse qui sont remplacés par des fonctionnaires payés et révocables.
A Tch'ou, au début du IV* siècle, on décrète l'extinction de tous les privilèges nobiliaires à la troisième génération et l'on déporte les familles nobles dans les régions faiblement peuplées.
C'est à Ts'in, (qui unifiera l'Empire en 221, par la conquête des autres royaummes), que les réformes furent les plus radicales et les plus cohérentes. Il faut y voir la cause de son succès ultérieur.

L'Empire chinois, (221 avant notre ère).

Dès le IV* siècle, grâce aux réformes administratives et militaires remarquables de Kongsouen Yang, le pays de Ts'in avait acquis une supériorité très nette vis à vis des autres.
Sa puissance fut consolidée par Ts'in Che Houang-ti, (l'"Auguste souverain" selon le titre qu'il se donna), premier Empereur, qui réalisa l'unité de la Chine.
(Il semble probable que le nom de "Chine" donné par les occidentaux à l'ensemble chinois vienne de Ts'in).
Il conquit tous les pays chinois avoisinants. Après un travail de sape, Han est détruit en 230, Tchao en 228, Wei en 225 et enfin Ts'i tombe en 221.
Tous les territoires des anciens royaumes sont transformés en circonscriptions administratives et militaires, au nombre de 36.
Les fiefs sont supprimés. Des réformes plus radicales et plus

dures sont imposées : transferts de populations (déjà commencés avant l'annexion), unification des monnaies, de l'écriture, des unités de mesure, un même code de lois pénales. Même l'écartement de l'essieu des charrettes fut uniformisé.

Ces réformes ne pouvaient être que mal perçues par l'ensemble chinois, surtout par les royaumes annexés. A la mort de son fondateur, en 210 avant notre ère, l'anarchie s'installe et l'Empire des Ts'in s'écroule.
Mais en 206 les Han succèdent aux Ts'in et concervent l'acquit réformateur, mais l'impose avec plus de souplesse. Le "lettré-fonctionnaire", héritier des moralistes confucéens, fait son apparition. L'Empire chinois est en place pour quelques millénaires.

Certes, la structure de stabilité sociale mise en place par les Han et améliorée par les dynasties suivantes, n'a pas empêché les troubles de réapparaitre. Mais à chaque dynastie forte, tout se remettait en place.

La pensée chinoise.
En plus de l'intérêt socio-anthropologique du monde chinois, sa façon de penser diffère profondement de la pensée occidentale.

A toute idée de définition précise par des mots, (qui est chère aux Occidentaux), les Chinois préfèrent le symbole et les attitudes, plus vagues, mais saisissables par tous et moins susceptibles d'être affectés par un glissement sémantique.
Au savant ou scientifique, les chinois font cerrespondre le Lettré, ou mieux le Sage. C'est celui qui connaît, à travers cette symbolique commune, la pensée des anciens dont l'expérience se cumule ainsi pendant des millénaires.
L'écriture idéographique, qui nous semble anachronique, est un véritable langage commun aux anciens et aux modernes (en plus de son indépendance des dialectes).

"La représentation que les Chinois se font de l'Univers, d'après Marcel Granet, (dans la préface de "La pensée chinoise"), dérive d'une croyance extrêmement tenace : l'Homme et la Nature ne forment pas deux règnes séparés, mais une **société** unique.
Tel est le principe des diverses techniques qui **réglementent** les attitudes humaines. C'est grâce à une participation active des humains et par l'effet d'une sorte de **discipline civilisatrice** que se réalise l'Ordre universel.
A la place d'une science ayant pour objet la connaissance du Monde, les Chinois ont conçu une **étiquette** de la vie qu'ils supposent assez efficace pour instaurer un Ordre Total."
Car les notions d'Ordre et de Totalité sont réunies dans une catégorie suprême de la pensée chinoise, elle a pour symbole un emblème essentiellement concret, le **Tao**.

La recherche d'une "discipline civilisatrice", d'une "étiquette de la vie", à travers un ensemble de rites (qui ne sont autres que des habitudes comportementales, des moeurs et dont la morale fait partie), a amené les Chinois à s'intéresser aux problèmes posés par les dérèglements sociaux. Il est intéressant de constater que c'est au VIe siècle avant notre ère, à l'époque des transitions où culmine la dégradation des moeurs féodales, qu'a émergé, avec

Confucius, la lignée des grands penseurs qui ont restructuré la société.

A l'encontre des grandes intelligences qui ont façonné la pensée occidentale, qu'elles soient mésopotamiennes, grecques, latino-romaines ou proprement européennes, les grands penseurs chinois ne se sont pas intéressés aux problèmes abstraits de la logique ni à la physique. Seules les questions concrètes de stabilité sociale ont retenu leur attention. L'Ordre Total, la Grande Paix, est avant tout un ordre social, une paix sociale.
Les grands esprits qui ont imprégné la pensée chinoise, les Confucius, Mötseu, Mencius, Siun Tseu et leurs élèves, ont vécu entre les Ve et IIe siècle avant notre ère, c'est à dire pendant la fin de cette période féodale si propice aux dérèglements moraux, (la dérive féodale).

Or, les grands philosophes grecs sont leurs contemporains. Pourquoi leurs préoccupations ont-elles été de nature différente ? Mais l'ont-elles vraiment été ? Pas pour Hésiode semble-t-il, et nous en savons si peu sur les pré-socratiques ...
Peut-être que l'écriture alphabétique ne permet pas de connaitre aussi bien le fond de la pensée des anciens ...
Il se peut aussi que la croissance démographique ait été plus importante et plus précoce en Chine.

L'écriture chinoise.
D'origine pictographique, l'écriture chinoise est idéographique. Chaque caractère transcrit une idée et non une succession de phonèmes comme nos écritures alphabétiques.
Le très grand avantage vient de ce que chaque idéogramme peut être lu indépendamment des mots parlés par celui qui le lit.
Un Chinois des provinces du nord et un habitant du sud pourront ainsi se comprendre par la seule lecture idéographique, même si leurs idiomes respectifs sont totalement différents.
Qui plus est, comme ces idéogrammes n'ont pour ainsi dire pas varié depuis plus de trois mille ans, un lecteur d'aujourd'hui pourra sans difficulté comprendre un document très ancien, sans qu'interviennent les fâcheux glissements sémantiques qui sont la hantise des écritures phonétiques et qui risquent de dénaturer toute compréhension exacte.

Il existe ainsi un langage écrit, seul compréhensible de ceux qui savent le lire évidemment, totalement différent des langages parlés mais accessible aux seules élites.
Cette "langue écrite" sera la seule "parlée" par les fonctionnaires, et cela dès les début de l'ère impériale. C'est ce qui explique que les fonctionnaires ont toujours été choisis parmi les lettrés, sur concours, et ont toujours représenté les élites.

L'Empire Chinois a-t-il été une Société du 2e type ?
Rappelons les deux conditions nécessaires à une structure de stabilité sociale : d'abord une bonne homogénéité culturelle ensuite un système hiérarchique qui puisse se substituer à la hiérarchie naturelle.

On est frappé, en étudiant la formation de la société chinoise, par cet effort continu de plusieurs générations de Sages, (les

Légistes, les Lettrés, les Maîtres Taoïstes, auxquels il faut adjoindre les souverains qui mirent en application les résultats de leurs réflexions), pour parfaire cette structure de stabilité sociale en tenant compte des erreurs passées, avec un seul souci, celui d'obtenir la "Grande Paix".
Marcel Granet souligne à plusieurs reprises que la "Grande Paix" est, avant tout, une paix sociale.

Si l'homogénéité culturelle s'est faite toute seule avec le temps, le système hiérarchique substitutif des Chinois, (appelé Confusianisme), a été progressivement instauré par les Sages.

L'homogénéïté culturelle chinoise.

Toute structure de stabilité sociale, d'après nos précédentes conclusions, exige une bonne homogénéité culturelle.
Celle des Chinois s'est faite avec le temps. Elle est le fruit d'une lente cohabitation (tout au moins une proximité de cohabitation) qui commence au néolithique il y a quelque dix mille ans, et qui s'est poursuivie sans accidents d'acculturation, pendant quelques autres millénaires.
Les différentes ethnies, d'abord multiculturelles, ont unifié leurs cultures avec une civilisation commune.

Le même phénomène se retrouve avec l'Egypte ancienne, une homogénéité culturelle consécutive à quelques millénaires de vie commune sans acculturation.

Marcel Granet, dans "La féodalité chinoise" p.76, affirmait :
"La Chine de nos jours est un monde qui étonne par la variété de ses aspects - non moins que par l'unité de sa civilisation.
A l'uniformité que présentent les gestes, les préceptes, les façons de dire, de se tenir, de se conduire, formules, métaphores, maximes, à l'unité que signalent les enseignements, les opinions, les modes, s'oppose une extrême diversité dans les genres de vie, les parlers locaux, les modes de groupements, les combinaisons de cultures, les formes d'exploitation, les usages de commerce, les procédés contractuels, les types de réglement ...
Partout où il y a des Chinois, et même dans les colonies lointaines où ils s'adaptent admirablement à de nouvelles conditions de vie, on reconnait **La Tradition chinoise**.
Et partout, en Chine, un sentiment très conscient de cette tradition s'allie à un culte fervent de traditions particularistes."

Cette homogénéité culturelle, à cause de son ancienneté, n'exclue pas des particularismes différents, jusqu'à des religions différentes.
Bien que moins ancienne, la culture japonaise est aussi très homogène et possède un fonds traditionnel qui n'exclut aucunement des particularismes et même, selon Louis Frédéric, un individualisme manifeste. L'insularité au Japon a consolidé cette homogénéité.

Le "Confucianisme".

Les sinologues qui ont limité leur étude à la Chine ancienne ni ceux qui ont essayé de percer la pensée de maître Kong, n'ont pu définir ce qu'était le confucianisme. Cette doctrine n'a pris

forme que progressivement, en plusieurs siècles, par l'accumulation de la sagesse transmise de génération en génération.
Le confucianisme n'est pas, comme on pourrait le croire, la seule doctrine de Confucius. Ni même celle issue de l'Ecole confucéenne. Le confucianisme n'est ni une philosophie ni une religion, mais une "idéologie". Inspirée du Maître et des disciples de Confucius, l'"idéologie" a été continuellement réadaptée à la réalité du quotidien, par d'autres Sages après qu'ils en eurent contrôlé le bien fondé et la nécessité. Transformé en rituel, il a pénétré dans l'âme du peuple chinois et dans l'espace asiatique environnant.
Basé sur le respect filial, c'est l'acceptation par chacun du respect des supérieurs. Le confucianisme a créé ainsi une hiérarchie de subordination.

<< L'ordre politique et social est censé être fondé sur des rapports harmonieux entre supérieurs et inférieurs, identiques dans la vie civile à ceux qui règlent les relations familiales. Les rapports de père à fils, d'ainé à cadet ne sont pas de nature fondamentalement différente des rapports de souverain à sujets. Au respect des uns doit répondre la sollicitude des autres.
C'est dans les rites que se manifeste de façon savamment graduée ce principe hiérarchique, (ainsi par exemple dans le système complexe des rites de deuil), mais aussi bien dans le droit où les peines varient de façon très considérable suivant le degré de parenté ou le rapport social qui existe entre le coupable et sa victime.
L'essence de la morale réside pour les Chinois dans le respect de ces relations de subordination qu'ils conçoivent non pas comme de simples conventions sociales mais comme le produit et l'expression de l'ordre naturel. Suivant les conceptions antiques, le Fils du Ciel (l'Empereur) est au sommet de cette hiérarchie continue qui sert de fondement à l'ordre social et politique.
Un des thèmes de la pensée politique chinoise est qu'un pouvoir fondé sur la seule contrainte ne peut durer très longtemps.
Les moeurs importent autant si ce n'est plus que les lois et les lois elles-mêmes visent à une action à longue échéance et en profondeur sur les mentalités.
C'est à cette fin que les codes interdisent la vengeance privée, la détention d'armes, la rixe, qui est sanctionnée même quand elle n'entraine aucun dommage pour aucune des parties; à cette fin aussi qu'ils punissent les manifestations d'impiété filiale.
Le contraste est net avec les conceptions qui ont domine en Occident où la loi sert avant tout à définir une répartition des droits.
Une des tâches principales de l'administration (en Chine) est de transformer les moeurs.
L'importance attachée aux rites n'a d'autre objet qu'une socialisation générale de la population. C'est la meconnaissance des rites et non pas la langue et l'appartenance à une autre nation qui distingue avant toute chose un Barbare d'un Chinois.
Les principes de hiérarchie et d'obéissance répandus dans toute la société ont pour effet, suivant une expression assez courante, de rendre les Chinois "faciles à gouverner".
Présages, respect des rites et des précédents, référence au bien public et à la morale traditionnelle ont servi au corps des fonctionnaires de moyen de pression sur les empereurs. Ainsi

s'explique cette limitation de fait de leur pouvoir qu'on a déja eu l'occasion de souligner.
L'Empire chinois repose à la fois sur des institutions centralisées et sur une idéologie politique et morale archaïsante. Cette idéologie **qui porte le nom de confucianisme**[19] se réfère à un ensemble de textes antérieurs à la fondation de l'Empire, s'est enrichie au cours des siècles d'une masse considérable d'expériences et n'a cessé de se renouveler à la suite de l'évolution historique. >> [20]

Dans une note, Jacque Gernet cite Wang T'ing-siang qui écrivait au début du XVIe siècle :
"Est-ce un effet des décrets du Ciel si les Empires fondés par les nomades ne durent pas plus d'un siècle ?
- Nullement, c'est l'effet des méthodes de gouvernement et des moeurs. Les Sages de l'Antiquité ont établi rites et musiques pour que soient distingués le haut et le bas, et pour rendre corrects les différents types de relations sociales. Cela a eu pour effet que le peuple a pris des habitudes de respect envers ses supérieurs.
Les Sages ont institué des châtiments afin de renforcer l'ordre et de réformer les mauvais sujets. Cela a eu pour effet de rendre le peuple obéissant à l'égard de ses supérieurs.
C'est grâce à toutes ces institutions que les trois dynasties de l'Antiquité ont eu l'avantage de posséder le Tao.
Les nomades du Nord en seraient-ils capables ?"

Que sont ces "rites" si chers aux Chinois ?
Nous sommes habitués, dans notre mode de pensée occidentale, à toujours rattacher un rituel à une religion, (Litré ne lui donne que ce sens, même si quelques dictionnaires modernes le qualifient accessoirement d'un sens sociologique : pratique sociale habituelle, coutume).
Pourtant "rite" vient du latin *ritus* qui signifie aussi, en plus du rituel religieux, usage, habitude, coutume, moeurs.
Les rites, pour les Chinois, sont les habitudes comportementales, les moeurs dont fait partie la morale.

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire, comme le font Jacques Gernet dans "La chine ancienne" et Marcel Granet dans "La civilisation chinoise", d'associer le rituel chinois aux croyances ancestrales qui font correspondre le comportement des hommes à quelque cosmologie plus ou moins oubliée.
Un ensemble de "rites", un "rituel", sont des habitudes de comportement qui, transmis aux enfants très tôt par la mère, (ce que les éthologistes appellent une "empreinte"), pénètrent l'inconscient collectif en quelques générations et deviennent, comme l'usage de se brosser les dents, une habitude, un véritable besoin.

Pour qu'une idéologie fondée sur la hiérarchie puisse s'ancrer dans l'imaginaire collectif, il faut que les "inférieurs" ne soient pas trop souvent déçus par la qualité des "supérieurs" qui leurs sont proposés.
Les Sages y ont pensé.
Dès le premier Empire des T'sin, (et même avant), les privilèges des nobles ont été abolis. ("Les fiefs sont définitivement supprimés, car toutes les guerres et tout le malheur du monde

viennent de ce qu'il y a des marquis et des princes", cet adage chinois est cité par Jacques Gernet.). Les fonctionnaires sont choisis parmi les meilleurs et non plus parmi les seuls nobles. Des concours sont instaurés et le Lettré-fonctionnaire apparaît sous les Han.
Il faut enfin noter que jamais, sous l'Empire, les charges de l'Etat ne furent transmises héréditairement. Elles ont toujours été interdites aux parents des Empereurs.

Ainsi le confucianisme, en tant qu'idéologie, est un système hiérarchique qui s'est substitué à la hiérarchie naturelle.
Il en a conservé le principe de subordination (et non de dominance), il ne nécessite plus la connaissance mutuelle des partenaires qui limitait l'effectif social.
Non tributaire d'un dieu ou d'une religion, le confucianisme est, à notre avis, le plus parfait système hiérarchique inventé par les hommes pour se substituer à la hiérarchie naturelle.

Plus concrètement, pour mieux comprendre comment le confucianisme est ressenti par l'individu, rendons-nous au Japon où Louis Frédéric l'a analysé.

Louis Frédéric dans "Japon, l'empire éternel"[21] dit que le confucianisme chinois est connu au Japon dès le VIIe siècle, mais qu'il n'a été imposé au peuple, (principalement aux samouraïs), par les shögun Tokugawa qu'en période d'Edo c'est-à-dire vers 1 650.

Louis Frédéric décrit ainsi la mentalité de l'individu japonais dans un ouvrage intitulé :" La vie quotidienne au Japon au début de l'ère moderne (1868 -1912)"[22] :
<< De par sa fonction extérieure au sein de la société, l'homme est enfermé dans un carcan de devoirs et d'obligations : personne ne lui doit rien et il doit tout à tout le monde. En naissant il ne fait que contracter des dettes et il ne se reconnait aucun droit naturel.
En tant qu'animal social japonais, il a des devoirs envers l'Empereur et la nation, ses parents, ses parains ou *oya-kata*, ses professeurs, ses chefs hiérarchiques, il a des obligations envers sa famille, ses *ko-kata*, ses enfants et ses subordonnés.
La femme, quant à elle (nous parlons de la femme mariée qui, seule, a vraiment une existence sociale) n'a de devoirs qu'envers ses parents et les parents de son mari tout d'abord, ses enfants et son mari. Elle a peu d'obligations, sinon envers ses servantes si elle en a. Elle ne contracte de devoirs supérieurs qu'à travers son mari et la position sociale de celui-ci ..."
Pour conclure ... "En fait, l'homme individu en tant que tel n'existe pratiquement pas dans la société japonaise traditionnelle ou moderne ...
... Il faut faire ici une place à ce réseau de devoirs et d'obligations qui enferme l'individu japonais dans une toile d'araignée dont il ne peut sortir.
On distingue en général au Japon trois sortes de ces impératifs qui conditionnent toute la vie japonaise et qu'il est important de connaître si l'on veut comprendre certain comportements des japonais.

On appelle *on* au Japon, une éthique fondamentale qui veut que l'individu quel qu'il soit, recevant les faveurs de quelqu'un ou de la société, soit sans cesse placé dans la position de débiteur. Les obligations que l'individu contracte ainsi sont : soit passive, *ko-on*, faveurs reçues de l'Empereur et que tous les sujets de celui-ci reçoivent automatiquement et pendant toute leur vie; *oya no on*, ou faveurs reçues des parents; *nushi no on*, ou faveurs reçues d'un supérieur hiérarchique; *shi no on*, ou faveurs reçues d'un maître, professeur, instituteur, etc., soit actives (*giri* ou *gimu*) le récipiendaire - c'est à dire tout un chacun, ou celui qui octroie les faveurs (c'est à dire également tout le monde - étant appelé *ojin*.
Le *jimu* concerne toutes les obligations de l'individu envers un *ojin*.
C'est un devoir permanent contracté par un Japonais, dès sa naissance, envers l'Etat, la société, sa famille, ses employeurs, ses professeurs, ceux qui l'aident.
On distingue le *chû* qui est le devoir permanent dû à l'Empereur, l'Etat, le Japon et le *ninmu* que l'on doit observer envers les personnes socialement supérieures à soi.

Le *giri* est un "devoir de comportement" qui, traditionnellement, régit la manière dont chacun doit se conduire, non seulement envers ses supérieurs et sa famille, mais envers soi-même et qui consiste à ne pas "perdre la face", c'est à dire à ne rien faire qui puisse être préjudiciable à l'honneur de la famille, de son nom (faute professionnelle, manquement à sa parole, défaut de paiement de dette, non retour de faveur, non rspect de soi etc..) ce qui conduit l'individu, à quelque échelon social qu'il soit, à se comporter, en toute occasion, comme les autres attendent qu'il se comporte ...
Tout individu n'observant pas strictement ces *on* (*giri* ou *gimu*), est automatiquement considéré comme "a-social" et par conséquent rejeté par toute la société comme un corps étranger.>>

Louis Frédéric affirme que ce réseau de devoirs et d'obligations, s'il était dans toute sa vigueur à l'époque Méiji, a tendance aujourd'hui, "non pas à disparaître, loin de là, mais à s'estomper et à admettre quelques derogations."

Remarquons que le *giri*, dont parle Louis Frédéric, qui consiste à "ne pas perdre la face", et "qui conduit l'individu japonais, à quelque échelon social qu'il soit, à se comporter en toute occasion comme les autres attendent qu'il se comporte", n'est autre que l'instinct social, développé dans les précédents chapitres et dont l'extériorisation chez les jeunes est la timidité.

Ainsi le confucianisme, idéologie inculquée dans l'inconscient collectif, est renforcé encore par l'instinct social. Les Chinois, comme les Japonais, n'aiment pas "perdre la face".

L'Occident, la civilisation européenne.

La civilisation de l'Europe occidentale a-t-elle été, à un moment de son histoire, une Société du 2* type[23] ?
Cela semble probable car elle a dominé et servi d'exemple (bon ou mauvais) au reste du monde (tout au moins à une grande partie) pendant presque un millénaire.
Mais l'individualisme, (synonyme d'égoïsme), qui y domine aujourd'hui interdit de songer à une actuelle structure de stabilité sociale.
Si une telle struture a existé, c'est au moment de sa formation qu'il faut la chercher, au moment où l'explosion démographique l'exigeait, c'est-à-dire peu après le tournant de notre ère.

Nous pensons que c'est au Moyen Age que s'est cristallisé ce qui a fait de l'Europe une Société du 2* type.
En effet, selon les médiévistes, il s'est passé en France et en Occident, entre le début du X* siècle et la fin du XII*, quelque chose qu'ils ont du mal à cerner.
Beaucoup parlent de mutation, de révolution, de "décollage".
Certains vont jusqu'à évoquer le plus grand développement que l'Europe ait connu dans les domaines aussi bien démographique, économique que social et culturel.

Les causes proposées pour expliquer ces bouleversements sont de plusieurs ordres : la progressive raréfaction et la fin des agressions extérieures armées, (Viking, Hongroise et Sarrazine); un adoucissement climatique; diverses innovations techniques, particulièrement agricoles (ou tout au moins une généralisation d'inventions déjà connues); une poussée démographique incontestable, mais probablement consécutive plus que responsable.

Aucune de ces causes n'a suscité de consensus.
Aucune ne semble convaincante, même si un enchainement cumulatif a pu être envisagé.
Par contre les médiévistes semblent sous-estimer la réforme que l'on appelle Grégorienne qui a été, en réalité, **une réforme morale de la société tout entière**, et qui représente un phénomène social rare et d'une extrême importance.

Nous allons essayer de mettre en évidence la structure de stabilité sociale qui, selon nos conclusions, aurait fait d'elle une Société du 2* type.

Histoire de l'Europe.

Tout d'abord faut-il parler de "civilisation occidentale" ou de "civilisation européenne" ?
Le mot "Europe" apparait pour la première fois avec Hésiode pour désigner l'espace géographique situé au nord du pourtour méditerranéen. Hérodote, déjà, se demandait pourquoi le nom d'une princesse Tyrienne, c'est à dire asiatique, avait été choisi pour distinguer cette partie du continent du reste de l'Asie. ,
L'"Empire d'Occident" était la partie occidentale de l'Empire romain issue du partage de l'Empire à la mort de Théodose.
La partie outre-Rhin a été ajoutée par Charlemagne.

Nous choisirons "civilisation européenne", (en précisant qu'il s'agit de l'espace géographique européen et non politique), de préférence à "civilisation occidentale" parce que l'Empire d'Occident, qu'il soit romain ou carolingien, ne semble pas avoir eu de responsabilité directe dans l'épanouissement que nous allons essayer de mettre en lumière.

Nous remarquerons tout d'abord que la civilisation européenne s'est développée au nord du 40e parallèle de latitude Nord (même si l'égéenne, qui en marque le début, se situe légèrement au dessous), alors que la civilisation chinoise s'est développée presque entièrement au sud de ce même parallèle.

Cette remarque, qui à première vue peut paraître anodine, a eu une grande importance pour la suite des événements[24].

Tout au long de son histoire, du troisième millénaire avant J.-C. jusqu'à la stabilisation des Vikings en Normandie vers le Xe siècle de notre ère, il semblerait que l'espace européen ait été sillonné par des migrations de peuples barbares.
Tous les foyers civilisateurs (situés plus au Sud) ont été balayés par des invasions de peuples venant du Nord.
Nous avons vu que la civilisation égéenne n'avait été qu'une succession d'invasions. Les civilisations crétoise, achéenne, ionienne, éolienne et même dorienne sont nées à la suite d'invasions et ont été balayées par d'autres.
Rome, qui en a hérité la culture, a été, elle aussi, anéantie par des barbares.

Au point que nous ne trouvons, au début de notre ère, sur le sol européen, au moment où la démographie humaine explose, que des barbares.
Les Wisigoths occupent l'Espagne et le sud de ce qui sera la France, les Francs sont au nord, les Burgondes dans la vallée du Rhône, les Lombards en Italie, les Saxons au nord du Rhin et en Angleterre ... etc. Sans parler des Celtes qui forment la grande majorité gallo-romaine.
Faudrait-il alors, pour désigner la civilisation qui va naître, parler de "civilisation barbare" ?

Rappelons que le terme "barbare" n'a pas ici le sens péjoratif qui lui est donné habituellement. Bien au contraire, il désigne, pour ceux qui s'intéressent au social, un groupe humain non encore "civilisé", c'est-à-dire qui a gardé la structure d'une société "égalitaire", d'une Société première, et surtout ses valeurs.

D'autre part, bien que détruisant tout l'acquit "civilisé" par leur intrusion brutale, il n'est pas improbable qu'une "invasion barbare", en conservant quelques traits culturels essentiels des vaincus, puisse se solder par quelque chose de positif. Ne faut-il pas, parfois, détruire l'ancien pour faire du neuf ? Tout au moins ce qu'il pourrait avoir de sclérosé.

Nous avons attribué à la rigueur climatique (faute de mieux) le fait qu'une société archaïque ait gardé plus longtemps un haut niveau social. (Probablement pour faciliter une coopération dans des conditions rendues plus difficiles).
Cette situation dans un pays froid permet de comparer avec l'Extrême-Orient et fait ressortir la conséquence suivante :
En Chine, les foyers civilisés ont dominé les foyers barbares en imposant leurs cultures. En quelques millénaires une culture commune a pu se dégager.
En Europe, la culture gréco-romaine (qui aurait pu devenir une culture commune pour l'Europe) n'a pas réussi à s'imposer devant l'avalanche des barbares.

Cette situation au nord du 40ᵉ parallèle expliquerait pourquoi, en fonction de nos hypothèses, les différentes ethnies qui peuplaient l'Europe au début de notre ère n'avaient aucune homogénéité culturelle.
L'origine indo-européenne, de la plupart d'entre elles, était trop éloignée[23] dans le temps pour que l'on puisse véritablement parler d'une culture commune. Les seuls points culturels communs ne concernaient que les racines linguistiques et des mythologies communes. Par contre la dénomination de "païenne" leur conviendrait, mais le terme est impropre pour évoquer une communauté culturelle.

Nous étudierons successivement trois parties :
Les origines, Fédérations tribales et chefferies, Le Moyen-âge.
Chacune de ces périodes sera caractérisée par le stade d'évolution sociale des sociétés humaines qui en ont marqué l'histoire.
Donc respectivement, sociétés archaïques, stade fédératif et féodal, formation d'une Société du 2ᵉ type.
Nous insisterons plus sur la première et la troisième parties, la période des fédérations ayant déja été traitée dans le chapitre 4.

Suivant l'habitude que nous nous sommes imposée, ce n'est pas une histoire événementielle qui sera retracée. Seuls quelques jalons permettront de mieux situer les etapes.

Les origines.
Le néolithique est détecté en Europe dès le cinquième millénaire avant J.-C., en Bulgarie.
Des foyers civilisateurs apparaissent dans les Balkans (culture de *vincà*) où la métallurgie du cuivre serait antérieure à la culture de l'Egée.
Les sépultures mégalithiques, dont les plus anciennes sont datées de 4 000 ans avant notre ère, se répartissent le long de la côte Atlantique en Espagne, au Portugal, en Bretagne, en Irlande jusqu'au Danemark et en Suède.
En Angleterre, la culture du Wessex, selon les archéologues, fait apparaître des sociétés de chefferie dès la fin du néolithique.

A partir du deuxième millénaire avant J.-C. la civilisation égéenne commence en Crète et en Grèce.
L'ancienne conception "diffusionniste", qui faisait provenir tous les foyers civilisateurs du Moyen-Orient, est maintenant abandonnée par les archéologues. Les foyers que nous venons de citer seraient proprement européens.

A une époque beaucoup plus récente, au cours du dernier millénaire avant notre ère, l'espace européen est traversé par les "barbares". Celtes d'abord, Germains ensuite.
Ce sont des ethnies égalitaires, des Sociétés premières, qui viennent du Nord et qui submergent les foyers civilisés en raison d'un I.d.S. élevé.
Il faut l'attribuer, à notre avis, à la poussée démographique qui commence à devenir explosive et à la raréfaction de l'espace disponible.

Les Celtes.
Seules les données linguistiques et archéologiques (rares) autorisent à parler de peuples celtes.
Leurs traces historiques relèvent de la toponymie restante, des langues encore parlées (ou éteintes depuis peu), ou connues par des écrivains grecs et latins comme Hérodote, Posidonius puis Strabon, Diodore de Sicile et César, et enfin d'éléments archéologiques qui de toute évidence peuvent être attribués à des peuples ayant eu une culture celtique.

Même si l'on est en droit de parler d'une civilisation celtique, (la "plus belle civilisation barbare" face au monde greco-romain), postérieure à l'âge du bronze, dite de Hallstatt, succédant elle-même à la culture "des champs d'urnes" et précédant celle "de La Tène", rien ne permet d'affirmer, et même de supposer, que les Celtes aient formé un état structuré.
Jusqu'à leur stade ultime de Gaulois, les peuples parlant une langue celtique ont toujours été présentés comme un ensemble de tribus et tout porte à croire qu'il s'agissait de Sociétés premières évoluant progressivement de l'état égalitaire vers celui de chefferie.
Certains de leurs noms tribaux, gaulois, sont parvenus jusqu'à nous. Les Belges, les Atribates, les Bellovaques, les Rèmes, selon les toponymistes ont donné la Belgique, Arras, Beauvais et Reims, comme les Séquanes ont laissé leur nom à la Seine.

Leur origine remonte au début du second millénaire au centre de l'Allemagne dans la région du Harz d'où ils émigrèrent par vagues successives en Allemagne d'abord, puis vers 1 800 et 1 600 avant notre ère, en Angleterre et en Irlande pour devenir plus tard les Gaëls ou Goïdels.
Vers 1 200 les tribus celtes, trop à l'étroit en Allemagne, descendent vers le Sud, pénètrent en France et en Espagne où elles s'installent.
Vers la fin du VIIIe siècle, qui correspond à la période de Hallstatt, au début de l'âge du fer, la civilisation celte s'organise en France et au sud de l'Allemagne.
Au IVe siècle les Gaulois attaquent le Nord de l'Italie, probablement pour des raisons de pression démographique, prennent Rome en - 387, progressent jusqu'en Asie Mineure (en Galatie) et en Europe centrale (en Galicie).

Puis, sans qu'on sache pourquoi, au IIe siècle avant notre ère leur ardeur combative s'estompe, la pression dévastatrice se fait contre eux, au Sud par les Romains, au Nord par les tribus germaniques.
On pourrait penser à une baisse de l'I.d.S. On trouve en effet trace de beaucoup de "sociétés de chefferie" et l'art celte arrivé jusqu'à nous dénote une civilisation hors de portée de peuples à I.d.S. très élevé.

Les Germains.
Ce que nous savons des Celtes et des Germains n'offre aucune garantie historique. Les sources écrites latines sont rares et souvent imprécises. Leur crédibilité peut être mise en doute du fait qu'il s'agit souvent de panégiriques de chefs de guerre devenus empereurs.

Pendant la première moitié du premier millénaire avant notre ère, période du bronze nordique, les tribus germaniques sont déjà établies en Suède méridionale, au Danemark et en Allemagne du Nord entre l'Elbe et l'Oder.
Leur présence est attestée par l'archéologie, (culture de Wessenstedt et de Harpstedt), qui permet déjà de constater une interpénétration avec les tribus Celtes établies plus au Sud, particulièrement au début du Hallstadt.
Vers - 500, elles commencent à s'agiter et débordent à l'Ouest vers la Hollande et la Belgique en bousculant les Celtes, au Nord en Scandinavie d'où viendront les Vikings et les scandinaves actuels, à l'Est vers la Baltique.
Ces tribus germaniques forment trois groupes principaux, westique, ostique et nordique, (selon la dénomination que nous devons à Tacite).

Les tribus du groupe occidental, (qui au contact des Celtes adoptent les modes de la civilisation de la Tène), nous sont connues par des sources historiques postérieures: les récits de César, Tacite et Pline l'Ancien, (c'est à ce dernier que nous devons la classification du groupe westique entre Istevon, Ingevon et Herminon).
Les tribus Istévones, (dont l'origine serait à rechercher dans la culture de Harpstedt selon Bosh-Gimpera), se trouvent aux environs de l'an - 400 dans le bassin inférieur du Rhin allemand, comprenant les Chamaves, les Bructères, les Sicambres, les Usipètes, les Ubiens, dont beaucoup se retrouveront plus tard, à l'époque impériale romaine, dans la ligue des Francs.
Les Ingévons sont installés plus au Nord jusqu'à l'Ouest de l'Elbe. Elles donneront les Frisons, les Chauques, les Reudinges qui deviendront les Saxons, les Angles, les Aviones, les Charydes, les Varins, les Cimbres et les Teutons.
Les Herminons, eux, se trouvent au Sud de l'Elbe et dans le bassin de la Weser. Ils comprennent les tribus Ampsivares, les Angrivares, les Chérusques, les Chattes et le groupes des Suèves.

Les mouvements du groupe des Germains orientaux (ostique), semblent s'être effectués plus tard que ceux des occidentaux.
A partir d'une date incertaine, vers - 150, des tribus germaniques semblent installées entre les embouchures de l'Oder et de la Vistule, en Poméranie. Ce sont les Burgondes, les Lombards, et celles qui deviendront les Vandales et les Goths.

La forme tribale de ces peuples semble certaine jusqu'à une date que l'on pourrait situer au tournant de notre ère. Après, les véritables fédérations commencent : Francs, Allamans, Wisigoths ... etc.

Ces barbares, celtes d'abord et germains ensuite, vont occuper au début de notre ère presque tout l'espace européen.

Certains ont parlé d'un sang neuf qui serait venu revivifier la déficience de l'ancien. Ce qui n'a aucun sens, car ce serait attribuer à l'exès de consanguinuité la fin du monde romain.
D'autres ont vu le "génie" de peuples de race supérieure, ce qui nous parait tout aussi dénué de fondement.
Selon nous, cet apport bénéfique barbare vient du fait d'hommes encore fraichement sortis de Sociétés premières. Ayant conservé les valeurs propres aux Sociétés premières, que nous avons appelé "valeurs morales naturelles"; un sens profond du Sacré et une sensibilté religieuse presque intacte.
Il ne faut pas oublier que les Gallo-Romains sont en majorité d'anciens Celtes romanisés depuis peu (à peine 50 ans avant le début de notre ère, et nous savons que beaucoup d'entre eux vivaient alors encore à l'état tribal).

Fédérations tribales et chefferies.
Période qui va des grandes invasions et la constitution des royaumes barbares, jusqu'à la période féodale. En gros du IVe siècle au milieu du IXe.
Nous avons évoqué dans le chapitre IV quelques exemples de fédérations tribales connues par les auteurs latins.
Les exemples Sicambre et Chérusque n'étaient que des alliances passagères. Une fois l'objectif atteint, chaque tribu reprenait son autonomie.
Les véritables fédérations (franque, allémanique, wisigothique...) ne commencèrent, si l'on en croit les sources romaines, qu'à partir du IIe siècle.

Nous savons par les panégiriques d'empereurs alors chefs de guerre, que déjà sous Auguste, donc au tout début de notre ère, les Romains installèrent en Gaule des tribus Sicambre, Tongre et Ubienne, avec femmes et enfants, dans des régions peu peuplées situées entre le lime du Rhin et la Somme.
Vers 287, après une victoire sur le premier roi franc connu, Génobaud, Maximin installa des colonies franques Chamave et Frisonne dans l'Escaut, le Braban et en Flandre.

L'évolution des Francs vers une royauté héréditaire traduit la société du type "chefferie".

En effet les différents rois, mérovingiens comme carolingiens, se sont comportés d'une façon analogue à celle des chefs des sociétés tribales du type chefferie. Disposant du pouvoir à leur gré, se partageant entre fils les restes de leur père, ils ont mené une politique souvent à très courte vue et surtout guerrière.
Beaucoup de médiévistes les considèrent comme des "chefs de guerre".
Ce qui n'exclut pas la valeur de certains d'entre eux : Clovis (482-511), Dagobert (629-639), ceux que l'on appelle les Pipinides

et Charlemagne surtout (768-814), mais leur rôle sur l'organisation sociale de l'Occident n'a pas été très marquant. Il y en eu beaucoup de médiocres qui ont été, comme dans les sociétés tribales du type post-chefferie, responsables de la dégradation des moeurs et des mentalités.

Cette période a néanmoins une grande importance, quelles qu'en aient été les tribulations des "chefs", car elle a permis un début d'homogénéisation des cultures romano-gallo-barbares, en tout cas dans le peuple.
Cette cohabitation de presque un millénaire a été nécessaire pour que commence une harmonisation culturelle et pour que puisse réapparaître le Sacré.

L'état de la société sous les derniers Mérovingiens est facile à imaginer malgré l'absence de sources. La seule transmission héréditaire des charges, obtenue par les grands feudataires, dénote un retour de l'égoïsme.
L'état des moeurs après la dislocation de l'Empire carolingien révèle la situation de "post-chefferie". Elle transparait à travers les écrits de l'époque. Nombreux sont les médiévistes qui la soulignent. Les ecclésiastiques (même les moines) comme les laïcs sont touchés par la crise morale.

Le Moyen Age.

C'est la période la plus intéressante pour notre propos. Elle va du début du IXe siècle (814 mort de Charlemagne) jusqu'à la fin du XIIe.
Nous avons dit plus haut que pendant cette période s'était cristallisé ce qui a fait de notre civilisation une Société du 2e type.
Les éléments d'une structure de stabilité sociale seraient à rechercher :
- Dans une homogénéité culturelle consécutive à l'embrasement de la Foi chrétienne. Les Abbés Clunysiens semblent avoir joué un rôle majeur dans ce processus.
- Avec un sytème hiérarchique de dominance, qui pré-existait, mais qui a été **anobli** (dans le sens propre du terme) par la Chevalerie.

Une des caractéristiques de cette période est l'absence de puissance souveraine centralisée.
Au début, par l'inconsistance des successeurs de Charlemagne et à partir des Capétiens (Hugue Capet 987-996) parce que la nouvelle monarchie féodale, intronisée par les grands feudataires, n'était pas de même nature que l'ancienne[26].
En Allemagne, la personnalité de Otton le Grand (936-973) a retardé la grande réforme médiévale partie incontestablement de France.
Du IXe au XIIe siècles la puissance souveraine centralisée s'est "dissoute" dans la féodalité.

Cette "carence" d'une puissance centralisée va permettre aux Grands de l'Eglise, d'origine monastique (Cluny), de réformer la "dérive" morale de la féodalité, en commençant par les laïcs, à l'encontre de ce que l'on croit habituellement. La réforme morale

de l'Eglise séculière (réforme Grégorienne proprement dite) est postérieure de près d'un siècle à celle de la société civile. D'organiser la société par la fondation des trois Ordres et la création de l'idéal chevaleresque.

L'histoire médiévale est mal connue. Etudier cette période n'est pas très facile pour plusieurs raisons :
- Les documents sont rares, surtout ceux concernant les Xe et XIe siècles. Ils sont écrits souvent (comme le faisait remarquer Marc Bloch) en un latin discutable.
- Les mots utilisés sont sujets à des variations sémantiques, ce qui oblige à les interpréter, (et de nos jours les idéologies commandent les interprétations), il nous faudra interpréter les interprétations des médiévistes.
Heureusement ils sont nombreux et de tendances différentes, et les idéologies qui les imprègnent sont assez faciles à décrypter.
- Par le morcellement féodal, la diversité régionale est extrême. Tel fait reconnu à un endroit est contredit ailleurs. Une vue d'ensemble est rendue difficile.
Les médiévistes modernes, pour y voir plus clair, ont analysé des textes circonscrits à une région déterminée, (actes notariés, chartes de donation, qui permettent, par exemple, de mieux suivre une filiation)[27].
- Les médiévistes ne s'intéressent souvent qu'aux sources historiquement fiables. On peut les comprendre, mais toutes ont été écrites par des clercs. Ce qui ne rend pas toujours facile la compréhension des "mentalités séculières", les "attitudes mentales" chères à Georges Duby.
Les "chansons de geste", poèmes épiques écrits souvent longtemps après les événements, sont ainsi négligées. Elles reflètent le mieux pourtant la psychologie de l'époque qui nous intéresse particulièrement.
Car, si nos hypothèses se trouvaient justifiées, cette "mutation" qui a fait de notre société une Société du 2e type ne peut qu'être psychologique, dans les mentalités d'alors. Car aucun fait événementiel ne semble pouvoir être retenu comme cause.
Il est difficile de ne pas voir que le Christianisme a joué un rôle déterminant dans ce processus.

Mais cela demande a être nuancé.
Si le Christianisme semble avoir été un facteur fondamental de la réussite de notre société, c'est par l'**unanimité** de la Foi qu'il a suscitée, plus que par son contenu dogmatique. Cette unanimité de croyance contribua à l'homogénéité culturelle qui manquait totalement à cet assemblage hétéro-culturel romano-gallo-barbare.

Car rien n'existe dans les Saintes Ecritures concernant une structure de stabilité sociale telle que nous l'entendons.
Le succès du Christianisme est né de la rupture des liens sociaux des sociétés tribales suite à l'expansion romaine associée à la poussée démographique. Cette nouvelle religion a récupéré les individus déstabilisés par la perte des liens sociaux, et n'a jamais cherché à leur en redonner d'autres. Elle a même engendré l'individualisme par le Salut individuel.

Une bibliographie succincte des principaux auteurs que nous utiliserons figure en note[28].

Nous assistons aux alentours de l'an mil à un véritable **"embrasement de la Foi Chrétienne"**.
Rappelons que c'est en 313 que Constantin, par l'édit de Milan, reconnaissait les droits à l'existence de l'Eglise catholique.
Si la structure de l'Eglise date de Rome, cette Foi monolithique n'a jamais été constatée ni à Rome ni sutout à Byzance dont la grandeur dure jusqu'au XIIIe siècle.
Nous pensons que cet "embrasement de la Foi" est inséparable du processus qui nous intéresse, car c'est lui qui créera l'indispensable "homogénéité culturelle".

Que s'est-il passé ?

Le rôle du clergé parait avoir été prépondérant. Par son influence sur les âmes d'abord et parce que les clercs semblent avoir eu le monopole du "savoir" et surtout de l'écriture.

Dans l'Eglise catholique latine il faut distinguer, (et la distinction est fondamentale au Moyen Age), le clergé régulier du clergé séculier.
Le premier obéit à une règle. Règle de mode de vie, de conduite, de comportements. Règle propre à chaque congrégation, quelquefois commune à plusieurs. Cette règle, (ou ces règles), cherchaient toutes à étouffer deux des plus importants instincts individuels : celui de puissance, voeux de pauvreté, et ceux concernant la reproduction, voeux de chasteté.
(L'ascèse du "renonçant" indien est discernable, bien que l'introduction de la notion de "péché", qui n'est qu'individuel, enlève au principe son sens social.)
Le clergé régulier depend de l'autorité séculière.

Le clergé séculier.
Le clergé séculier vit avec le siècle, structure le siècle. C'est l'ensemble hiérarchique des prêtres, des évêques avec à son sommet l'institution papale.
Pour les membres du clergé séculier aucun voeux n'est exigé, ni de pauvreté ni de chasteté. Le voeux de célibat n'a été imposé aux prêtres, (non sans résistance de leur part), qu'apres le Concile du Latran de 1139.
L'investiture épiscopale a toujours été subordonnée au pouvoir temporel.
De ce fait, le clergé séculier a été trop lié au pouvoir laïc. Il en a épousé jusqu'aux vices. Simonie et nicolaïsme[29] en sont, pour la période post-carolingienne, les caractéristiques les plus souvent citées par les médiévistes.

Le **clergé régulier.**
Le monachisme médiéval, pour la période qui nous intéresse, est presque exclusivement cénobitique.
Faute de documents nous savons peu de chose sur sa répartition européenne dans les premiers siècles de notre ère. Mais dès le VIe siècle, lorsque Benoit de Nursie rédigea sa règle au Mont Cassin, il était déja bien implanté en occident.

En 817, à Aix-la-Chapelle, alors que l'Empire carolingien marque un des sommets de la prospérité des monastères, la règle bénédictine est discutée et codifiée par une assemblée d'abbés et de moines sous la direction de Benoit d'Aniane. Ce dernier est

nommé par Louis le Pieux supérieur de tous les monastères de ses Etats.
Cette "règle d'Aix" ne restera pas la seule admise par la quantité de monastères qui fleurissent à partir du IXe siècle.
De nombreuses congrégations se fondent dans un but avant tout réformateur. Car la prospérité même des monastères engendre un mal qui va à l'encontre du voeux de pauvreté. L'une de ces congrégations aura un succès qui dépassera de loin les autres, l'ordre de Cluny.

Cluny .

L'influence de Cluny, entre les Xe et XIIe siècle, non seulement sur le renouveau monastique mais sur la société toute entière, est souligné par de nombreux médiévistes.

"L'influence extraordinaire que les Clunistes avaient prise sur les âmes, dans toutes les classes sociales, peut se mesurer à l'étendue de sa domination." (Achille Luchaire : "Les premiers Capétiens", écrit en 1911 et reédité chez Tallandier.)

"Avec les progrès de l'économie rurale, avec l'installation de la féodalité, le succès de Cluny, qui leur répond, représente le fait le plus important dans l'histoire européenne du XIe siècle. Il fut total." (Georges Duby dans "Le temps des cathédrales, l'art et la société (980-1420)", Gallimard, 1977).

"Aux Xe et XIe siècles, l'idée de la réforme comme sa mise en oeuvre sont inséparables de Cluny. La plupart des prélats réformateurs sont clunisiens ou ont subi l'influence de Cluny. En réformant le monachisme, Cluny a porté l'étincelle de la réforme dans l'Eglise d'Occident toute entière. Par son exemple, son rayonnement, la puissance des grands abbés, Cluny ... "a fait éclater les cadres pourris de la société chrétienne et, en dépit des évêques simoniaques et débauchés, a fait régner partout la vertu et la crainte de Dieu." (Edmond Pognon)."
(Jean Chelini, "Histoire religieuse de l'Occident médiéval", Hachette\Pluriel, 1993.)

"Par ses nombreux moines et tous ses prieurés, l'ordre de Cluny est particulièrement présent dans l'Eglise et dans le siècle.
Sa puissance, son dynamisme lui permettent, surtout au Xe et au XIe siècles, d'exercer un ascendant incontestable sur tous ceux qui sont en relation avec lui et finalement de marquer en certains secteurs l'histoire de l'Occident. Il intervient dans le domaine spirituel par la religion qu'il pratique et qu'il fait pratiquer, grâce au rayonnement de ses maisons, plus encore grâce aux rapports établis avec la noblesse - et entretenus avec elle par son recrutement - ainsi qu'avec le monde paysan qu'il encadre fort souvent grâce aux paroisses qu'il possède, tient et dessert au XIe siècle et même encore au XIIe. Les Clunisiens influent ainsi sur les comportements des groupes et des individus.
D'autre part, ils s'intègrent, selon des modes différents, à la vie intellectuelle et à l'essort artistique de ces siècles. Ils élaborent en même temps, avec une construction idéologique appropriée, une culture qui leur est spécifique et que j'appelle la civilisation clunisienne."
Marcel Pacaut, "L'Ordre de Cluny", Fayard, 1991.

Le 2 Septembre 909, Guillaume III, duc d'Aquitaine, faisait don à Bernon, abbé de Balme (Baume-les-Messieurs), du domaine de Cluny situé en Basse-Bourgogne à une vingtaine de kilométres de Mâcon.
La charte qui l'accompagnait précisait que la donation était faite au nom des saints apôtres Pierre et Paul, donc à leurs héritiers, les papes successeurs de Pierre.
Ce choix mettait ainsi l'abbaye directement sous la dépendance de Rome, lui donnant ainsi une liberté totale vis à vis des rois, des princes et des évêques. Car l'élection de l'Abbé était, elle-même, soustraite aux ingérences laïques.

Grâce à cette liberté et à l'exemplaire personnalité des Abbés, l'essor de Cluny fut prodigieux. En un peu plus d'un siècle le nombre de ses abbayes, prieurés et doyennés formait un empire couvrant tout l'Occident.
Le nombre considérable des donations témoigne de la considération que l'ordre avait auprès des laïcs.

La personnalité des grands Abbés qui succédèrent à Bernon, fondateur de l'ordre, Odon (927-942), Maïeul (948-994), Odillon (994-1049) et Hugues de Semur (1049-1109), fut telle qu'ils sont considérés par beaucoup comme les véritables chefs de la chrétienté médiévale.
La durée de l'abbatiat fut de quarante six ans pour Maïeul, cinquante cinq ans pour Odillon et soixante ans pour Hugue de Semour.
Pendant <u>deux siècles</u> Cluny règna sur l'Occident !
Il faut rappeler que les quatre Abbés, successeurs de Bernon, ont été canonisés : Maïeul cinq ans après sa mort, Odillon quinze ans après la sienne.
(Le moine Aymard fut choisi par Odon pour lui succéder, mais son abbatiat fut de courte durée en raison de problèmes de santé.)

L'origine aristocratique des quatre abbés cités, leur personnalité et l'exemplarité de leurs comportements moraux, expliquent l'excellence des rapports qui ont existé entre eux et les plus grands princes d'Occident.
Le recrutement des moines dans l'aristocratie a été facilité par le système des *oblats*, enfants confiés par la petite noblesse aux monastères clunisiens.

Le nombre de monastères clunisiens, au sommet de la puissance de l'ordre, a été estimé à 1 450 maisons à la fin du XI* siècle, dont 815 en France, 109 en Allemagne, 23 en Espagne, 52 en Italie et 43 en Angleterre (d'après J. Le Goff, "La Civilisation de l'Occident médiéval", Paris, Arthaud, 1964).

Tous ces monastères étaient sous la domination d'un seul abbé.
Le régime monocratique, concentrant l'autorité et la décision entre les mains d'un seul et même personnage, est une des caractéristiques majeures de la première période de l'histoire de Cluny.
L'omnipotence de l'abbé était un principe essentiel chez les moines d'Occident, (d'après la règle bénédictine la décision appartenait à l'abbé seul, le chapitre n'avait qu'un pouvoir consultatif, les moines lui devaient une obéissance absolue).
Tout naturellement dans la congrégation de Cluny le même principe d'un chef unique est appliqué.

Dans tous les monastères de l'ordre le titre d'abbé est supprimé et remplacé par celui de "Prieur", lui-même nommé par l'Abbé général. Ce qui d'ailleurs était contre la tradition bénédictine et souleva parfois de vives résistances.

L'Abbé de Cluny visitait sans relâche tous les monastères, nommait lui même les Prieurs, les déplaçait éventuellement.
Il transmettait ainsi ses directives jusqu'aux extrêmités du réseau.
Certains historiens ont comparé l'appareil clunisien aux *média* de l'époque.
C'est, très probablement, ce pouvoir médiatique qui a donné tant d'efficacité et d'importance à Cluny.
Les grands esprits de la qualité des quatre Abbés existaient aussi parmi les évêques, les archevêques et les papes.
Mais l'appareil conciliaire dont ils disposaient s'est avéré moins efficace et de portée plus limitée, que cette hiérarchie monastique obéissant sans contester (tout au moins rarement) et qui transmettait les directives jusqu'au fond des campagnes.

Ces prérogatives, octroyées directement par l'institution papale, firent de Cluny un véritable empire sous la direction d'un seul homme pendant près de deux siècles.
Car l'abbé en poste désignait lui-même son successeur, et comme la règle bénédictine préconisait l'obéissance totale des moines à leurs abbés, on peut affirmer qu'une seule et même volonté, une même intelligence, a commandé la congrégation pendant deux siècles, suivant une même idée directrice : la réforme morale de la société, monastique d'abord laïque ensuite.

Il faut rappelé que c'est en 1059 seulement que Nicolas II promulgua le décret qui rendait au clergé l'élection papale, que le pontificat d'Urbain II, qui appliqua la réforme grégorienne, n'a commencé qu'en 1088.
La réforme clunisienne est donc antérieure (de près d'un siècle), et sans elle la réforme grégorienne n'aurait peut-être pas été possible.

Si Cluny a été responsable de cette transformation fondamentale, quelles en ont été les manifestations ?

Selon Marcel Pacaut[30], l'action de Cluny s'est manifestée dans trois directions principales :
- Unification de la Foi et accès au Sacré[31].
Une des grandes réussites de Cluny concerne l'uniformisation de la liturgie. De par ses nombreuses abbayes et leur direction monocratique, il était presque normal que l'activité de tous les moines clunysiens soit codifié. Il nous est resté un document intitulé "Livre de la voie droite", (manuscrit destiné à l'abbaye de Farfa), véritable coutumier qui décrit en détail la célébration de la messe, des prières pour les morts, etc.
Nous devons aux clunysiens l'instauration de la Toussaint.
L'idée de Purgatoire était antérieure, mais nous leurs devons certainement la diffusion d'une possible clémence divine.
Nous connaissons la culture musicale d'Odon et l'introduction des chants religieux dans la liturgie.

Un fait significatif : les historiens des déviations religieuses observent entre 1040 et 1120 un **"creux hérétique"**, qu'ils attribuent incontestablement à Cluny. (cité par G.Duby dans "Les trois Ordres ou l'Imaginaire du féodalisme.", Gallimard, 1978.)
L'hérésie a été signalée à Orléans en 1022, à Arras en 1024, plus tard en Champagne, un important foyer existait en Italie à Monteforte.
Une disparition totale de l'hérésie, pendant près d'un siècle, signifie à elle seule une profonde homogénéité de Foi.
Car de toute évidence l'hérésie représente le plus grand danger pour une homogénéité culturelle basée sur une religion. Sa prise de conscience (trop tardive) a amené l'Inquisition.

- Réforme morale de la société laïque.
Quel a été exactement le rôle de Cluny dans la réforme morale de la société ?
L'objet premier de Cluny a été de réformer les monastères où un certain laxisme s'était installé.
La vie monastique suscite l'admiration des laïques, les donations affluent, enrichissent les couvents, et rendent difficile à supporter le voeu de pauvreté.
Ce même processus se retrouve tout au long de l'histoire du monachisme. Cluny lui même y succomba, déclenchant la réforme Cistercienne puis les ordres mendiants.

Dans ce domaine, la réussite de Cluny fut totale. Mais l'ambition des grands Abbés fut d'étendre cette réforme à la société laïque. Déja Odon (mort en 942) a voulu montrer que, pour se rapprocher de Dieu, il n'est pas obligatoire d'entrer dans les ordres monastiques, la vie laïque peut y parvenir.
"A un laïc, écrit-il, beaucoup de choses sont permises qui ne le sont pas à un moine. Mais l'on peut être dit confesseur (de la foi) lorsqu'on porte sa croix en résistant aux vices aussi bien que lorsqu'on glorifie Dieu en administrant ses biens." (Marcel Pacaut dan "L'Ordre de Cluny").[32]

C'est à Odillon surtout que Marcel Pacaut attribue un rôle important dans la réforme morale laïque.
Odillon commence son abbatiat en 994. Au début de l'an mille, les structures carolingiennes s'estompent, la féodalité s'installe.
"En tout cela, par Odillon, Cluny s'integre à la société féodale et tend en même temps à la prendre en charge. S'il est dans la ligne tracée depuis Odon et exprimée par celui-ci dans la biographie de saint Géraud d'Aurillac, le nouveau projet en est cependant très différent. Odon proposait à l'aristocratie de son temps un modèle de sainteté afin de démontrer qu'il pouvait y avoir une sainteté laïque, particulièrement dans le groupe détenant la puissance publique. Il laissait en quelque sorte l'initiation fondamentale de la conversion à la personne elle-même, sans lui imposer une série de normes à respecter impérativement. Odillon, lui, demande à tous les couvents de se mettre au coeur du milieu seigneurial en le contrôlant et en le dirigeant selon une pastorale définie, sans attendre que la démarche première vienne des individus; il confie donc à Cluny une nouvelle mission réformatrice étendue à tous, clercs et laïcs, et non plus seulement aux moines. C'est en cela que son rôle est d'une importance exeptionnelle et que la période 1015-1030 constitue le tournant majeur de l'histoire clunisienne." (Marcel Pacaut, "L'Ordre de Cluny").

Il faut ajouter au rôle des abbés une profonde volonté populaire de réforme que Jean Chélini a souligné avec la "Patarie".
Car la mauvaise tenue de certains prélats choquait le peuple.

- Répression de la "turbulence guerrière".
Parmi les causes de la "dérive féodale" (c.f.chapitre 4) nous avons signalé :
- la réapparition de l'égoïsme par libération des instincts individuels, (luxure et cupidité), provoquant la dégradation des habitudes comportementales, c'est à dire des moeurs.
- la persistance des guerres de forme tribale, nécessaires aux Sociétés premières mais nuisibles à une Société du IIe type.

La paix de Dieu.
"En l'an mil de la passion du seigneur, écrit Raoul Glaber au chapitre IV de ses Histoires, les évêques et les abbés commencèrent à réunir. d'abord dans les pays d'Aquitaine, l'ensemble du peuple dans des conciles. On y apporta beaucoup de corps saints et d'innombrables chasses pleines de reliques.
Depuis là, par la province d'Arles, puis celle de Lyon, et ainsi par la Bourgogne jusqu'aux extrémités de la France, on en vint à annoncer dans tous les diocèses que des conciles seraient tenus en des lieu déterminés réunissant les prélats et les princes de tous les pays, pour la réforme de la paix et l'institution de la sainte Foi."
"Ce texte, continue Georges Duby , donne une image fort exacte du mouvement pour la paix de Dieu.
L'ensemble des documents aujourd'hui conservés confirme en effet que celui-ci s'est développé dans de très larges assemblées que l'on tenait dans les prés, hors des cités, afin d'y réunir des foules, et l'ostentation des reliques joua sans doute un grand rôle.
L'initiative, d'autre part, semble bien être venue des évêques et des supérieurs des monastères, notamment de l'abbé Odillon de Cluny[33], et les prélats parvinrent à gagner à leurs vues les membres de la haute aristocratie régionale."
(article intitulé "les Laïcs et la Paix de Dieu", dans "Hommes et structure du Moyen Age").

Les dates même de ces assemblées nous sont connues.
Elles débutent en 989-990 à Charroux et à Narbonne, s'étendent en l'an mil à toute l'Aquitaine, pénètrent en Bourgogne en 1023-1025 et gagnent le reste de la France en 1027 jusqu'en 1041.

Les premiers conciles n'avaient pas dénié aux "*milities*" de combattre, mais ils leur enjoignaient d'épargner les "pauvres", c'est à dire d'abord les paysans. La notion s'étendit par la suite à tous ceux qui ne portaient pas d'arme.
Dans un deuxième temps, les conciles ont délimité certaines zones de sécurité interdites à la turbulence chevaleresque. Les églises et les propriétés du clergé, dans la mesure où, de leur côté, les clercs déposaient les armes.
Puis l'idée de trêve succède à l'idée de paix, (la société chevaleresque se met alors en place), "Le chevalier tient à honneur, non seulement de ne point attaquer et dépouiller les chrétiens désarmés, mais pour l'amour du Christ, il ne doit point tirer l'épée pendant les temps saints." (Duby, ibid.)

La trêve, du mot francique "*treuwa*", une suspension générale et temporaire des activités militaires, apparait dans des textes rédigés en 1023-1025 et concerne le Crême. Quatre ans plus tard, au concile d'Elne, elle est imposée chaque dimanche. Au concile d'Arles (1037-1041) elle commence le mercredi soir pour durer jusqu'au lundi matin.
En 1054 le concile de Narbonne prononce cette condamnation : "Que nul Chrétien ne tue un autre Chrétien, car qui tue un Chrétien répand sans aucun doute le sang du Christ."
Si Odillon n'est pas toujours lui-même présent à ces conciles, il y est toujours représenté par quelques moines clunisiens.

Il faut souligner ceci :
En agissant ainsi sur la "turbulence guerrière", Odillon prépare l'accès de tous les "*milities*" vers ce qui deviendra la chevalerie, contribuant ainsi à la réforme morale de la future noblesse.

L'aristocratie médiévale.
Elle nous intéresse en fonction du système hiérarchique (malheureusement de dominance) qui remplacera la hiérarchie naturelle.

La noblesse de l'ancien régime, abolie par la révolution de 1789, était une aristocratie de droit, privilégiée socialement et fiscalement, dont les titres se transmettaient héréditairement par primogéniture. Elle formait une véritable classe sociale.
Elle a été instituée entre les XIe et XIIe siècles avec la chevalerie.
Mais avant l'an mil, l'aristocratie n'avait pas les mêmes prérogatives (juridique entre autre) que celles accordées à la noblesse à partir du XIIIe siècle.
En étudiant la longévité des lignages aristocatiques, les médiévistes se sont aperçu qu'elle ne dépassait guère cinq à six générations (cf chapitre 4).
L'aristocratie du haut Moyen Age, post-carolingienne (IXe et Xe siècles), devait être distinguée pour cette raison de celle qui s'est instaurée à partir du XIIe siècle avec la chevalerie.

La chevalerie, la nouvelle aristocratie, la noblesse.

"A l'origine mythique d'une chevalerie protégeant les faibles, les femmes, les orphelins et tous les déshérités, il faut se résoudre à opposer l'origine réelle d'une chevalerie qui opprime plus qu'elle ne protège. Ce n'est que peu à peu, sous l'influence multiforme de l'Eglise, mais aussi des poètes, des romanciers, des femmes, de l'évolution générale des moeurs, des goûts et des mentalités, que cette classe de reitres et de soudards se transforma en chevalerie, sinon dans la réalité, du moins dans sa représentation, dans son image. Plus qu'une réalité institutionnelle, la chevalerie est en effet un mode de vie, un idéal et peut-être même un rêve." [34]

L'institution de la chevalerie a procédé à une refonte de l'aristocratie, une ouverture de cette classe privilégiée à tous les "porte-glaives" (expression de Georges Duby), une sacralisation de cette véritable caste par l'adoubement, en un mot

la création de la noblesse occidentale qui, qu'on le veuille ou non, a été le fer de lance des débuts de notre civilisation.

L'institution de la Chevalerie est un phénomène social fort intéressant pour notre propos.
Elle semble avoir été le fondement d'une haute tenue morale que l'aristocratie (c'est à dire l'élite, la Noblesse), a gardée pendant plusieurs siècles, jusque sur l'échafaud en 1789.
Ce qui fait dire à Georges Duby : "Les années qui avoisinent l'an mil paraissent bien être le moment, dans l'évolution de la société française, où s'achève un long mouvement qui a progressivement **fait de l'aristocratie une véritable noblesse**."
(C'est nous qui soulignons.)
La phrase a été reprise par Philippe Contamine dans l'ouvrage cité.

Les origines.

"Au XIIIe siècle, d'après Duby, la chevalerie forme, dans l'ensemble de l'Occident, un corps fort bien délimité et qui s'établit véritablement au centre de l'édifice social.
Il s'est approprié la supériorité et l'excellence qui s'attachaient naguère à la notion de noblesse.
En lui s'incarnent les valeurs maîtresses d'une culture.
Comment se sont forgés les modèles, les images, les représentations mentales qui donnèrent à ce corps son armature et qui l'installèrent dans cette position éminente ?
Comment parvint-il à une telle cohérence, comment trouva-t-il ses limites ?
Comment l'idée de noblesse vint-elle finalement se conjoindre à l'idée de chevalerie ?"

Pour tenter d'expliquer ce phénomène, Duby propose d'étudier l'évolution sémantique du mot *miles* qui était unanimement employé au XIIIe siècle pour désigner l'appartenance à cette classe privilégiée qu'était la chevalerie.
Il corrobore ensuite ses résultats (étudiés dans la région du mâconnais) avec d'autres études similaires pour d'autres régions, celles de P.Guilhermoz (1902), de Léopold Génicot pour le Namurois et d'autres auteurs allemands.

Le mot *miles*, avant l'an mille, désignait bien l'homme d'arme, mais il avait une connotation subalterne. Le *miles* était un *vassus* un *fidelis*, un *ministeriaux*, pour tout dire un inférieur.
A plusieurs reprises le terme apparaît chez divers auteurs, pour désigner un paysan ou d'origine paysanne récente.
A partir du XIe siècle, le terme se répand de plus en plus pour désigner les hommes qui occupent une certaine position sociale.
Il s'insère entre le *nomen* et le *cognomen*, pour finalement, au début du XIIe siècle, être rajouté aux titres de la plus haute aristocratie.
Enfin, alors qu'il n'était porté qu'à titre individuel, il va maintenant servir à définir un lignage et, de ce fait, devenir héréditaire.

D'autre part : Avant le XIe siècle, l'aristocratie était divisée en deux niveaux :
- Une petite élite, héritière de l'aristocratie carolingienne, que les chartes désignent par le titre de *dominus*, l'équivalent du

français "sire" ou "messire". Ce sont les possesseurs de châteaux, ceux qui détiennent le pouvoir de commander, de punir, d'exploiter les paysans, ce qu'on appel le "ban".
- Les simples chevaliers, les *milites*, situés dans une position sociale et économique très inférieure à celle des châtelins, soumis envers ceux-ci aux devoirs féodaux, obligés à les servir, combattant pour eux et constituant leur cour. Vraiment subordonnés.

Au seuil du XIII* siècle, entre 1180 et 1220-1230, les barrières et distinctions entre les deux niveaux aristocratiques disparaissent. Une rapide fusion, un rapprochement des deux formes, semble se produire.
La chevalerie est devenue "le dénominateur commun de l'aristocratie", (l'expression a été utilisée par M.Bur, par A.Chédeville et reprise par P.Contamine.)

Pour expliquer cette transformation, cette fusion, Duby suggère deux causes principales, l'une politique, l'autre relative aux mentalités.
La cause politique est le renforcement de la puissance royale et des grandes principautés régionales qui s'amorce en ce tournant des XII* et XIII* siècles (Bouvines 1214).
Dans l'espace français, en Flandre, en Provence, en Savoie, en Bourgogne, en Guyenne, le roi, les ducs et les comtes commencent à disposer de moyens qui leur permettent de réduire l'autonomie des petites puissances locales qui s'étaient formées au début du XI* siècle, lors de la décomposition féodale.
Les agents des princes revendiquent pour leur maître la puissance supérieure, la levée des troupes pour la guerre, la haute justice, c'est à dire ce qui faisait jadis le prestige et la richesse des châtelains.
Quant aux droits seigneuriaux inférieurs, la police des villages, la basse justice et la menue fiscalite, ils tendent à se fractionner et à passer aux mains des chevaliers, avec l'aval des princes dont l'intérêt est de voir se disloquer les châtellenies qui les gênent.
D'autre part le roi et les princes s'efforcent d'acquérir l'hommage et les services féodaux directs des chevaliers, les détournant ainsi de leur ancienne dépendance envers le châtelain local.

Pour ce qui concerne la deuxième cause, celle touchant les mentalités, selon Georges Duby :
"Quant à l'autre aspect de la transformation, c'est à dire la valeur que prennent aux yeux des châtelains la dignité, l'honneur de la chevalerie, il faut pour l'expliquer évoquer un mouvement beaucoup plus ample, beaucoup plus étalé dans le temps, qui touche, lui, aux représentations mentales, et qui parvient précisément à son achèvement à l'époque dont j'ai parlé.
Dès le début du XI* siècle en France, l'Eglise avait forgé[15] un modele de comportement moral, présenté à l'aristocratie tout entière comme la mission la plus propre à justifier ses privilèges sociaux, sa vocation militaire.
Je dis bien justifier, c'est-à-dire à les introduire dans le plan divin du salut du monde.
Ce modèle c'était celui du *miles christis*, du chevalier du Christ, chevalier comme les membres les plus humbles du groupe aristocratique ..."

Quand Duby écrit : "L'Eglise avait forgé un comportement moral ", il songe au monachisme (déja réformé) et particulièrement à Cluny. Or, Cluny, au début du XIe siècle, c'est Odillon[36] .

Le premier texte relatif à cette refonte, mis en évidence par Duby et confirmé par Flori, est celui d'Odon de Cluny sur la vie de Géraud d'Aurillac datant donc d'avant 942 (mort d'Odon).

D'autre part, en étudiant la chronologie régionale de l'évolution qu'a subie le mot *miles*, il ressort, selon Duby approuvé par Jean Flori, que c'est dans le Mâconnais qu'a commencé le processus dès la fin du Xe siècle. Or l'abbaye de Cluny s'y trouve.
Nous savons que Cluny, dès l'abbatiat d'Odillon, concéda des biens fonciers, souvent à titre définitif, à de jeunes chevaliers.

La formation, entre les IXe et XIIIe siècles, de la chevalerie (l'évolution du phénomène s'étend sur trois siècles) s'est produit selon des modes différents suivant les régions. Si le processus a commencé incontestablement en France, il n'a atteint les Etats germaniques qu'avec l'apparition des ordres militaires. Chaque région conserve ses particularismes, il est malaisé de généraliser et de conclure.

L'éthique de la Chevalerie.

La principale caractéristique de la chevalerie, (l'ensemble des médiévistes s'accordent sur ce point), était une éthique particulière.
Pour mettre en relief les "valeurs morales" propres à cette éthique, comme pour les "mentalités", deux méthodes sont possibles.
- Etudier uniquement les textes historiquement fiables. Mais comme toutes ces sources ont été écrites par des clercs[37], les "valeurs" chevaleresques se résumeraient à défendre la veuve, l'orphelin, les déshérités et les gens d'Eglise, à être bon Chrétien en un mot.
Parmi eux Orderic Vital, moine de Saint-Evroul, est le seul qui met le "respect de la parole donnée" et la "largesse du don" parmi les valeurs chevaleresques.
- Les "chansons de geste" fleurissent au début du XIIIe siècle. Cette littérature épique est très précieuse pour connaître les mentalités et particulièrement ce que Jean Flori appelle les "valeurs séculières" de la chevalerie.
Des personnages emblématiques illustrent cette image du chevalier médiéval : Lancelot du Lac, Roland, Guillaume le Maréchal ...
Tous incarnent l'idéal vers lequel chacun voudrait tendre et leurs valeurs communes sont : courage et valeur guerrière, audace, soif de gloire, souci de la réputation, sens de l'Honneur, respect de la parole donnée, fidélité à son roi ou à son seigneur, largesse, prouesse, courtoisie.

Faut-il s'étonner si ces valeurs morales sont celles que nous avons appelées "valeurs morales naturelles", propres aux Sociétés premières ?

Jean Flori le confirme dans "L'essor de la Chevalerie"[38] :
"Les racines profondes de la chevalerie restaient à découvrir. Elles furent remarquablement mises en lumière par F.Cardini,

("Alle radici della cavalleria medievale", 1981). Ces origines, fort lointaines, sont tout à la fois matérielles, psychologiques, mythiques même. Elles sont discernables chez les Scythes et les Sarmates, et chez les peuples des steppes qui les ont transmises aux Goths, puis aux Germains en général : culte du cheval, de l'épée, du fer, idéalisation de la *virtus* guerrière. Ces apports germaniques ont été ensuite "christianisés", car l'Eglise, tenant compte de la réalité des temps, a cru devoir proposer aux forces montantes une idéologie propre à les détourner des violences dans des directions et dans des limites qui lui étaient plus acceptables."

Ainsi la nouvelle aristocratie, que nous devons peut-être à Cluny, anoblie (pris dans son sens éthique) par la chevalerie, a conservé les valeurs traditionnelles, puisqu'on les retrouve inchangées dans la noblesse tout au long de notre histoire.
Cela a permis à la hiérarchie (bien qu'étant de "dominance") d'être respectée par les plus humbles, et si le système a dégénéré c'est par la perte de l'homogénéité culturelle.
Cette Foi monolithique n'a pu résister à l'accroissement des connaissances. L'hérésie n'a pu être contenue. Les guerres de religion (commencées avec les Albigeois) ont pesé d'un poids très lourd sur la suite des événements.

La société paysanne.
Si le rôle de Cluny a été fondamental dans le redressement moral de la société, il n'explique pas le développement économique.

Il semblerait que la prospérité, et la croissance démographique qui va de pair, ait débuté déja sous le règne de Dagobert, c'est-à-dire dès le VII* siècle.
Même si l'on reconnait un déclin après son règne, du au marasme des "Fainéants" et à quelques épidémies de peste, elle reprend avec les "Pipinides".

L'"idéologie républicaine" a décrit le paysan médiéval comme étant exploité, opprimé par les seigneurs, tenaillé par la faim et la misère. Il faut reconnaitre que, même si le statut du paysan avait été acceptable au Moyen Age, il s'est rapidement dégradé après le XIII* siècle jusqu'à la Révolution.

Il semblerait qu'un peuple outrageusement asservi n'a jamais pu être "rentable", de multiples exemples le prouvent encore aujourd'hui.
Si l'on admet l'auto-développement économique des XI* et XII* siècles qui fut presque exclusivement rural, que personne ne conteste, il faut en même temps admettre que le système du servage n'a pas été aussi outrancier que nos manuels le decrivent.

Un fait significatif domine la question du développement, c'est l'apparition des "mances".
Il existe un phénomène assez général chez les hommes quant à l'ardeur qu'ils mettent à travailler. Sans une certaine émulation, elle diminue vite.
Une main-d'oeuvre servile est beaucoup moins rentable qu'un personnel intéressé aux resultats du travail qu'il entreprend.

La meilleure émulation est la rétribution proportionnelle au travail accompli.
Le rendement d'un ouvrier payé "à la pièce" est bien supérieur à celui d'un autre payé "à l'heure".

L'expérience des kolkoses qu'a connu l'Union Soviétique est significative sur ce point. A côté des terres collectives existaient quelques jardins privés et les dirigeants s'aperçurent vite que le rendement des jardins dépassait de beaucoup celui des terres collectives.
Si l'on en croit Octave Gelinier dans "Les quatre vérités", en Chine, depuis 1979 où Deng Xiao ping, par une réforme agraire, a donné la terre aux paysans responsables, le boom économique de l'agriculture peut s'estimer par une augmentation de son PIB de 12,5 % par an sur dix ans (record mondial).

Un phénomène identique s'est produit avec les grandes exploitations agricoles post-gallo-romaines.
La société gallo-romaine, et les domaines royaux, exploitait la terre dans de grands domaines appelés *villa* ou *fondus* ou *praedium*, dérivés de la *latifundia* de la Rome antique.
Il existait, depuis l'invasion barbare, des groupements d'hommes libres qui cultivaient la terre, appelé *hide* en Angleterre, *huba* en Germanie, qui deviendra en latin *mansius*, et qui désignaient l'enclos familial réservé, l'unité d'exploitation capable de faire vivre une famille.

Les maîtres de la terre perçurent assez vite le phénomène et dès la fin du VIe siècle, d'après Georges Duby, l'apparition et la multiplication (au cours du VIIe) des tenures paysannes fut certainement un facteur décisif du développement économique.
Or dans la tenure paysanne, même si des redevances en grevaient les résultats (nous verrons qu'elles étaient modestes), le paysan travaillait pour lui-même.
"C'est un des événements majeurs dans l'histoire du travail et qui fut certainement un facteur décisif du développement économique. Cette mutation fit se répandre depuis la fin du VIe siècle un nouveau type de structure domaniale, fondé sur la juxtaposition d'une réserve et de tenures, et sur la participation de celles-ci à la mise en valeur de celle-là. Georges Duby, "Guerriers et paysans, premier essort de l'économie européenne".

On parle des maîtres de la terre, l'expression demande à être nuancée.
Raymond Delatouche[39] explique ce que "le cisaillement de la propriété foncière" veut dire.
En droit romain, la propriété du fonds entraîne celle du travail exécuté sur ce fonds par un tiers, quitte à ce que le propriétaire indemnise le tiers (lorsqu'il ne s'agit pas de main-d'oeuvre servile).
La Loi des Wisigoths inverse les situations : le planteur de bonne foi acquiert par son travail la propriété du fonds, quitte à indemniser le propriétaire de fait.
De telle sorte, ajoute le texte, qu'en aucune manière il ne perde le fruit de son travail, *id quod laboravit nullo perdat.*
"A la fin du Xe siècle, les esprits ne pensent même pas qu'il en puisse être autrement. L'appropriation par le paysan du fruit de

son travail, de son investissement, est le ressort fondamental et caractéristique du développement médiéval." conclut Delatouche. Cela rejoint et complète la remarque précédente sur la tenure perpétuelle.

L'indemnité qui revient au propriétaire de la terre, le seigneur, deviendra la *censive* ou la *champart*.
Duby, (et d'autres médiévistes), souligne que le *cens*, la redevance, a toujours été d'un taux ridiculement bas et n'a pas varié en fonction des dévaluations.
La *champart*, comme son nom l'indique, est une part de la récolte céréalière, uniquement céréalière, (une gerbe sur six ou sept suivant les régions), le reste de la production est conservé par le paysan.
Alors qu'avec le métayage, qui se généralisera à partir du XIVe siècle, c'est la moitié de la production totale (animale et végétale) qui reviendra au propriétaire foncier.
Lorsque l'on connait tous les "à côtés" de la production d'une ferme, comme les produits de la basse-cours, les cochons nourris à la "glandée", le miel des abeilles, le braconage, le glanage et grapillage etc ... on saisira la différence.
Il faut reconnaitre que la "pression fiscale" s'est progressivement accrue avec les redevances diverses sous forme de corvées et, plus tard, de droits d'accès et péages. La taille n'apparaitra qu'à la fin du XIème siècle.

A cette époque, le milieu rural était rude et le travail de la terre dur. Tributaire des mauvaises saisons quand il n'y a pas d'autres calamités, les fruits en sont chèrement acquis.
Un metier où l'on était, comme nous le dirions aujourd'hui, pleinement responsable, (c'est l'opposé de l'"assistance"). C'est un milieu qui conserve intactes les valeurs vraies parce qu'on ne peut se permettre de tricher.

Il faut se souvenir que "païen" vient du latin *paganus* qui veut dire paysan.
Ce que nous voulons retenir : le paysan du Moyen Age a gardé intactes (plus que tout autre) les valeurs traditionnelles de ses ancêtres barbares et les a transmises à ceux de sa condition tout au long de notre histoire.
Le milieu paysan a été le réservoir d'élite de notre civilisation.

Conclusions.
Ainsi notre société européenne a bien été, elle aussi, une Société du 2e type. Pour un temps très court que l'on pourrait situer pendant le creux hérétique de 1040 à 1120, en débordant peut-être un peu avant et un peu après.
Cet "embrasement" s'est terminé, à peu près, avec Bouvines qui marque la reprise en main du pouvoir par le roi de France.
Partie incontestablement de France, du Macônnais, la "vague Chrétienne" a gagné l'europe entière.

Les éléments de la structure de stabilité sociale qui a fait de la société occidentale chrétienne une Société du 2e type ont été :

L'homogénéité culturelle.
Il est incontestable qu'elle vient de la Foi commune.
Sans elle, il aurait fallu plusieurs millénaires pour unifier les cultures romano-gallo-barbares. La poussée démographique ne permettait pas d'attendre ...
L'"embrasement" est dû, à n'en pas douter, à Cluny et à l'exemple des grands Abbés. Le vieux principe des renonçants indiens, encore une fois, est vérifié dans son bien fondé : pour être écouté, l'ascèse est nécessaire, car elle montre que les instincts ne motivent pas le comportement. La diffusion de l'"idée directrice" est liée au pouvoir "médiatique" de l'appareil clunysien.
Les séculiers, trop dépendants de l'instance temporelle, ne l'ont pas compris, à part quelques-uns qui venaient du monachisme.
Mais la grande faiblesse d'une homogénéïté culturelle fondée sur la seule religion vient de la trop grande rigidité des dogmes qui la fondent. Une adaptation permanente aux progrès de la connaissance eût été nécessaire.
L'hérésie a été la plus forte et a très vite rongé le système.
Le seul "creux hérétique" de l'histoire du catholicisme chrétien (que G.Duby situe entre 1040 et 1120) s'est terminé avec les premiers cathares !
Les guerres de religion ont eu un impact desastreux sur la suite des événements.

Le système hiérarchique pour remplacer la hiérarchie naturelle.
Dans ce domaine, pas d'invention. Le "contrat" vassalique a été repris et amélioré.
Au moment où le problème s'est posé, autour de l'an mil (dans la mesure où il a été véritablement compris), la hiérarchie était déjà inversée. Pendant les périodes de post-chefferie (mérovingienne et carolingienne) la subordination hiérarchique a été remplacée par la dominance et le "bénéfice" était déjà transmis héréditairement. Il était très difficile (pour ne pas dire impossible) d'abolir cet état de fait. Une "stature" comme celle qu'avait Charlemagne aurait été nécessaire pour le tenter.

Ainsi la "hiérarchie nobiliaire" établie était une hiérarchie de <u>dominance</u>, avec les inconvénients inhérents à ce type de hiérarchie. La difficulté, comme pour les hiérarchies riche-pauvre, à être acceptée par les classes sous-jacentes.
A terme, ce genre de situation devient difficile à tolérer.

Pourtant, il faut reconnaître que la noblesse de l'ancien régime, à très peu d'exeptions près, est restée d'une tenue morale élevée (pas toujours pour la sexualité, mais de nombreux rois avaient montré l'exemple !). Elle a (presque) toujours été d'une fidélité exemplaire à son roi.
Pendant cinq siècles environ, jusqu'à la Révolution de 1789 et même après, aucune dégradation morale généralisée n'a pu être constatée comme dans d'autres sociétés décadentes.

Ce fait mérite d'être noté et nous pensons qu'il faut l'attribuer au vieux "rêve de la chevalerie".
- Nous avons admis que la "valeur" d'une lignée aristocratique se dégradait rapidement en tant qu'élite. Les "places", (charges, titres honorifiques, fortunes), ont été vite récupérées par ce que nous appellerions aujourd'hui de "jeunes loups" (ambitieux et doués, véritable élite). Soit par mariage, soit en se faisant

remarquer au cours de la bataille, soit par l'argent amassé (chez les paysans), soit par simple "anoblissement" par le roi.
Ainsi les élites ont toujours été présentes aux postes de commande. Mais leur "lignée", leur "ascendance", en souffrait !
- On était persuadé à l'époque, (comme on l'est encore aujourd'hui), que les qualités psychologiques, comme l'intelligence, étaient héréditairement transmises. Cette "certitude" a été en quelque sorte imposée par les dynasties royales, sans quoi la transmission héréditaire du titre aurait été un non-sens (le népotisme a masqué la réalité).
Pour ceux dont la véritable ascendance laissait à désirer, pour les parvenus, il était indispensable d'en avoir au moins l'apparence, c'est à dire la tenue morale, ("bon sang ne saurait mentir").

Pour faire de l'élite une véritable noblesse, en donnant au mot "noble" le sens de : "parmi les meilleurs", (véritable définition d'élite), l'idéal chevaleresque a été nécessaire.
L'"esprit de caste", (le rêve de la chevalerie), a ainsi joué un grand rôle.

Les grands esprits qui ont contribué à faire l'Occident avaient-ils prévu que les choses se passeraient de cette manière ?
C'est peu probable. Seul leur importait que, dans le royaume terrestre de Dieu, les hommes aient une tenue morale digne des préceptes de l'Eglise. La solidité du tissu social, encore imprégné par l'esprit des Sociétés premières, et donc souvent païen, les a beaucoup aidés.

Certains estiment que la Révolution de 89 a "décapité" le système.
C'est certainement vrai, mais il est bon d'ajouter que pour se laisser si facilement décapiter, le système devait déjà avoir un I.d.S. bien diminué !
La hiérarchie de dominance a fortement facilité l'emploi du "levier populaire".

Un autre point mérite d'être souligné : celui de la turbulence guerrière.
Si la réussite a été satisfaisante pour que s'installe une guerre "courtoise", (et même "en dentelle"), la sauvagerie a persisté vis à vis des hérétiques, et des autres ethnies.
L'ethnocentrisme tribal s'est etendu a la société chretienne.

Evidemment la tâche n'était pas facile !
Les Chinois ont pourtant compris ces principes mille ans avant nous. Non qu'ils aient été plus intelligents, mais parce qu'ils semblent avoir été de tout temps préoccupés par les problèmes de stabilité sociale.
Peut-être que cette vision d'un même monde formé par les hommes et la Nature, (vision à laquelle nous commençons seulement à adhérer, avec deux mille ans de retard), les a-t-elle aidés ?
L'écriture idéographique leur a aussi, peut-être, mieux permis de comprendre l'expérience des anciens.

Notes.

[1] - Rappelons que l'on appelle "néolithique" une période de la préhistoire qui traduit une phase de développement technique lié à l'agro-pastoral.

[2] - Selon certains auteurs ces migrants pré-hittites étaient déjà des indo-européens.

[3] - "Histoire et décadence", Perrin, 1982.

[4] - Les Grecs continuèrent après le VIIIe siècle à "coloniser" le pourtour méditerranéen, mais ce devait être dans un esprit plus commercial que stabilisateur démographique.

[5] - C'était probablement des tribus "filles" de celles qui gagnèrent l'Inde.

[6] - Darius n'était (apparemment) pas lui-même présent à Marathon. Il était mort lorsque son fils Xerxès fut battu à Salamine et Platées.

[7] - Dans un article sur l'Empire perse achénémide, "Le concept d'empire", PUF, 1980 sous la direction de Maurice Duverger.

[8] - "Le concept d'empire" déjà cité.

[9] - "L'Egypte et la vallée du Nil", Jean Vercoutter,P.U.F. 1992.

[10] - L'auteur utilise indifféremment les termes "culture" et "civilisation". Si l'on adopte les rectifications proposées au chapitre I, nous dirions : Les différentes ethnies de la vallée du Nil ont vu leurs cultures progressivement se rapprocher pour finalement se confondre et former une civilisation.

[11] - Dans "Le concept d'empire" déja cité.

[12] - C'est nous qui soulignons l'hérédité des charges.

[13] - Professeur de sanskrit et de langues orientales à Aix en Provence.

[14] - Doit-on considérer le jaïnisme et le bouddhisme comme des religions ? Si l'on s'en tient au sens propre du mot "religion" : "ensemble de rites qui <u>relient</u> les hommes avec leurs dieux", (sens que lui donnent Littré et d'autres dictionnaires), le jaïnisme et le bouddhisme ne sont pas des religions, puisque ni Vardhama ni Bouddha n'étaient dieux (même s'ils le sont devenus pour certains). Beaucoup considèrent le jaïnisme et le boudhisme (à juste titre selon nous) comme des philosophies plus que des religions.

[15] - Parler du début de la "civilisation" chinoise n'exclut nullement des "cultures chinoises" antérieures. Si l'on se réfère aux définitions précédentes (chapitre I) de "culture" et "civilisation", nous sommes ici en présence de plusieurs sociétés humaines dont chacune a sa culture propre et une civilisation commune. Progressivement, par proximité, les cultures vont s'unifier et se confondre pour devenir la "culture chinoise".

Il n'est pas improbable que cette "culture chinoise" soit antérieure à la "civilisation du bronze chinois".

[16] - Nous utilisons ici l'adjectif "noble" comme statuant sur une classe sociale, en raison d'une similitude avec l'Occident.

[17] - Dans la réalité d'alors le terme de "chinois" est prématuré. Il ne prendra son véritable sens qu'à l'époque de la réunification impériale deux siècles avant notre ère.

[18] - La fonte de fer est apparue en Chine près de 1 600 ans avant qu'elle ne soit connue en Europe.

[19] - C'est nous qui soulignons.

[20] - Jacques Gernet dans "Le concept d'Empire", sous la direction de Maurice Duverger, P.U.F., 1980. (déjà cité).

[21] - "Japon, l'empire éternel", Louis Frédéric, éditions du Félin, 1985.

[22] - "La vie quotidienne au Japon au début de l'ére moderne (1868-1912)", Louis Frédéric, Hachette, 1984.

[23] - Rappelons la définition du chapitre IV : une Société du 2e type est une société d'hommes dont l'effectif dépasse la limite admise pour que la hiérarchie naturelle puisse s'exercer, mais qui possède (ou a possédé à un moment de son histoire) une "structure de stabilité sociale" (homogénéité culturelle et système hiérarchique de substitution).

[24] - Cette remarque rejoint celle du chapitre 4 (page 147) au sujet d'une relation entre le développement d'un foyer civilisateur et sa situation géographique en fonction de sa latitude.

[25] - Rappelons, suivant la définition que nous avons adoptée, qu'une culture, du fait de son evolution, s'evalue a un moment donné.

[26] - Le roi issu des Etats Francs (mérovingiens et carolingiens) n'avait pas du tout les mêmes pouvoirs que ceux donnés aux Capétiens (à partir de 987) par les grands feudataires.
Pouvoirs eux-mêmes tres différents de ce que nous connaissons de la monarchie absolue exercée par les Bourbons.
Les premiers étaient des rois issus du rex germanique, élus par l'ensemble du peuple, lorsque la société était encore tribale du type égalitaire.
Lors des Etats Francs, la royauté, bien qu'étant devenue héréditaire, en avait conservé les pouvoirs étendus d'un "chef de guerre".
"Le roi féodal est seigneur parmi d'autres seigneurs; comme les autres, il administre un fief personnel, dans lequel il rend la justice, défend ceux qui peuplent son domaine et perçoit les redevances en nature ou en argent.
Hors de ce domaine, il y a le roi, celui qui a été marqué par l'onction sainte; c'est l'arbitre désigné dans les conflits, le suzerain des suzerains, celui qui assume la défense du royaume et auquel, à ce titre, les autres seigneurs doivent une aide

militaire, fixée d'ailleurs à un temps fort limité : quarante jours par an. ...
... Quelle que soit son autorité, le roi féodal ne possède cependant aucun des attributs qu'on reconnait comme ceux d'une puissance souveraine; il ne peut ni édicter des lois générales, ni percevoir d'impôts sur l'ensemble de son royaume, ni y lever une armée."
(Régine Pernoud, "Pour en finir avec le Moyen Age", Seuil, 1977)

[27] - Léopold Génicot, professeur à l'université de Louvain, pour la région namuroise. K.Schmid, G.Tellenbach et Philippe Dollinger sur la noblesse allemande. Georges Duby et son école sur le Mâconnais. Les travaux de Lucien Musset sur la région normande, Robert Fossier sur la noblesse picarde, Charles Higounet en Bordelais, etc..

[28] - Bibliographie utilisée :

[29] - La "simonie" désignait la vente des charges ecclésiastiques, et la vente illicite des sacrements religieux.
Le "nicolaïsme" : le mariage, pour ne pas dire la fornication, des prêtres. Nous retrouvons les deux instincts motivants les plus puissants chez l'homme.

[30] - Marcel Pacaut, ("L'Ordre de Cluny", Fayard, 1991) s'est spécialisé dans l'étude de l'histoire clunysienne.

[31] - Nous appelons "Sacré" une croyance **unanimement** partagée par l'ensemble social, faisant en sorte que personne ne songe même à en douter. (c.f. supra Chap.III)

[32] - Georges Duby et Jean Flori considèrent ce texte d'Odon de Cluny (sur la vie du comte Géraud d'Aurillac) comme étant à la base de ce qui deviendra l'Ordre de la Chevalerie.

[33] - C'est nous qui soulignons.

[34] - Jean Flori : "L'idéologie du glaive" et "L'essor de la Chevalerie", Droz, 1983 et 1986. "La chevalerie en France au Moyen Age", P.U.F. 1995.
Jean Flori s'est spécialisé dans la Chevalerie médiévale. La citation est prise dans "La Chevalerie en France au Moyen-âge".

[35] - Relevons ce mot, "forgé", souvent utilisé par Duby pour désigner la création par le clergé, soit de l'éthique chevaleresque soit des "trois ordres". On ne peut "forger" qu'à partir de quelque chose qui existe déja. C'est, apparemment, une subtilité employée par l'auteur.

[36] - Le Dictionnaire Larousse, à : Saint Odilon, désigne l'Abbé comme le véritable chef de la Chrétienté médiévale à partir de son accession à l'abbatiat en 994.

[37] - Les sources sont : quelques Diplômes royaux de Hugues Capet, des lettres de Gerbert d'Aurilllac (pape sous le nom de Sylvestre II), Helgaud de Fleury, Raoul Glaber, le moine Richer avec son "Histoire de France", les "Annales" de Flodoard, les Chroniques de Adémar de Chabannes et le poème d'Adalbéron (Ascelin) pour ne citer que les plus importantes.

[18] - Jean Flori, "L'essor de la Chevalerie", Droz, 1986.

[19] - Raymond Delatouche est médiéviste, économiste et agriculteur. Il s'est consacré à l'histoire des milieux ruraux. Il a résumé ses observations dans un ouvrage paru en 1989 aux éditions Téqui, "La Chrétienté médiévale, un modèle de développement".
Régine Pernoud, qui a préfacé l'ouvrage, le décrit comme :
un "Homme de la terre par expérience personnelle, il l'est aussi par expérience historique; personne n'a étudié comme lui notre histoire rurale, personne ne la possède comme lui au bout des doigts, au fil des temps, par l'étude approfondie des documents d'archives."

Conclusions générales.

Une vision statique de l'univers a pendant longtemps sclérosé (et slérose encore) notre façon de penser occidentale.
L'idée d'une évolution générale tend à s'imposer. Bien établie pour le Vivant dès le siècle dernier, des zoologues ont essayé d'en expliquer les mécanismes naturels. Charles Darwin, cinquante ans après Jean-Baptiste Lamarck, a proposé une théorie fondée sur une sélection naturelle qui éliminait les moins bien adaptés pour une compétition vitale sévère et intransigeante.
Il aura fallu plus de cent ans pour que ces théories soient acceptées par la plupart des scientifiques. Beaucoup d'idéologies étaient impliquées (dont la religion) et, le phénomène s'étendant sur des périodes très longues, des preuves perceptibles étaient difficiles à fournir.
Avec le progrès des sciences annexes, particulièrement la chimie génétique, les différents arguments des opposants s'effondraient.
On commençait à reconnaitre le génie de Darwin.
Jacques Monod, darwiniste convaincu, dans un essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne, "Le hasard et la nécessité", soulignait la part du hasard dans l'apparition des mutations nécessaires pour permettre une sélection.
On redonnait aux détracteurs de Darwin un argument : quatre milliards d'années (âge de la vie) semblaient bien insuffisants pour expliquer, avec le seul hasard, l'apparition des hommes sur Terre.
Konrad Lorenz a apporté une solution à ce problème qu'il expose dans l'ouvrage : "L'envers du miroir, une histoire naturelle de la connaissance".

Les deux fonctions constitutives du Vivant, acquisition et accumulation d'informations et d'énergie dans un cycle de rétro-action positive, permettent de mieux comprendre comment les hommes sont arrivés si vite au sommet de la pyramide de la complexité dans l'agencement de la matière universelle.

Depuis quatre milliards d'années toutes les possibiltés ont été offertes au Vivant et la sélection naturelle, tout en adaptant chaque espèce à son écosystème, choisissait ceux qui avaient accumulé le plus d'informations (c'est à dire de connaissance) sur leur milieu ambiant.
Privilégiant ainsi un phylum qui a évolué plus vite que les autres parce que le processus s'est accéléré au cours du temps.

On peut dire de ce phylum, mais de lui seul, qu'il a bénéficié depuis ces temps reculés d'un véritable projet initial, défini à l'avance.
Projet destiné à obtenir une espèce vivante dotée d'un maximum de moyens pour acquérir des connaissances sur l'écosystème et de l'énergie potentielle pour subsister.
Cela dans <u>le seul but</u> de mieux s'adapter pour assurer sa survie.
Il ne semble pas, dans l'état actuel de nos connaissances, qu'une quelconque "mission" ait été confiée aux hommes.
A l'évidence le "bonheur" n'est pas le but final.

Avant Sapiens Sapiens, c'est la génétique qui permettait aux êtres vivants d'acquérir et surtout de transmettre à leur descendance la connaissance accumulée par eux et leurs ancêtres.
Des structures permettant la saisie immédiate de l'information se sont progressivement développées chez tous les êtres vivants.
Cette acquisition de connaissance plus rapide, instantanée même, est devenue, avec le développement des organes des sens et d'autres structures intégrantes, beaucoup plus fiable que celle que l'on devait à la génétique. Mais cette connaissance acquise individuellement, cette "expérience", n'était jamais transmise à la descendance et disparaissait avec la mort.

Il a fallu l'apparition, et le développement, du programme phylogénique du langage articulé chez le genre Homo, pour que cette connaissance "expérimentale" puisse se transmettre non seulement à la descendance mais à l'espèce entière.
En s'accumulant au fil des millénaires elle est devenue la science.
La transmission de la connaissance sensorielle par la parole, que Konrad Lorenz a appelée **tradition**, a été une véritable révolution dans le monde vivant. Elle a fait des hommes les maîtres de la planète.
Mais la **tradition** ne peut véhiculer que des caractères comportementaux. Les caractères morphologiques ne peuvent se transmettre par la parole !
Comme les hommes ont utilisé presque exclusivement la **tradition** pour diffuser la connaissance, tellement plus fiable et surtout immédiate, leur évolution morphologique s'est arrêtée.

Grâce à ces nouvelles possibilités d'acquisition et de transmission, la génétique n'a plus d'utilité pour les hommes, et son rôle, sans totalement disparaître, s'est limité à des caractères inconscients très secondaires, (comme la couleur de la peau), mais sans rapport avec la connaissance.

Tous les hommes sont des Sapiens Sapiens. Tous sont génétiquement semblables sans pour autant être, à titre individuel, identiques entre eux.
Les ethnies se distinguent par des différences culturelles et non plus génétiques.

On a longtemps cru que le comportement instinctif séparait les hommes du reste du vivant. C'était une grossière erreur due à la méconnaissance que l'on avait de l'instinct.
L'éthologie a comblé ce vide.

Concernant l'éthologie, dont la spécificité est de comparer des comportements entre eux, une mise en garde est nécessaire lorsque ces comparaisons portent sur des comportements humains.
Nous n'avons utilisé la comparaison éthologique, entre un comportement animal et un comportement humain, qu'en présence d'un phénomène de convergence évolutive et seulement si une des deux fonctions fondamentales de la vie (information et énergie potentielle) était concernée.
Car cela signifie que la propriété dont il est question se retrouve automatiquement chez les hommes, aboutissement du phylum privilégié.

Le développement des études sur le comportement animal a montré qu'il existait deux sortes d'instinct.
- Des programmes instinctifs "fermés", tributaires d'informations génétique uniquement, qui motivent un comportement immuable chez l'individu porteur. Immuable parce qu'il concerne les fonctions fondamentales communes à tous les animaux : se nourrir, se protéger, se reproduire. Fonctions que l'animal devait pouvoir effectuer parfaitement dès sa naissance ou dès sa puberté.
- Des programmes instinctifs "ouverts", susceptibles d'acquérir des informations sensorielles, avec un éventail de possibilités plus étendu, mais nécessitant, pour être performant, un "apprentissage".

Les programmes "ouverts" sont apparus, par un phénomène de convergence évolutive, chez des espèces aussi différentes que les céphalopodes, les crustacés, les arachnides et les vertébrés.
Ce sont de véritables mécanismes cognitifs en ce sens qu'en captant l'information sensorielle, ils permettent d'apprendre.
En se développant ils se transformeront en véritable faculté d'acquisition de "savoir", en "faculté d'apprendre".
Le programme phylogénique du langage articulé en représente l'ultime réalisation.
Les programmes "ouverts" ont fait des hommes de remarquables "machines à apprendre" !
Ce sont ces programmes qui ont permis aux hommes-biologiques de devenir des hommes-culturels en apprenant la masse des connaissances accumulées par leurs prédécesseurs.

Parmi tous les instincts animaux, ceux concernant la conservation de l'individu sont les plus puissamment ancrés, parce que sélectionnés depuis la nuit des temps. Ils ont généré chez tout animal sans exeption, un égoïsme profond. Cet égoïsme se retrouve évidemment chez les hommes et pose quelques problèmes dans les relations sociales.

Parmi les instincts de conservation, l'"instinct de puissance" a retenu notre attention. Il est peu connu comme instinct, bien que ses manifestations chez l'homme ne peuvent passer inaperçues.
Il est la marque de la deuxième fonction inhérente à la vie, celle qui concerne l'acquisition et le stockage d'énergie potentielle.
Ne pouvant s'exprimer qu'à travers un comportement, contrairement à la fonction relative à l'information développée par Lorenz dans "L'envers du miroir", il a nécessité la formation d'un instinct.
En fonction de la rétro-action positive, cet instinct s'est amplifié pendant les quatre milliards d'années de l'évolution du vivant.
Chez les hommes il existe toujours. On le comprend plus facilement en sachant que, dans nos sociétés modernes, l'énergie potentielle de survie c'est "l'argent".

On s'aperçoit ainsi que, même si c'est à travers l'apprentissage, presque toutes les activités humaines sont motivées par des instincts, notamment par les deux plus forts : l'instinct de puissance et l'instinct de reproduction (l'"argent" et le "sexe"), qui dominent toujours nos motivations (les publicitaires l'ont bien compris ...).

Pour franchir le cap de l'hominisation, moment où les hommes ont été particulièrement vulnérables, pour faciliter la coopération entre eux, pour contrer l'égoïsme inhérent, pour améliorer la cohésion des membres au sein du groupe social, des instincts sociaux se sont développés en plus du programme phylogénique du langage.
Car la cohésion d'un groupe communautaire, quel qu'il soit et quels qu'en soient les protagonistes, pose problème lorsque les individus sont à la fois d'un égoïsme forcené et agressifs.

Nous avons toujours été persuadés que les sociétés humaines archaïques, comme toute société animale où règne l'agressivité, étaient régies par la "loi du plus fort", sans nous rendre compte que l'agressivité "systématique" aurait entrainé très vite l'extinction de l'espèce.
L'éthologie nous a montré qu'un processus naturel s'était mis en place pour neutraliser l'aspect négatif d'une trop forte agressivité.
Le phénomène d'"agression intra-spécifique individuel", qui permet à chaque individu de jauger la force des autres de la même espèce et, par la suite, de ne pas les povoquer, évite ainsi aux plus forts de manifester trop souvent leur supériorité.
Cela diminue les pertes provoquées par des affrontements trop fréquents.

Comme ce phénomène se retouve chez toutes les espèces agressives sans exeption, qu'il y a, là aussi, une "convergence évolutive", nous pouvons être certains qu'il se trouve chez le genre Homo (il concerne aussi, même si c'est indirectement, l'acquisition d'information).
Lorsqu'une vie en communauté s'est instituée, les individus ont été ainsi hiérarchisés en fonction de leur valeur spécifique.
Chacun avait un "statut" au sein du groupe et, tant que l'effectif est reste modéré pour permettre à tous les membres de se connaitre mutuellement, ce "statut" a été reconnu par l'ensemble social.
Il s'est établi ainsi une hiérarchie de subordination et non de dominance comme on l'a trop longtemps cru.

Cette "hiérarchie naturelle", qui existait déjà chez les préhominiens, a continué à fonctionner avec les sociétés de Sapiens Sapiens et constitue chez eux un facteur fondamental de stabilité sociale. Mais l'"intellect", progressivement, est en voie d'achèvement (les Sapiens Sapiens sont des hommes culturels à part entière) et un deuxième facteur de bonne cohésion s'est avéré nécessaire pour obtenir une parfaite homogénéité culturelle.
Un autre instinct l'assurera.

Les instincts se rapportant à la vie sociale des hommes sont d'une importance primordiale.
Ils ont conduit à l'hominisation à travers le programme phylogénique du langage articulé qui fait partie des instincts sociaux.
Si la "parole" ne pouvait passer inaperçue, sa responsabilité dans le développement du cerveau a échappé aux anthropologues. Les autres instincts sociaux ont été totalement ignorés alors que Darwin, il y a plus de cent ans, les avait non seulement décrits, mais avait consacré à certain un ouvrage entier (par exemple : "L'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux").

Nous savons aujourd'hui que, depuis Sapiens Sapiens, l'homme n'enregistre plus de programmes instinctifs. Comme ces programmes sociaux n'existent pas chez les singes anthropoïdes (sinon sous forme d'ébauche) nous sommes obligés d'admettre qu'ils se sont développés chez les pré-hominiens, c'est-à-dire pendant le processus d'hominisation.
Il est même possible d'évaluer l'ordre d'apparition de ces instincts sociaux.
- Le premier a certainement été l'expression des émotions par mimiques et gestuel. Fondamental pour exprimer aux autres son humeur alors que "la parole" n'existait pas encore. Les canidés, qui sont aussi des animaux sociaux, ont inventé l'"agitation de la queue" pour manifester leur bonne humeur. (C'est peut-être la raison pour laquelle nous aimons tant les chiens.)
- Le dernier a été le programme phylogénéique du langage articulé.
- Entre ces deux instincts sociaux, un troisième (et peut-être d'autres qui restent à découvrir) auxquel nous avons réservé le nom "d'instinct social" parce que Darwin l'avait nommé ainsi; instinct générateur d'altruisme et d'homogénéité culturelle.

Darwin l'a mis en évidence en essayant d'expliquer le sens moral chez les hommes. Il pensait qu'un instinct s'était développé et faisait qu'un individu, au sein du groupe social, appréhendait le jugement de ses semblables et, de ce fait, calquait son comportement sur celui des autres. Cette "crainte du jugement d'autrui" peut, en effet, très bien expliquer le sens moral et même l'acte altruiste. Mais il est nécessaire que tous se connaissent mutuellement. Sans cette exigence, un comportement généré par la "crainte du jugement des autres" a beaucoup moins de portée et c'est probablement la raison pour laquelle il n'a pas été retenu. Personne n'a pensé au petit groupement initial pour lequel un tel instinct s'était mis en place.
Il correspond parfaitement à ce que nous appelons aujourd'hui "timidité".

La timidité n'a intéressé les scientifiques, particulièrement les médecins, que dans les cas franchement pathologiques, lorsqu'elle persistait chez l'adulte et lui rendait la vie difficile dans les rapports sociaux. Des psychologues l'ont appelée "anxiété sociale" montrant par là, en plus de sa généralisation chez les hommes, son origine instinctive.
L'instinct social transparaît chez les hommes avec le "sens de l'honneur" et avec ce que les asiatiques appellent "perdre la face".

Mais le développement phylogénique d'un instinct social générateur d'altruisme pose quelques problèmes. Du fait qu'il ne peut se développer à titre individuel et, surtout, être sélectionné en milieu égoïste. Comme les pré-hominiens qui l'ont généré vivaient probablement déjà en groupes sociaux, il parait nécessaire que le groupe, dans son ensemble, puisse être sélectionné. Cela exige une cetaine homogénéité génétique du groupe.
L'étude de la vie en société, surtout la sociobiologie, nous a montré comment la chose a pu se faire.

Toujours est-il que ces instincts sociaux persistent encore chez les hommes puisque depuis Sapiens Sapiens, avec la tradition, les

modifications comportementales ne s'enregistrent, ni ne s'éliminent, de leur génome.

Les instincts sociaux ont un rôle fondamental en sociologie. Leur ignorance a conduit cette science à l'impasse !
A la décharge de ceux qui s'y sont intéressé, les instincts sociaux n'ont plus d'utilité dans nos sociétés modernes. Ils peuvent même être encombrants.
Ils ont été programmés pour des sociétés à effectif limité à quelques centaines d'individus.
Leur efficacité avait une exigence : les individus devaient se connaitre mutuellement (la même exigence pour que la hiérarchie naturelle puisse s'exercer).
La connaissance de ces instincts sociaux va permettre de reconstituer un modèle biologique de société humaine des tout premiers âges de Sapiens Sapiens. La contrainte d'une connaissance mutuelle nous a permis d'en suivre l'évolution.

Il ne faut jamais oublier que le **fait social** a permis la transformation fondamentale, appelée hominisation, par laquelle des primates arboricoles sont devenus des hommes.

C'est, probablement, par un même processus d'agrégation sociale que la nature a réussi, chez les unicellulaires, à souder entre eux des zooïdes pour en faire des êtres vivants pluricellulaires. Toujours avec le même objectif, parfaire l'acquisition et l'accumulation des connaissances et d'énergie potentielle.
L'hypothèse est plausible si l'on songe qu'avec les insectes sociaux un processus analogue s'est mis en place. Mais l'expérience n'a pas réussi car, seule, la fonction "énergie potentielle" était concernée.
Ce serait un bel exemple d'évolution convergente.

L'etude des sciences humaines relatives à la vie sociale nous a apporté un complément d'information sur les sociétés humaines archaiques.

L'ethnographie, ensemble de monographies rédigées sur des ethnies particulières, a commence au siècle dernier avec la decouverte des "sociétés primitives".
Les premiers ethnographes, encore peu influencés par les idées préconçues de prédécesseurs (idees pas toujours exactes), ont amassé aux Amériques et en Afrique une quantité d'informations pertinentes.
Elles sont rassemblées dans des ouvrages anciens peu lus et difficiles à trouver.
Nous avons retenu comme faits intéressant nos propos :
- Presque toutes les "sociétés primitives" ont la forme tribale. Elles vivent en petits groupes, parfois unis en plus vastes ensembles.
- Un ethnocentrisme puissant et généralisé est rencontré chez presque toutes. Au point que le même mot désigne à la fois l'homme en général et le nom propre de la tribu.
- Une morale différente selon qu'elle concerne les membres de la tribu et les étrangers. Par exemple le précepte "tu ne tueras pas" n'est valable que vis à vis des autres membres du groupe.

Ce particularisme a été étudié par un sociologue américain; nous l'avons retenu sous le nom de : tribalisme de Garret Harding.
- La guerre est quasi permanente entre les diverses ethnies.

Les ethnologues se sont emparés de ces données, ont essayé d'échafauder des théories plus ou moins valables en fonction des idées philosophiques du moment, les ont transmises à leurs éléves. Il n'en résulte en définitive plus rien pouvant nous intéresser.

Nous avons retenu du travail des ethnographes :
Les "sociétés primitives" avaient gardé la forme tribale. Leur vie en groupes restreints permettait une connaissance mutuelle et rendait possible l'efficacité des instincts sociaux.
Société primitive, société tribale et société archaïque (y compris les premiers Sapiens Sapiens) formaient un même type de société humaine dont la stabilité biologique dépendait des instincts sociaux.

Parmi les autres sciences humaines susceptibles de fournir des renseignements sur les sociétés préhistoriques, nous avons retenu la démographie historique, l'archéologie dans la mesure où elle s'intéresse maintenant au social à travers l'habitat ancien et la sociobiologie.
- La démographie historique, branche de la sociologie, démontre l'effroyable (le mot n'est pas trop fort si l'on songe à l'avenir) accroissement du nombre des hommes.
- L'archéologie moderne distingue dans les sociétés humaines préhistoriques celles dont les membres étaient tous égaux entre eux, les sociétés égalitaires, de celles dirigées par un leader dominant, les sociétés de chefferie.
Seules les sociétés de chefferie montrent des différences de fortune personnelle et la présence de strates sociales.
A partir des sociétés de chefferie se seraient développés les foyers civilisateurs.
- La sociobiologie introduit l'éthologie qui, seule, permet de bien comprendre le fait social par un recours systématique aux comparaisons entre les comportements sociaux.
L'ouvrage de Wilson nous a été précieux pour les descriptions du comportement social chez des espèces aussi différentes que des colonies de Briozaires ou Siphonophores et des insectes. Ces descriptions étaient jusqu'alors réservées aux seuls spécialistes. La sociobiologie de Wilson nous a permis de mettre en évidence les principales qualités d'une vie sociale.

Si la sociobiologie n'a pas eu le succès qu'elle méritait, c'est que Wilson n'a pas fait la différence entre les sociétés animales dont le comportement des individus est réglé par l'**égoïsme** (presque toutes les sociétés de mammifères, y compris les singes anthropoïdes) de celles chez qui existe le comportement **altruiste**. Car l'altruisme est la clef d'une vie sociale de très haut niveau.

Incontestablement l'union fait la force. Mais s'unir pour quoi faire ?
Si, pour la plupart des sociétés animales, la coopération sert à accomplir les trois fonctions communes à tous les êtres vivants, (se nourrir, se reproduire et se protéger), très peu sont concernées par les deux fonctions constitutives du vivant mises en évidence par Lorenz, acquérir et stocker l'information et l'énergie potentielle.

Seules ces dernières nécessitent l'**altruisme** indispensable à une spécialisation des êtres pour accomplir la fonction incriminée.

On ne trouve l'altruisme généralisé que dans très peu de sociétés animales.
- Chez les Siphonophores et Briozaires qui pourraient bien être des transitions entre les Protistes et les Pluricellulaires chez qui la cellule nerveuse a pu se spécialiser.
- Chez les insectes sociaux qui n'ont réussi à développer qu'une seule des deux fonctions, celle concernant l'énergie potentielle.
- Enfin chez les hommes qui ont réussi à maitriser les deux fonctions, mais dont l'altruisme semble beaucoup plus fragile ...

L'altruisme a retenu notre attention.
Sa présence au sein d'un groupe social a plusieurs utilités dont certaines sont irremplaçables.
- D'abord il permet la spécialisation d'individus pour accomplir une fonction déterminée. Chez les insectes sociaux coexistent des mères pondeuses, des soldats défenseurs de l'ensemble et des ouvrières chargées de l'approvisionnement. Sans altruisme, l'égoïsme réglerait les comportements individuels et toute spécialité serait illusoire.
Chez les hommes aussi. Il n'est pas improbable que la trifonctionnalité indo-européenne répartissant les tâches entre *orare*, *pugnare* et *laborare* ait répondu à l'origine au partage entre ceux spécialisés dans la connaissance, ceux chargés de la défense du groupe et ceux dont le rôle était l'approvisionnement en énergie potentielle.
- Chez les hommes seulement, l'altruisme a un rôle important dans la cohésion sociale du groupe. Généré par l'instinct social de Darwin, une certaine corrélation le relie à l'homogénéité culturelle, elle-même indispensable à la cohésion depuis Sapiens Sapiens.
L'altruisme s'est avéré nécessaire pour souder entre eux les co-sociétaires et neutraliser l'égoïsme inhérent, mais pourtant utile, à chacun d'eux.

La morale est indissociable de la vie sociale.
Si, pour un individu vivant en solitaire, sa morphologie et son comportement sont facteurs de survie, pour un groupe social c'est l'ensemble de ses habitudes comportementales, ses moeurs, donc sa morale, qui influenceront la survie.
Pour les sociétés d'hommes, et celles chez qui l'altruisme est généralisé, on s'aperçoit que l'altruisme tient un rôle capital. Au point que le "bien" peut s'identifier à l'altruisme (qui favorise la coopération et donc la survie sociale), le "mal" à l'égoïsme (qui la détruira).

En parlant des instincts nous avons évoqué l'égoïsme, omniprésent dans le monde animal car manifestant l'instinct de conservation individuel. Nous nous sommes demandé comment, dans un milieu d'individus égoïstes, l'altruisme avait pu se développer.
Chez les hommes entre autres, dont la vie sociale est attestée avant l'hominisation.
C'est la sociobiologie qui nous a apporté l'explication.
Wilson rend compte des travaux américains sur la "sélection de groupes" ou sélection inter-démique (ou inter-populations) qui a été étudiée sur des populations de singes.

Pour qu'un groupe puisse évoluer génétiquement dans son ensemble, il doit présenter une certaine homogénéité génétique.
Les conditions nécessaires sont :
- Le groupe doit être restreint quant à son effectif social.
- Il doit être "fermé", c'est à dire que tout étranger au groupe est rejeté par la communauté.
- Pour éviter les méfaits de la consanguinité, un apport de 10% de sang neuf par génération doit lui être insufflé. Il se traduit par l'introduction de femmes étrangères au groupe.

Toutes ces conditions sont réunies chez le genre Homo et constituent la seule explication possible pour que l'altruisme puisse s'être développé chez les hommes.

Mais, que la sélection concerne l'individu ou le groupe, les lois sont les mêmes. La concurrence individuelle est remplacée par la concurrence de groupe. Et la guerre s'avère inéluctable. Seule une lutte intra-spécifique de groupes permet une sélection de groupes et, surtout, développe l'altruisme dont l'absolue nécessité se manifeste justement en période de guerre.

Si nous voyons là une explication biologique de la guerre, seules sont en cause les guerres tribales des pré-hominiens.
Mais, apparemment, Sapiens Sapiens semble y avoir pris goût pour régler ses différends !
Bien qu'elle n'ait plus aucune utilité sélective pour le genre Homo, nous sommes obligés de reconnaitre : d'abord qu'elle n'a pas disparu, ensuite qu'elle est une source d'innovations techniques de toute première importance pour les hommes, enfin il semblerait que sans un ennemi commun (ou tout au moins une adversité partagée) tout altruisme soit illusoire chez les hommes.

Pour évaluer le haut niveau social d'un groupe humain, de préférence au terme de *holisme* utilisé par les sociologues, nous avons préféré l'exprimer par un "indice de socialité" (I.d.S.) variable et nuancé par un qualificatif.
Car la socialité n'est pas stable. L'expérience de l'histoire des hommes nous le montre. Si dans l'adversité elle s'élève, la quiétude et le bien-être lui seront fatals.

Ces nouvelles données anthropologiques, particulièrement les instincts sociaux, nous ont permis de retracer l'histoire du genre Homo. De mieux comprendre les mécanismes responsables de l'hominisation et d'entrevoir ce qu'étaient les premières sociétés d'hommes à partir de l'apparition de Sapiens Sapiens.
La recherche "des temps fabuleux du commencement", aurait dit Mircea Eliade, n'a-t-elle pas été de tout temps une préoccupation des hommes ?

Yves Coppens estime que le passage d'une vie arboricole à une vie dans la savane a été déterminant pour l'hominisation.
C'est en effet pendant ce passage, d'un écosystème totalement différent à l'autre, que les pré-hominiens, pour s'y adapter, ont acquis les dispositions qui feront d'eux des hommes.
L'héritage du singe et de la locomotion dans les arbres sont loin d'être négligeables (les canidés qui n'en ont pas bénéficié ont vu leur évolution stoppée). La main préhensile, la précision gestuelle, la disparition du "museau" nécessaire à l'olfaction qui

a permis, ultérieurement, l'augmentation du volume cerébral, la vue binoculaire avec les yeux placés sur un même plan permettant une vision centrale de l'espace, autant de propriétés fondamentales que nous devons à la locomotion arboricole.
Les singes supérieurs, pourtant, possèdent aussi ces qualités sans pour autant être des hommes. Mais ils sont restés dans les arbres. Ils n'ont pas eu besoin de s'adapter à la savane. Dans les arbres, les prédateurs sont plus rares et souvent moins agiles. La nourriture y est abondante et facilement accessible.
Un singe, même supérieur, isolé dans la savane ne survivrait pas longtemps. Manquant d'armes naturelles pour se défendre, il serait une proie trop facile pour des prédateurs plus nombreux et surtout mieux adaptés à ce milieu hostile et sans arbres pour se réfugier. Comme le pré-hominien, il aurait besoin pour survivre, et pour subsister, de l'aide de ses camarades de groupe représentant maintenant la seule force sur laquelle il puisse compter.
L'union faisant la force, il devra, pour continuer à évoluer, perfectionner les règles fondamentales de la vie sociale : l'altruisme pour la cohésion du groupe et la communication précise avec ceux de son groupe pour faciliter la coopération.

Ainsi, après avoir évolué à titre individuel pendant quelques millions d'années, Sapiens Sapiens est né. Il est encore aujourd'hui tel qu'il était à ce moment. L'évolution du genre Homo se poursuivra avec celle des groupes sociaux et est ainsi devenue une évolution culturelle.

Les premiers groupes humains, nés avec Sapiens Sapiens (et probablement avant), étaient de véritables "sociétés biologiques", parce que les individus avaient été programmés génétiquement par sélection naturelle, même si cette sélection s'adressait au groupe dans son ensemble.
Nous avons appelé "Société première" ces premières sociétés de Sapiens Sapiens. La connaissance des instincts sociaux individuels nous a permis d'en imaginer un modèle applicable à toutes les sociétés d'hommes, toutes sans exeption, à la seule condition qu'elle réponde à l'exigence du nombre : les individus doivent se connaître mutuellement.
Toutes les sociétés archaïques répondaient à l'"exigence" parceque la population mondiale n'avait pas encore pris les proportions que nous lui connaissons aujourd'hui.
Le fait d'avoir été programmés génétiquement pour vivre dans ces conditions rend le quotidien certainement plus agréable.
L'assouvissement des instincts est source de quiétude, l'anxiété naît d'instincts insatisfaits ou contrariés.
Une Société première correspond parfaitement à la "société égalitaire" mise en évidence par les archéologues, à la "société primitive" et à la "société tribale" des ethnographes. Même si quelques millénaires (et des "usages techniques" différents) les séparent.
Les Sociétés premières n'avaient pas de classe "riche-pauvre". Les biens appartenaient à tous. L'altruisme dirigeait les comportements. C'était l'époque des mythes et du Sacré. L'âge d'or.

Mais les hommes obéissent aux lois du Vivant. Celle notamment du "prodigieux pouvoir de reproduction de la vie". L'inexorable accroissement démographique a été le moteur de l'évolution.

D'abord au sein de la Société première. L'effectif a cru et dépassé les limites de "l'exigence". Les zizanies apparurent. Quand on se connait mal, on se comprend mal. Les hommes d'alors étant caractériellement identiques à ceux d'aujourd'hui, on imagine facilement les brouilles et les discordes entre générations. Particulièrement entre alpha d'égale dominance. Finalement, lorsque l'effectif social dépassa les limites admises, le groupe se scinda en deux ou trois et chacun partit de son côté. On peut, en toute vraisemblance, imaginer ainsi ce qu'ont été la reproduction et l'essaimage des sociétés d'hommes.

La "société de chefferie" est une autre forme d'évolution des Sociétés premières. Sous l'impulsion d'un "leader" à forte personnalité, le groupe se lance dans de grandes entreprises. Comme ces entreprises ont souvent été guerrières, un sur-effectif était donc souhaitable. Les dissensions éventuelles sont arbitrées et neutralisées par le chef. L'I.d.S. reste élevé.
Les exemples abondent dans l'histoire du Moyen Orient, de Sumer jusqu'à Alexandre.

C'est après la mort du "chef" que les problèmes apparaissent. En situation de "post-chefferie", lorsqu'il n'y a plus de personnalité suffisamment forte pour assurer la stabilité. L'égoïsme des plus dominants réapparait parce qu'il n'est plus compensé par l'instinct social. Il ne peut plus s'exprimer en raison du surnombre. Progressivement l'individualisme s'installe et l'I.d.S. décline.
En compensation l'individualisme favorise la créativité.

Puis les millénaires s'écoulent et le nombre des hommes s'accroit. La courbe de Jean Noël Biraben est de forme exponentielle. Très vite la place manque.
La saturation s'est d'abord manifestée dans des lieux géographiques riches et fermés. Riche pour permettre au genre Homo d'y proliférer, fermés pour l'empêcher d'aller ailleurs.
L'Egypte est le type même de ces régions.
La saturation se poursuivra dans les pays à climat chaud, puis tempéré et en dernier dans les climats froids.
Il semblerait qu'un point critique de saturationsoit situé, pour l'ensemble de la planète, à peu près au tournant de notre ère.

Les hommes formèrent alors de grands ensembles, mais sans cohésion sociale leur avenir sera compromis.
L'expérience historique montre qu'une période de transition a été nécessaire. Elle a commencé par des fédérations tribales, c'est avec elles qu'a débuté "l'âge des contrats" selon l'expression de Marcel Granet.
Dès les fédérations franques en Occident, on entend parler dans les chroniques "d'hommes libres se mettant sous la dépendance et la protection d'autres". Ainsi débute le "contrat vassalique" féodal.
Beaucoup d'auteurs avaient déjà remarqué la similitude, en des pays différents et à différentes époques, de situations politiques appelées régime féodal. En Occident bien sûr, en Chine, au Japon et même en Egypte ancienne.
Une des particularités majeures d'un régime féodal est d'être fortement hiérarchisé. Le serment vassalique, dans une société à

haute socialité, créait ainsi un ordre hiérarchique de subordination.
Mais, avec l'accroissement du nombre des hommes, il n'y a plus d'instinct social pour maintenir la socialité élevée. Si elle perdurait pendant des périodes de chefferie, elle s'effondrait vite après pendant les époques, malheureusement plus longues, de post-chefferie.
Inexorablement la hiérarchie se transformait en hiérarchie de dominance. La transmission héréditaire des charges et des titres nobiliaires en est la preuve. Aucun "régime féodal" n'a duré longtemps.

A la fin des "transitions féodales" l'état des moeurs était déplorable. L'altruisme se faisait rare et l'égoïsme gagnait progressivement les strates du tissu social.
Cette prise de conscience d'une "liquéfaction de la morale" a mobilisé les grands esprits qui tenteront d'y remédier.
C'est toujours les périodes de dégradation des moeurs qui ont vu "fleurir" les philosophes et les historiens.

La tâche n'était pas facile. La structure de stabilité naturelle, faite d'instincts, était mal perçue, pour ne pas dire totalement ignorée. Les tentatives d'etablissement de lois avec application coercitive se sont toujours soldées par des échecs. Pour restaurer la "législation coutumière" qui, seule, dénotait une acceptation de l'ensemble social, il fallait créer une nouvelle "structure de stabilité sociale".
Deux choses étaient nécessaires : d'abord une bonne homogénéité culturelle et un système hiérarchique capable de se substituer à la hiérarchie naturelle.

Le choix des élites dirigeantes, et surtout leur remplacement, a posé des problèmes. Plusieurs solutions ont été trouvées en fonction des dispositions culturelles existantes.
Dans la société égyptienne pharaonique, du fait de la deification du dirigeant, le choix était accepté sans contestation.
La société chinoise a préfère choisir ses élites dirigeantes par concours.
Dans l'Occident médiéval chrétien, la pré-existence d'une transmission héréditaire des charges a necessité un "artifice" pour anoblir (dans le sens propre du terme) les nouvelles élites. (Il est assez curieux que, là ou la "raison" est presque deifiée, on ne se soit pas rendu compte que les qualités d'un "grand homme" ne se transmettaient pas héréditairement. Les Merovingiens en sont-ils responsables ? Il suffisait pourtant d'observer leur descendance pour comprendre que : "Bon sang pouvait mentir".)

Nous avons appelé Société du 2e type un grand ensemble humain, dont l'effectif n'est plus limité, mais qui a réussi à se doter d'une structure de stabilité sociale.
De la solidité de la nouvelle structure dépendra son avenir.

Nous avons illustré ces quelques réflexions par des exemples concrets tirés de l'Histoire.

La civilisation égéenne illustre parfaitement l'époque des vagues migrantes issues des Sociétés premières. A la suite d'essaimage, les sociétés filles cherchent une place au soleil. Les décombres,

souvent provoqués, des foyers civilisateurs précédents leur servent de point d'ancrage pour repartir vers quelque chose de neuf et parfois de plus beau.

La phénomène de chefferie est mis en lumière dans l'Empire perse des Achéménides. L'épopée d'une petite peuplade sous l'égide d'un personnage hors du commun, Cyrus le Grand, étonne par la conquête de la presque totalité du Moyen Orient. L'exploit a été facilité par la perte de socialité de tous les peuples avoisinants.
Le "despotisme oriental" n'a été, en réalité, qu'une succession de sociétés de chefferie. Les population résiduelles en sont sorties exsangues avec une socialité de très bas niveau. (Nous sommes au VIe siècle avant notre ère, il n'y a plus de place sous ces latitudes pour des Sociétés premières.)
La "fracassante" entrée de l'Empire perse dans l'histoire est, peut-être, due à un deuxième personnage hors du commun, Darius Ier qui a usurpé le pouvoir et prolongé ainsi de deux siècles la vie de cet Empire fabuleux.

Pour les Sociétés du 2ème type nous avons surtout cherché à mettre en évidence la structure de stabilité sociale qui leur a permis de devenir de grandes civilisations.

La société égyptienne semble avoir été, dans l'ancien monde, le premier grand ensemble humain dont la population a dépassé les limites qui permettaient aux sociétés archaïques d'exister.
Sa situation géographique et topographique en sont la raison principale. La vallée du Nil est située dans une région où la température est clémente. Le Nil, avec ses crues annuelles, laisse un limon fertile qui a fait le bonheur des chaines trophiques aboutissant aux hommes. Les obstacles avoisinants (déserts, montagnes, rivages inhospitaliers) ont empêché les migrations.
L'Egypte est un "champ clos" où les hommes ont prospéré et se sont reproduits. Bien que vivant certainement en petits groupes du type égalitaire, cette "promiscuité" relative explique déjà une certaine homogénéisation des cultures.

L'"âge d'or" de l'Egypte, selon les spécialistes, semble avoir été l'Ancien empire, l'empire memphite, entre les IIIe et VIe dynasties, c'est à dire entre 2 700 et 2 160 avant notre ère.
C'est pendant cette période, probablement, que la société Egyptienne a été une Société du 2e type.
La structure de stabilité a pu venir de la déification de Pharaon. On peut imaginer une hiérarchie partant d'en haut, acceptée par tous parceque d'origine divine.

Bien que très éloignée de l'Egypte, la société indienne védique semble avoir suivi de près son ainée. On situe l'arrivée des Aryens au début du 2e millénaire avant notre ère.
Là aussi un "champ clos". Peut-être un peu plus vaste que la vallée du Nil, mais insuffisant pour permettre aux "essaims" de trop s'éparpiller.
A la différence de l'Egypte, les autochtones ne vont pas créer la Société du 2e type. Des foyers civilisés antérieurs à l'arrivée aryenne ont été découverts auprès des grands fleuves.
Un silence total, historique et archéologique, relatif à l'époque védique nous oblige à faire des hypothèses.

Elles reposent pourtant sur deux faits concrets. Le Veda et le système des castes qui a résisté aux occupations étrangères et qui a pu être décrit et analysé par Louis Dumont. C'est à la fois peu et très important car ces deux certitudes sont justement la base de ce qui a, peut-être, été la structure de stabilité sociale de la société aryenne.
Le Veda est pan-indien. Vénéré, parce que dicté par les dieux, c'est un document normatif qui, bien qu'écrit tardivement, est transmis oralement depuis des millénaires.
Ses préceptes concernent la religion, les rites et jusqu'aux habitudes quotidiennes. La croyance unanime que les Indiens vouent au Veda a certainement contribué à l'homogénéité des cultures.
En étudiant le système des castes aux Indes, Louis Dumont a découvert la hiérarchie comme facteur de stabilité sociale.
Chaque caste regroupe par activité un certain nombre d'individus. Chacune d'elles a un "statut" particulier qui la distingue des autres. Nous avons pensé que la hiérarchie ainsi établie, avec des "statuts" différents, peut se comparer à la hiérarchie naturelle qui, elle aussi, distingue les individus par un "statut" mais pesonnel à chacun d'eux.
L'astuce aurait alors consisté à remplacer le "statut" individuel par un "statut" collectif de groupe. L'hypothèse est valide parce que la société indienne post-aryenne s'est avérée d'une stabilité défiant les millénaires.

La Chine antique et l'établissement de l'Empire des T'sin, au début de notre ère, est très riche en exemples originaux. Particulièrement se rapportant au social.
Bénéficiant d'une culture commune tres ancienne, qu'il est classique de faire remonter à la découverte et au travail du bronze, la civilisation chinoise semble avoir su profiter de ses expériences sociales.
Marcel Granet caractérise l'esprit des moeurs chinoises par la formule lapidaire : ni Dieu, ni Loi. ("La pensée chinoise")
Les Chinois très conscients de l'homogénéité de leur culture n'ont jamais mêlé les dieux à leurs politiques. Aucune religion ne fut instituée "religion d'Etat". Concernant la Loi, la formule de Granet signifie que les lois n'ont jamais été (ou tout au moins ne devaient jamais être) coercitives. Une regle (ou un reglement) doit être acceptee par tous (car considérée comme juste) et appliquée sans contrainte. Ce qui correspond à la Coutume occidentale.

En matière de structuration hiérarchique, les Chinois ont mis au point un systeme hiérarchique de subordination appele confucianisme. C'est, à notre connaissance, le seul système hiérarchique inventé par les hommes qui soit reellement de subordination. Basé sur le respect filial, il invite chacun a respecter son supérieur. Pour motiver ce respect, des concours ont été organisés, dès les premiers empereurs, pour choisir les principaux dignitaires de l'Etat.

Pour en terminer avec les Sociétés du 2e type de l'ancien Monde, nous avons mentionné celle qui a fleuri en Europe, issue des barbares et de la Chrétienté médiévale, celle qui a servi d'exemple au Monde moderne.

C'est à l'extrême sud de l'Europe que s'est développée la civilisation Egéenne. Certainement la plus belle, elle a pourtant été précédée par des foyers situés plus au Nord, souvent caractérisés par des monuments mégalithiques.
Sans cesse les "barbares" sillonnent ces régions. Fruits de l'essaimage de Sociétés premières, les tribus barbares sont des sociétés égalitaires non encore fixées.
D'abord les tribus celtes, au courant du premier millénaire avant notre ère, descendues des régions du Harz, au centre de l'Allemagne, ont envahi les iles Britanniques, la Gaule, le nord de l'Italie, l'Espagne, les Balkans jusqu'en Asie Mineure.
Ces différents pays ont été repris par l'expansion impériale romaine et les Celtes devinrent des gallo-romains.
La pression barbare continua à s'exercer, toujours du Nord vers le Sud, mais c'étaient des tribus germaniques maintenant qui menaçaient les *limes* romains.
Rome, mal structurée socialement, n'a pas pu résister à l'avalanche.
Après s'être fédérées, les tribus germaniques formèrent des Etats. Francs, Allamans, Wisigoths, Burgondes, Lombards. Souvent sous forme de "chefferies", avec les aléas des "post-chefferies" pendant lesquels l'égoïsme individuel réapparaissait.
Un peu avant l'an mil, sous le règne des derniers Caroligiens, l'état moral, de la France notamment, faisait peine à voir ...
Le sursaut réformateur est parti du monachisme. Cluny en prit la tête. Le prestige et l'exemple des Grands Abbés, la puissance de l'Ordre et l'ampleur des donnations laïques fut prodigieux.
On assiste au début de l'an mil à un véritable "embrasement" de la foi chrétienne. C'est elle qui a homogénéisé les cultures romano-gallo-babares.
Mais la féodalité est maintenant installée. Elle est même en déclin et le lien vassalique, qui privilégiait naguère le "serment", s'intéresse maintenant beaucoup plus au "bénéfice". La hiérarchie vassalique est maintenant "de dominance".
Pour redonner corps à la Morale des élites, pour faire de l'aristocratie une véritable Noblesse, plutôt que de supprimer la transmission héréditaire des titres, on institua la Chevalerie.
Il n'est pas improbable que, là aussi, on retrouve l'influence des abbés clunysiens.

Depuis les Lumières on ne conçoit pas le monde sans un "grand Architecte", ou un "grand Horloger" comme le pensait le théologien William Paley.
Oui, dit Richard Dawkins, mais un "Horloger aveugle", en ce sens que les lois naturelles qui régissent l'Univers le font sans aucun discernement vis à vis de qui, ou quoi, elles s'appliquent. Elles sont les mêmes pour tous, pour les étoiles comme pour les hommes qu'ils soient bons ou méchants.
Nous l'avons appelé "information première".
Nous avons laissé entendre que l'"information biologique", qui est devenue la science, se confondra, dans un avenir encore éloigné, avec l'"information première".
Les hommes deviendraient-ils ainsi "Horloger" ?
Peut-être ne seront-ils plus "aveugles" ?
Encore faudrait-il qu'ils soient capables de dominer leurs passions et, surtout, leurs instincts ...

Un tel scénario implique une "refonte" de l'"homme-biologique" qui semble bien improbable. Même si le génie-génétique s'en avérait capable, il a peu de chance d'égaler le résultat de quatre milliards d'années de "tâtonnement" par la sélection naturelle. Le "clonage" ne permettrait qu'une duplication d'homme-biologique, encore faudrait-il, ensuite, en faire des hommes-culturels. Des "fermes d'élevage" sont difficiles à imaginer ...

Il est classique, dans les essais traitant du passé des hommes, de parler de leur avenir.
Nous nous sommes limité volontairement à la formation des grands ensembles humains, des Sociétés du 2* type. Chacun pourra déjà, en fonction des données historiques, entrevoir l'avenir qui leur a été réservé.
Peut-on, en fonction des hypothèses avancées, prévoir ce qui attend l'humanité ?
Nous ne le pensons pas. En fonction du principe d'intégration, n'importe quoi peut se créer à tout moment et changer totalement les données.
L'avenir du genre Homo est, et restera, imprévisible.

TABLE des MATIERES

- **Avertissement aux lecteurs**

- Avant propos. (page 1)

- Chapitre I **Place de l'homme dans l'évolution cosmique** (page 15)
Généralités. L'évolution des espèces vivantes. L'évolution elle-même. Les théories de Darwin : Exposé. a\ L'écosystème b\ L'adaptation c\ Variation d'un individu dans la même espèce d\ La polémique, le Néo-darwinisme. e\ Insuffisance des théories de Darwin. **La vie comme processus de connaissance.** Rappel des avant-propos concernant la "connaissance génétique" Analyse du livre de K.Lorenz **Energie et information**, fonctions constitutives de la vie. Signification et implications.
Le "phylum privilégié". Le phénomène humain. connaissance-sensorielle. **Deux remarques fondamentales.** Deux conséquences.
a - **Le phénomène humain. b - Arrêt de l'évolution morphologique des hommes.**
Le processus d'intégration. Sur quoi s'appuie le principe de rétro-action positive relatif à l'information. Formation de nouvelles "propriétés" chez le vivant. Les racines de la pensée conceptuelle.
L'homme-biologique et l'homme-culturel. Conception égyptienne de l'homme. Définitions biologiques. La culture. La civilisation.
La Tradition. Quelle appellation donner au "contenu" transmis par la Tradition de Lorenz ? La Tradition culturelle.

- Chapitre 2 **Le comportement instinctif** . (page 58)
Généralité sur les instincts. **L'éthologie.** Historique. Quelques points importants sur les instincts. Mécanismes innés de déclenchement, pluralité des instincts, rodage par habitude.
Programme fermé. Programme ouvert. L'apprentissage.
Les instincts chez les hommes. La colère - La marche - Les mimiques traduisant les émotions. Les instincts relatifs à la conservation. L'égoïsme.
Acquisition et accumulation d'énergie. L'instinct de puissance.
L'instinct de puissance existe-t-il chez l'homme ? L'agressivité et la hiérarchie de dominance. Comportement d'agression intra-spécifique individuel. Ce comportement existe-t-il chez les hommes. La hiérarchie de dominance. Différence entre "hiérarchie de dominance" et "hiérarchie de subordination". Expérience de Frans de Wall. La hiérarchie naturelle. **Les instincts sociaux.**
L'instinct social. La timidité. La timidité vue par le docteur Paul Hartenberg. Développement phylogénique de l'instinct social. Un modèle biologique de société humaine.

- Chapitre III **La vie sociale** (page 86)
Généralités - phénomène de convergence évolutive - "créer c'est unir" mais unir n'est pas toujours créer. Définition de la vie sociale. **Les sciences humaines et la vie sociale.**
L'ethnographie. "Peuplades primitives" - notion de tribalisme,

imperfection de la profession, ethnocentrisme, tribalisme de Garret Hardin. L'ethnologie ou anthropologie socio-culturelle. Différentes écoles. L'ethnobiologie. La sociologie. La démographie historique. L'archéologie. La sociobiologie. Mise en garde - historique - différenciation entre les espèces concernées par l'information \ énergie potentielle et les autres.

Description des espèces à haut niveau social. Les hydrozoaires coloniaux. Spécialisation d'un unicellulaire (protiste). Les insectes. Les vertébrés et mammifères autres qu'humain.

Les qualités fondamentales de la vie sociale. La cohésion sociale.

La hiérarchie sociale. Qu'est-ce que la hiérarchie ? Louis Dumont. pourquoi la hiérarchie est-elle decriée chez les anthropologues modernes ? comment une hiérarchie stabilise-t-elle une société d'hommes ? retrouve-t-on dans les grandes civilisations de notre histoire de tel système hiérarchisant ? peut-on utiliser le comparatisme éthologique ? l'exemple d'Evan Pritchard avec les Nuer.

L'homogénéïté culturelle. Mythes et idéologies. Le sacré, la famille. L'altruisme . Problèmes posés pour que son développement puisse se faire chez des êtres programmés pour l'égoïsme.

La sélection de groupes sociaux. La guerre tribale .

Evaluation de la socialité. Indice de socialité.

Conclusions .

- <u>Chapitre IV</u> **Histoire des hommes** (page127)

Généralités. Histoire des hommes en tant qu'individu.

L'hominisation. Rappel des connaissances actuelles sur les pré-hominiens. Importance de la locomotion arboricole. Adaptation à la savane - atout du nombre, la vie sociale - le programme phylogénique du langage et le developpement concomitant du cerveau. L'hominisation vue par E.O.Wilson.

Evolution des sociétés d'hommes. Généralités. **Société première** ou société biologique . Eléments ethnologiques - eléments fournis par l'archeologie - elements biologiques : hiérarchie naturelle - tribalisme du type Garett Hardin - instinct social.

Mentalité d'un individu. La société spartiate. Les valeurs morales. Généralités sur la notion de bien et de mal. Valeurs morales d'une Société première. L'idée de dieu. **L'évolution d'une Société première.** La scission et l'essaimage. L'exemple grec. Le phénomène migratoire. La société de "chefferie". Derive de l'I.d.S. avec la "post-chefferie". Extinction par surpopulation.

Remarques. Avec le déclin de l'I.d.S., donc avec le déclin de la société, apparait le progrès dans la connaissance. Le climat froid, ou tout au moins les duretés des conditions d'existence, maintiendrait-il l'I.d.S. d'une société première élevé ? **Suite de l'évolution des Sociétés premières.**

Structure de stabilité sociale - l'exemple de Rome. Sociétés du 2e type. **Passage du stade de Société première à celui de société à effectif social illimité**. Passage de l'âge des "statuts" à l'âge des "contrats". Stade fédératif. **Système**

féodal. "Qu'est-ce que la féodalité" de François-Louis Ganshof - aperçu juridique de la féodalité occidentale. Les origines de la féodalité. Elle vient des fédérations. La recommandation. Le bénéfice. Les causes de la dérive féodale. **Sociétés du 2è type.** Quelques exemples - quelques caractéristiques. La dégradation des moeurs. Les élites. Ethique d'une société du 2è type. Maintien de petites unités territoriales. Système juridique. Langage commun. Conclusion.

- **Chapitre V** **Exemples de l'Histoire** (page167)
Généralités. **La Grèce ancienne.** Essaimage des Sociétés premières. **L'empire Perse des Achéménides.** Exemple typique de "société de chefferie". **L'Egypte ancienne, la civilisation nilotique.** Caractéristiques topographiques et écologiques. Structure de stabilité sociale. **La société indienne.** L'Inde aryenne ne nous est connue que par le Veda et le système des castes. Le Veda. La hiérarchie védique. **La Chine antique.** Historique. La société féodale chinoise. L'Empire. Homogénéité culturelle remontant à la découverte du bronze. Le Confucianisme, système hiérarchique de subordination. **L'Occident, la civilisation européenne.** Généralités. **Histoire de l'Europe.** Origine du nom - situation au nord du 40e parallèle - comparaison avec la Chine - conséquences pour l'Europe, pas d'homogénéité culturelle. Les origines, foyers civilisateurs néolithiques - civilisation égéenne - Rome. Fédérations tribales et chefferies - organisation des barbares - stade tribal primitif - fédération des tribus - formation d'états avec royauté héréditaire - Chefferies, mérovingiennes et carolingiennes - état déplorable de la société post-carolingienne, caractérisé par une crise morale et l'absence de souveraineté royale. **Le Moyen Age.** L'après-carolingien - le réveil de l'an mil - Cluny. Conclusions.

- **Conclusions générales** (page229)